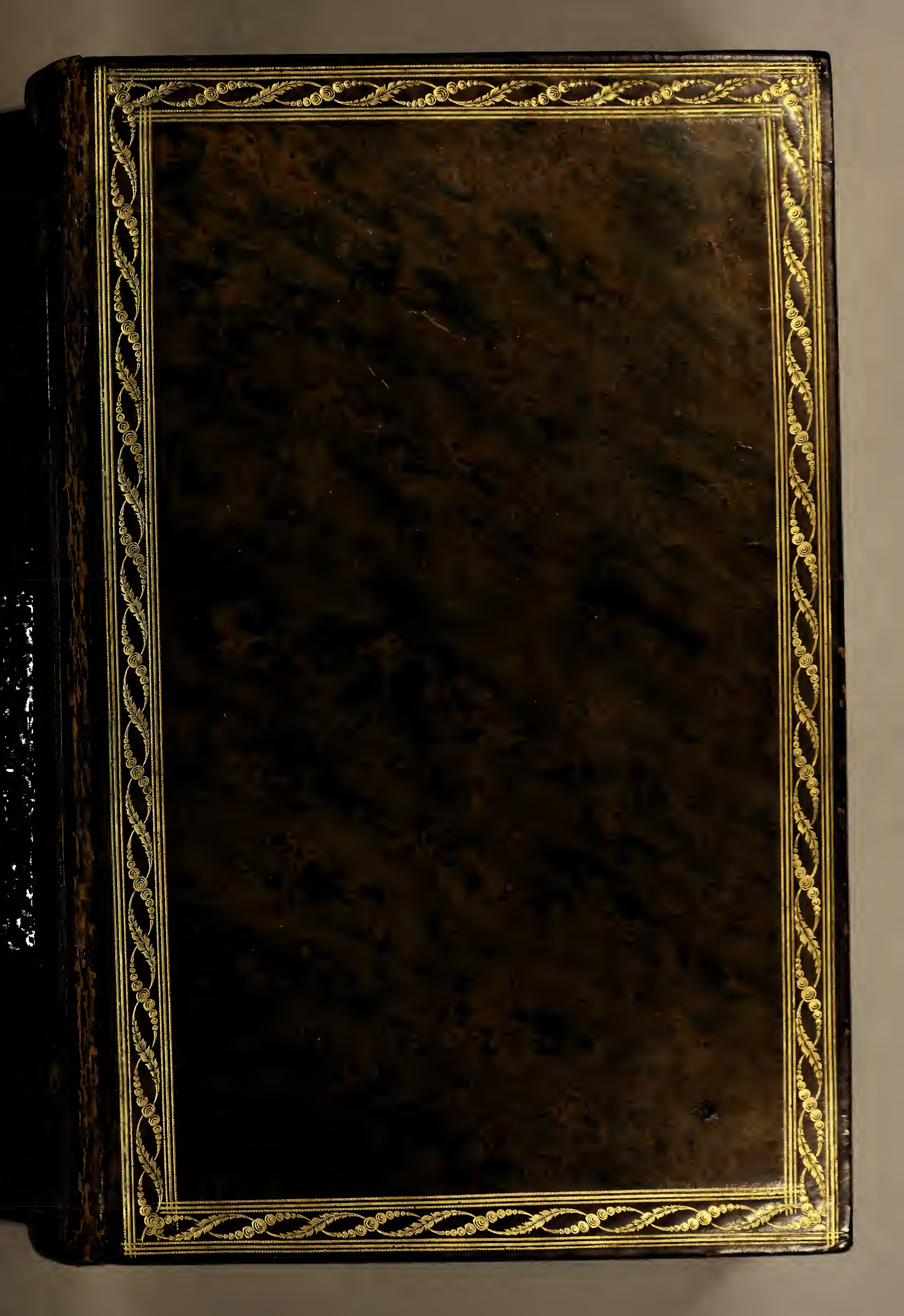
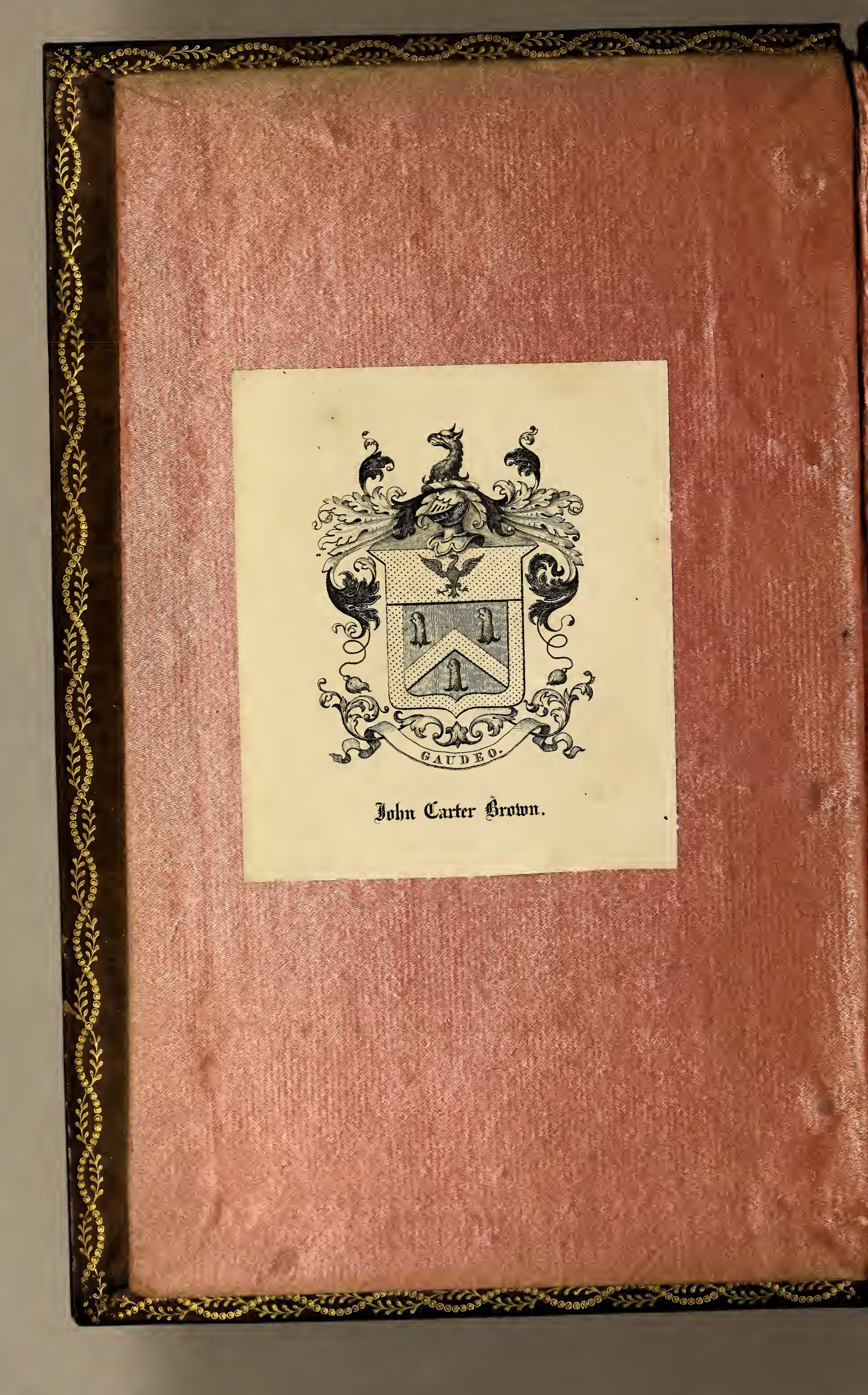
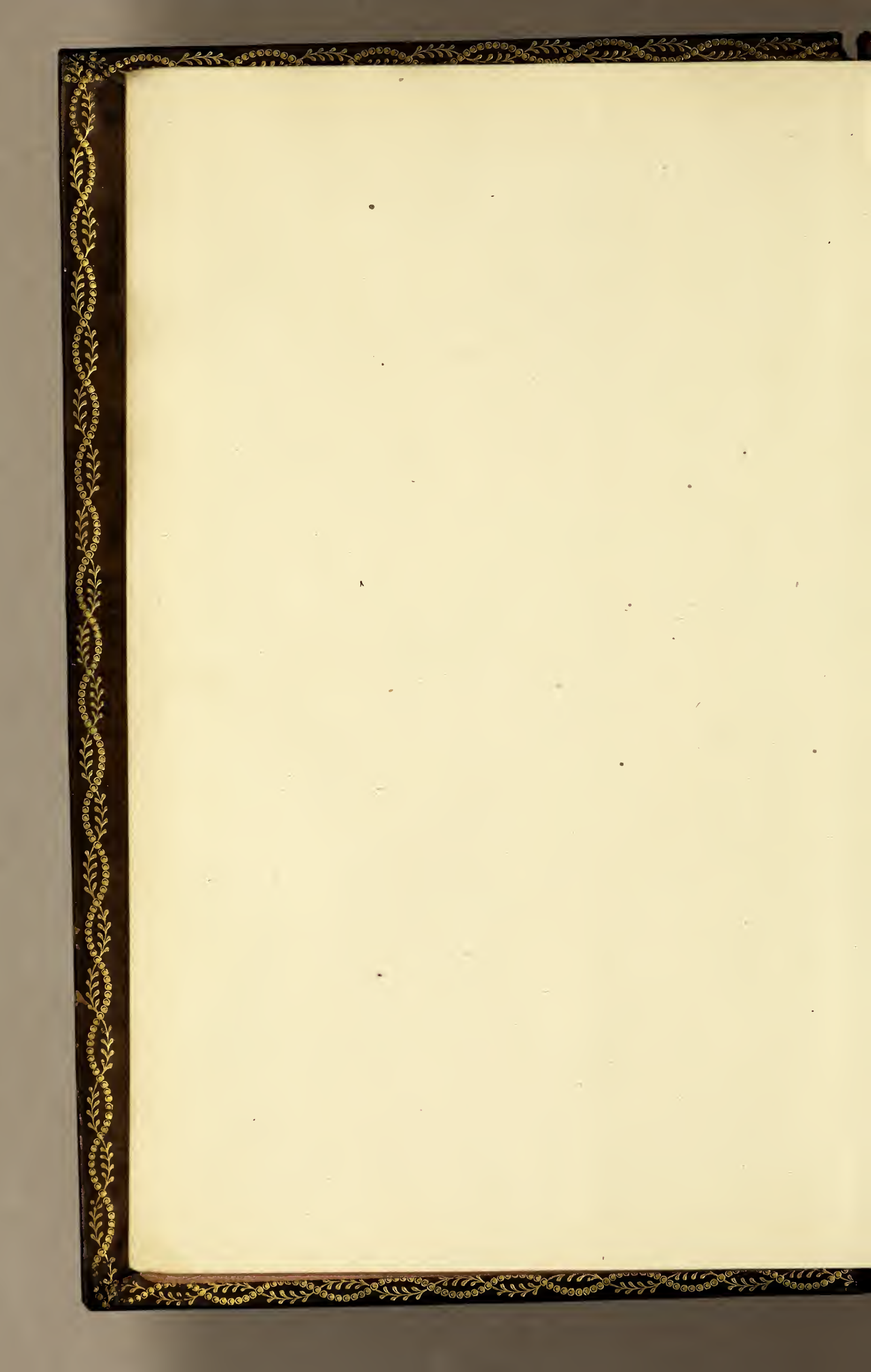
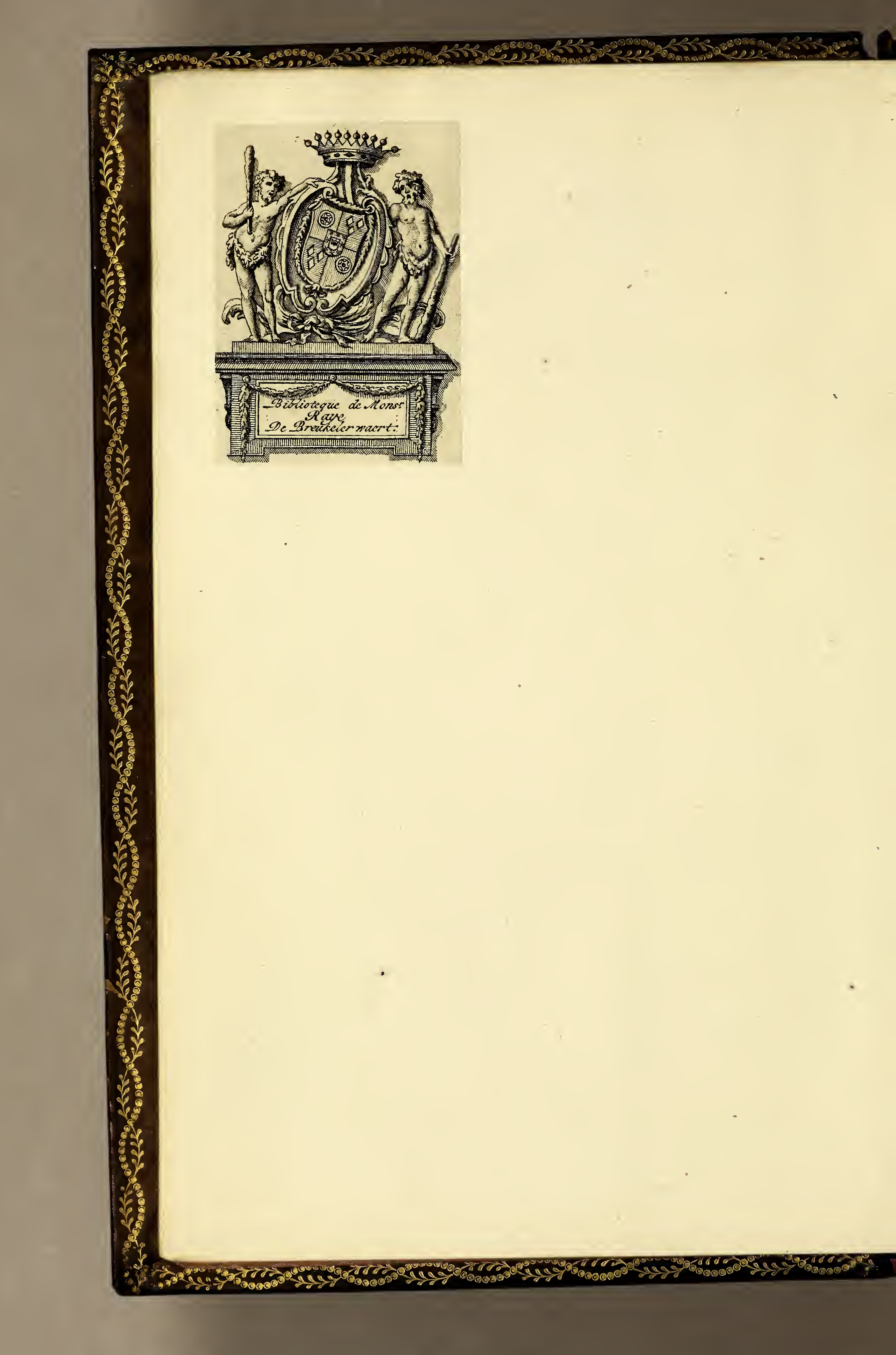
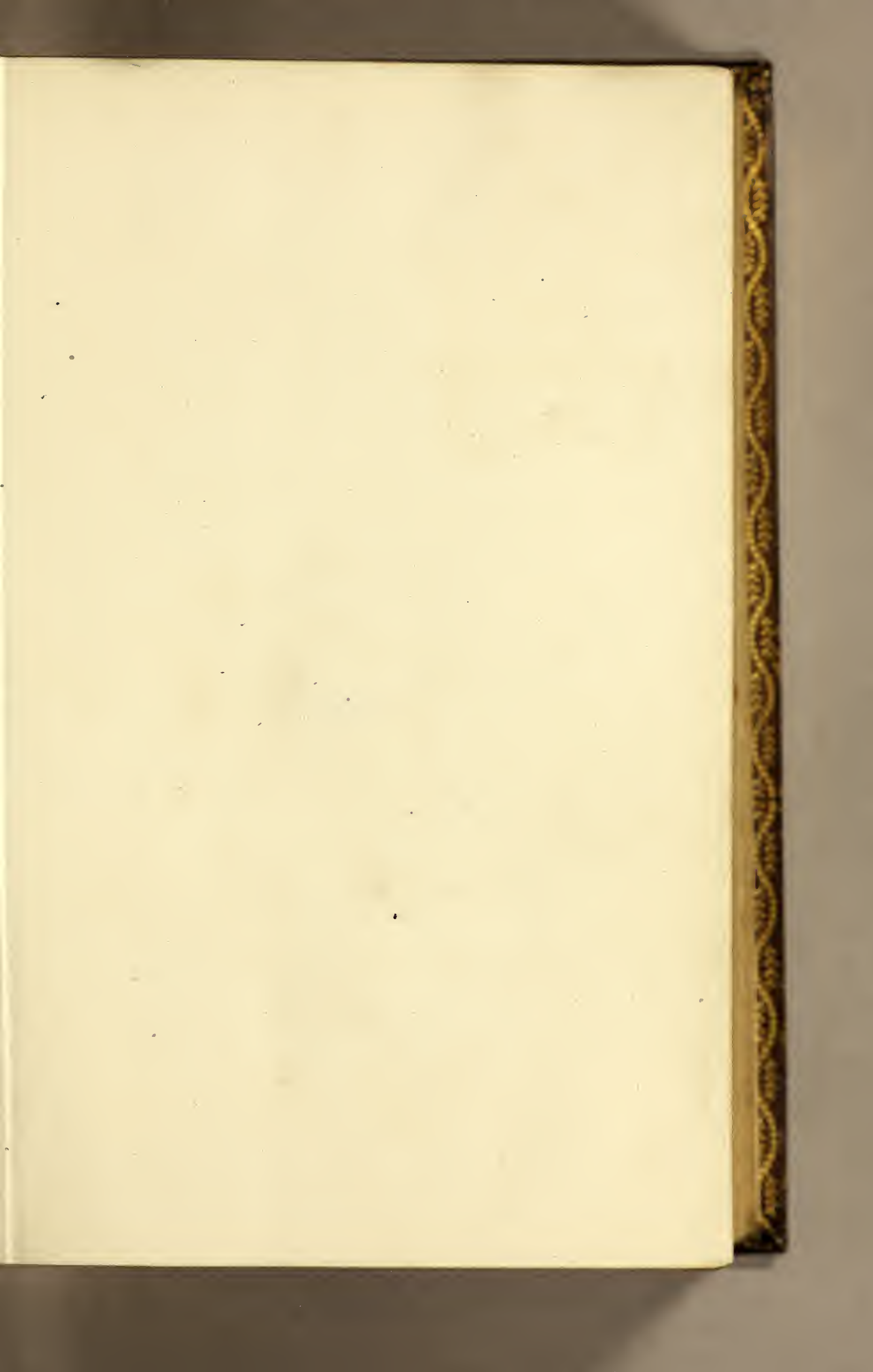


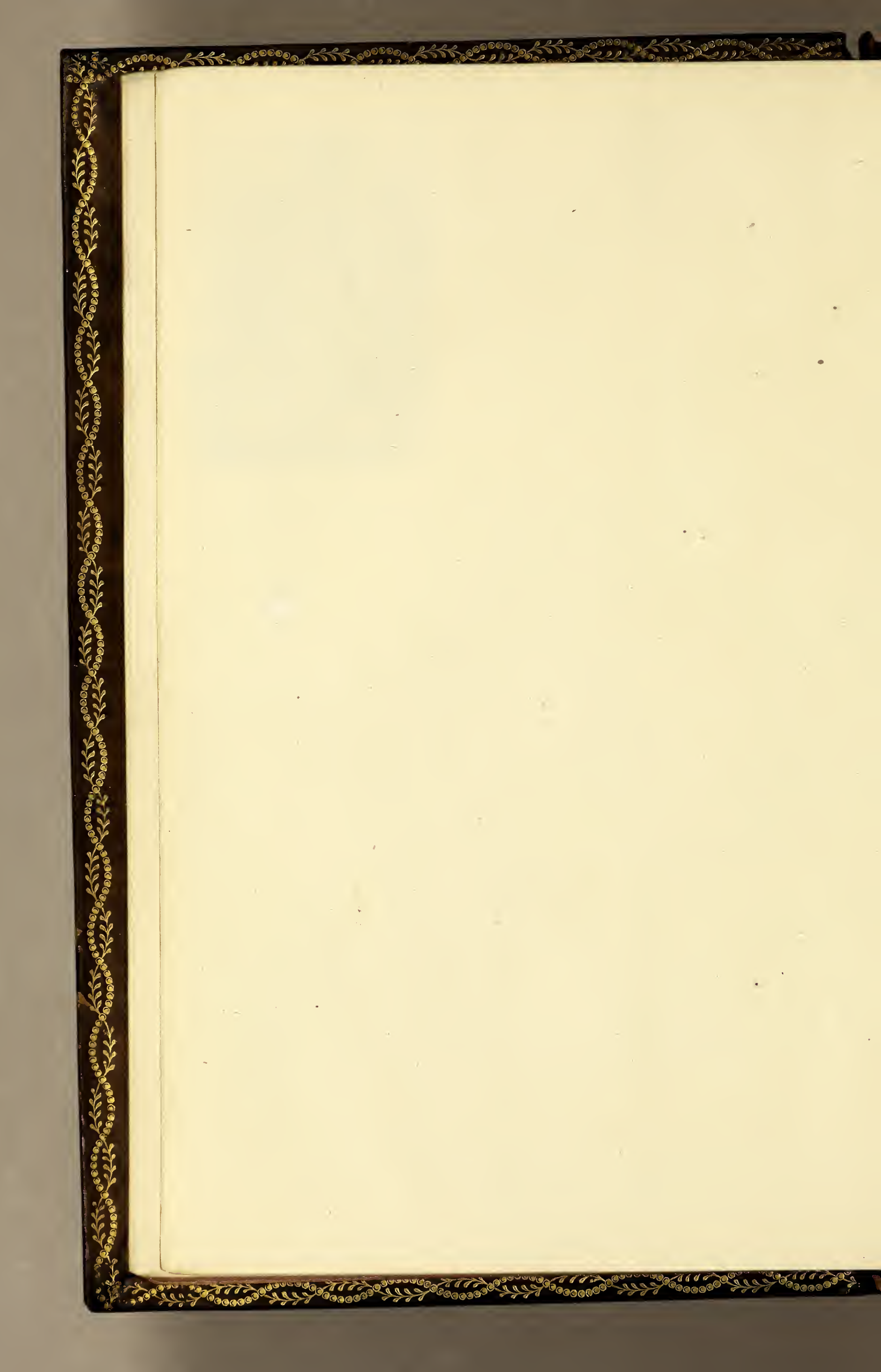

GAUDEO.
John Carter Brown.

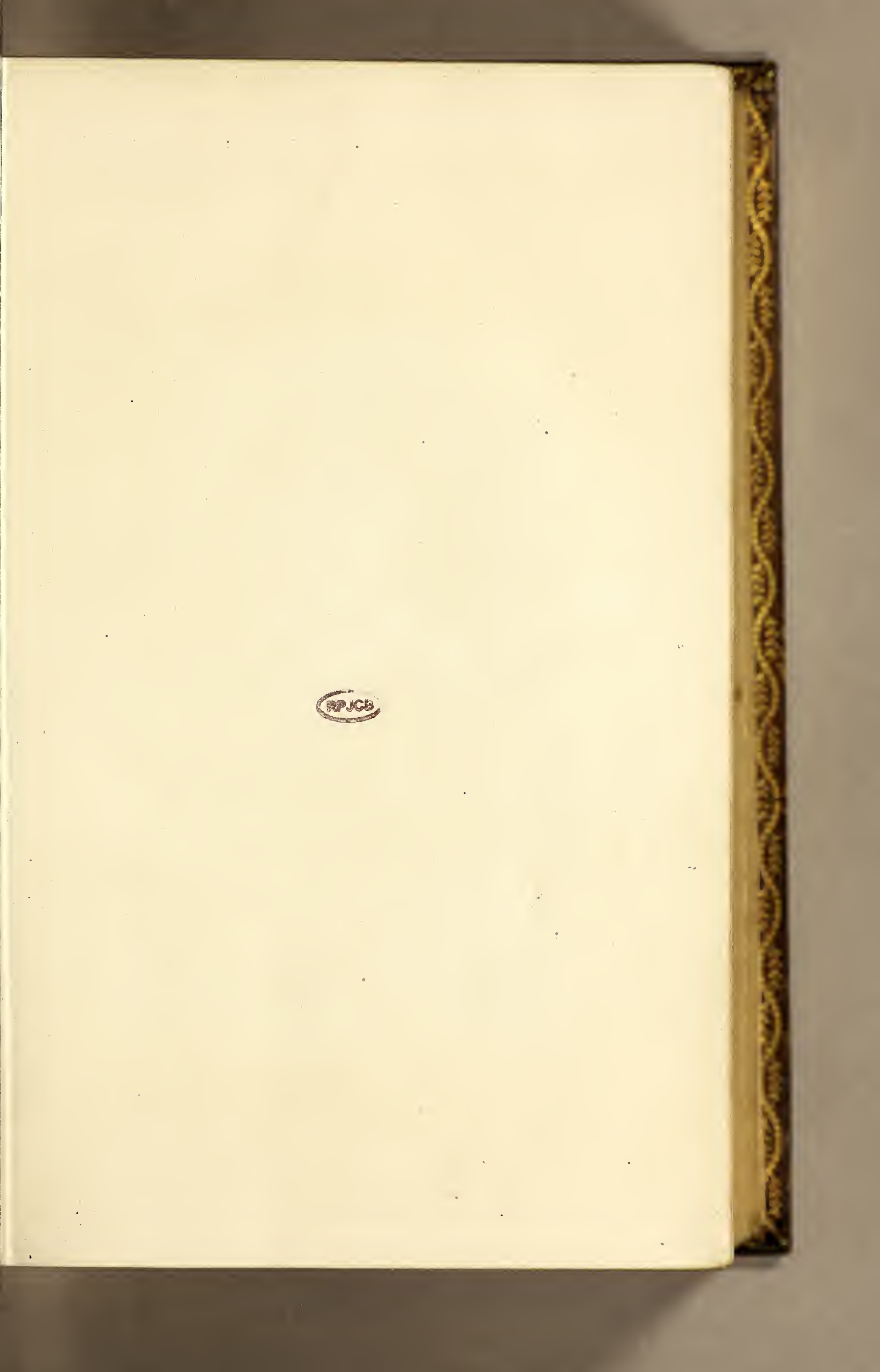


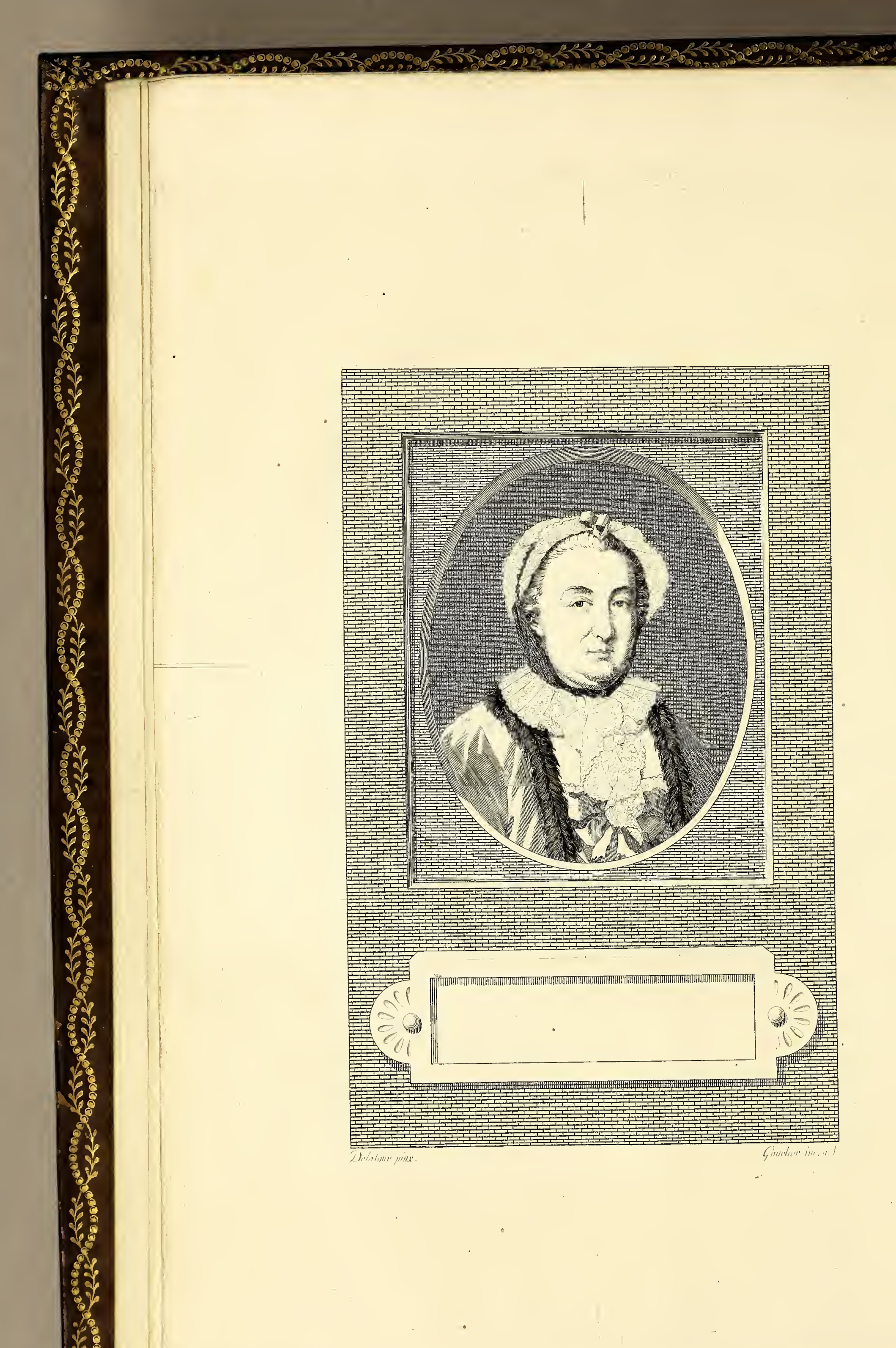



Bibliotequc de Monsr.
Raye
De Breukeler waert.

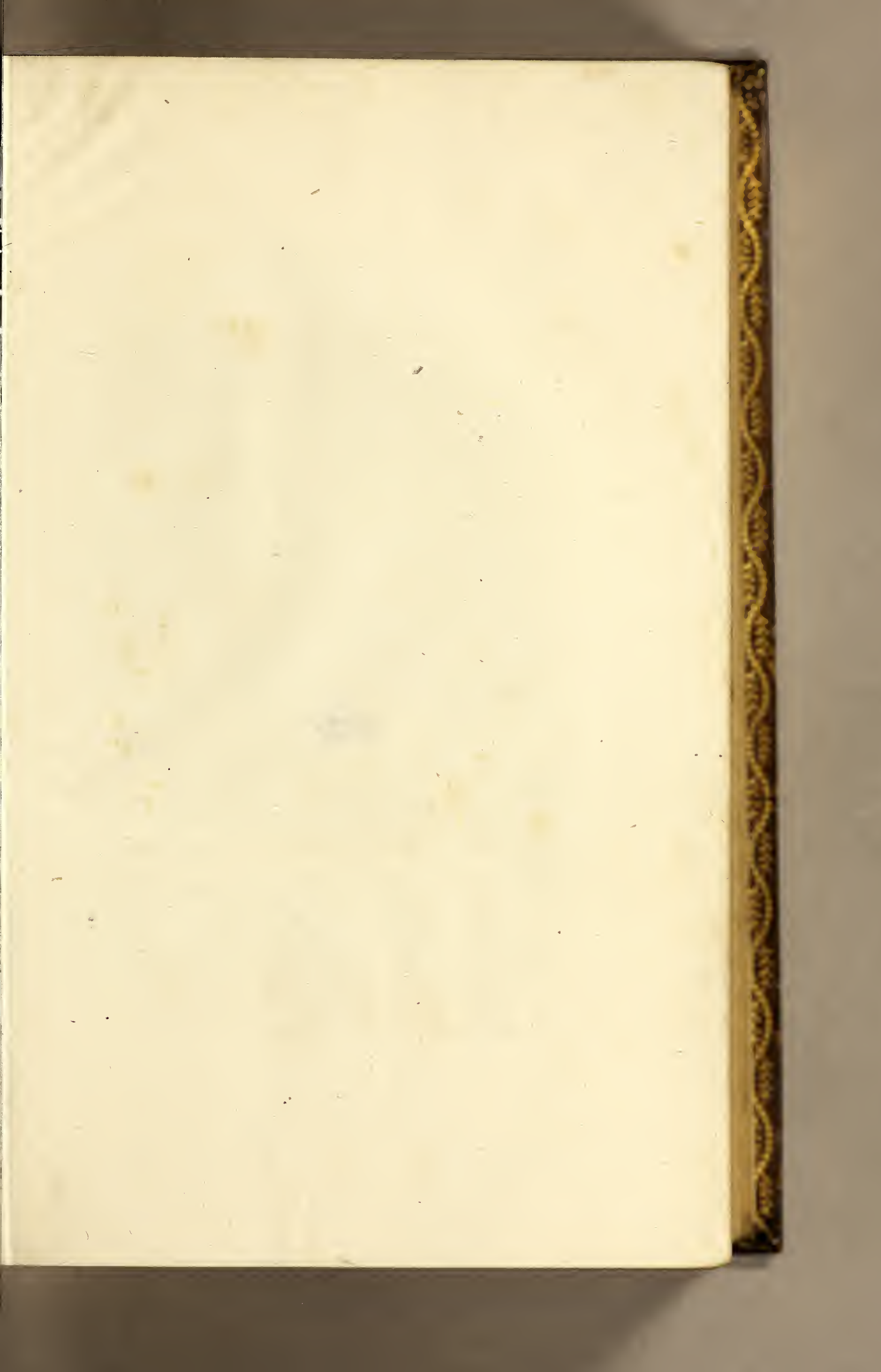




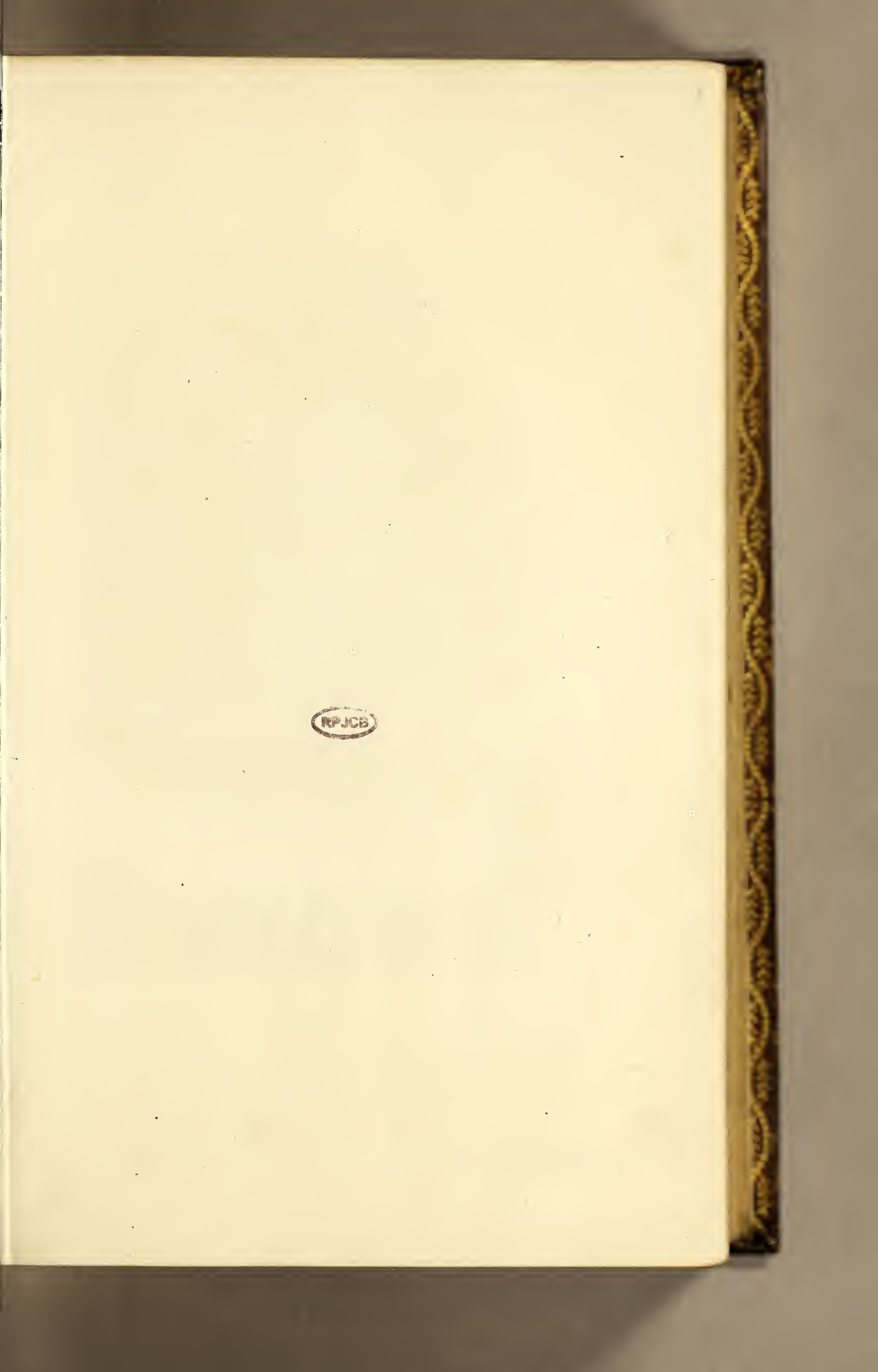

RPJCB



Delatour pinx. *Gaucher inc. a. l.*

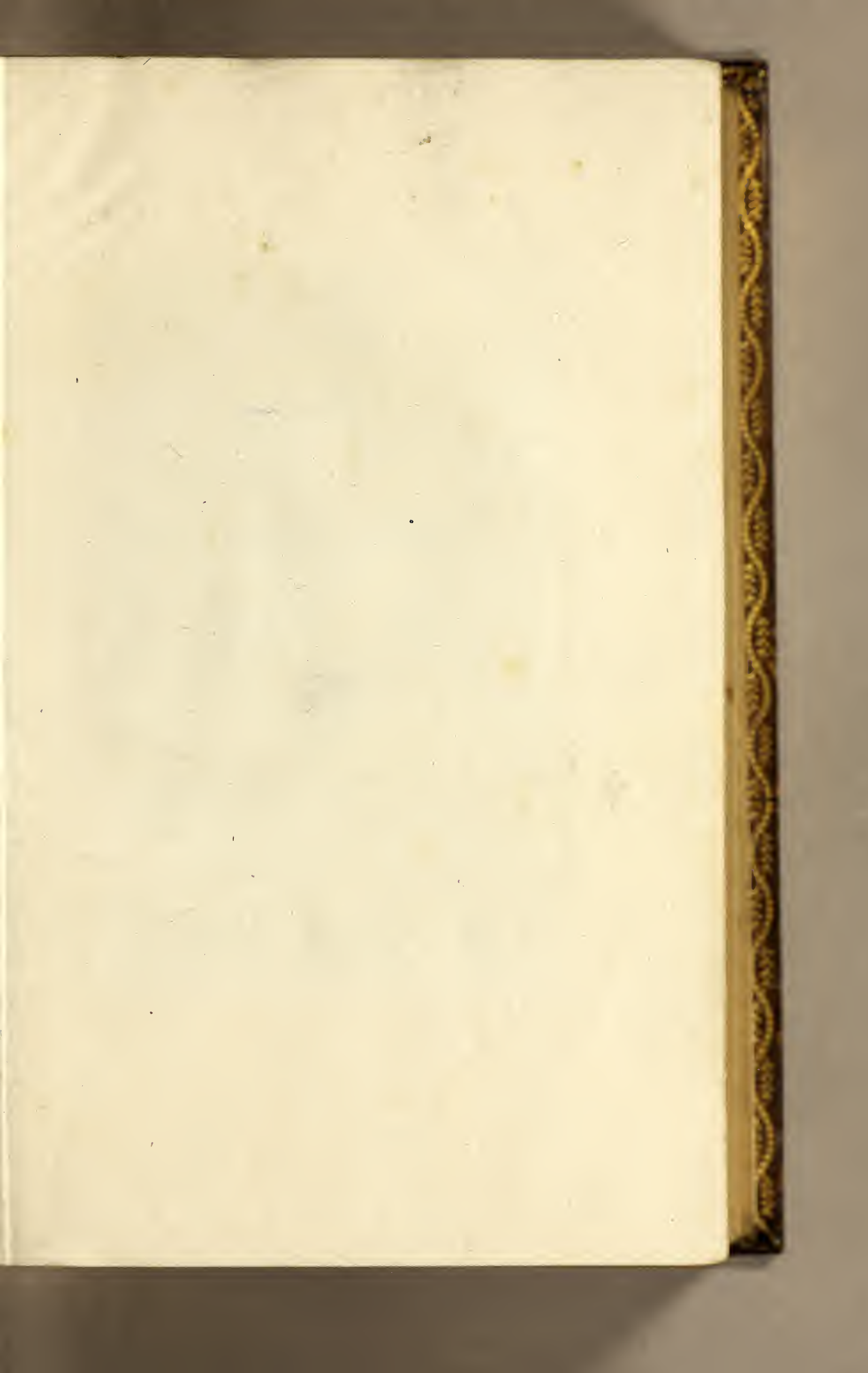


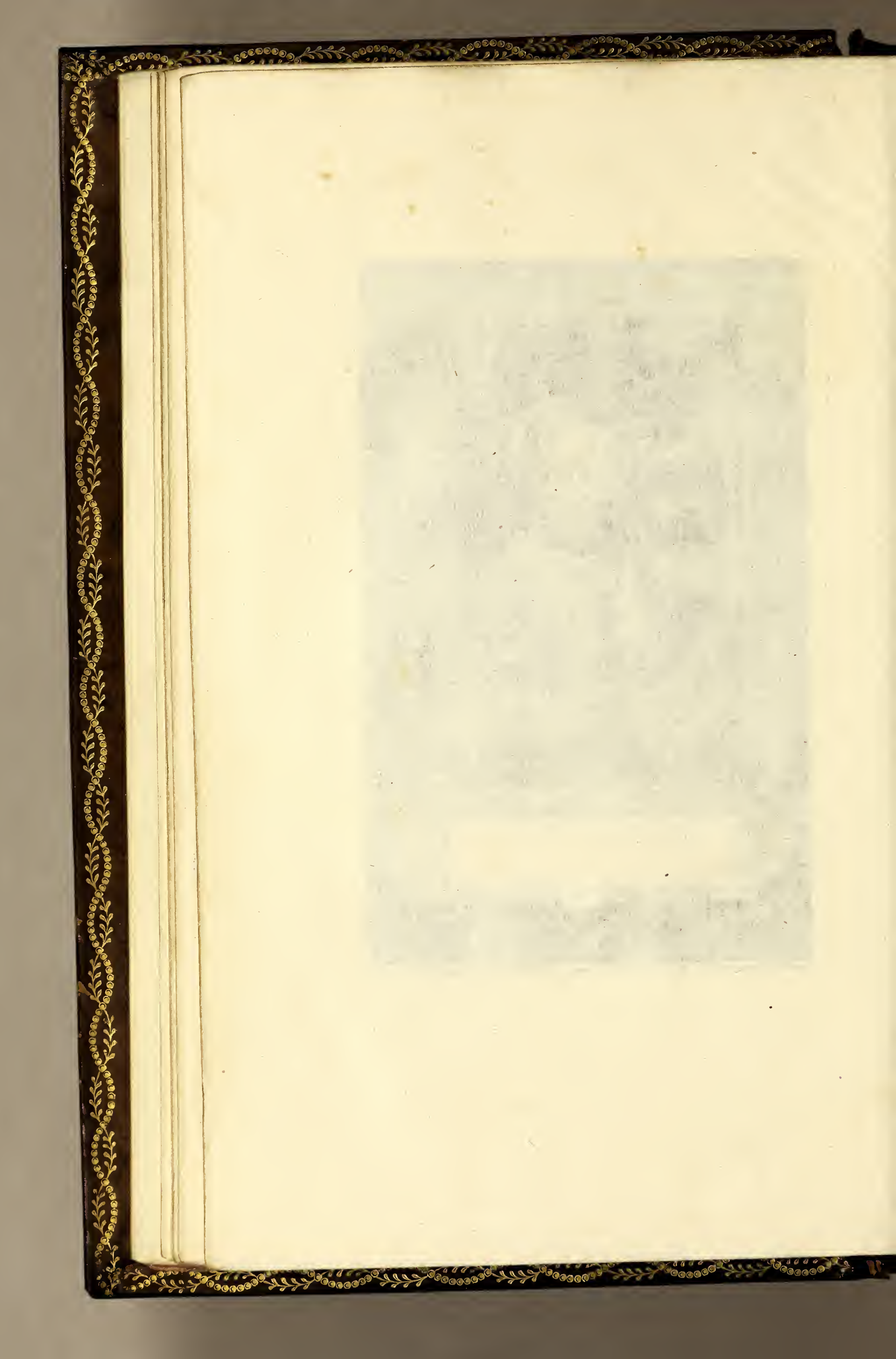


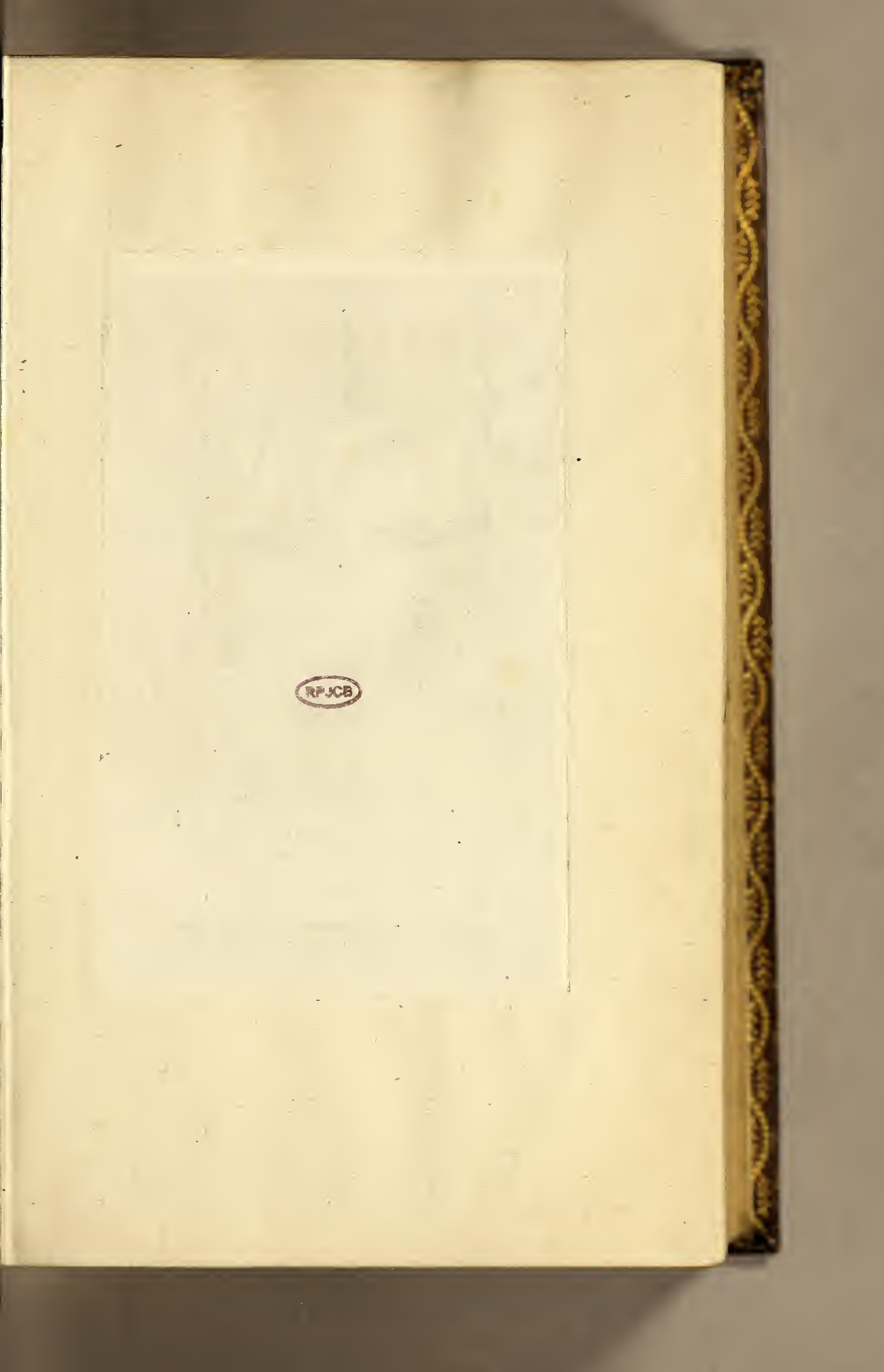

RPJCB

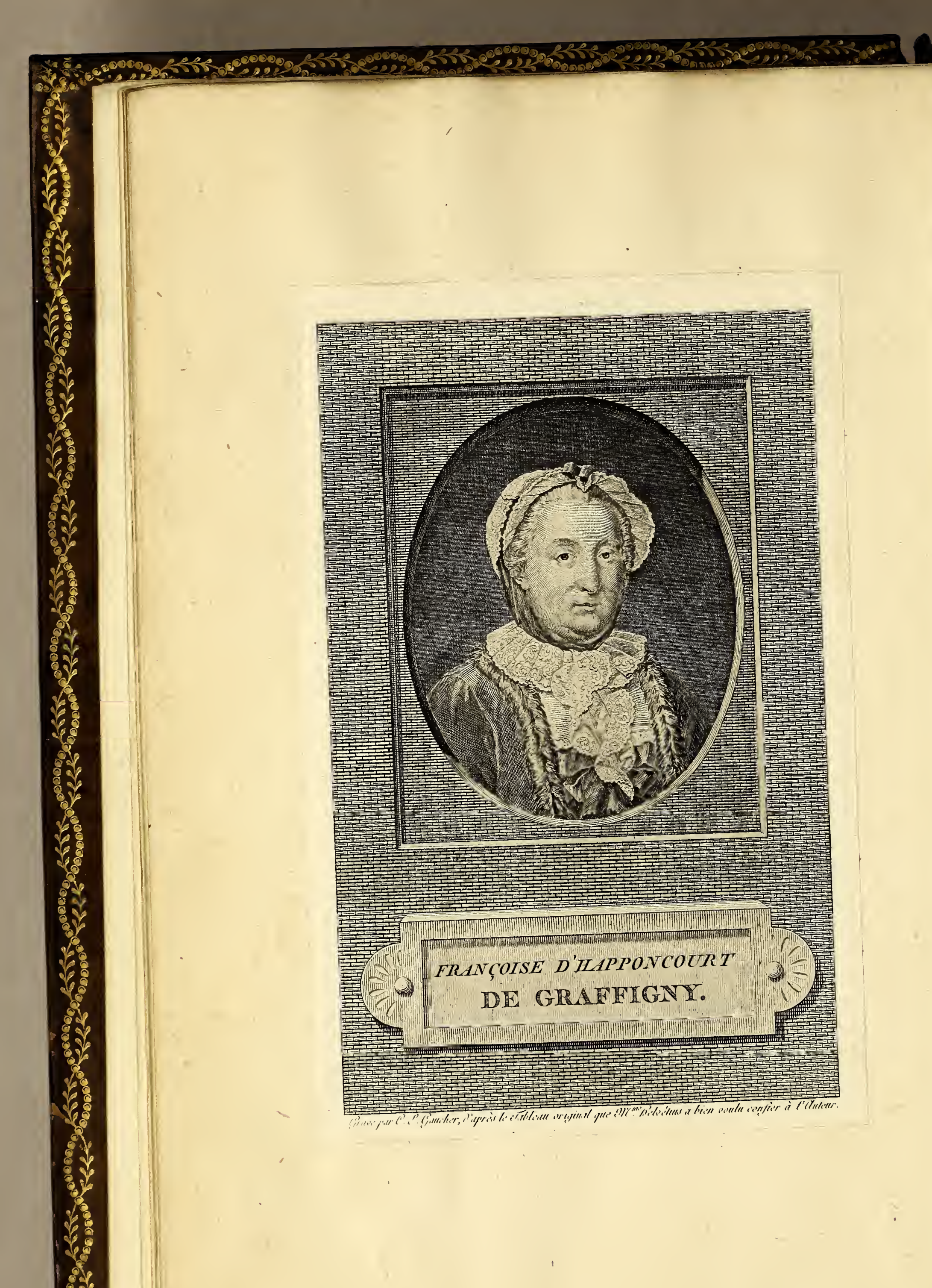


Gravé par C. L. Gaucher, d'après le Tableau original que M.me Helvétius a bien voulu confier à l'Auteur.

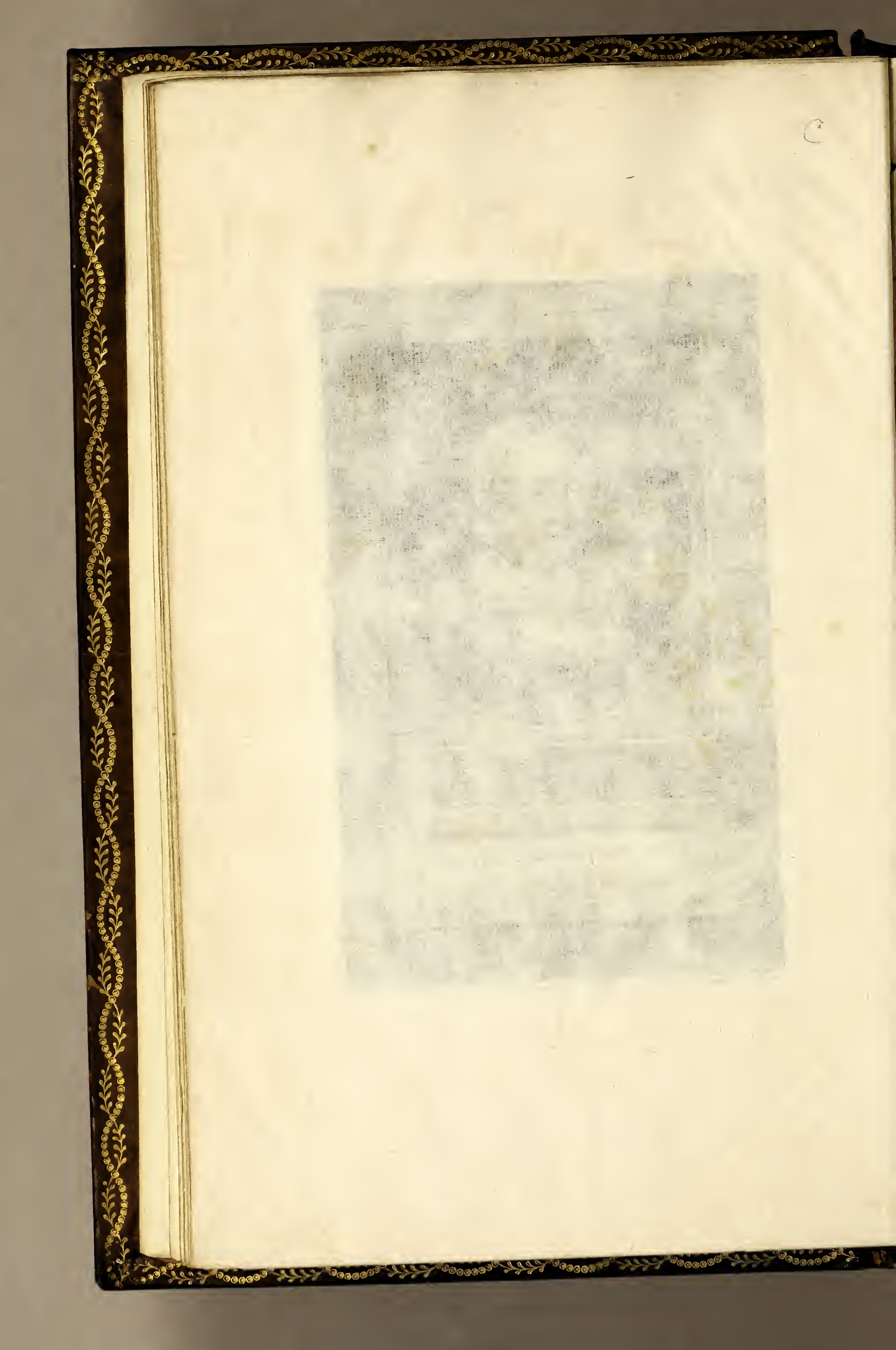





RPJCB



Gravé par C. S. Gaucher, d'après le Tableau original que Mme Helvétius a bien voulu confier à l'Auteur.



LETTRES
D'UNE PÉRUVIENNE,

PAR Mme DE GRAFFIGNY,

TRADUITES DU FRANÇAIS EN ITALIEN

PAR M. DEODATI.

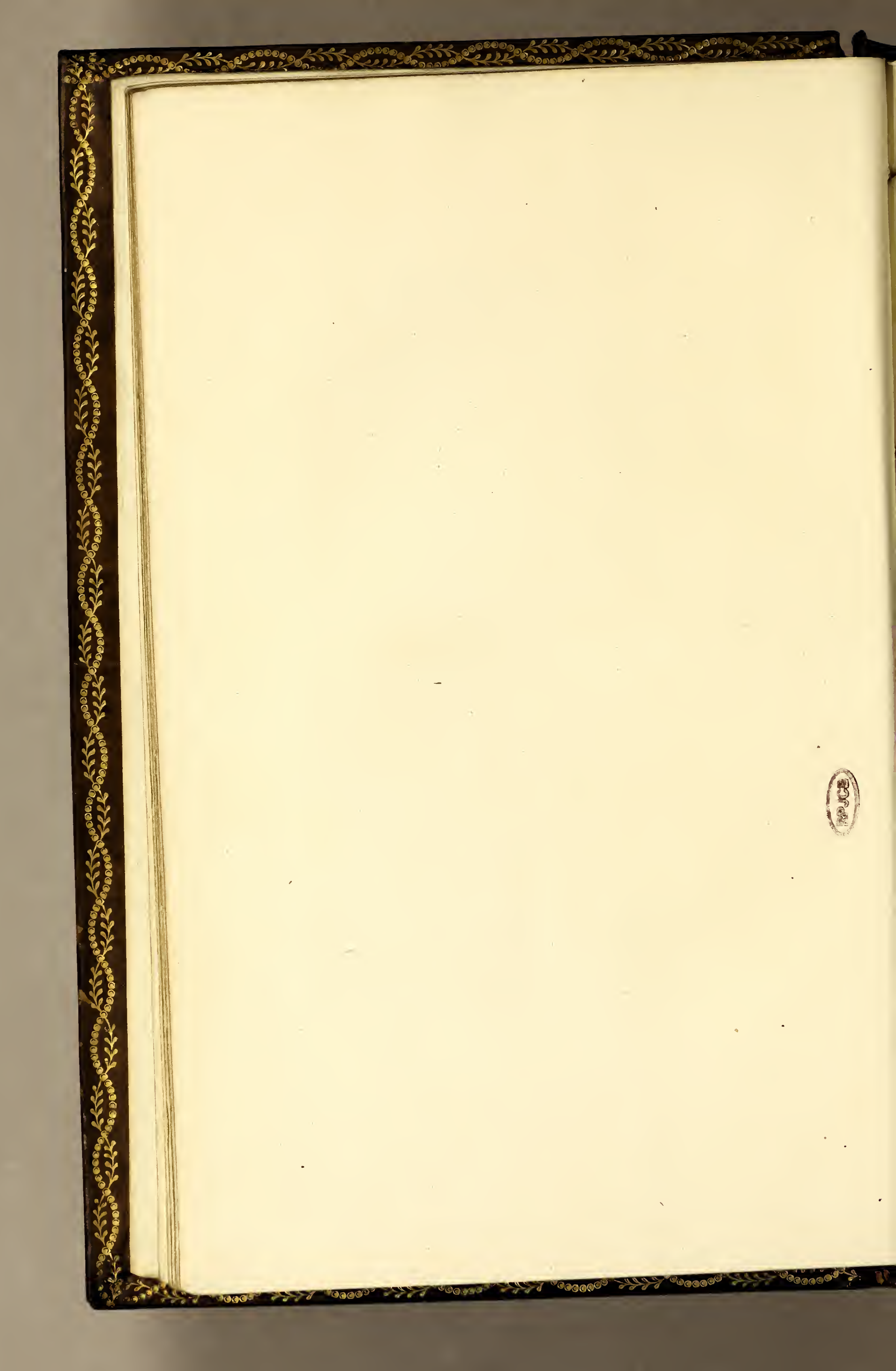
ÉDITION ornée du Portrait de l'Auteur, gravé par M. GAUCHER, et de six Gravures exécutées par les meilleurs Artistes, d'après les Dessins de M. LE BARBIER l'aîné.

A PARIS,

CHEZ L'ÉDITEUR, RUE S. GUILLAUME, N.° 1150,
et les principaux Libraires.

DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET,
rue Jacob, N.° 1186.

M. DCC. XCVII.



LETTRES
D'UNE PÉRUVIENNE,

PAR Mme DE GRAFFIGNY.

VITA

DELLA SIGNORA DI GRAFFIGNY,

DELLA ACADEMIA DI FIORENZA,

RACCOLTA DA DIVERSE OPERE.

La signora di Graffigny, nata nella città di Nancy, verso il fine del decimo settimo secolo, morì in Parigi il 12 decembre 1758, nel sessantesimo quarto anno della sua età. Il di lei nome era *Francesca d'Happoncourt*, ed era figliuola di *Francisco-Enrico d'Isembourg*, signore *d'Happoncourt*, e di *Margarita di Seaureau*, pronipote dell' illustre *Callot*. Fù maritata a Francisco Huguet di Graffigny, il ciambellano del duca di Lorena. Sofferta con lui grandi affanni, ne fù giuridicamente disunita. Con lui aveva avuto parecchi figliuoli, morti avanti loro padre. Spezzate le sue catene, la signora di Graffigny venne

VIE

DE MADAME DE GRAFFIGNY,

DE L'ACADÉMIE DE FLORENCE,

EXTRAITE DE DIVERS OUVRAGES.

MADAME DE GRAFFIGNY, née dans la ville de Nancy, vers la fin du dix-septième siècle, est morte à Paris le 12 décembre 1758, dans la soixante-quatrième année de son âge. Elle se nommoit *Françoise d'Happoncourt,* et étoit fille unique de *François-Henri d'Issembourg,* seigneur d'Happoncourt, et de *Marguerite de Seaureau,* petite nièce du fameux *Callot.* Elle fut mariée à François Huguet de Graffigny, chambellan du duc de Lorraine. Ayant eu beaucoup à souffrir avec lui, elle en fut séparée juridiquement. Elle en avoit eu quelques enfans, morts avant leur père. Libre de ses chaînes, madame DE GRAFFIGNY vint à Paris avec mademoiselle *de Guise.*

in Parigi colla signora di *Guise*. Ricevuta in una società di personne litterate, fù pregata di lavorare per *le Recueil de ces Messieurs*, volume in-12, il quale venne publicato in 1745. La Nuova Spagnuola, intitolata *il Cattivo Esempio produce tanti Vizii quante Virtù*, è la sua opera. Questa picciola produzione provò critiche. La signora DI GRAFFIGNY scrisse, in silenzio, le *Lettere d'una Peruviana*, che ebbero il più gran successo.

Poi arricchì il Teatro Francese di *Cenie*, in cinque atti ed in prosa, una tra megliori opere che abbiamo nel genere lacrimoso. *La Fille d'Aristide*, altra opera in cinque atti ed in prosa, nel medemo genere scritta, riuscì men fortunata.

La signora DI GRAFFIGNY aveva un giudizio saldo, un spirito modesto e docile, un cuore sensibile e beneficiente. La sua modestia non

Admise dans une société de gens de lettres, on l'engagea à fournir quelque chose pour *le Recueil de ces Messieurs*, volume in-12, qui parut en 1745. La Nouvelle Espagnole, intitulée *le Mauvais Exemple produit autant de Vices que de Vertus*, est d'elle. Cette bagatelle essuya des critiques. Madame DE GRAFFIGNY composa, sans rien dire, les *Lettres d'une Péruvienne*, qui eurent le plus grand succès.

Depuis, elle donna au Théâtre Français *Cénie*, en cinq actes et en prose, une des meilleures pièces que nous ayons dans le genre larmoyant. *La Fille d'Aristide*, autre pièce en cinq actes et en prose, dans le même genre que la première, eut moins de succès.

Madame DE GRAFFIGNY avoit un jugement solide, un esprit modeste et docile, un cœur sensible et bienfaisant, un commerce doux, égal et sûr. Sa modestie ne la garantissoit pas

la preservava di questo amor propio lodevole, padre di tutti i talenti. Principiò molto tardi a darsi alle lettere, e faceva verun conto della poesia. L'academià di Fiorenza l'ascrisse frà i suoi membri. L'imperadore *Francisco Primo* l'onorò colla sua stima, e la gratificò con una gentil pensione. Fù molto infelice durante la sua vita, e venne pianta dopo la sua morte.

de cet amour-propre louable, père de tous les talens. Elle avoit commencé fort tard à se livrer aux lettres, et n'aimoit point les vers. L'académie de Florence se l'étoit associée. L'empereur *François Premier* lui avoit accordé son estime, et l'avoit gratifiée d'une pension considérable. Elle fut très-malheureuse pendant sa vie, et fort regrettée après sa mort.

AVVISO

PER GLI STRANIERI.

Ognuno sa quanto sia necessario per parlar graziosamente una lingua, il pronunziarla bene; onde senza ch'io mi affatichi ad eccitar, circa questo particolare, l'ardore di quelli che studiano l'italiano, mi contenterò, di somministrar loro mezzi certi ed agevoli per riuscirvi.

La pronunzia può dividersi in tre parti, cioè delle lettere, delle sillabe e quella delle voci; quest' ultima parte consiste nella prosodia. Suppongo che si sanno già le due prime, come facili ad imparare, perciò vengo alla terza, ch'è la più difficile ed insieme la più interessante; infatti da essa nascono la cadenza e l'armonia tanto soavi e lusingatrici in una lingua. Non entrerò nulladimeno in alcuna delle discussioni, di cui ridondano i grammatici che han trattato questa materia; voglio

AVIS

AUX ÉTRANGERS.

On sait combien il est essentiel à l'agrément d'une langue que l'on veut parler, de la savoir bien prononçer ; ainsi, sans chercher à exciter là-dessus l'attention de ceux qui étudient l'italien, je crois qu'il suffit de leur fournir des moyens sûrs et aisés pour y réussir.

La prononciation peut se diviser en trois parties ; savoir, celle des lettres, celle des syllabes, et celle des mots : cette dernière partie consiste dans la mesure ou la prosodie. Je suppose qu'on sait déjà les deux premières, comme faciles à acquérir ; ainsi je passe à la troisième, qui est la moins aisée, et en même temps la plus intéressante, puisque c'est d'elle que dépendent la cadence et l'harmonie, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus touchant dans le langage. Je n'entrerai cependant dans aucun détail ; il n'y en a déjà que trop dans les grammairiens qui ont traité cette

soltanto stabilir una regola che par essere stata loro sconosciuta, benchè la più generale e la più semplice di tutte; eccola.

Nelle voci di parecchie sillabe, ancorchè composte di molte altre voci (il che avviene spesso nell' italiano) verbi grazia, *mandárgliene*, *prometténdocelo*, etc. non v'è mai più d'una sillaba lunga da fare specialmente spiccare; e se questa sillaba lunga è composta di parecchie vocali, come nelle voci seguenti; *mandái*, *saréi*, *partíi*, *figliuóli*, *altrúi*, etc. vi è sempre una vocale dominante, e sovra la quale si deve principalmente appoggiare.

Questa regola abbraccia similmente i monosillabi, néi quali v'entra più d'una vocale, come *fái*, *séi*, *ío*, *puói*, *lúi*, etc.

La difficoltà consiste dunque di discernere qual sia la sillaba lunga in una voce, ovvero la vocale dominante in una sillaba.

Due sono i mezzi per acquistarne la cognizione: il primo che non è il più breve, nè

matière : je ne veux que donner un principe, qui paroît leur être échappé, quoiqu'il soit le plus général et le plus simple de tous; le voici.

Dans les mots de plusieurs syllabes, fussent-ils composés de plusieurs autres mots (ce qu'on trouve souvent dans l'italien), comme *mandárgliene, promettźendocelo,* etc. il n'y a jamais qu'une syllabe longue à faire sentir; et si cette syllabe longue est composée de plusieurs voyelles, comme dans les mots suivans, *mandái, temèi, partíi, figliuóli, altrúi,* etc. il y a toujours une voyelle dominante, et sur laquelle il faut principalement appuyer.

Cette règle comprend aussi les monosyllabes, où il entre plus d'une voyelle, comme *fái, séi, ío, puói, lúi,* etc.

La difficulté consiste donc à savoir quelle est la syllabe longue dans un mot, ou la voyelle dominante dans une syllabe.

Il y a pour cela deux moyens : le premier, qui n'est pas le plus court, ni le plus agréable

certamente il più grato, consisterebbe nel legger quello che han lasciato scritto intorno a questa materia i nostri grammatici; ma non essendo verisimile che uno abbia mai l'animo di adoprar tal mezzo, è meglio ricorrer al secondo, che non è altro che l'uso, benchè sia egli stesso, una via molto lunga, se non è abbreviata con qualche spediente; coll' accentuare, verbi grazia, a favore degli studianti, tutte le voci d'un libro, del quale, fatta che sene sarebbe la lettura, risulterebbe che avrebbero insensibilmente contratto una pronunzia esatta e corretta. Mi è dunque venuto in mente, per la loro utilità, di valermi di questò metodo nella presente traduzione.

Si troverà in essa notato con accenti acuti ovvero gravi, tutto quello che si dovrà allungare, o far sentir più distintamente; cioè con accenti acuti, nel principio o nel corpo d'una voce; e per le finali, con accenti gravi, come *bontà, temè, seguì, riceverò, servitù,* etc.

assurément, consisteroit à lire ce qu'ont écrit là-dessus nos grammairiens; mais comme il n'y a pas d'apparence qu'on ait jamais le courage de se servir de celui-là, il vaut mieux se borner au second, qui n'est autre chose que l'usage; encore est-ce une voie fort longue, à moins qu'on ne l'abrége par quelque expédient, comme celui de donner aux étudians un livre dont tous les mots fussent accentués: après en avoir fait la lecture, ils se trouveroient avoir pris insensiblement l'habitude d'une prononciation exacte et correcte. J'ai donc cru, pour leur utilité, devoir exécuter ce projet dans la présente traduction.

On y trouvera désigné par des accens aigus ou graves, tout ce qu'il faut alonger ou faire sentir plus particulièrement; savoir, par des accens aigus, quand ce sera dans le commencement ou dans le corps du mot, et par des accens graves, quand il s'agira des finales, comme *bontà*, *temè*, *seguì*, *riceverò*, *servitù*, etc.

INTRODUZIONE

ISTORICA

ALLE LÉTTERE PERUVIANE.

Non vi è pópolo, le di cúi notízie, círca la súa orígine ed antichità, síeno così ristrétte cóme quélle déi Peruviáni; i lóro annáli conténgono appéna la stória di quáttro sécoli.

Mancocapac, secóndo la lóro tradizióne, fù legislatóre e prímo *Inca* di quéi pópoli. Égli dicéva che il sóle, che chiamávan lóro pádre, e cóme il lor dío adorávano, mósso a pietà délla barbárie in cúi vivévano da gran témpo, avéva mandáto lóro dal ciélo dúe figliuóli, l'úno máschio, e l'áltro fémina, per dar lóro léggi ed eccitárli, formándo città e coltivándo la térra, a diventár uómini ragionévoli.

I Peruviáni hánno dúnque a *Mancocapac* éd a súa móglie *Coya Mama Œllo Huaco*, l'óbbligo déi princípj, déi costúmi e délle árti, cói quáli vivévano felíci, quándo l'avarízia dálle spónde d'un' áltro continénte del quále

INTRODUCTION

HISTORIQUE

AUX LETTRES PÉRUVIENNES.

Il n'y a point de peuple dont les connoissances sur son origine et son antiquité soient aussi bornées que celles des Péruviens; leurs annales renferment à peine l'histoire de quatre siècles.

Mancocapac, selon la tradition de ces peuples, fut leur législateur et leur premier *Inca*. Le soleil, qu'ils appeloient leur père, et qu'ils regardoient comme leur dieu, touché de la barbarie dans laquelle ils vivoient depuis long-temps, leur envoya du ciel deux de ses enfans, un fils et une fille, pour leur donner des lois, et les engager, en formant des villes et en cultivant la terre, à devenir des hommes raisonnables.

C'est donc à *Mancocapac*, et à sa femme *Coya Mama Œllo Huaco*, que les Péruviens doivent les principes, les mœurs et les arts, qui en avoient fait un peuple heureux, lorsque l'avarice, du sein d'un monde dont ils

non avévano neppúr la mínima idéa, vomitò sóvra le lóro térre tiránni, la di cúi barbárie fù l'obbróbrio dell' umanità e l'orróre di quèl sécolo.

Gli Spagnuóli non potévano arrivàr nel Perù in un témpo più propízio ed opportúno per éssi, attése cérte idée che vi regnávano allóra. Si parláva da quálche témpo d'un' orácolo antíco, il quále predicéva che *dópo úna cérta série di rè, verrébbero nel lor paése uómini straordinárj, distruttóri del lor império e délla lóro religióne.*

Ancorchè l'astronomía fósse úna délle principáli sciénze déi Peruviáni, si spaventávano nondiméno de' prodígj, cóme mólti áltri pópoli. Tre cérchj vedúti all' intórno délla lúna e principalménte alcúne cométe, avévano spárso il terróre fra éssi. Un' ácquila inseguíta d'áltri uccélli, il máre uscíto da suói límiti, tútto in sómma confirmáva l'orácolo infallíbile, quánto funésto.

ne soupçonnoient pas même l'existence, jeta sur leurs terres des tyrans, dont la barbarie fit la honte de l'humanité et le crime de leur siècle.

Les circonstances où se trouvoient les Péruviens lors de la descente des Espagnols, ne pouvoient être plus favorables à ces derniers. On parloit depuis quelque temps d'un ancien oracle, qui annonçoit qu'*après un certain nombre de rois il arriveroit dans leur pays des hommes extraordinaires, tels qu'on n'en avoit jamais vus, qui envahiroient leur royaume, et détruiroient leur religion.*

Quoique l'astronomie fût une des principales connoissances des Péruviens, ils s'effrayoient des prodiges, ainsi que bien d'autres peuples. Trois cercles qu'on avoit apperçus autour de la lune, et sur-tout quelques comètes, avoient répandu la terreur parmi eux; une aigle poursuivie par d'autres oiseaux, la mer sortie de ses bornes, tout enfin rendoit l'oracle aussi infaillible que funeste.

Il primogénito del séttimo degl' *Incas* (1), il di cúi nóme predicéva nélla língua peruviána la fatalità délla súa época, avéva áltre vólte vedúto úna figúra mólto divérsa da quélla déi Peruviáni; spécie di fantásma che avéva úna bárba lúnga, ed un vestiménto che lo copríva sin a' piédi, menándo per le rédini un' animále sconosciúto. Tal visióne avéva spaventáto il principíno, a cúi il fantásma dísse ch' égli éra fíglio del sóle, fratéllo di *Mancocapac*, e che si chiamáva *Viracocha*.

Quésta fávola ridícola si éra per disgrázia consolidáta tra i Peruviáni; ónde súbito ch' éssi vídero gli Spagnuóli con bárbe lúnghe, le gámbe copérte, e cavalcándo animáli déi quáli non avévano mái vedúto símile spécie, credérono vedèr in éssi i fígli di quèl *Viracocha*, che si éra détto fíglio del sóle: quésto fù il motívo, per il quále l'usurpatóre si féce annunziàr da' suói ambasciatóri sótto il títolo di discendénte dal dío che adorávano.

(1) Si chiamáva *Yahuarhuocac*; nóme che signífica litteralménte *Piángi-sángue*.

Le fils aîné du septième des *Incas*, dont le nom annonçoit dans la langue péruvienne la fatalité de son époque (1), avoit vu autrefois une figure fort différente de celle des Péruviens. Une barbe longue, une robe qui couvroit le spectre jusqu'aux pieds, un animal qu'il menoit en laisse; tout cela avoit effrayé le jeune prince, à qui le fantôme avoit dit qu'il étoit fils du soleil, frère de *Mancocapac*, et qu'il s'appeloit *Viracocha*.

Cette fable ridicule s'étoit malheureusement conservée parmi les Péruviens; et dès qu'ils virent les Espagnols avec de grandes barbes, les jambes couvertes, et montés sur des animaux dont ils n'avoient jamais connu l'espèce, ils crurent voir en eux les fils de ce *Viracocha*, qui s'étoit dit fils du soleil; et c'est de là que l'usurpateur se fit donner, par les ambassadeurs qu'il leur envoya, le titre de descendant du dieu qu'ils adoroient.

(1) Il s'appeloit *Yahuarhuocac*; ce qui signifioit littéralement *Pleure-sang*.

Tútto piegò sótto gli Spagnuóli, la plébe è da per tútto plébe; éssi fúrono dúnque stimáti generalménte déï (1), il di cúi furóre non fù possíbile di placáre, nè cói dóni i più preziósi, nè cógli omággj i più úmili.

I Peruviáni esséndosi accórti che i caválli dégli Spagnuóli masticávano i lóro fréni, pensárono che quéi móstri domáti, oggétti anch' éssi apprésso lóro di venerazióne e fórse di cúlto, si nudríssero di metálli, perciò andávano a cercàr ógni giórno tútto l'óro e l'argénto che possedévano, per offerírli lóro. Si fà soltánto menzióne di quésto fátto, per dimostràr quàl fósse la credulità dégli abitánti del Perù, e la facilità ch' ébbero gli Spagnuóli di sedúrli.

(1) In quésta vóce *déï*, compósta di dúe síllabe, óltre l'accénto acúto che ho pósto, secóndo la régola da me stabilíta, sópra la léttera *e*, per far conóscere che quésta éra la síllaba lúnga; ho stimáto béne di métter sóvra la léttera *i*, che fórma l'última síllaba di quésta vóce, dúe púnti, per impedíre che sía confúsa coll' artícolo o sía preposizióne *déi*, compósta d'úna sóla síllaba, e nélla quále la léttera *e* si è pariménte accentuáta, per dinotáre che quésta è la vocále dominánte.

Tout fléchit devant eux : le peuple est partout le même. Les Espagnols furent reconnus presque généralement pour des dieux (1), dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus considérables et les hommages les plus humilians.

Les Péruviens s'étant apperçus que les chevaux des Espagnols mâchoient leurs freins, s'imaginèrent que ces monstres domptés, qui partageoient leur respect, et peut-être leur culte, se nourrissoient de métaux; ils alloient leur chercher tout l'or et l'argent qu'ils possédoient, et les entouroient chaque jour de ces offrandes. On se borne à ce trait, pour peindre la crédulité des habitans du Pérou, et la facilité que trouvèrent les Espagnols à les séduire.

(1) Dans ce mot *déï*, composé de deux syllabes, outre l'accent aigu que nous avons mis, en conséquence de notre règle, sur la lettre *e*, pour faire sentir que c'étoit la syllabe longue, nous avons eu la précaution de mettre sur la lettre *i*, qui forme la dernière syllabe de ce mot, deux points, pour empêcher qu'on ne le confondît avec l'article ou préposition *déi*, qui ne fait qu'une syllabe, et dans laquelle la lettre *e* est pareillement accentuée, pour marquer que c'est la voyelle qui y domine.

Ma che giovávano ái Peruviáni tánti omággj vérso gli Spagnuóli ? Deh ! potévan églino speràr la mínima pietà da quéi avári tiránni, dópo avér ad éssi scopérto le lóro imménse richézze?

Tútto un pópolo (mi fa orrór il pensárvi) tútto un pópolo, díco, benchè súpplice, mandáto a fílo di spáda, tútte le léggi dell' umanità calpestáte ; quéste, quéste fúron le víe cólle quáli gli Spagnuóli conquistárono l'império ed i tesóri d'úna délle più bélle párti del móndo. *Vittórie mecániche*, (escláma un' autóre nomináto Montágne (1), considerándo il víle oggétto di quéste conquíste) *nè l'ambizióne* (soggiúnge, égli) *nè il furòr di quélle inimicízie radicáte nel cuòr di dúe nazióni, provocáron giammái gli uómini ad ostilità cosi orríbili, nè a calamità cotánto funéste.*

Fúrono i Peruviáni in quésto módo le mísere víttime d'un pópolo aváro, che da princípio non dimostrò lóro áltri sentiménti che di buóna féde, ánzi di benevolénza. L'ignoránza délla nóstra perfídia e l'ingenuità de' lóro costúmi, li fécero cadèr nélle insídie de' lóro víli nemíci.

(1) Tom. v, cap. vi, déi Cócchj.

Quelque hommage que les Péruviens eussent rendu à leurs tyrans, ils avoient trop laissé voir leurs immenses richesses pour obtenir des ménagemens de leur part.

Un peuple entier, soumis et demandant grace, fut passé au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité violés, laissèrent les Espagnols les maîtres absolus des trésors d'une des plus belles parties du monde. *Mécaniques victoires,* (s'écrie Montagne (1), en se rappelant le vil objet de ces conquêtes) *jamais l'ambition,* (ajoute-t-il) *jamais les inimitiés publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités ou calamités si misérables.*

C'est ainsi que les Péruviens furent les tristes victimes d'un peuple avare, qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi, et même de l'amitié. L'ignorance de nos vices et la naïveté de leurs mœurs les jetèrent dans les bras de leurs lâches ennemis.

(1) Tom. v, chap. vi, des Coches.

In váno úno spázio imménso avéva divíso le città del sóle dal nóstro emisféro; ésse ne divénnero la préda ed il più prezióso domínio.

Che spettácolo per gli Spagnuóli nel vedér i giardíni del témpio del sóle, óve gli álberi, le frútta ed i fióri érano d'óro, lavoráti con un' árte sconosciúta in Európa! Le paréti del témpio lamináte cóllo stésso metállo, un número infiníto di státue copérte di giója, e quantità d'áltre richézze fin a quèl témpo ignóte, infiammárono di tal cupidígia i conquistatóri di quèl pópolo sventuráto, che dimenticárono nélle lóro sfrenáte crudeltà, che i Peruviáni érano uómini.

Fáttasi quésta bréve descrizióne délle sciagúre di quéi pópoli infelíci, verrà nell' istésso módo termináta con un ritrátto de' lóro costúmi, l'introduzióne che si è stimáta necessária álle léttere seguénti.

Quéi pópoli érano generalménte sincéri, umáni, religiósi, e perciò osservatóri scrupulósi délle léggi che credévano éssere státe istituíte da *Mancocapac*, fíglio del sóle che adorávano.

En vain des espaces infinis avoient séparé les villes du soleil de notre monde ; elles en devinrent la proie et le domaine le plus précieux.

Quel spectacle pour les Espagnols que les jardins du temple du soleil, où les arbres, les fruits et les fleurs étoient d'or, travaillés avec un art inconnu en Europe ! Les murs du temple revêtus du même métal, un nombre infini de statues couvertes de pierres précieuses, et quantité d'autres richesses inconnues jusqu'alors, éblouirent les conquérans de ce peuple infortuné, en donnant un libre cours à leurs cruautés. Ils oublièrent que les Péruviens étoient des hommes.

Une analyse aussi courte des mœurs de ces peuples malheureux, que celle qu'on vient de faire de leurs infortunes, terminera l'introduction qu'on a crue nécessaire aux lettres qui vont suivre.

Ces peuples étoient en général francs et humains ; l'attachement qu'ils avoient pour leur religion les rendoit observateurs rigides des lois, qu'ils regardoient comme l'ouvrage de *Mancocapac*, fils du soleil qu'ils adoroient.

Benchè quell' ástro fósse il sol dío a cúi avéssero erétto témpj, venerávano nondiméno un dío creatóre, superióre ad ésso, che chiamávano *Pachacamac;* quésto nóme éra per éssi il più sácro, il più rispettévole; e non ardívano pronunziárlo, se non di rádo e con dimostrazióni délla maggiòr riverénza. Avévano pariménte úna grandíssima venerazióne per la lúna, riputándola móglie e sorélla del sóle, mádre ed orígine di qualsivóglia cósa; figurándosi però, cóme púre tútti gli áltr' Indiáni, che quest' ástro cagionerébbe la distruzióne del móndo, nel lasciársi cadèr sópra la térra che annichilerébbe cólla súa cadúta. Il tuóno che chiamávano *yalpor,* i lámpi ed il fúlmine, érano tra éssi consideráti cóme minístri délla giustízia del sóle, e quést' idéa contribuì non póco álla sánta riverénza che inspirárono lóro i prími Spagnuóli, le di cúi ármi da fuóco érano dái Peruviáni stimáte istruménti del tuóno.

L'opinióne dell' immortalità dell' ánima éra stabilíta fra i Peruviáni; credévano, cóme la maggiòr párte degl' Indiáni, che l'ánima s'in-

Quoique cet astre fût le seul dieu auquel ils eussent érigé des temples, ils reconnoissoient au-dessus de lui un dieu créateur, qu'ils appeloient *Pachacamac*; c'étoit pour eux le *grand nom*. Le mot de *Pachacamac* ne se prononçoit que rarement et avec des signes de l'admiration la plus grande. Ils avoient aussi beaucoup de vénération pour la lune, qu'ils traitoient de femme et de sœur du soleil. Ils la regardoient comme la mère de toutes choses; mais ils croyoient, comme tous les Indiens, qu'elle causeroit la destruction du monde, en se laissant tomber sur la terre, qu'elle anéantiroit par sa chûte. Le tonnerre, qu'ils appeloient *yalpor*, les éclairs et la foudre, passoient parmi eux pour les ministres de la justice du soleil; et cette idée ne contribua pas peu au saint respect que leur inspirèrent les premiers Espagnols, dont ils prirent les armes à feu pour des instrumens du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'ame étoit établie chez les Péruviens; ils croyoient, comme la plus grande partie des Indiens, que l'ame

volásse in luóghi incógniti per ésservi premiáta o punita, secóndo che lo meritáva.

Offerívano al sóle óro, e quánto avévano di più prezióso. Il *Raymi* éra la súa principàl fésta, e gli veníva presentáto in úna cóppa un cérto licór gagliárdo, nomináto *mays*, che i Peruviáni spremévano da úna délle lóro piánte, e di cúi bevévano dópo i sacrifícj, sinchè fóssero ubbriáchi.

Vi érano nel magnífico témpio del sóle cénto pórte; l'*Inca* regnánte, che si chiamáva il *Capa-Inca*, potéva égli sólo fárle apríre e penetràr nel santuário.

Le vérgini consacráte al sóle érano educáte nel témpio, quási nascéndo, ed ívi sótto la custódia délle lóro *mamas*, o sía aje, vivévano in un' etérna virginità, eccétto che le léggi le destinássero a maritársi cogl' *Incas*, che dovévano necessariaménte sposàr le lóro sorélle, ed in mancánza di quéste, la príma principéssa del sángue reále, che fósse vérgine del sóle. Una délle principáli occupazióni di quéste vérgini éra di lavoràr ái diadémi degl' *Incas*,

alloit dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

L'or et tout ce qu'ils avoient de plus précieux composoient les offrandes qu'ils faisoient au soleil. Le *Raymi* étoit la principale fête de ce dieu, auquel on présentoit dans une coupe du maïs, espèce de liqueur forte que les Péruviens savoient extraire d'une de leurs plantes, et dont ils buvoient jusqu'à l'ivresse après les sacrifices.

Il y avoit cent portes dans le temple superbe du soleil ; l'*Inca* régnant, qu'on appeloit le *Capa-Inca,* avoit seul droit de les faire ouvrir : c'étoit à lui seul aussi qu'appartenoit le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce temple.

Les vierges consacrées au soleil y étoient élevées presqu'en naissant, et y gardoient une perpétuelle virginité, sous la conduite de leurs *mamas,* ou gouvernantes, à moins que les lois ne les destinassent à épouser des *Incas,* qui devoient toujours s'unir à leurs sœurs, ou à leur défaut à la première princesse du sang, qui étoit vierge du soleil. Une des principales occupations de ces vierges étoit de travailler

la cúi richézza consistéva in úna spécie di frángia.

Il témpio éra ornáto di divérsi ídoli déi pópoli che gl'*Incas* avévano sottoméssi, e costrétti d'abbracciàr il cúlto del sóle; in sómma risplendéva in quèl sácro luógo, arrichíto di giója e de' più preziósi metálli, úna magnificénza veraménte dégna del dío che vi éra adoráto.

L'ubbidiénza ed il rispétto déi Peruviáni per i lor sovráni, procedévano dall' opinióne, che il sóle fósse il pádre di quéi príncipi; ma l'affétto che avévano per éssi, éra il frútto délle lóro próprie virtù e délla rettitúdine degl' *Incas*.

Si educáva la gioventù con tútta la cúra che richiedéva la felíce semplicità délla lóro morále. La subordinazióne non intimoríva gli ánimi, perchè ne veníva dimostráta la necessità d'all' età più ténera, e che la tirannide e l'orgóglio non vi avévano párte alcúna. La modéstia ed i risguárdi scambiévoli érano i prími fondaménti dell' educazióne déi fanciúlli; i lóro

aux diadêmes des *Incas*, dont une espèce de frange faisoit toute la richesse.

Le temple étoit orné des différentes idoles des peuples qu'avoient soumis les *Incas*, après leur avoir fait accepter le culte du soleil. La richesse des métaux et des pierres précieuses dont il étoit embelli, le rendoit d'une magnificence et d'un éclat dignes du dieu qu'on y servoit.

L'obéissance et le respect des Péruviens pour leurs rois, étoient fondés sur l'opinion qu'ils avoient que le soleil étoit le père de ces rois; mais l'attachement et l'amour qu'ils avoient pour eux étoient le fruit de leurs propres vertus, et de l'équité des *Incas*.

On élevoit la jeunesse avec tous les soins qu'exigeoit l'heureuse simplicité de leur morale. La subordination n'effrayoit point les esprits, parce qu'on en montroit la nécessité de très-bonne heure, et que la tyrannie et l'orgueil n'y avoient aucune part. La modestie et les égards mutuels étoient les premiers fondemens de l'éducation des enfans; attentifs à corriger leurs premiers défauts, ceux qui étoient

maéstri, atténti a corrégger in éssi i prími difétti reprimévano le passióni nascénti (1), ovvéro le dirigévano all' utilità délla pátria. Vi sóno cérte virtù che ne suppóngono mólte altre. Per dar un' idéa di quélle de' Peruviáni, basterà díre che príma dell' arrívo dégli Spagnuóli, si dáva per positívo che un Peruviáno non avéva mái mentíto.

Gli *amautas*, filósofi di quélla nazióne, insegnávano álla gioventù le scopérte che si érano fátte nélle sciénze. Benchè la nazióne fósse ancòr nélla fanciullézza círca quésto particoláre, éssa éra nondiméno al sómmo délla súa felicità.

I Peruviáni non érano così versáti, cóme nói siámo, nélle sciénze e nélle árti, ma sapévano però procacciársi quánto éra lóro necessário.

In véce délla nóstra scrittúra, adoprávano cérti cordoncíni di bambágia o di budéllo, chiamáti *quipos* o sía *quapas* (2), ái quáli érano

(1) Védi le ceremónie e ríti religiósi. Dissertazióni círca i pópoli dell' América, cap. XIII.

(2) I *quipos* del Perù érano pariménte in úso fra várj pópoli dell' América meridionále.

chargés de les instruire arrêtoient les progrès d'une passion naissante (1), ou les faisoient tourner au bien de la société. Il est des vertus qui en supposent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de celles des Péruviens, il suffit de dire qu'avant la descente des Espagnols, il passoit pour constant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

Les *amautas*, philosophes de cette nation, enseignoient à la jeunesse les découvertes qu'on avoit faites dans les sciences. La nation étoit encore dans l'enfance à cet égard ; mais elle étoit dans la force de son bonheur.

Les Péruviens avoient moins de lumières, moins de connoissances, moins d'arts que nous, et cependant ils en avoient assez pour ne manquer d'aucune chose nécessaire.

Les *quapas* ou les *quipos* (2) leur tenoient lieu de notre art d'écrire. Des cordons de coton ou de boyau, auxquels d'autres cordons de différentes couleurs étoient attachés, leur

(1) *Voyez* les cérémonies et coutumes religieuses. Dissertations sur les peuples de l'Amérique, chap. XIII.

(2) Les *quipos* du Pérou étoient aussi en usage parmi plusieurs peuples de l'Amérique méridionale.

attacáti áltri cordóni di divérsi colóri, e formándone nódi di distánza in distánza, rappresentávano in quésta maniéra i lóro annáli, códici, rituáli, etc.

Avévano ufficiáli púbblici, *guardaquipos*, nomináti *quipocamajos*. Le finánze, i cónti, i tribúti, in sómma tútte le combinazióni e tútti gli affári érano così facilménte trattáti cói *quipos*, cóme si sarébbe potúto far coll' uso délla scrittúra.

Secóndo le léggi del sávio *Mancocapac*, la cultúra délle térre éra divenúta sácra; éssa si facéva in comúne, ed i giórni di quésto lavóro érano riputáti féste. Divérsi canáli d'un' imménsa lunghézza distribuívano da per tútto la frescúra e la fertilità; ma quéllo che si può appéna capíre, si è che senz' alcún' istruménto di férro nè d'acciájo, ed a fórza di bráccia solaménte, i Peruviáni avéssero potúto rovesciàr rúppi, divíder mónti i più álti, per praticàr i lóro magnífici acquedótti e le stráde necessárie in tútto il lor paése.

Sapévano nel Perù quánto éra lóro neces-

rappeloient, par des nœuds placés de distance en distance, les choses dont ils vouloient se ressouvenir; ils leur servoient d'annales, de codes, de rituels, etc.

Ils avoient des officiers publics, appelés *quipocamaios*, à la garde desquels les *quipos* étoient confiés. Les finances, les comptes, les tributs, toutes les affaires, toutes les combinaisons étoient aussi aisément traités avec les *quipos*, qu'ils auroient pu l'être par l'usage de l'écriture.

Le sage législateur du Pérou, *Mancocapac*, avoit rendu sacrée la culture des terres; elle s'y faisoit en commun, et les jours de ce travail étoient des jours de réjouissance. Des canaux d'une étendue prodigieuse distribuoient partout la fraîcheur et la fertilité. Mais ce qui peut à peine se concevoir, c'est que, sans aucun instrument de fer ni d'acier, et à force de bras seulement, les Péruviens avoient pu renverser des rochers, traverser des montagnes les plus hautes pour conduire leurs superbes aqueducs, ou les routes qu'ils pratiquoient dans tout leur pays.

On savoit au Pérou autant de géométrie qu'il

sário di geometría per la división e misúra délle térre. La medicína vi éra totálménte ignoráta, ancorchè adoprássero alcúni secréti per cérti máli particolári. *Garcilásso* díce che avévano úna spécie di música ed ánche quálche génere di poesía. I lóro poéti, nomináti *hasavec*, componévano úna sórta di tragédie e di commédie che i fígli déi *caciques* (1), ovvéro déi *curacas* (2), rappresentávano nel témpo délle féste in presénza degl' *Incas* e di tútta la córte.

La moràle e la cognizióne délle léggi útili al ben púbblico, érano dúnque le sóle sciénze, nélle quáli i Peruviáni avéssero fátto progréssi. *Bisógna confessáre*, díce úno stórico (3), *che han fátto cóse tánto maraviglióse, e stabilíto regolaménti così sávj, che póche nazióni póssono gloriársi di avérli superáti in quésto génere.*

(1) Spécie di governatóri di província.

(2) Sovráni d'un pícciol paése; non andávano mái a riverír gl' *Incas* e le regíne, sénza offerír lóro quálche rára produzióne délla província in cúi comandávano.

(3) Puffendórf, introduzióne álla stória.

en falloit pour la mesure et le partage des terres. La médecine y étoit une science ignorée, quoiqu'on y eût l'usage de quelques secrets pour certains accidens particuliers. *Garcilasso* dit qu'ils avoient une sorte de musique, et même quelque genre de poésie. Leurs poètes, qu'ils appeloient *hasavec*, composoient des espèces de tragédies et des comédies, que les fils des *caciques* (1), ou des *curacas* (2), représentoient pendant les fêtes devant les *Incas* et toute la cour.

La morale et la science des lois utiles au bien de la société, étoient donc les seules choses que les Péruviens eussent apprises avec quelque succès. *Il faut avouer,* dit un historien (3), *qu'ils ont fait de si grandes choses, et établi une si bonne police, qu'il se trouvera peu de nations qui puissent se vanter de l'avoir emporté sur eux en ce point.*

(1) Espèce de gouverneurs de province.

(2) Souverains d'une petite contrée; ils ne se présentoient jamais devant les *Incas* et les reines, sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la province où ils commandoient.

(3) Puffendorf, introduction à l'histoire.

LÉTTERE D'UNA PERUVIANA.

LÉTTERA PRIMA.

Aza ! mío cáro Aza ! le grída, i gémiti délla túa ténera Zilia, símili ái vapóri délla mattína, si esálano e svaníscono príma di giungèr a te; indárno ío ti chiámo al mío ajúto, indárno sto aspettándo che tu vénga a spezzàr le míe caténe; áhi ! fórse le sciagúre che mi son ignóte, sóno le più orríbili ! fórse i tuói máli súperano i miéi !

La città del sóle in préda ái furóri d'úna nazióne bárbara, mérita pur tróppo le míe lágrime, ma tu séi, Aza, tu séi l'único oggétto del mío affánno e délla mía disperazióne !

Quàl è státa la túa sórte in quèl tumúlto spaventóso, víta mía cára ? Il túo valóre ti è státo égli funésto o inútile ? Crudéle alternatíva ! mortàl inquietúdine ! Oh mío cáro Aza ! purchè i giórni tuói síeno sálvi ch'ío soccómba, s'è d'uópo, sótto i máli che mi opprímono !

LETTRES D'UNE PÉRUVIENNE.

LETTRE PREMIÈRE.

Aza ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent et sont dissipés avant d'arriver jusqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon secours ; en vain j'attends que tu viennes briser les chaînes de mon esclavage : hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore sont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux surpassent-ils les miens !

La ville du soleil, livrée à la fureur d'une nation barbare, devroit faire couler mes larmes ; et ma douleur, mes craintes, mon désespoir, ne sont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chère ame de ma vie ? Ton courage t'a-t-il été funeste ou inutile ? Cruelle alternative ! mortelle inquiétude ! ô mon cher Aza ! que tes jours soient sauvés, et que je succombe, s'il le faut, sous les maux qui m'accablent !

Dal moménto terríbile (deh! piacésse al ciélo, ch'égli fósse státo svélto dálla caténa del témpo e rimmérso nélle idée etérne); dal moménto órrido, díco, in cúi quésti selvággj émpj mi rapírono al cúlto del sóle, a me stéssa, al túo amóre; ritenúta in úna strétta cattività, príva d'ógni commércio co' nóstri cittadíni, ignorándo la língua di quésti uómini feróci, próvo soltánto gli effétti d'úna sórte avvérsa, sénza potérne indovinàr la cagióne. Immérsa in un'abísso d'oscurità, i miéi giórni sóno símili álle nótti le più spaventévoli!

I miéi rapitóri non sóno commóssi dálle míe lágrime, non che da' miéi laménti; sórdi álla mía favélla, lo sóno pariménte álle grída déllà mía disperazióne.

Quàl è quèl pópolo così feróce che non sía intenerito dái ségni dell' afflizióne? Quàl ór-rido desérto ha vedúto náscer uómini insensí-bili álla vóce déllà natúra geménte? I bárbari! padróni dell'*yalpor* (1), altiéri déllà poténza di esterminare! la crudeltà è la lóro sóla guída.

(1) Nóme del tuóno.

Depuis le moment terrible (qui auroit dû être arraché de la chaîne du temps, et replongé dans les idées éternelles); depuis le moment d'horreur où ces sauvages impies m'ont enlevée au culte du soleil, à moi-même, à ton amour: retenue dans une étroite captivité, privée de toute communication avec nos citoyens, ignorant la langue de ces hommes féroces dont je porte les fers, je n'éprouve que les effets du malheur, sans pouvoir en découvrir la cause. Plongée dans un abîme d'obscurité, mes jours sont semblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes ravisseurs ne le sont pas même de mes larmes; sourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon désespoir.

Quel est le peuple assez féroce pour n'être point ému aux signes de la douleur? Quel désert aride a vu naître des humains insensibles à la voix de la nature gémissante? Les barbares! maîtres du *yalpor* (1), fiers de la puissance d'exterminer! la cruauté est le seul

(1) Nom du tonnerre.

Aza ! che asílo troverái cóntro il lor furóre ? Ove séi ? Che fái ? Se la mía víta ti è cára, fámmi consapévole del túo destino.

Ahi ! cóme il mío è cangiáto ! È égli possíbile che giórni tánto símili fra lóro, ábbian rispétto a nói differénze così funéste ? Il témpo scórre, le ténebre succédono álla lúce, non si véde sconcérto verúno nélla natúra ; ed ío dal cólmo délla felicità sóno précipitáta nell' abísso délle sciagúre sénza che alcún intervállo mi ábbia preparáta a quést' orríbil pásso.

Tu lo sái, oh delízie del mío cuóre ! quéll' órrido giórno, giórno per sémpre spaventévole, dovéva illuminàr il triónfo dell' nostr' iminéo. Appéna l'auróra cominciáva a spuntáre, che ansiósa d'eseguìr un diségno che il mío ténero affétto mi avéva inspiráto duránte la nótte, córsi a' miéi *quipos* (1); e prevaléndomi del silénzio

(1) Un gran número di cordoncíni di divérsi colóri, che adoprávano gl' Indiáni in véce délla scrittúra, per far il pagaménto délle trúppe e la dinumerazióne del pópolo. Alcúni autóri preténdono che senè servíssero pariménte per trasmétter ái pósteri le azióni memorábili de' lóro *Incas*.

guide de leurs actions. Aza ! comment échapperas-tu à leur fureur ? Où es-tu ? Que fais-tu ? Si ma vie t'est chère, instruis-moi de ta destinée.

Hélas ! que la mienne est changée ! Comment se peut-il que des jours si semblables entr'eux, aient par rapport à nous de si funestes différences ? Le temps s'écoule, les ténèbres succèdent à la lumière, aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature ; et moi, du suprême bonheur, je suis tombée dans l'horreur du désespoir, sans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux passage.

Tu le sais, ô délices de mon cœur ! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendresse m'avoit inspiré pendant la nuit, je courus à mes *quipos* (1) ; et profitant du silence qui régnoit

(1) Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs, dont les Indiens se servent, au défaut de l'écriture, pour faire le paiement des troupes et le dénombrement du peuple. Quelques auteurs prétendent qu'ils s'en servoient aussi pour transmettre à la postérité les actions mémorables de leurs *Incas*.

che regnáva ancòr nel témpio, mi affrettái di nodárli, sperándo col lor ajúto di consacràr all' immortalità la memória de' nóstri amóri e délla nóstra felicità.

A proporzióne ch'ío lavoráva, l'imprésa mi paréva méno diffícile; ad ógni moménto quélla quantità innumerábile di cordoncíni diventáva fra le míe máni úna pittúra fedéle délle nóstre azióni e de' nóstri sentiménti attuáli, com' éra áltre vólte l'intérprete de' nóstri pensiéri, duránte i lúnghi interválli che passavámo sénza vedérci.

Immérsa nélla mía occupazióne, il témpo scorréva insensibilménte per me, quándo un rumòr confúso risvegliò i miéi spíriti, e féce palpitàr il mío cuóre.

Pensái che il moménto avventuróso fósse giúnto e che le cénto pórte (1) s'apríssero per lasciàr un líbero tránsito al sóle de' giórni miéi; nascósi frettolosaménte i miéi *quipos* sótto un lémbo délla mía vésta, e córsi al túo incóntro.

(1) Nel témpio del sóle v'érano cénto pórte; l'*Inca* sólo potéva fárle apríre.

encore dans le temple, je me hâtai de les nouer, dans l'espérance qu'avec leur secours je rendrois immortelle l'histoire de notre amour et de notre bonheur.

A mesure que je travaillois, l'entreprise me paroissoit moins difficile; de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenoit sous mes doigts une peinture fidèle de nos actions et de nos sentimens, comme il étoit autrefois l'interprète de nos pensées, pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir.

Toute entière à mon occupation, j'oubliois le temps, lorsqu'un bruit confus réveilla mes esprits et fit tressaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, et que les cent portes (1) s'ouvroient pour laisser un libre passage au soleil de mes jours; je cachai précipitamment mes *quipos* sous un pan de ma robe, et je courus au-devant de tes pas.

(1) Dans le temple du soleil il y avoit cent portes; l'*Inca* seul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

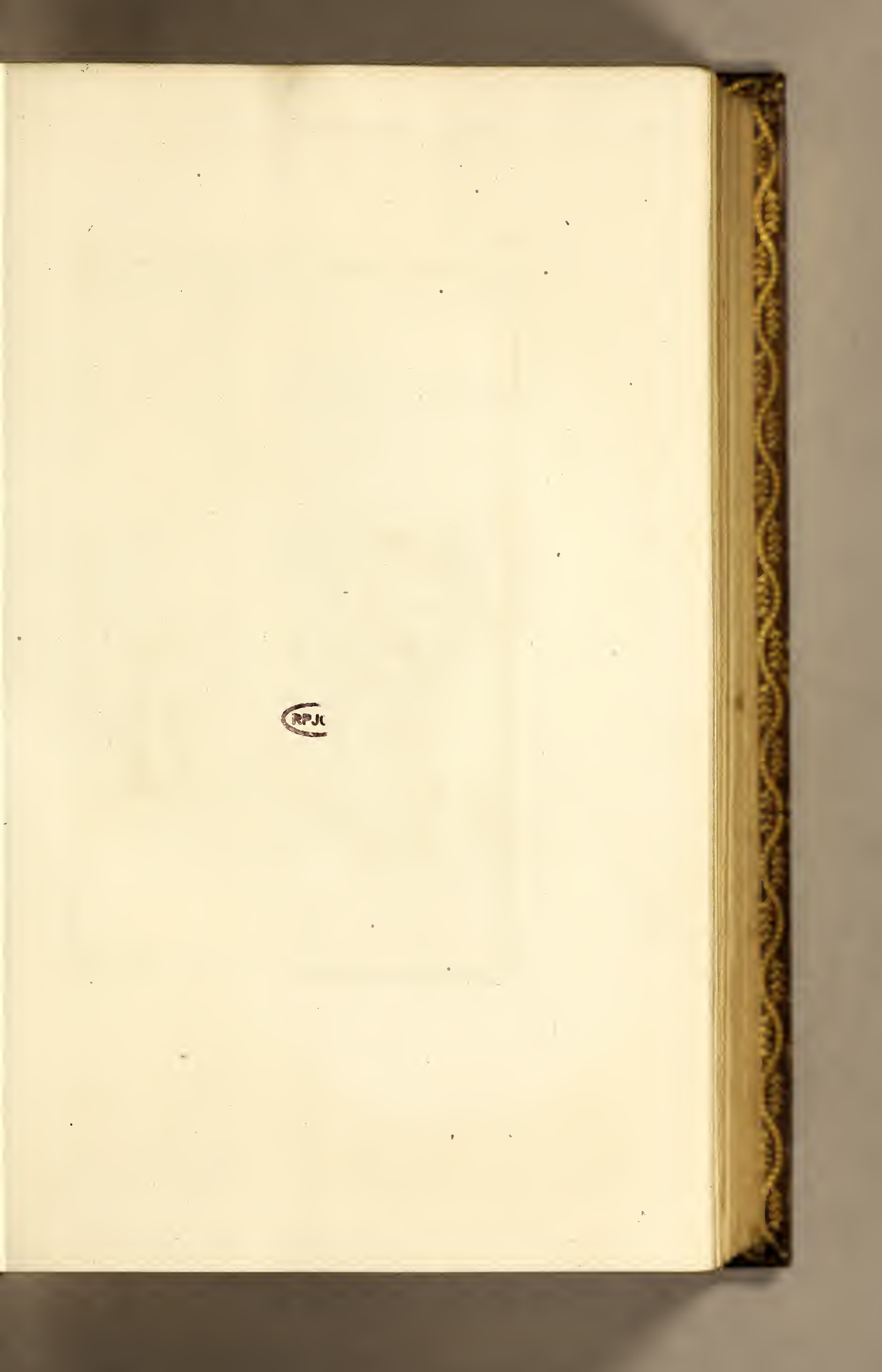
Ma quàl orréndo spettácolo vídi ío ! Una rimenbránza così spaventévole non si cancellerà mái dálla mía memória.

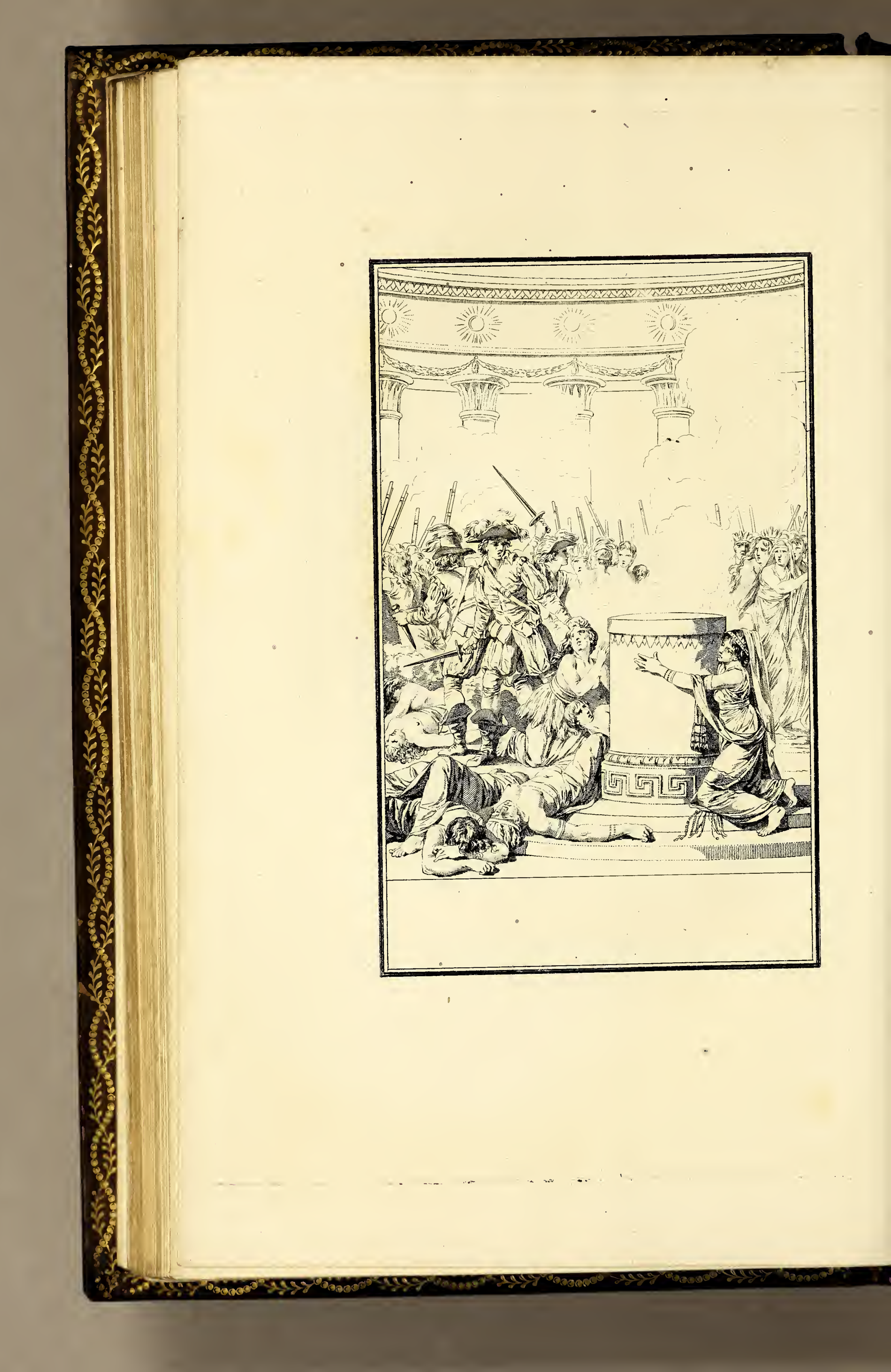
Il paviménto del témpio insanguináto, l'immágine del sóle calpestáta, úno stuólo di soldáti furiósi inseguéndo le nóstre vérgini sbigottíte, e trucidándo quánto si opponéva al lóro tránsito; le nóstre *mamas* (1) spiránti, e gli ábiti délle quáli ardévano ancóra del lor fúlmine, i gémiti déllo spavénto, le grída del furóre spargéndo da ógni párte il terròr e lo scompíglio, mi tólsero ógni sentiménto.

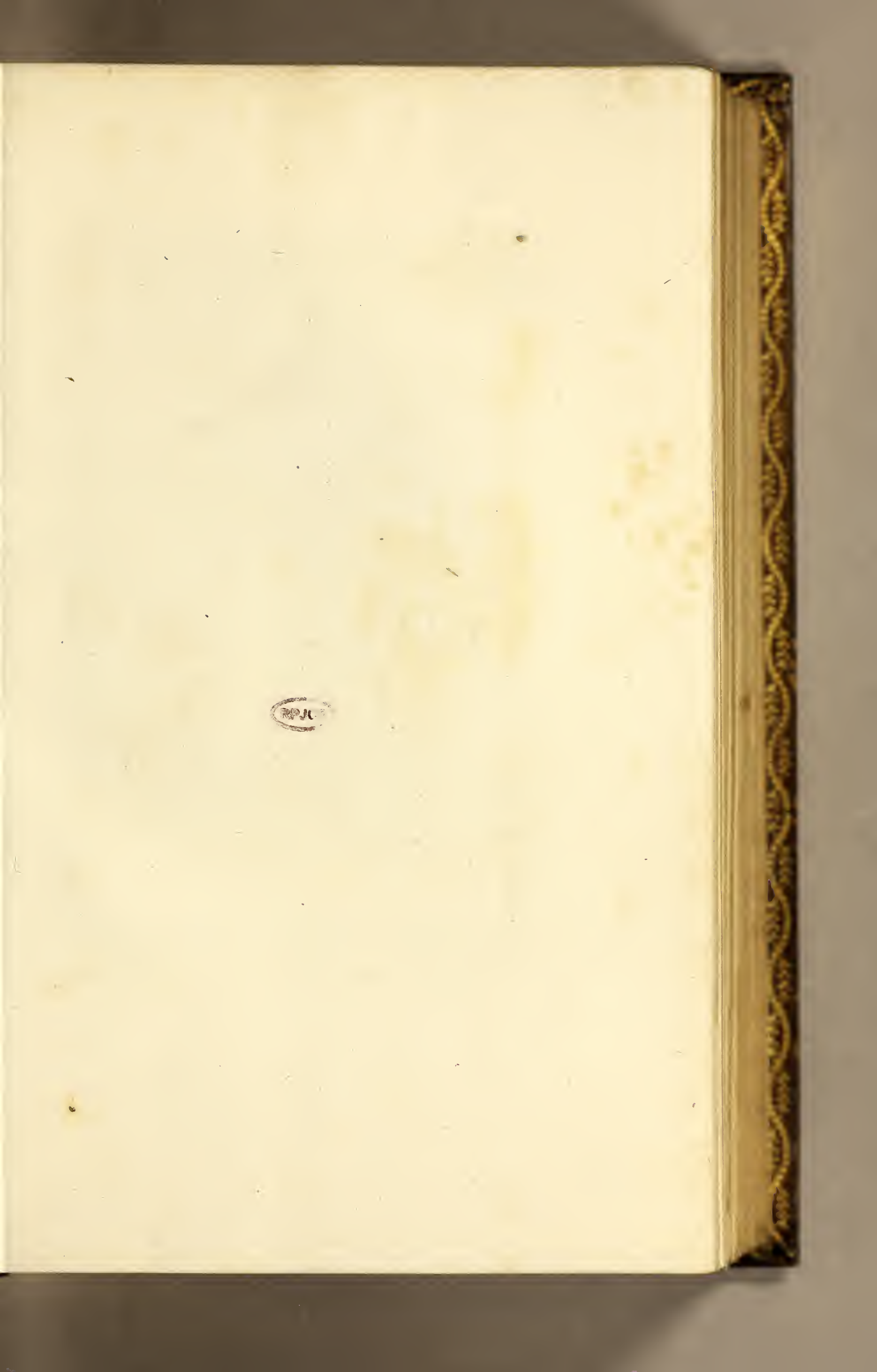
Riavúti i miéi sénsi, mi trovái per un cérto móto naturále e quási involontário, appiatáta diétro l'altáre ch'ío tenéva abbracciáto. Quívi immóbile per la paúra, vedéva passàr quéi bárbari; il timóre d'éssere scopérta sospendéva il mío respíro.

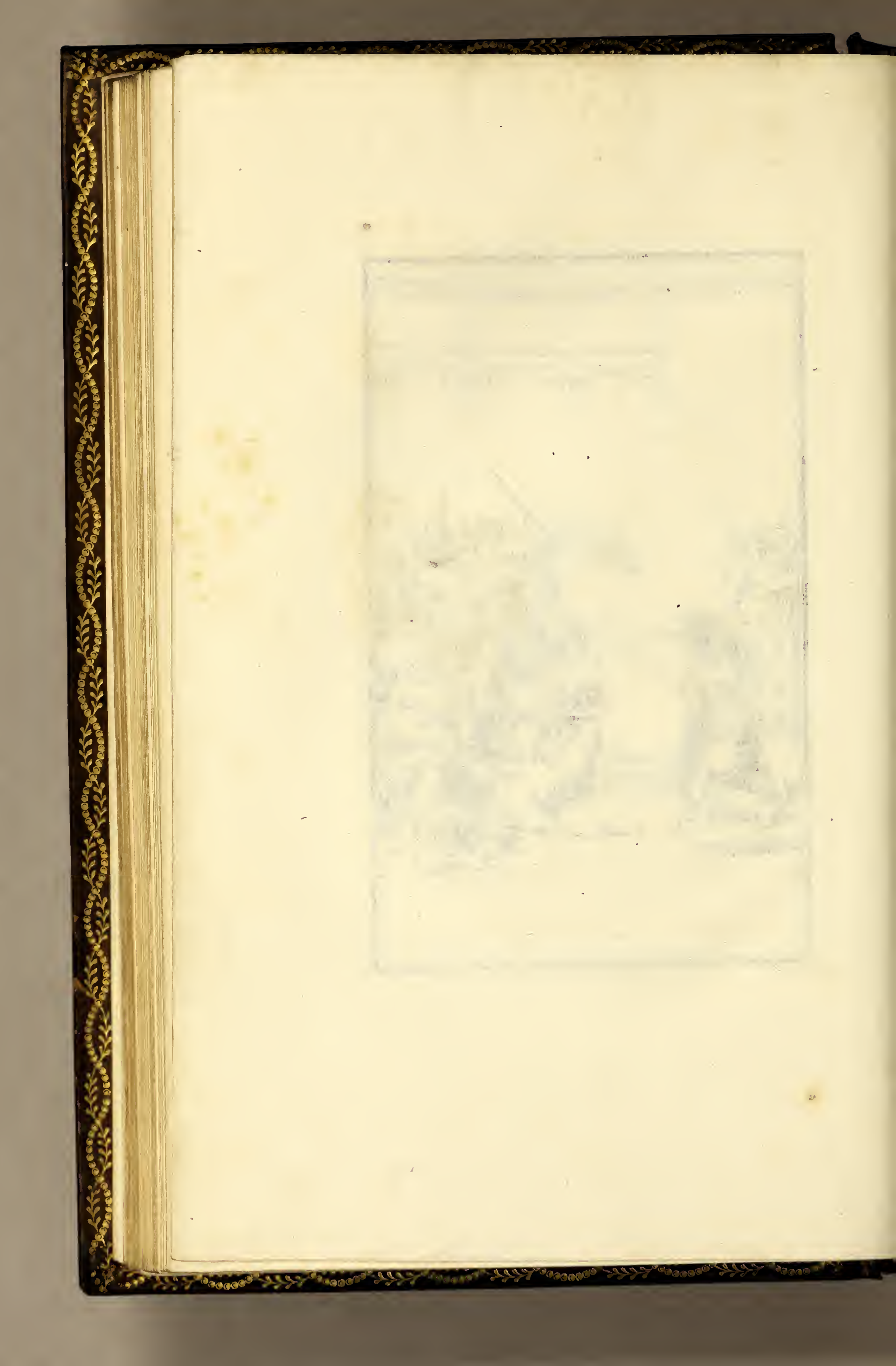
Osservái nulladiméno che la lóro crudeltà si rallentáva, quási sopíta dállo spettácolo stupéndo déi preziósi ornaménti del témpio; che si lanciávano vérso i più risplendénti, e svellévano

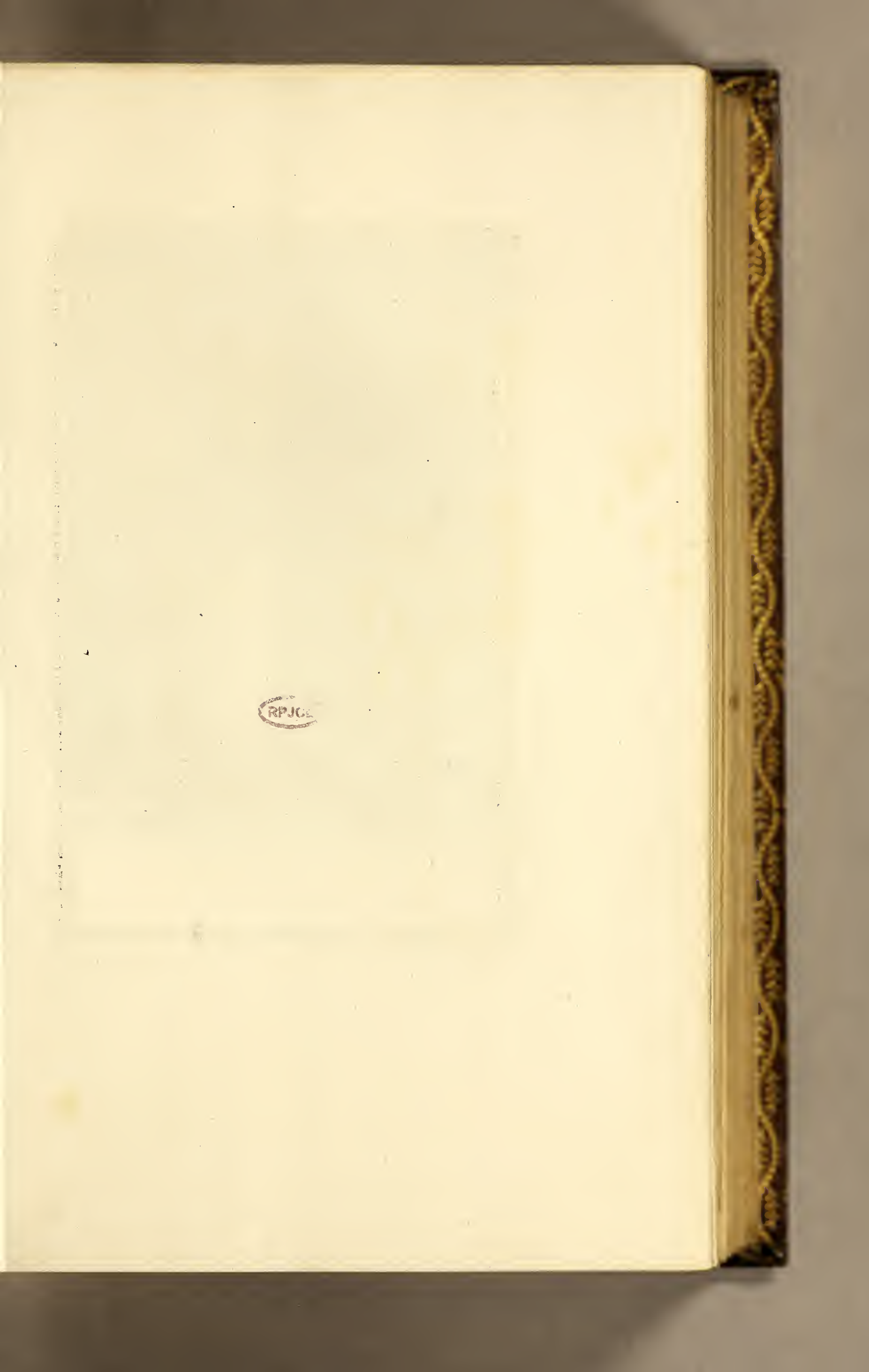
(1) Spécie d'áje délle vérgini del sóle.

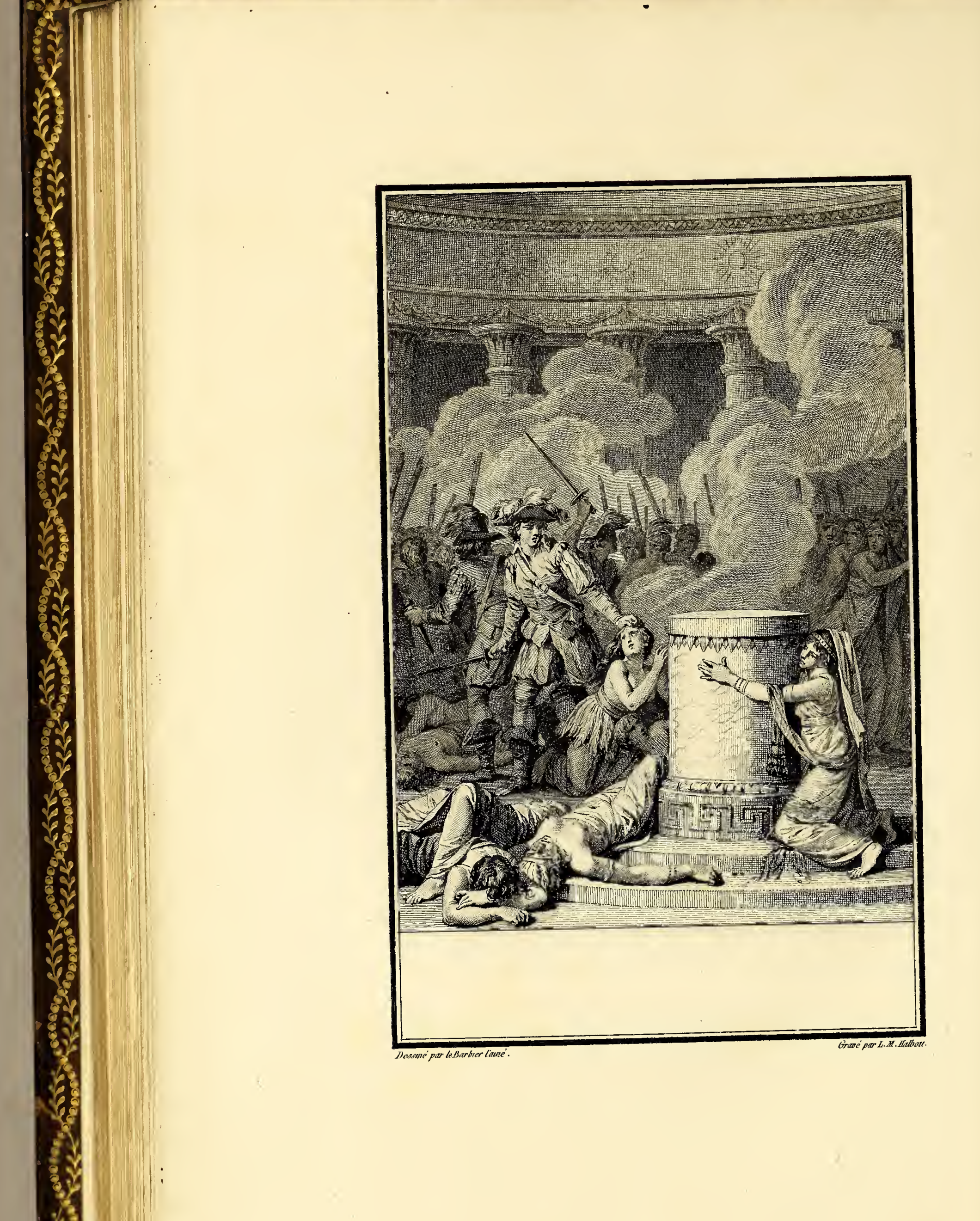

RPJ



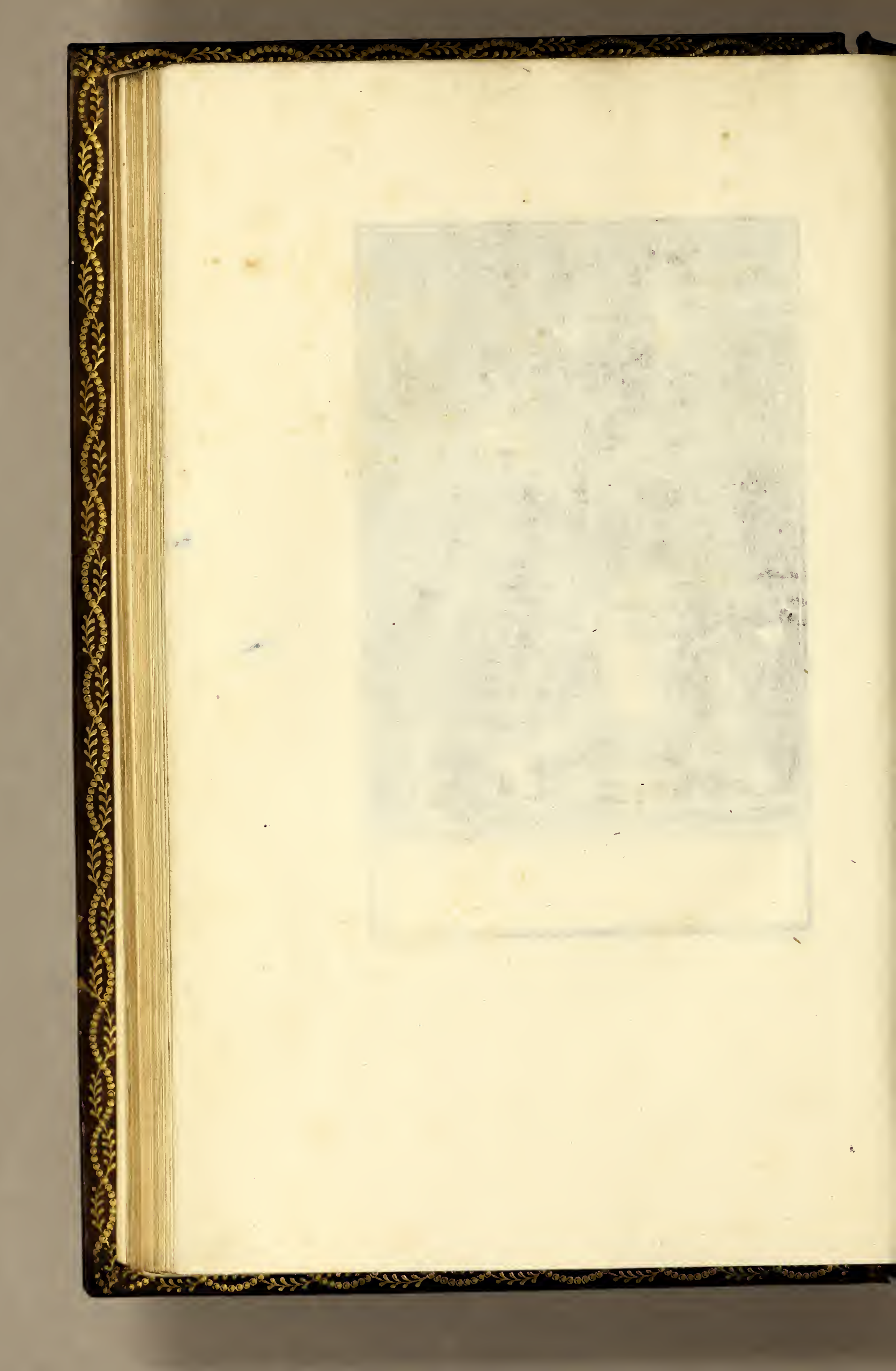


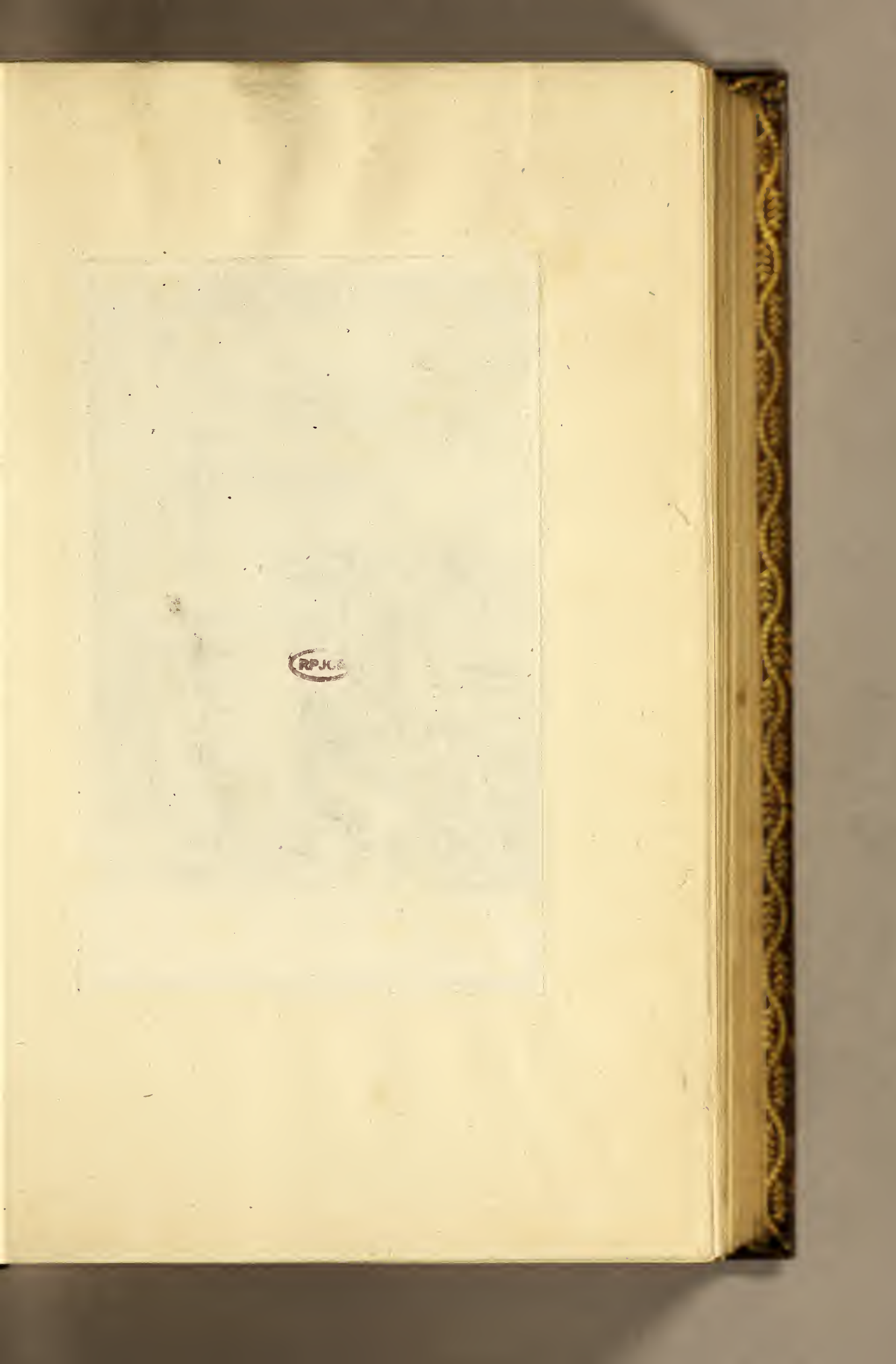






Dessiné par le Barbier l'ainé. *Gravé par L.M. Halbou.*

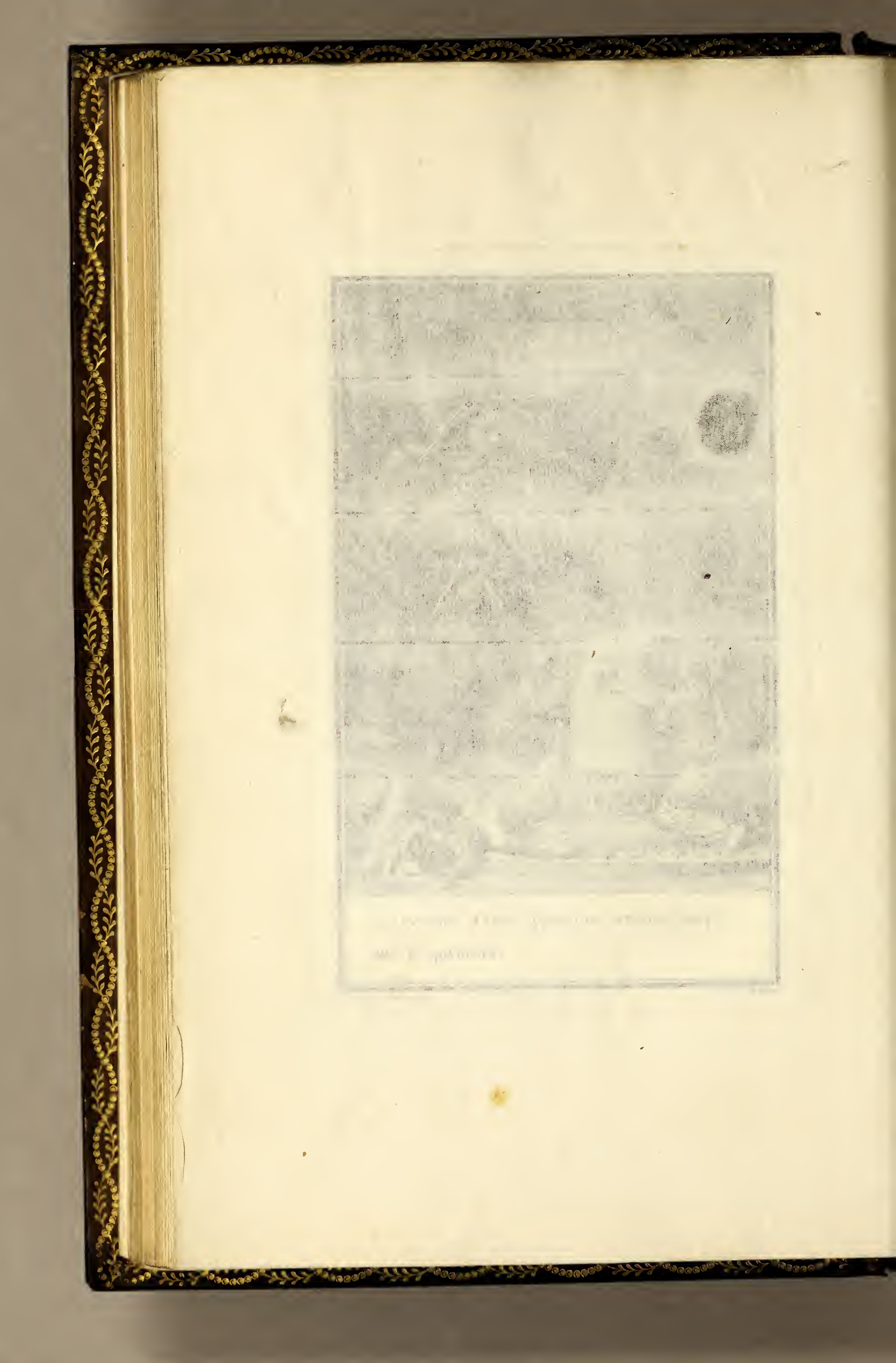






La crainte d'être apperçue arrêtoit jusqu'à ma respiration.

Dessiné par le Barbier l'ainé. — Gravé par L. M. Halbou



Mais quel horrible spectacle s'offrit à mes yeux ! Jamais son souvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du temple ensanglantés, l'image du soleil foulée aux pieds, des soldats furieux poursuivant nos vierges éperdues, et massacrant tout ce qui s'opposoit à leur passage ; nos *mamas* (1) expirant sous leurs coups, et dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnerre ; les gémissemens de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur et l'effroi, m'ôtèrent jusqu'au sentiment.

Revenue à moi-même, je me trouvai, par un mouvement naturel et presque involontaire, rangée derrière l'autel que je tenois embrassé. Là, immobile de saisissement, je voyois passer ces barbares ; la crainte d'être apperçue arrêtoit jusqu'à ma respiration.

Cependant je remarquai qu'ils ralentissoient les effets de leur cruauté à la vue des ornemens précieux répandus dans le temple ; qu'ils se saisissoient de ceux dont l'éclat les frappoit

(1) Espèce de gouvernantes des vierges du soleil.

eziandío le piástre d'óro, di cúi, le paréti érano lamináte. Mi figurái che il latrocínio fósse la cagión délla lor barbárie, e che non opponéndomi álla lor rapína, sfuggiréi dálle lóro máni; risólsi dúnque d'uscìr dal témpio per fármi condùr al túo palázzo, e chiéder al *Capa-Inca* (1) soccórso ed azílo per le míe compágne e per me; ma al prímo móto ch'ío féci per scostármi, mi sentíi fermáre. Ah, mío cáro Aza, ne frémo ancóra! Quéi émpj ardírono cólle lóro máni sacríleghe profanàr la fíglia del sóle.

Rapíta dálla dimóra sácra, strascináta ignominiosaménte fuòr del témpio, ho vedúto per la príma vólta il sóglio délla pórta celéste, ch'ío non dovéva passàr se non cólle vestiménta reáli (2): in véce déi fióri che dovévano éssere spársi sótto i miéi pássi, ho vedúto le stráde copérte di sángue e di moribóndi; in

(1) Nóme genérico degl' *Incas*.

(2) Le vérgini consacráte al sóle entrávano nel témpio quási nascéndo, e non ne uscívano príma del giórno del lóro sposalízio.

davantage, et qu'ils arrachoient jusqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie, et que ne m'y opposant point, je pourrois échapper à leurs coups. Je formai le dessein de sortir du temple, de me faire conduire à ton palais, de demander au *Capa-Inca* (1) du secours et un asile pour mes compagnes et pour moi; mais aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me sentis arrêter : ô mon cher Aza, j'en frémis encore ! Ces impies osèrent porter leurs mains sacriléges sur la fille du soleil.

Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement hors du temple, j'ai vu pour la première fois le seuil de la porte céleste, que je ne devois passer qu'avec les ornemens de la royauté (2) : au lieu des fleurs que l'on auroit semées sous mes pas, j'ai vu les chemins couverts de sang et de mourans; au lieu

(1) Nom générique des *Incas* régnans.

(2) Les vierges consacrées au soleil entroient dans le temple presque en naissant, et n'en sortoient que le jour de leur mariage.

véce dégli onóri dél tróno, che ci érano destináti, schiáva della tiránnide, rinchiúsa in úna prigión oscúra, non óccupo maggiòr spázio di quéllo che vi vuóle per contenèr il mío indivíduo. Una stója inaffiáta di lágrime, raccóglie il mío córpo affaticáto dái torménti déllla mía ánima; ma sostégno cáro délla mía víta, oh quánto mi sarán leggiéri tánti máli, se inténdo che tu respíri!

Fra quést' órrido sconvolgiménto, non so per quàl accidénte avventuráto ío ábbia conserváto i miéi *quipos*. Éssi sóno in potèr mío, Aza cáro; quésto è attualménte il sol tesóro del mío cuóre, poichè servirà d'intérprete al túo amóre, cóme al mío: i medésimi nódi che t'informeránno délla mía esisténza, cangiándo fórma nélle túe máni, mi farán consapévole délla túa sórte. Ahi! per quàl vía potrò fárli capitàr nélle túe máni? Per quàl mézzo potrán éssermi riportáti? Non lo so ancóra; ma il medésimo sentiménto che cen' inspirò l'úso, ci potrà suggerìr il módo d'ingannàr i nóstri tiránni. Qualúnque sía il *chaqui* (1) fedéle

(1) Messaggiére.

des honneurs du trône que je devois partager avec toi, esclave de la tyrannie, enfermée dans une obscure prison, la place que j'occupe dans l'univers est bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon ame; mais, cher soutien de ma vie, que tant de maux me seront légers, si j'apprends que tu respires!

Au milieu de cet horrible bouleversement, je ne sais par quel heureux hasard j'ai conservé mes *quipos*. Je les possède, mon cher Aza; c'est aujourd'hui le seul trésor de mon cœur, puisqu'il servira d'interprète à ton amour comme au mien : les mêmes nœuds qui t'apprendront mon existence, en changeant de forme entre tes mains, m'instruiront de ton sort. Hélas! par quelle voie pourrai-je les faire passer jusqu'à toi? Par quelle adresse pourront-ils m'être rendus? Je l'ignore encore; mais le même sentiment qui nous fit inventer leur usage, nous suggérera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que soit le *chaqui* (1)

(1) Messager.

che ti porterà quésto prezióso depósito, non cesserò d'invidiàr la súa ventúra. Égli ti vedrà, ben mío! Perchè non pósso cangiàr i tútti giórni che il sóle mi destína con un sol moménto délla túa presénza? Ésso ti vedrà, ídolo cáro! Nell' udìr la túa vóce, l'ánima súa sarà penetráta d'osséquio e di timóre, in véce che la mía la sarébbe di giója e di felicità. Égli ti vedrà: sicúro délla túa víta, la benedirà in presénza túa, nel témpo che divórata d'inquietúdini, l'impaziénza del súo ritórno mi disecchera il sángue nélle véne. Ah, mío cáro Aza! i torménti de' cuóri téneri sóno tútti adunáti nel mío; un moménto délla túa vísta li farébbe sparíre: per godérne, mi sarébbe dólce il sacrifício délla víta!

LÉTTERA II.

Sparga per sémpre l'álbero délla virtù la súa ómbra sácra sóvra la famíglia del pío cittadíno, che ha ricevúto sótto la mía finéstra il misterióso tessúto de' miéi pensiéri, e che

fidèle qui te portera ce précieux dépôt, je ne cesserai d'envier son bonheur. Il te verra, mon cher Aza ; je donnerois tous les jours que le soleil me destine, pour jouir un seul moment de ta présence. Il te verra, mon cher Aza ! Le son de ta voix frappera son ame de respect et de crainte ; il porteroit dans la mienne la joie et le bonheur. Il te verra : certain de ta vie, il la bénira en ta présence, tandis qu'abandonnée par l'incertitude, l'impatience de son retour desséchera mon sang dans mes veines. O mon cher Aza ! tous les tourmens des ames tendres sont rassemblés dans mon cœur ; un moment de ta vue les dissiperoit : je donnerois ma vie pour en jouir.

LETTRE II.

Que l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais son ombre sur la famille du pieux citoyen qui a reçu sous ma fenêtre le mystérieux tissu de mes pensées, et qui l'a

l'ha rimésso, Aza cáro, nélle túe máni ! Prolúnghi *Pachacamac* (1) i suói ánni per prémio del piacèr divíno che mi ha procuráto, col fármi capitàr la túa rispósta !

I tesóri dell' amóre mi sóno apérti; vi cávo delízie di cúi l'ánima mía s'inébbria. Méntre svilúppo i secréti del túo cuóre, il mío è inondáto da un fiúme di dolcézze. Tu vívi, ed i legámi che ci preparáva l'iminéo non son totalménte sciólti ! Io aspiráva bensì a tánta felicità, ma non ardíva sperárla.

Sénza curármi di me stéssa, ío teméva sol per la túa víta; óra che séi fuòr di perícolo, non ho più angóscie. Tu mi ámi, la víta, ánzi l'allegrézza nel mío cuòr estínta, vi rinásce. Felíce me ! son sicúra che il mío affétto è da te corrispósto ! Ma non per quésto diméntico, Aza cáro, che ti sóno debitríce di quánto dégni approvàr in me. Siccóme la rósa ricéve dái rággj del sóle la pórpora del súo bel colóre, nell' istésso módo, se tu tróvi nel mío spírito

(1) Il dio creatóre, più poténte del sóle.

remis dans tes mains ! Que *Pachacamac* (1) prolonge ses années en récompense de son adresse à faire passer jusqu'à moi les plaisirs divins avec ta réponse !

Les trésors de l'amour me sont ouverts; j'y puise une joie délicieuse dont mon ame s'enivre. En dénouant les secrets de ton cœur, le mien se baigne dans une mer parfumée. Tu vis, et les chaînes qui devoient nous unir ne sont pas rompues ! Tant de bonheur étoit l'objet de mes desirs, et non celui de mes espérances.

Dans l'abandon de moi-même, je ne craignois que pour tes jours; ils sont en sûreté, je ne vois plus le malheur. Tu m'aimes, le plaisir anéanti renaît dans mon cœur. Je goûte avec transport la délicieuse confiance de plaire à ce que j'aime; mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi. Ainsi que la rose tire sa brillante couleur des rayons du soleil, de même les charmes que tu trouves dans mon

(1) Le dieu créateur, plus puissant que le soleil.

e ne' miéi sentiménti quálche cósa dégna di stíma, ne ho l'óbbligo al túo sublíme ingégno; tóltone il mío amóre, tútto il rimanénte è túo.

Se tu fóssi un' uóm ordinário, saréi rimása nell' ignoránza a cúi è condennáto il mío sésso; ma l'ánimo túo, superióre all' úso, ne ha trapassáto i límiti per innalzármi síno a te. Non hái credúto che un' essénza símile álla túa, fósse dálla natúra ristrétta all' umiliánte vantággio di dar la víta álla túa posterità; hái volúto che i nóstri divíni *amautas* (1) ornássero il mío intellétto cólle lóro sublími sciénze. Ma, oh lúce délla mía víta! sénza il desidério d' ésserti più aggradévole, avréi ío potúto risólvermi ad abbandonàr la mía tranquílla ignoránza per l'occupazióne faticósa déllo stúdio? Sénza la vóglia estréma di meritàr la túa stíma, la túa confidénza, il túo rispétto, per mézzo di virtù che avvívano l'amóre, e ch' ésso rénde deliziόse, saréi un' oggétto soltánto cáro a' túoi óccbi, l'assénza mi avrébbe già bandíta dálla túa memória:

(1) Filósofi indiáni.

esprit et dans mes sentimens, ne sont que les bienfaits de ton génie lumineux; rien n'est à moi que ma tendresse.

Si tu étois un homme ordinaire, je serois restée dans l'ignorance à laquelle mon sexe est condamné. Mais ton ame supérieure aux coutumes, ne les a regardées que comme des abus; tu en as franchi les barrières pour m'élever jusqu'à toi. Tu n'as pu souffrir qu'un être semblable au tien fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta postérité. Tu as voulu que nos divins *amautas* (1) ornassent mon entendement de leurs sublimes connoissances. Mais, ô lumière de ma vie! sans le desir de te plaire, aurois-je pu me résoudre à abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude? Sans le desir de mériter ton estime, ta confiance, ton respect, par des vertus qui fortifient l'amour, et que l'amour rend voluptueuses, je ne serois que l'objet de tes yeux; l'absence m'auroit déja effacée de ton souvenir.

(1) Philosophes indiens.

Ah ! se mi ámi ancóra, perchè son ío nélle caténe? Allorchè vólgo lo sguárdo súlle paréti del mío cárcere, la mía giója sparísce, mi sénto inorridíre, e ricádo nel prístino mío timóre. Non ti è státa rapíta la libertà, e non viéni a soccórrermi. Ti è nóta la mía sórte, éssa non è cangiáta. Nò, mío cáro Aza, quésti pópoli feróci che chiámi Spagnuóli, non ti lásciano così líbero, cóme crédi ésserlo. Tu séi altrettánto cattívo fra gli onóri ch' éssi ti pródigano, quánto ío la sóno nélla mía prigióne; non fan áltro in sómma ch' indoràr le túe caténe.

La túa bontà t'ingánna; tu ti fídi délle proméssse che quésti bárbari ti fánno per mézzo del lor intérprete, perchè le túe paróle sóno invariábili; ma ío che non capísco la lor favella, ío che non son reputáta dégna d'ésser ingannáta, discérno dálle lóro azióni, quáli veraménte sóno.

I túoi súdditi li stímano déï, perciò si sottopóngono álle lor léggi : oh, Aza cáro, guái al pópolo che il timòr régge ! Disingánnati, diffídati délla fálsa bontà di quésti straniéri. Abbandóna il túo império, poichè *Viracocha*

Hélas ! si tu m'aimes encore, pourquoi suis-je dans l'esclavage ? En jetant mes regards sur les murs de ma prison, ma joie disparoît, l'horreur me saisit, et mes craintes se renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté, tu ne viens pas à mon secours. Tu es instruit de mon sort, il n'est pas changé. Non, mon cher Aza, ces peuples féroces, que tu nommes Espagnols, ne te laissent pas aussi libre que tu crois l'être. Je vois autant de signes d'esclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te séduit, tu crois sincères les promesses que ces barbares te font faire par leur interprète, parce que tes paroles sont inviolables ; mais moi qui n'entends pas leur langage, moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes sujets les prennent pour des dieux, ils se rangent de leur parti : ô mon cher Aza, malheur au peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur, défie-toi de la fausse bonté de ces étrangers. Abandonne ton

ne ha predétto la distruzióne. Cómpra la túa víta e la túa libertà col céder e poténza e tesóri; contentiámoci déi dóni délla natúra, e la nóstra víta sarà in sicurézza.

Rícchi col possedèr scambievolménte i nóstri cuóri, grándi cólle nóstre virtù, poténti cólla nóstra moderazióne anderémo in úna capánna a godèr le meravíglie del ciélo, le bellézze délla térra e le dolcézze del nóstro vicendévol affétto. Tu sarái piú sovráno, regnándo sull' ánima mía, che se tu regnássi sóvra un pópolo infiníto, fórse infedéle: sémpre sottopósta ad ógni túo volére, godrái méco sénza tirannía la bélla prerogatíva di comandáre. Nell' ubbidírti, fáro risuonàr il túo império co' miéi cánti d'allegrézza; il túo diadéma (1) sarà sémpre il lavóro délle míe máni; non perderái del túo reáme áltro che le cúre e le fatíche.

Quánte vólte ti pesávano, ánima mía cára, i dovéri del túo sublíme grádo? Infastidíto dal ceremoniále délle túe vísite, quánte vólte hái

(1) Il diadéma degl' *Incas* éra úna spécie di frángia lavoráta dálle vérgini del sóle.

empire, puisque *Viracocha* en a prédit la destruction. Achète ta vie et ta liberté au prix de ta puissance, de ta grandeur, de tes trésors ; il ne te restera que les dons de la nature. Nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de nos cœurs, grands par nos vertus, puissans par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre et de notre tendresse. Tu seras plus roi en régnant sur mon ame, qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable ; ma soumission à tes volontés te fera jouir sans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéissant, je ferai retentir ton empire de mes chants d'allégresse ; ton diadême(1) sera toujours l'ouvrage de mes mains ; tu ne perdras de ta royauté que les soins et les fatigues.

Combien de fois, chère ame de ma vie, t'es-tu plaint des devoirs de ton rang ? Combien les cérémonies dont tes visites étoient accom-

(1) Le diadême des *Incas* étoit une espèce de frange. C'étoit l'ouvrage des vierges du soleil.

invidiáto la sórte de' tuói súdditi? Tu desideràvi d'esíster per me sóla ; ti verrébb' égli presenteménte a nója di privárti di tánte soggezióni ? Non son ío più quélla Zilia che avrésti prefferíta al tuó império? Nó, non pósso crederlo; il mío cuóre non è cangiáto, perchè lo sarébb' égli il túo?

Amo, védo sémpre il medésimo Aza che regnò nélla mía ánima dal prímo istánte che lo vídi ; mi è ancòr presénte quèl giórno fortunáto, in cúi túo pádre, mío sovráno signóre, ti féce partécipe per la príma vólta del potèr a lúi sólo appartenénte di entràr nell' interióre del nóstro témpio (1); mi rappresénto il grazióso spettácolo délle nóstre vérgini raunáte, la di cúi bellézza ricevéva un nuóvo lústro per l'órdine leggiádro nel quále érano dispóste ; símili ái fióri d'un giardíno, che per la simetría de' lóro compartiménti bríllano ágli ócchi con maggiòr vaghézza.

Ivi comparísti fra nói cóme un sol nascénte,

(1) L'*Inca* regnánte avéva égli sólo il privilégio d'entràr nel témpio del sóle.

pagnées, t'ont fait envier le sort de tes sujets ! Tu n'aurois voulu vivre que pour moi; craindrois-tu à présent de perdre tant de contraintes? Ne suis-je plus cette Zilia que tu aurois préférée à ton empire? Non, je ne puis le croire : mon cœur n'est point changé, pourquoi le tien le seroit-il ?

J'aime, je vois toujours le même Aza qui régna dans mon ame au premier moment de sa vue; je me rappelle ce jour fortuné où ton père, mon souverain seigneur, te fit partager, pour la première fois, le pouvoir réservé à lui seul d'entrer dans l'intérieur du temple (1); je me représente le spectacle agréable de nos vierges rassemblées, dont la beauté recevoit un nouveau lustre par l'ordre charmant dans lequel elles étoient rangées, telles que dans un jardin les plus brillantes fleurs tirent un nouvel éclat de la symétrie de leurs compartimens.

Tu parus au milieu de nous comme un soleil

(1) L'*Inca* régnant avoit seul le droit d'entrer dans le temple du soleil.

la di cúi ténera lúce annúnzia la serenità d'un bel giórno; lo splendóre de' tuói ócchi spargéva sópra le nóstre guáncie il coloríto délla modéstia : con un' ingénua confusióne raccoglievámo i nóstri tímidi sguárdi, in véce che ne' tuói sfavillávan rággj d'allegrézza; non avévi mái trováto tánte bellézze insiéme. Non avevámo mái vedúto áltr' uómo che il *Capa-Inca* : lo stupóre ed il silénzio regnávano da ógni párte. Io non so quáli fóssero i pensiéri délle míe compágne; ma da quáli sentiménti non fù assalíto il mío cuóre! Palpitáva per la príma vólta d'inquietúdine e nondiméno di piacére. Vergognósa di quéste agitazióni, ío éra per involármi dálla túa vísta; ma tu volgésti i tuói pássi vérso di me, il rispétto mi riténne.

Oh mío cáro Aza! la memória di quèl prímo moménto délla mía felicità mi sarà sémpre deliziósa. La túa vóce sonóra, uníta col cánto melodióso de' nóstri ínni, portò nélle míe véne il dólce frémito e la sánta riverénza che c'inspíra la presénza délla divinità.

Tremánte, attónita, la timidità mi avéva

levant, dont la tendre lumière prépare la sérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit sur nos joues le coloris de la modestie, un embarras ingénu tenoit nos regards captifs; une joie brillante éclatoit dans les tiens; tu n'avois jamais rencontré tant de beautés ensemble. Nous n'avions jamais vu que le *Capa-Inca* : l'étonnement et le silence régnoient de toutes parts. Je ne sais quelles étoient les pensées de mes compagnes; mais de quels sentimens mon cœur ne fut-il point assailli ! Pour la première fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, et cependant du plaisir. Confuse des agitations de mon ame, j'allois me dérober à ta vue; mais tu tournas tes pas vers moi, le respect me retint.

O mon cher Aza ! le souvenir de ce premier moment de mon bonheur me sera toujours cher. Le son de ta voix, ainsi que le chant mélodieux de nos hymnes, porta dans mes veines le doux frémissement et le saint respect que nous inspire la présence de la divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit

insíno priváta dell' úso délla vóce; fáttomi finalménte ánimo per le túe amorévoli paróle, ardíi alzàr i miéi sguárdi vérso di te, incontrái i tuói. Nò, la mórte stéssa non cancellerà mái dálla mía memória i téneri móti délle nóstre ánime che s'incontrárono, e si confúsero nel medésimo istánte.

Se potéssimo dubitàr délla nóstra orígine, Aza mío cáro, quésto rággio di lúce basterébbe per rivelárcela. Quàl áltro, fuorchè il princípio del sóle, avrébbe potúto accénder négli ánimi nóstri quélla víva simpatía, communicáta, spársa e sentíta con úna rapidità inesplicábile?

Io éra tróppo novízia círca gli effétti dell' amóre per non ingannármi. Avéndo l'immaginazióne riempíta délla sublíme teología déi nóstri *cucipatas* (1), m'immaginái che il fuóco che mi animáva, fósse un' agitazióne divína, e che il sóle manifestándomi il súo volére per mézzo túo, mi scegliésse per súa spósa predilétta (2); ne sospirái, ma dópo la túa partènza,

(1) Sacerdóti del sóle.

(2) V'éra úna vérgine consacráta al sóle, la quále non dovéva mái maritársi.

ravi jusqu'à l'usage de la voix; enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'osai élever mes regards jusqu'à toi, je rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos ames, qui se rencontrèrent et se confondirent dans un instant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumière confondroit notre incertitude. Quel autre que le principe du feu, auroit pu nous transmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue et sentie avec une rapidité inexplicable?

J'étois trop ignorante sur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la sublime théologie de nos *cucipatas* (1), je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine; je crus que le soleil me manifestoit sa volonté par ton organe, et qu'il me choisissoit pour son épouse d'élite (2): j'en soupirai; mais après ton départ, j'exa-

(1) Prêtres du soleil.

(2) Il y avoit une vierge choisie pour le soleil, qui ne devoit jamais être mariée.

consultándo il mío cuóre, vi trovái sol impréssa la túa immágine.

Che metamórfosi avéva prodótta in me, Aza cáro, il vedérti! Tútti gli oggétti divénnero per me nuóvi; credéi vedèr le míe compágne per la príma vólta. Oh quánto mi párvero bélle! Non potéi sostenèr la lóro presénza; ritirátami in dispárte, mi abbandonáva all' agitazióne del mío ánimo, quándo úna fra ésse si avvicinò per distrármi dal mío vaneggiaménto, a cúi élla somministrò al contrário nuóva ésca; infátti mi dísse, ch' esséndo ío la túa più próssima parénte, éra destináta ad ésser túa consórte súbito che la mía éta lo permetterébbe.

Io ignoráva le léggi del túo império (1); ma vedúto ch'ío t'ébbi, éra tróppo illumináta dall' amóre, per non rappresentármi quánto saréi felíce d'ésserti uníta; nientediméno in véce di conóscerne tútto il prégio, avvézza al nóme sácro di spósa del sóle, tútta la mía sperAnza

(1) Le léggi degl' Indiáni costringévano gl' *Incas* di sposàr le lóro sorélle; e cáso che non ne avéssero, la príma princi-péssa del sángue degl' *Incas*, che fósse vérgine del sóle.

minai mon cœur, et je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta présence avoit fait sur moi ! Tous les objets me parurent nouveaux; je crus voir mes compagnes pour la première fois. Qu'elles me parurent belles! Je ne pus soutenir leur présence. Retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon ame, lorsqu'une d'entr'elles vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux sujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois destinée à être ton épouse, dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les lois de ton empire (1); mais depuis que je t'avois vu, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas saisir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant, loin d'en connoître toute l'étendue, accoutumée au nom sacré d'épouse du soleil, je bornois mon espérance à

(1) Les lois des Indiens obligeoient les *Incas* d'épouser leurs sœurs; et quand ils n'en avoient point, de prendre pour femme la première princesse du sang des *Incas*, qui étoit vierge du soleil.

éra limitáta a vedérti ógni gíorno, ad adorárti, ad offerírti vóti cóme a lúi stésso.

Tu séi quégli, Aza cáro, quégli séi che inebbriásti pói l'ánima mía di delízie, col fármi sapére che il grádo augústo di túa consórte mi farébbe partécipe del túo cuóre, del túo tróno, délla túa glória, délle túe virtù; che goderéi di contínuo quélle conversaziónì che ornávano il mío intellétto délle túe divíne perfezióni, e che aggiungévano álla mía felicità la dólce speránza di fàr un giórno la túa.

Quánto éra per me lusinghévole, Aza cáro, di vedérti così impaziénte cóntro la mía éta, che tróppo ténera ritardáva la nóstr' unióne! Oh quánto ti han párso lúnghi i dúe ánni che sóno scórsi! Quánto pero n'è státa bréve la duráta! Ahi lássa! il moménto avventuróso éra giúnto; per quàl fatalità è divenúto così funésto? Quàl deità crudéle perséguita in quésto módo l'innocénza e la virtù? o per méglio díre, quàl infernàl poténza ci ha divísi da nói stéssi? L'orròr mi assále, il mío cuòr si strúgge, le lágrime inóndano il mío lavóro. Aza! mío cáro Aza! ....

te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'est toi, mon cher Aza, c'est toi qui dans la suite comblas mon ame de délices, en m'apprenant que l'auguste rang de ton épouse m'associeroit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus; que je jouirois sans cesse de ces entretiens si rares et si courts au gré de nos desirs, de ces entretiens qui ornoient mon esprit des perfections de ton ame, et qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuse espérance de faire un jour le tien.

O mon cher Aza, combien ton impatience contre mon extrême jeunesse, qui retardoit notre union, étoit flatteuse pour mon cœur! Combien les deux années qui se sont écoulées t'ont paru longues! et cependant que leur durée a été courte! Hélas! le moment fortuné étoit arrivé; quelle fatalité l'a rendu si funeste? Quel dieu poursuit ainsi l'innocence et la vertu? ou quelle puissance infernale nous a séparés de nous-mêmes? L'horreur me saisit, mon cœur se déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza! mon cher Aza! ....

LÉTTERA III.

Tu séi, oh lúce de' giórni miéi, tu séi l'único oggétto che mi richiáma álla víta; acconsentiréi ío di conservárla, se non fóssi sicúra che la mórte nel percuótermi ti avrébb' estínto col medésimo cólpo! Già éra per estínguersi nel mío córpo languénte la scintílla divína cólla quále ci vivífica il sóle: la natúra laboriósa si disponéva già a dàr un' áltra fórma álla porzióne di matéria che in me le appartiéne, ío stáva moréndo; ti éra tólta per sémpre la metà di te stésso, se il mío amóre non mi avésse ridáto la víta, e di nuóvo téla consácro. Ma cóme informárti délle cóse stupénde che mi son succésse? Cóme rammentármi idée già confúse allorchè ne ricevéi l'impressióne, e di più oscuráte dal témpo índi scórso?

Appéna ío avéva confidáto, Aza cáro, al nóstro fedéle *chaqui* l'último tessùto de' miéi pensiéri, che udíi un gran rumóre nélla nóstr' abitazióne: vérso mézza nótte dúe de' miéi

LETTRE III.

C'EST toi, chère lumière de mes jours, c'est toi qui me rappelles à la vie ; voudrois-je la conserver, si je n'étois assurée que la mort auroit moissonné d'un seul coup tes jours et les miens ! Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin, dont le soleil anime notre être, alloit s'éteindre : la nature laborieuse se préparoit déjà à donner une autre forme à la portion de matière qui lui appartient en moi, je mourois ; tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorsque mon amour m'a rendu la vie, et je t'en fais le sacrifice. Mais comment pourrai-je t'instruire des choses surprenantes qui me sont arrivées ? Comment me rappeler des idées déjà confuses au moment où je les ai reçues, et que le temps qui s'est écoulé depuis rend encore moins intelligibles ?

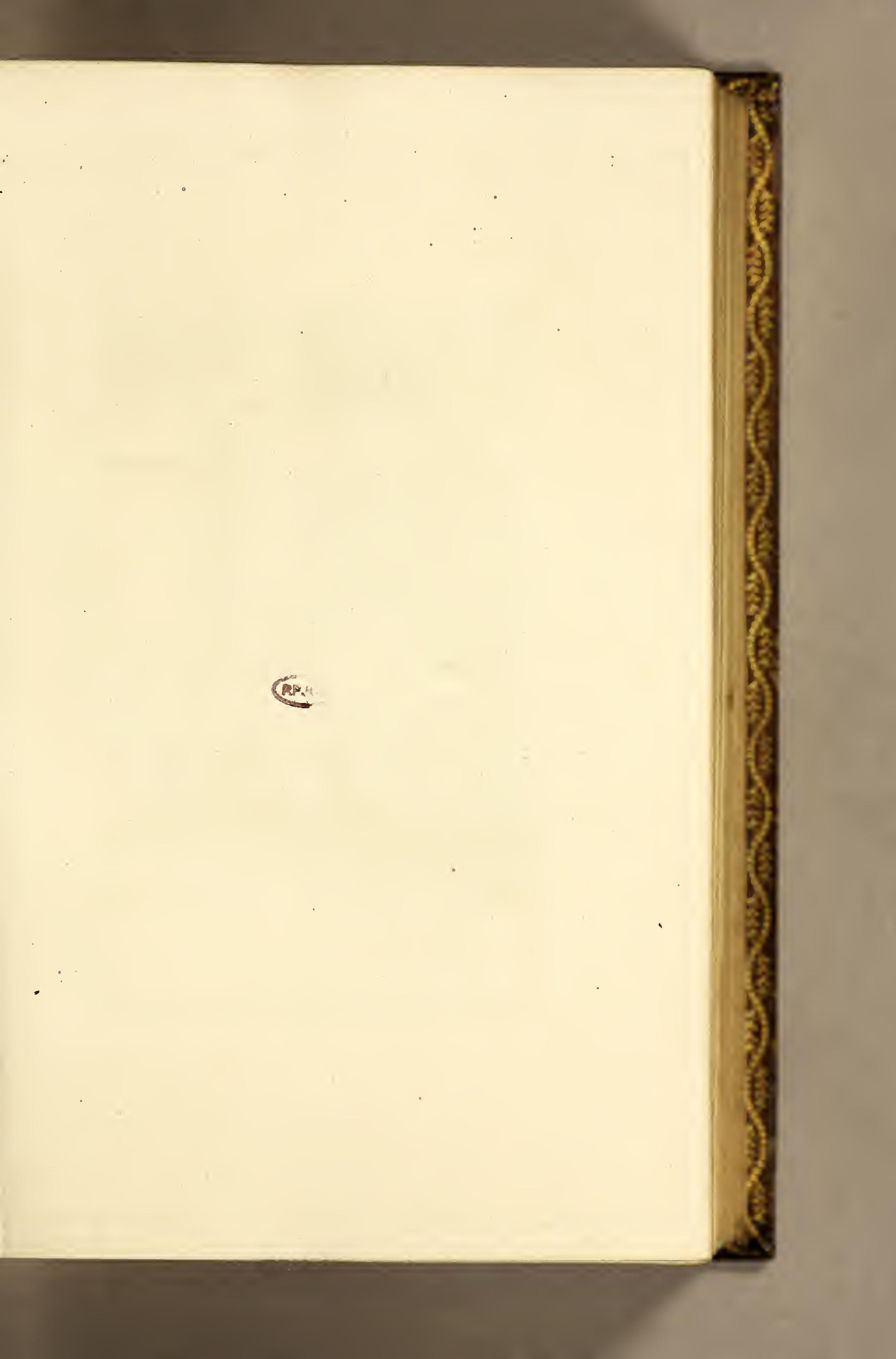
A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidèle *chaqui* le dernier tissu de mes pensées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit deux

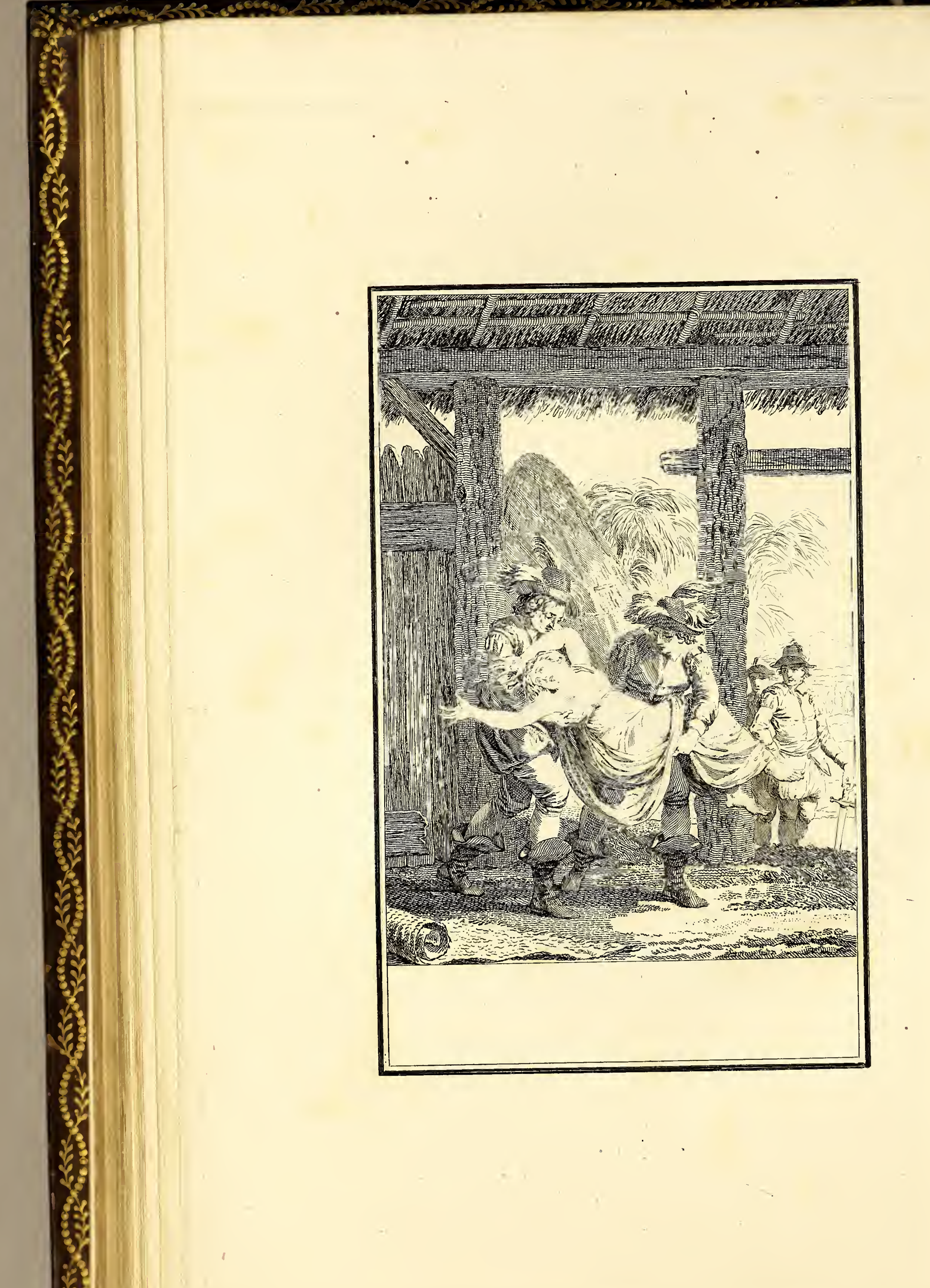
rapitóri vénnero all' oscúra mía dimóra per trármene con violénza, nell' istéssa guísa che fúi svélta dal témpio del sóle.

Non so per quàl vía fúi condótta; si caminàva soltánto di nótte, e di gíorno ci fermavámo in áridi desérti sénza cercàr verún ricóvero. Soccombénte in bréve témpo álla fatíca, mi fécero portáre, non so, per quàl sórta d'*hamac* (1), le di cúi scósse mi faticávano quási altrettánto, cóme se avéssi camináto a piédi.

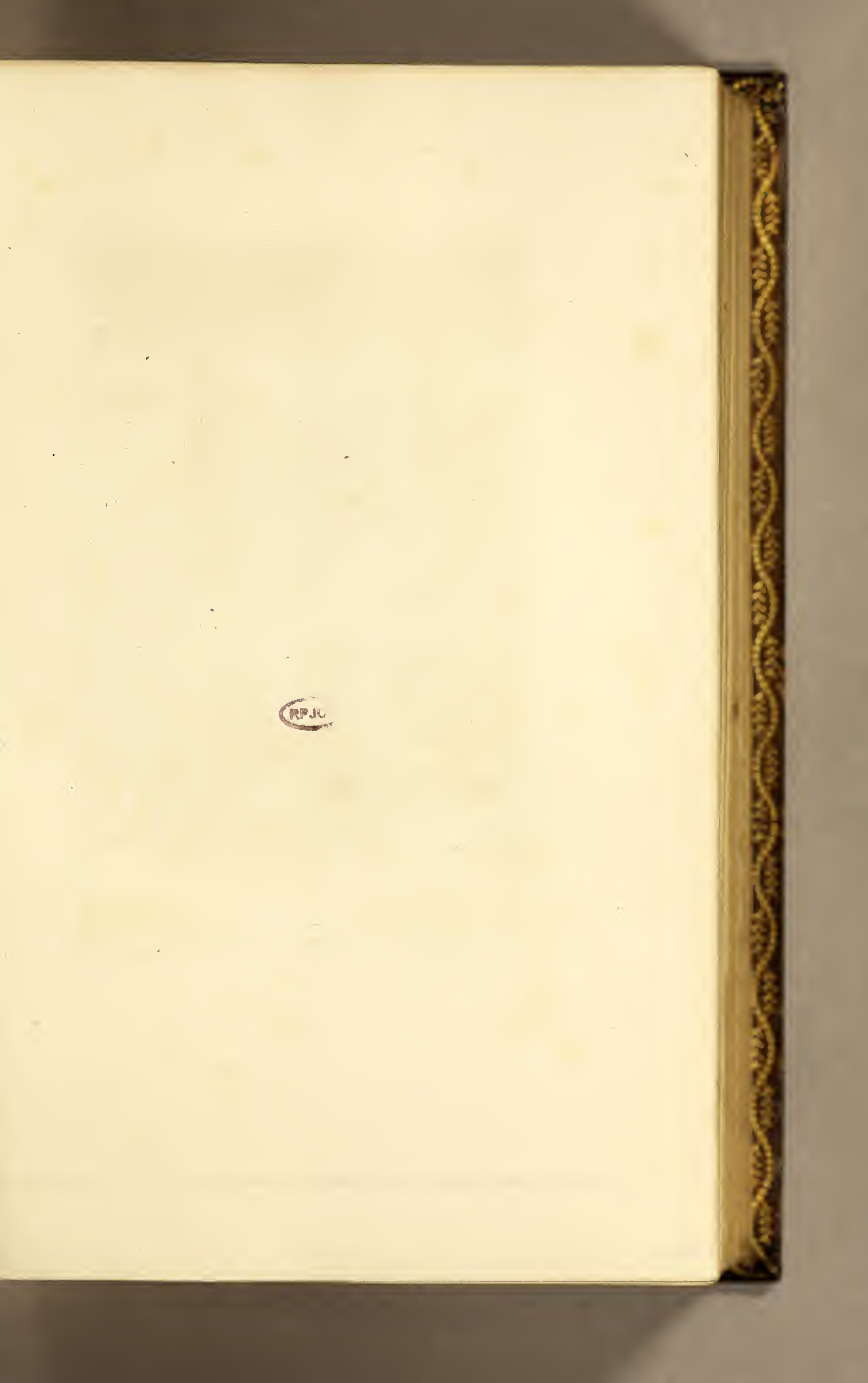
Giúnti finalménte a luógo destináto, quésti bárbari mi portárono úna nótte súlle lóro bráccia in úna cása, i di cúi áditi mi párvero, non ostánte l'oscurità, difficilíssimi. Fúi pósta in luógo più strétto e più incómodo che non éra státo il mío prímo cárcere. Ma, Aza cáro, potréi ío persuadérti quéllo che non capísco ío stéssa, se tu non fóssi sicúro che la bugía non ha mái contamináto le lábbra d'un fíglio del

(1) Spécie di létto sospéso, nel quále si fánno portàr gl' Indiáni da un luógo all' áltro.



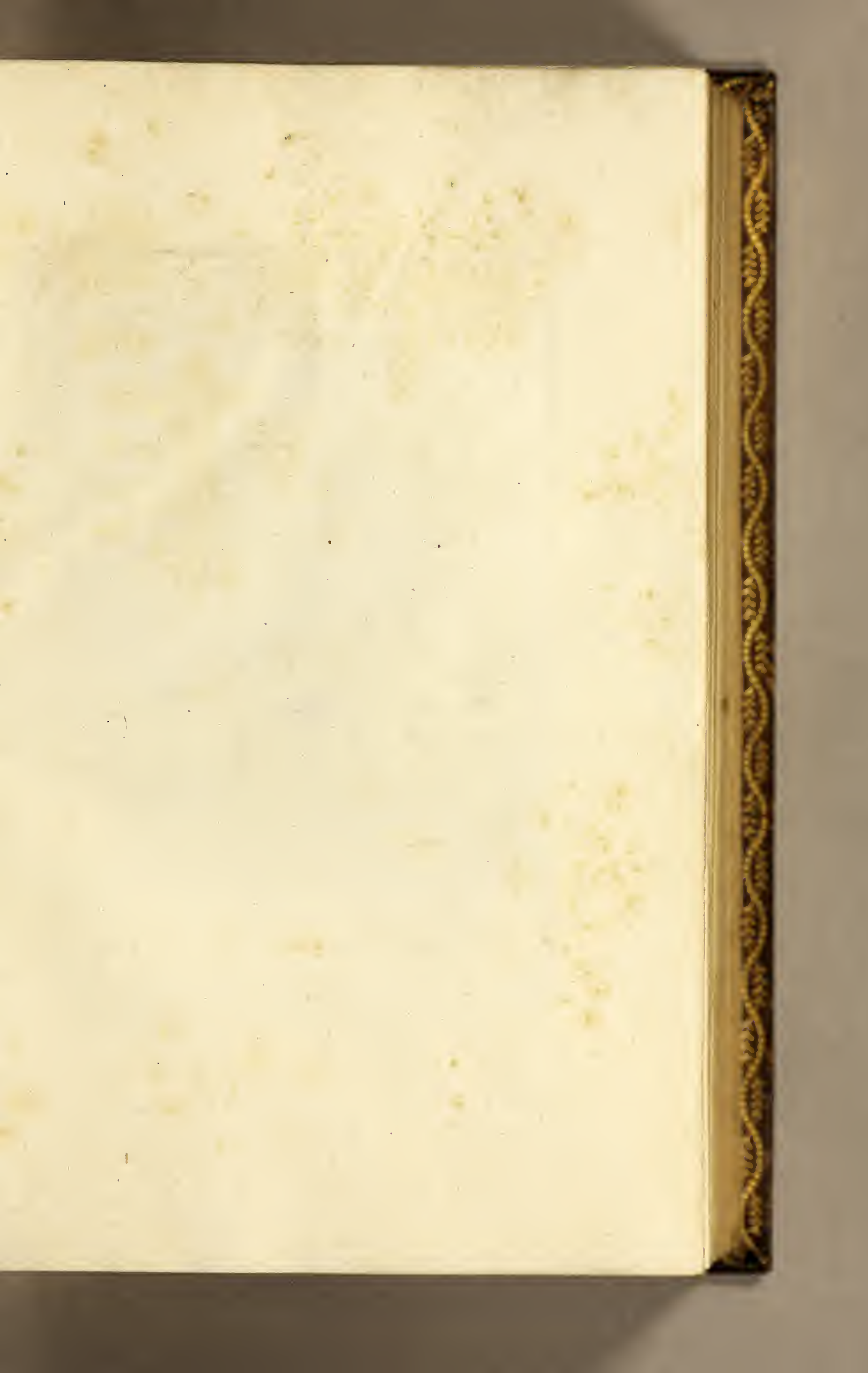




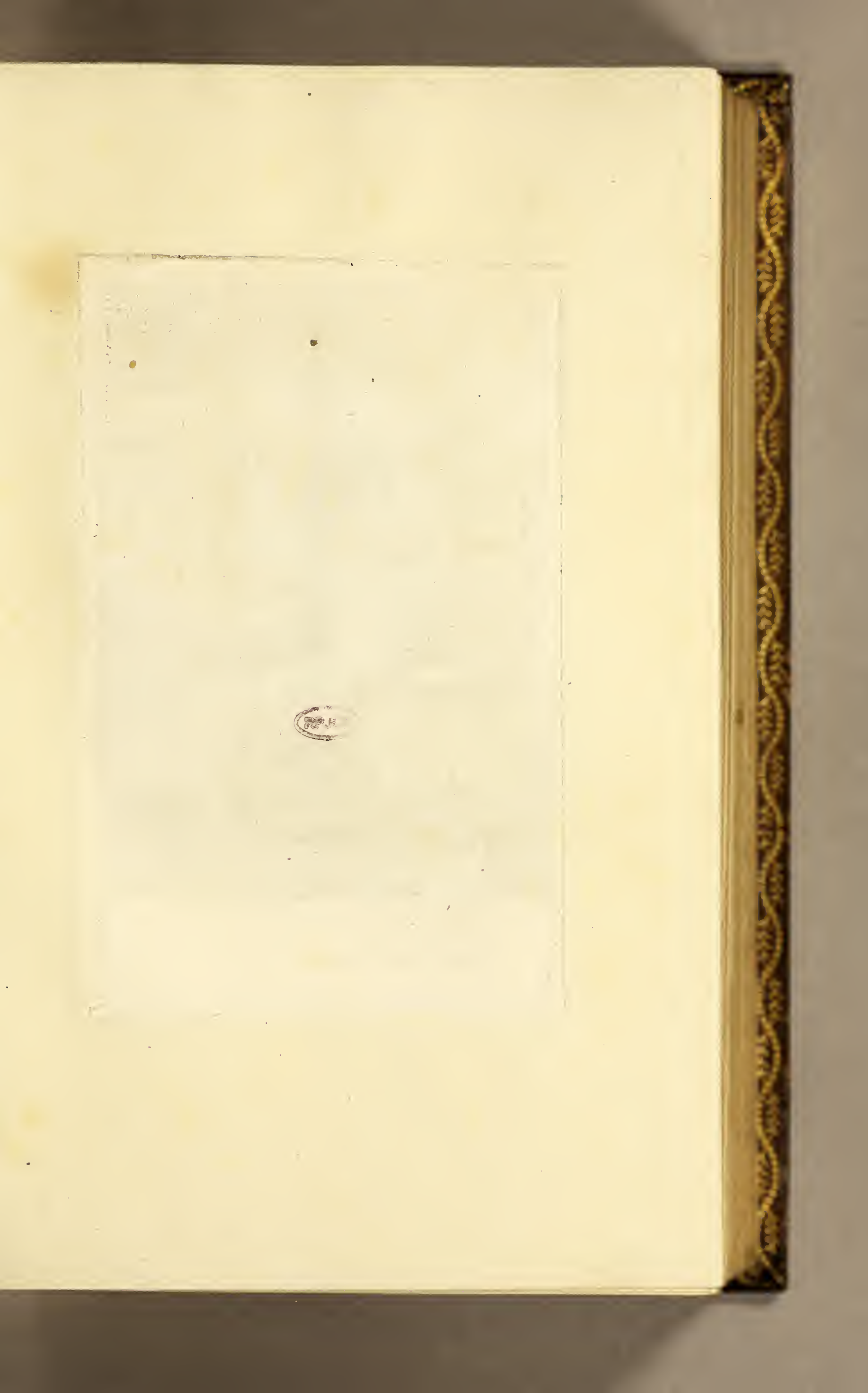




Dessiné par le Barbier. *Gravé par Patas*

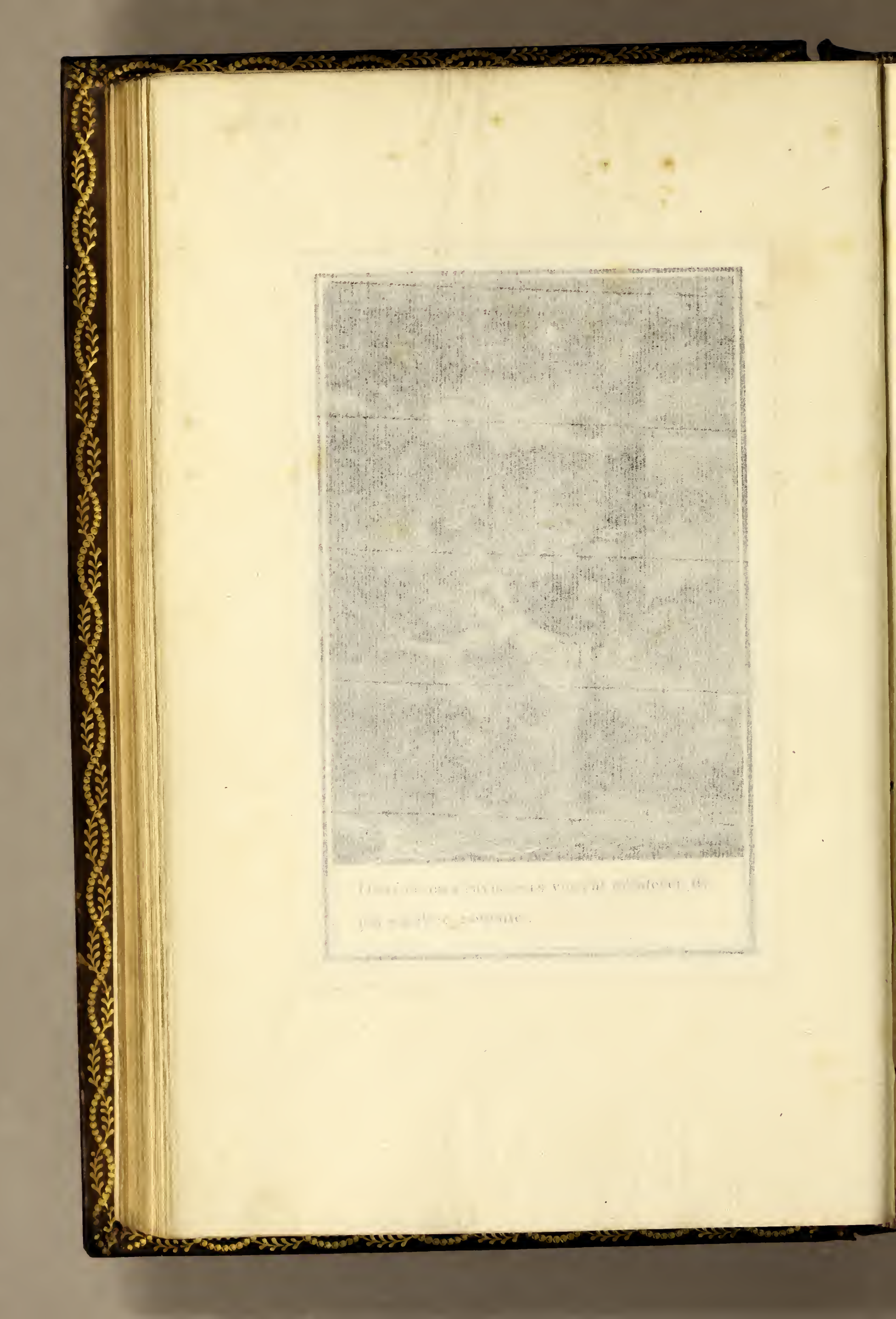








Deux de mes ravisseurs vinrent m'enlever de ma sombre retraite.



de mes ravisseurs vinrent m'enlever de ma sombre retraite, avec autant de violence qu'ils en avoient employé à m'arracher du temple du soleil.

Je ne sais par quel chemin on me conduisit; on ne marchoit que la nuit, et le jour on s'arrêtoit dans des déserts arides, sans chercher aucune retraite. Bientôt succombant à la fatigue, on me fit porter dans je ne sais quel *hamac* (1), dont le mouvement me fatiguoit presque autant que si j'eusse marché moi-même.

Enfin arrivés apparemment où l'on vouloit aller, une nuit ces barbares me portèrent sur leurs bras dans une maison dont les approches, malgré l'obscurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit et plus incommode que n'avoit jamais été ma première prison. Mais, mon cher Aza, pourrois-je te persuader ce que je ne comprends pas moi-même, si tu n'étois assuré que le mensonge n'a jamais souillé les lèvres d'un enfant

(1) Espèce de lit suspendu, dont les Indiens ont coutume de se servir, pour se faire porter d'un endroit à un autre.

sóle (1)? Quélla cása che ho stimáta mólto spaziósa per la quantità délla génte ch' éssa contenéva; quélla cása cóme sospésa in ária, e che non tenéva púnto álla térra, éra in úna contínua agitazióne.

Bisognerébbe, oh lúme délla ménte mía! che *Ticaiviracocha* avésse ornáto il mío intellétto, cóme il túo, délla súa divína sciénza per capìr quésto prodígio. Tútta la notízia che ne ho, si è che quést' abitazióne non è státa costrútta da un' esénza amíca dégli uómini, perciocchè alcúni moménti dópo che vi fúi entráta, il súo móto contínuo, accompagnáto da un' odóre nocívo, mi cagionò un mále cosí gagliárdo, che sóno attónita di non ésserne rimása oppréssa: quést' éra solaménte il prelúdio de' miéi guái.

Éra già scórso mólto témpo, e non soffríva quási più verún incómodo, quándo úna mattína fúi risvegliáta da non so che strépito più terríbile di quéllo dell' *yalpor*: la nóstr' abi-

(1) Si dáva per indubitáto che un Peruviáno non avéva mái mentíto.

du soleil (1)? Cette maison, que j'ai jugé être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenoit ; cette maison comme suspendue, et ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit, ô lumière de mon esprit ! que *Ticaiviracocha* eût comblé mon ame, comme la tienne, de sa divine science, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connoissance que j'en ai, est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes ; car quelques momens après que j'y fus entrée, son mouvement continuel, joint à une odeur malfaisante, me causa un mal si violent, que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un temps assez long s'étoit écoulé, je ne souffrois presque plus, lorsqu'un matin je fus arrachée au sommeil par un bruit plus affreux que celui du *yalpor* : notre habitation en

(1) Il passoit pour constant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

tazióne ne ricevéva scósse símili a quélle che la térra proverà, quándo la lúna nel cadére, ridurrà l'univérso in pólvere (1); le grída che si unírono a quésto fracásso, ne accrescévan l'orróre; i miéi sénsi assalíti da un terròr secréto, rappresentávan all' ánima mía l'idéa délla totàl distruzióne délla natúra. Io credéva il períglio universále, tremáva per la túa víta; ma quàl fù il mío spavénto, nel vedèr uómini infuriáti ed insanguináti lanciársi tumultuosaménte nélla mía cámera! Il mío sguárdo non potè sostenèr úno spettácolo così órrido, cáddi tramortíta: non so quàl fù l' ésito di quèl terríbil evénto. Riavutámi dal mío sveniménto, mi trovái in un létto ragionevolménte assettáto, circondáta da selvággi differénti dái crudéli Spagnuóli, ma che non mi érano men ignóti.

Puói tu rappresentárti quàl fósse il mío stupóre, nel trovármi in úna nuóva abitazióne con áltri uómini, sénza potèr indovinàr cóme si fósse fátto quésto cangiaménto? Chiúsi di bel

(1) Gl' Indiáni credévano che il fíne del móndo avverrébbe per mézzo délla lúna, cadénte sópra la térra.

recevoit des ébranlemens tels que la terre en éprouvera, lorsque la lune en tombant réduira l'univers en poussière (1). Des cris qui se joignirent à ce fracas, le rendoient encore plus épouvantable; mes sens, saisis d'une horreur secrète, ne portoient à mon ame que l'idée de la destruction de la nature entière. Je croyois le péril universel; je tremblois pour tes jours: ma frayeur s'accrut enfin jusqu'au dernier excès, à la vue d'une troupe d'hommes en fureur, le visage et les habits ensanglantés, qui se jetèrent en tumulte dans ma chambre. Je ne soutins pas cet horrible spectacle, la force et la connoissance m'abandonnèrent: j'ignore encore la suite de ce terrible événement. Revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit assez propre, entourée de plusieurs sauvages, qui n'étoient plus les cruels Espagnols, mais qui ne m'étoient pas moins inconnus.

Peux-tu te représenter ma surprise, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, sans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pu se

(1) Les Indiens croyoient que la fin du monde arriveroit par la lune, qui se laisseroit tomber sur la terre.

nuóvo gli ócchi, affinchè più raccólta in me stéssa potéssi accertármi s' ío fóssi in víta, oppúre se l'ánima mía avésse abbandonáto il mío córpo per involársene nélle regióni incógnite. (1)

Débbo ío confessártelo, ídolo cáro, stánca ormái d'úna víta odiósa, infastidíta di soffrìr torménti d'ógni spécie, oppréssa sótto il péso del mío orríbil destíno, vídi con indifferénza avvicinársi il fíne déllа mía víta: ricusái costanteménte tútti gli ajúti che mi éran offérti, ónde in póchi giórni fúi ridótta al términe fatále, e ciò sénza ripugnánza.

L'estenuazióne délle fórze annichíla il sentiménto; la mía ménte infievolíta non recevéva più le immágini, se non cóme un leggièr diségno, delineáto, da úna máno tremánte; gli oggétti che mi avévan fátto maggiòr impressióne, non destávan più in me áltre sensazióni, che quélle vághe che úno próva nel lasciársi

(1) Gl' Indiáni credévano che dópo la mórte l'ánima andásse in luóghi incógniti, per éssèrvi premiáta o puníta secóndo il súo mérito.

faire? Je refermai promptement les yeux, afin que plus recueillie en moi-même je pusse m'assurer si je vivois, ou si mon ame n'avoit point abandonné mon corps pour passer dans les régions inconnues. (1)

Te l'avouerai-je, chère idole de mon cœur, fatiguée d'une vie odieuse, rebutée de souffrir des tourmens de toute espèce, accablée sous le poids de mon horrible destinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie que je sentois approcher: je refusai constamment tous les secours que l'on m'offroit; en peu de jours je touchai au terme fatal, et j'y touchai sans regret.

L'épuisement des forces anéantit le sentiment; déjà mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images, que comme un léger dessin tracé par une main tremblante; déjà les objets qui m'avoient le plus affectée n'excitoient en moi que cette sensation vague, que

(1) Les Indiens croyoient qu'après la mort l'ame alloit dans des lieux inconnus, pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

andàr ad un vanneggiaménto indeterminàto; ío non esistéva, per così díre, più.

Quétso státo, Aza cáro, non è tánto penóso, cóme si créde: da lúngi ci atterísce, perchè vi pensiámo con tútte le fórze délla ménte; quándo è giúnto, indeboliti dálle gradazióni déi dolóri che ci condúcono a quésto púnto, il moménto decisívo páre soltánto quéllo del ripóso. Provái nondiméno che l'inclinazióne che si muóve, méntre viviámo, a penetràr nell' avveníre, ed eziándio in quèl témpo che non sarà più per nói, sémbra acquistàr nuóve fórze quándo siám sul púnto di pérder la víta. Quantúnque úno céssi di víver per sè, égli desídera nientediméno sapére cóme viverà nell' oggétto da lúi amáto.

Credéi in úno di quésti delírj d'éssere trasportáta nell' interióre del túo palázzo; vi giungéva nell' istánte medésimo che ti veníva notificáta la mía mórte.

La mía immaginazióne mi rappresentò il túo státo così al vívo, che la realità non sarébbe státa più enérgica del mío sógno. Ti vídi, mío cáro Aza, pálido, sfiguráto, prívo di sentiménti,

nous éprouvons en nous laissant aller à une rêverie indéterminée ; je n'étois presque plus.

Cet état, mon cher Aza, n'est pas si fâcheux que l'on croit : de loin il nous effraie, parce que nous y pensons de toutes nos forces ; quand il est arrivé, affoiblis par les gradations des douleurs qui nous y conduisent, le moment décisif ne paroît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous porte durant la vie à pénétrer dans l'avenir, et même dans celui qui ne sera plus pour nous, semble reprendre de nouvelles forces au moment de la perdre. On cesse de vivre pour soi ; on veut savoir comment on vivra dans ce qu'on aime.

Ce fut dans un de ces délires de mon ame que je me crus transportée dans l'intérieur de ton palais ; j'y arrivois dans le moment où l'on venoit de t'apprendre ma mort.

Mon imagination me peignit si vivement ce qui devoit se passer, que la vérité même n'auroit pas eu plus de pouvoir. Je te vis, mon cher Aza, pâle, défiguré, privé de sen-

somigliánte ad un gíglio disseccáto dal cocénte ardóre del mézzo giórno. L'amóre è égli dúnque talóra bárbaro ? Io godéva nel vedérti afflítto, e provocáva il túo dolóre con un reiteráto e mésto addío ; mi éra dólce, fórse ánche, dilettévole di spárger nel túo ánimo il veléno del cordóglio ; e quèl medésimo amóre che m'inspiráva crudeltà, mi squarciáva il cuóre, muovéndomi a pietà délle túe orríbili péne. Risórta finalménte cóme da un letárgo, penetráta del túo dolóre, tremánte per la túa víta, chiési ajúto, rivídi la lúce.

Ti rivedrò ío, árbitro cáro délla mía esisténza ? Ahi ! chi potrà assicurármene ? Non so più óve ío sía, fórse sóno lúngi da te ; ma ancorchè gli spázj imménsi che ábitano i fígli del sóle, fóssero tra nói frapósti, i miéi sospíri, símili ad úna núvola leggiéra, voleránno di contínuo all' intórno di te, único mío béne.

timens, tels qu'un lys desséché par la brûlante ardeur du midi. L'amour est-il donc quelquefois barbare? Je jouissois de ta douleur, je l'excitois par de tristes adieux; je trouvois de la douceur, peut-être du plaisir, à répandre sur tes jours le poison des regrets; et ce même amour qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, réveillée comme d'un profond sommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des secours, je revis la lumière.

Te reverrai-je, toi, cher arbitre de mon existence? Hélas! qui pourra m'en assurer? Je ne sais plus où je suis, peut-être est-ce loin de toi; mais dussions-nous être séparés par les espaces immenses qu'habitent les enfans du soleil, le nuage léger de mes pensées volera sans cesse autour de toi.

LÉTTERA IV.

Qualunque sía, Aza cáro, il nóstro affétto per la víta, le péne lo diminuíscono, la disperazióne l'estíngue. Il disprézzo che la natúra páre far del nóstro indivíduo coll' abbandonárlo ái dolóri, comíncia a sdegnárci; índi l'impossibilità di liberárci da' nóstri máli, accúsa talménte l'umána infirmità, e ci umília tánto, che c'inspíra fastídio di nói stéssi.

Non vívo più in me, nè per me; ógni moménto in cúi respíro, è un sacrifício fátto al túo amóre, sacrifício che divénta di giórno in giórno più penóso, conciosiacosachè se il témpo va moderándo i miéi máli esterióri, égli inasprísce i torménti del mío ánimo, coll' oscuràr di più in più la mía sórte in véce di rischiarárla. Tútto quéllo che mi circónda, mi è ignóto, tútto mi è nuóvo, tútto désta la mía curiosità, ed éssa non può ésser appagáta da cos' alcúna. Indárno ío procúro e mi sfórzo d'inténdere o di ésser intésa, l'úno e l'áltro mi sóno ugual-

LETTRE IV.

Quel que soit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le désespoir l'éteint. Le mépris que la nature semble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord; ensuite l'impossibilité de nous en délivrer nous prouve une insuffisance si humiliante, qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi ni pour moi; chaque instant où je respire est un sacrifice que je fais à ton amour, et de jour en jour il devient plus pénible : si le temps apporte quelque soulagement à la violence du mal qui me dévore, il redouble les souffrances de mon esprit. Loin d'éclaircir mon sort, il semble le rendre encore plus obscur. Tout ce qui m'environne m'est inconnu, tout m'est nouveau, tout intéresse ma curiosité, et rien ne peut la satisfaire. En vain j'emploie mon attention et mes efforts pour entendre ou pour être entendue; l'un et l'autre me sont égale-

ménte impossíbili. Affaticáta da tánte péne inútili, credéi che per fárle cessáre, ío dovéssi privàr i miéi ócchi dágli oggétti che mi facévano maggiorménte impressióne : mi ostinái a tenérli chiúsi per quálche témpo; sfórzi inútili! Le ténebre volontárie álle quáli ío mi éra condennáta, éran soltánto favorévoli álla mía modéstia, sémpre offéssa dal vedèr quéi straniéri, i di cúi servígj ed ajúti sóno altrettánti supplízj; ma l'ánima mía non éra per quésto men crucciáta. Raccólta in me stéssa, le míe inquietúdini aumentávano, cóme ánche il desidério di fárle conóscere.

L'impossibilità di fármi inténdere afflígge, per così díre, i miéi órgani, ed è, al parèr mío, úna péna intollerábile, benchè secréta e non compatíta dágli áltri.

Ahi! credéva già comprénder alcúne paróle déi selvággi Spagnuóli; vi trováva quálche conformità cólla nóstra augústa língua; speráva di potèr in bréve témpo spiegármi con éssi, ma i miéi nuóvi tiránni si esprímono con

ment impossibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la source, en dérobant à mes yeux l'impression qu'ils recevoient des objets : je m'obstinai quelque temps à les tenir fermés ; efforts infructueux ! Les ténèbres volontaires auxquelles je m'étois condamnée, ne soulageoient que ma modestie toujours blessée de la vue de ces hommes dont les services et les secours sont autant de supplices ; mais mon ame n'en étoit pas moins agitée. Renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étoient que plus vives, et le desir de les exprimer plus violent.

L'impossibilité de me faire entendre répand encore jusques sur mes organes un tourment non moins insupportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette situation est cruelle !

Hélas ! je croyois déjà entendre quelques mots des sauvages Espagnols ; j'y trouvois des rapports avec notre auguste langage ; je me flattois qu'en peu de temps je pourrois m'expliquer avec eux : loin de trouver le même

tánta rapidità, che non distínguo neppúr le inflessióni délla lóro vóce. Tútto m'indúce a crédere, che non síeno délla stéssa nazióne; e dálla differénza délle lóro maniére e del lor caráttere apparénte, s'indovína facilménte che *Pachacamac* ha distribuíto lóro con úna gran disproporzióne gli eleménti cói quáli ha formáto i mortáli. L'ária gráve e feróce déi prími dimóstra che sóno compósti délla matéria de' più dúri metálli; ma quésti pájono éssersi involáti dálle máni del creatóre, méntre non érano ancór formáti d' áltro, che d' ária e di fuóco. Gli ócchi fiéri, l'aspétto fósco e flemmático di quélli, indicávano bastanteménte ch' érano crudéli di cáso pensáto; l'inumanità délle lóro azióni l'ha pur tróppo verificáto. Il vólto ridénte di quésti, la dolcézza de' lóro sguárdi, un cérto zélo spárso nélle lóro azióni, e che par benevolénza, previéne a favòr lóro; ma ossérvo cérte contradizióni nel lor módo di procédere, che sospéndono il mío giudício.

avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne sont pas de la même nation; et à la différence de leurs manières et de leur caractère apparent, on devine sans peine que *Pachacamac* leur a distribué dans une grande disproportion les élémens dont il a formé les humains. L'air grave et farouche des premiers fait voir qu'ils sont composés de la matière des plus durs métaux : ceux-ci semblent s'être échappés des mains du créateur, au moment où il n'avoit encore assemblé, pour leur formation, que l'air et le feu : les yeux fiers, la mine sombre et tranquille de ceux-là, montroient assez qu'ils étoient cruels de sang froid; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé. Le visage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empressement répandu sur leurs actions, et qui paroît être de la bienveillance, prévient en leur faveur; mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui suspendent mon jugement.

Dúe di quésti selvággi non si scóstano quási mái dal mío cappezzále : úno di éssi il di cúi aspétto nóbile mi ha fátto giudicáre ch' égli fósse il *cacique* mi dimóstra, secóndo le maniére délla súa nazióne, mólta riverénza; l'áltro mi somminístra úna párte déi bisógni che richiéde la mía malattía; ma la súa bontà è dúra, i suói soccórsi sóno crudéli; e la súa famigliarità imperiósa.

Dal prímo moménto, che riavútami dal mío delíquio, mi trovái in potèr lóro, costúi (perciochè l'ho ben osserváto) più ardíto dégli áltri, vólle pigliármi la máno, che ritirái con úna confusióne che non può esprímersi, párve attónito délla mía resisténza, e sénza verún risguárdo per la modéstia, la ripigliò súbito: débole, moribónda, e pronunziándo solaménte paróle che non érano intése, potéva ío impedírglielo? La serbò, Aza mío cáro, quánto vólle, e da quèl témpo in quà, bisógna che glielà pórga ío stéssa parécchie vólte per giórno, se vóglio prevenìr contrásti che si términano sémpre in mío svantággio.

Deux de ces sauvages ne quittent presque pas le chevet de mon lit : l'un que j'ai jugé être le *cacique* à son air de grandeur, me rend, je crois, à sa façon, beaucoup de respect; l'autre me donne une partie des secours qu'exige ma maladie; mais sa bonté est dure, ses secours sont cruels, et sa familiarité impérieuse.

Dès le premier moment où revenue de ma foiblesse, je me trouvai en leur puissance, celui-ci (car je l'ai bien remarqué) plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confusion inexprimable; il parut surpris de ma résistance, et sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l'instant : foible, mourante, et ne prononçant que des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'en empêcher? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut, et depuis ce temps-là il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

Quésta spécie di cerimónia (1) è probabilménte úna superstizióne di quésti pópoli : mi è párso che vi tróvino quálche relazióne col mío mále ; ma fórse bisógna ésser délla lóro nazióne per sentírne gli effétti , imperocchè non ne próvo quási verúno : un fúoco intérno mi divóra di contínuo ; appéna mi rimáne fórza sufficiénte per nodàr i miéi *quipos*. Impiégo in quésta occupazióne tútto il témpo che può perméttermi la mía debolézza ; pármi che quésti nódi , per l'impressióne che fánno ne' miéi sénsi , díano maggiòr realità a' miéi pensiéri ; la spécie di somigliánza che hánno cólle paróle , mi fa un illusióne che sospénde il mío mále : crédo parlárti , dírti ch' ío t'ámo , protestárti dèl mío ténero affétto ; quésto dólce ingánno è il mío béne e la mía víta. Se l'eccésso dell' oppressióne mi costrínge d'interrómper il mío lavóro , gémo délla túa assénza ; e cosí tútta inténta al mío amóre , non v'è un sólo de' miéi moménti che non ti apparténga.

(1) Gl' Indiáni non avévano verún' idéa délla medicína.

Cette espèce de cérémonie (1) me paroît une superstition de ces peuples : j'ai cru remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal ; mais il faut apparemment être de leur nation pour en sentir les effets ; car je n'en éprouve que très-peu, je souffre toujours d'un feu intérieur qui me consume ; à peine me reste-t-il assez de force pour nouer mes *quipos*. J'emploie à cette occupation autant de temps que ma foiblesse peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes sens, semblent donner plus de réalité à mes pensées ; la sorte de ressemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illusion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'assurer de mes vœux, de ma tendresse ; cette douce erreur est mon bien et ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ouvrage, je gémis de ton absence ; ainsi, toute entière à ma tendresse, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

(1) Les Indiens n'avoient aucune connoissance de la médecine.

Ahi ! che áltr' úso potréi ío fárne ? Oh Aza mío dilétto ! ancorchè tu non fóssi l'único possessóre de' miéi affétti : ancorchè i víncoli dell' amóre non mi unissero inseparabilménte a te ; immérsa in un' abísso d'oscurità potréi ío rimuóver i miéi pensiéri dálla lúce délla mía víta. Tu séi il sóle de' giórni miéi, tu li illúmini, li prolúnghi, sóno tuói. Tu mi ámi, acconsénto di vívere. Che farái per me ? Continuerái ad amármi : écco la mía mercéde.

LÉTTERA V.

Oh quánto ho sofférto, mío cáro Aza, dópo gli últimi nódi che ti ho consacráti ! Non mancáva al cólmo délle míe péne, se non la privazióne de' miéi *quipos ;* súbito che i miéi officiósi persecutóri si sóno accórti che quésto lavóro accrescéva la mía oppressióne, menè han tólto l'úso.

Mi è státo finalménte restituíto il tesóro del mío amóre ; ma l'ho comprato con mólte lágrime. Mi rimáne quésto sol mézzo per esprí-

Hélas ! quel autre usage pourrois-je en faire? O mon cher Aza ! quand tu ne serois pas le maître de mon ame, quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inséparablement à toi, plongée dans un abîme d'obscurité, pourrois-je détourner mes pensées de la lumière de ma vie? Tu es le soleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges; ils sont à toi. Tu me chéris; je consens à vivre. Que feras-tu pour moi? Tu m'aimeras, je suis récompensée.

LETTRE V.

Que j'ai souffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai consacrés ! La privation de mes *quipos* manquoit au comble de mes peines ; dès que mes officieux persécuteurs se sont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'usage.

On m'a enfin rendu le trésor de ma tendresse ; mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reste que cette expression de mes

mer i miéi sentiménti; mi rimáne in sómma la sóla e mísera consòlazióne di rappresentárti i miéi guái: potéva égli éssermi rapíto sénza disperármi?

Il mío stráno destíno mi ha insíno priváta di quéll' alleggiaménto che tróvano gl' infelíci nel raccontàr le lóro péne: crediám ésser compatíti quándo siám ascoltáti, úna párte del nóstro affánno s'invóla sul vólto dégli uditóri; qualúnque ne sía il motívo, la lóro attenzióne in quálche módo ci consóla.

Non pósso fármi capíre, benchè circondáta dall' allegrézza; ánzi non pósso neppúr godèr in páce la nuóva spécie di solitúdine, álla quále mi ridúce l'impossibilità di palesàr i miéi pensiéri. Gli sguárdi de' miéi importúni compágni pertúrbano la quiéte délla mía ánima, dánno suggezióne álle attitúdini del mío córpo ed insíno a' miéi pensiéri: cóme se la natúra non ci avésse dáto la felíce libertà di velàr impenetrabilménte i nóstri sentiménti, témo alcúne vólte che quésti selvággj curiósi indovínino le riflessióni svantaggióse che m'inspíra la

sentimens ; il ne me reste que la triste consolation de te peindre mes douleurs : pouvois-je la perdre sans désespoir ?

Mon étrange destinée m'a ravi jusqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint quand on est écouté, une partie de notre chagrin passe sur le visage de ceux qui nous écoutent ; quel qu'en soit le motif, il semble nous soulager.

Je ne puis me faire entendre, et la gaîté m'environne ; je ne puis même jouir paisiblement de la nouvelle espèce de désert où me réduit l'impuissance de communiquer mes pensées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la solitude de mon ame, contraignent les attitudes de mon corps, et portent la gêne jusque dans mes pensées : il m'arrive souvent d'oublier cette heureuse liberté que la nature nous a donnée de rendre nos sentimens impénétrables, et je crains quelquefois que ces sauvages curieux ne devinent les réflexions désavantageuses que m'inspire la

bizzarría de' lóro costúmi; ónde póngo ógni attenzióne a raffrenàr i miéi pensiéri, cóme se potéssero penetrárli mío malgrádo.

Non ho ancòr potúto formármi un' idéa cérta e físsa del lóro caráttere e del lor módo di pensáre vérso di me; la mía opinióne in quésto vacílla di contínuo, e cángia da un moménto all' áltro.

Sénza parlàr di mílle contradizióni, mi négano, Aza cáro, non sólo gli aliménti necessárj álla conservazióne délla víta, ma eziandío la libertà del luógo in cúi vóglio stáre; mi riténgono con úna spécie di violénza in quésto létto, ch' è divenúto per me un véro cárcere: dévo adúnque crédere, che mi stímino cóme la lóro schiáva, e che síano anch' éssi tiránni.

Per áltro, se consídero l'estrémo desidério che dimóstrano di conservármi in víta, ed al módo riverénte col quále mi sérvono, mi viéne quási in ménte, ch' éssi mi téngano per un essénza superióre all' umanità.

Nessúno d' éssi comparísce mái in présenza mía, sénza inchinársi più o méno, cóme

bizarrerie de leur conduite; je me fais une étude gênante d'arranger mes pensées, comme s'ils pouvoient les pénétrer malgré moi.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donnée de leur caractère et de leur façon de penser à mon égard.

Sans compter un nombre infini de petites contradictions, ils me refusent, mon cher Aza, jusqu'aux alimens nécessaires au soutien de la vie, jusqu'à la liberté de choisir la place où je veux être; ils me retiennent par une espèce de violence dans ce lit, qui m'est devenu insupportable : je dois donc croire qu'ils me regardent comme leur esclave, et que leur pouvoir est tyrannique.

D'un autre côté, si je réfléchis sur l'envie extrême qu'ils témoignent de conserver mes jours, sur le respect dont ils accompagnent les services qu'ils me rendent, je suis tentée de penser qu'ils me prennent pour un être d'une espèce supérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, sans courber son corps plus ou moins, comme

sogliám fáre, adorándo il sóle. Si dirébbe che il *cacique* ímiti il cerimoniále degl' *Incas* nel giórno del *Raymi* (1) : égli s'inginócchia mólto vicíno al mío létto ; e rimáne un gran témpo in quésta posizióne incómoda : alcúne vólte non párla, e cógli ócchi abbassáti sta pensóso : véggo nel súo vólto quèl sentiménto confúso di riverénza e d'amóre, che c'inspíra *il gran nóme* (2), pronunziáto ad álta vóce. S'égli tróva l'occasióne di pigliármi la máno, vi pórta la bócca cólla medésima venerazióne che abbiámo per il diadéma sácro (3). Talvólta pronúnzia cérte paróle, differénti dal sólito linguággio délla súa nazióne ; il suóno n'è più dólce, più distínto, più misuráto ; le accompágna con quéll' ária commóssa che precéde le lágrime ; quéi sospíri ch' esprímono i

(1) Il *Raymi*, fésta principále del sóle ; gl' *Incas* ed i sacerdóti del sóle l'adorávano ginocchióne.

(2) Il gran nóme di *Pachacamac* si pronunciáva di rádo e con mólti ségni di adorazióne.

(3) Si baciáva il diadéma di *Mancocapac*, cóme nói facciámo le relíquie de' sánti.

nous avons coutume de faire en adorant le soleil. Le *cacique* semble vouloir imiter le cérémonial des Incas au jour du *Raymi* (1) : il se met sur ses genoux fort près de mon lit ; il reste un temps considérable dans cette posture gênante : tantôt il garde le silence, et les yeux baissés, il semble rêver profondément : je vois sur son visage cet embarras respectueux que nous inspire *le grand nom* (2) prononcé à haute voix. S'il trouve l'occasion de saisir ma main, il y porte sa bouche avec la même vénération que nous avons pour le sacré diadême (3). Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne ressemblent point au langage ordinaire de sa nation ; le son en est plus doux, plus distinct, plus mesuré ; il y joint cet air touché qui précède les larmes ; ces soupirs qui expriment les

(1) Le *Raymi*, principale fête du soleil ; l'*Inca* et les prêtres l'adoroient à genoux.

(2) Le grand nom étoit *Pachacamac ;* on ne le prononçoit que rarement, et avec beaucoup de signes d'adoration.

(3) On baisoit le diadême de *Mancocapac*, comme nous baisons les reliques de nos saints.

bisógni dell' ánima, quégli accénti che son quási dogliénze, in sómma con tútto quéllo che dinóta il desidério d'ottenèr grázie. Ah ! mío cáro Aza, s'égli mi conoscésse béne, se non fósse in quálch' erróre, círca il mío éssere, che preghiéra avrebb' égli da fármi ?

Non sarébbe fórse idolátra quésta nazióne ? Non le ho ancòr vedúto far alcún' adorazióne al sóle; può éssere che quésti selvággj ábbian adottáto le dónne per l' oggétto del lor cúlto. Príma che il gran *Mancocapac* (1) avésse portáto dal ciélo in térra le léggi del sóle, i nóstri antenáti onorávano, cóme divinità, tútti gli oggétti del lor timóre o piacére : fórse églino próvano unicaménte per le dónne quésti dúe sentiménti.

Ma se mi adorássero, potrébbero éssi aggiúnger a' miéi disástri quélla gran suggezióne in cúi mi riténgono ? Nò, per cérto, li vedréi atténti a compiacérmi, ad ubbidìr ái cénni de' miéi desidérj; saréi líbera, uscirél da quést'

(1) Prímo legislatòr degl' Indiáni. *Védi* la Stória degl' *Incas*.

besoins de l'ame; ces accens qui sont presque des plaintes; enfin, tout ce qui accompagne le desir d'obtenir des graces. Hélas ! mon cher Aza, s'il me connoissoit bien, s'il n'étoit pas dans quelque erreur sur mon être, quelle prière auroit-il à me faire ?

Cette nation ne seroit-elle point idolâtre ? Je ne lui ai encore vu faire aucune adoration au soleil; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le grand *Mancocapac* (1) eût apporté sur la terre les volontés du soleil, nos ancêtres divinisoient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaisir; peut-être ces sauvages n'éprouvent-ils ces deux sentimens que pour les femmes.

Mais s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent? Non, ils chercheroient à me plaire, ils obéiroient au signe de mes volontés; je serois

(1) Premier législateur des Indiens. *Voyez* l'Histoire des *Incas*.

odiósa dimóra, anderéi a rivedèr il sóle déi giórni miéi, e da un sólo de' suói sguárdi sentiréi ravvivársi, e per così díre, rinfiorìr l'ánima mía, quási appassáta da tánte sciagúre.

LÉTTERA VI.

Che orríbil evénto, Aza mío cáro! oh quánto si son accresciúte le nóstre disgrázie! oh quánto siám dégni di compassióne! I nóstri máli sóno sénza rimédio; l'único mío confórto è di fárteli sapére e pói moríre.

Mi è státo finalménte permésso d' uscìr dal létto; prevaléndomi súbito di quésta libertà; ho vólto i miéi pássi vacillánti vérso úna finestrélla, ch' éra da gran témpo l'oggétto délla mía curiosità; l'ho apérta precipitosaménte: che ho mái vedúto, víscere míe cáre? Non troverò espressióni per rappresentárti l'eccésso del mío stupóre, e la mortàl mía disperazióne, nel vedérmi in mézzo a quèl terríbil eleménto, la di cúi sóla vísta fa frémere.

Quést' orríbile scopérta mi ha pur tróppo

libre, je sortirois de cette odieuse demeure; j'irois chercher le maître de mon ame : un seul de ses regards effaceroit le souvenir de tant d'infortunes.

LETTRE VI.

Quelle horrible surprise, mon cher Aza! que nos malheurs sont augmentés ! que nous sommes à plaindre ! Nos maux sont sans remède; il ne me reste qu'à te l'apprendre et à mourir.

On m'a enfin permis de me lever; j'ai profité avec empressement de cette liberté; je me suis traînée à une petite fenêtre, qui depuis long-temps étoit l'objet de mes desirs curieux; je l'ai ouverte avec précipitation : qu'ai-je vu, cher amour de ma vie? Je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excès de mon étonnement, et le mortel désespoir qui m'a saisie, en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément, dont la vue seule fait frémir.

Mon premier coup-d'œil ne m'a que trop

riveláto la caúsa del moviménto incómodo délla nóstr' abitazióne. Sóno in úna di quélle cáse fluttuánti, che trasportárono gli Spagnuóli nel nóstro sventuráto paése, e di cúi mi éra solaménte státa fátta úna descrizióne imperfettíssima.

Puói tu figurárti, Aza cáro, da che funéste idée fúi súbito crucciáta? Sóno cérta che quésti bárbari mi allontánano da te, non respíro più la medésima ária, non ábito più lo stésso eleménto : non saprái mái óve ío sía, se ti ámi, s'ío víva; l'annichillaménto del mío éssere non parrà neppúr un' evénto dégno d'ésserti riferíto. Arbítro cáro de' giórni miéi di che giovaménto potrà ésserti da quì avánti la mía sciaguráta víta? Permétti ch' ío restituísca álla divinità il dóno intollerábile délla víta che non pósso più godére; non ti vedrò più, non vóglio più vívere.

Pérdo il mío amánte, l'univérso è per me annichiláto; mi par un vásto desérto risonánte ormái délle grída perpétue del mío

éclairée sur le mouvement incommode de notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes, dont les Espagnols se sont servis pour atteindre jusqu'à nos malheureuses contrées, et dont on ne m'avoit fait qu'une description très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funestes sont entrées dans mon ame avec cette affreuse connoissance? Je suis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne respire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je suis, si je t'aime, si j'existe; la destruction de mon être ne paroîtra pas même un événement assez considérable pour être porté jusqu'à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée? Souffre que je rende à la divinité un bienfait insupportable dont je ne veux plus jouir; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime, l'univers est anéanti pour moi; il n'est plus qu'un vaste désert que je remplis des cris de mon amour : entends-

amóre : ódile, ben mío caríssimo, síine commósso, permétti ch' ío muója. . . .

Quàl erròr mi sedúce? Nò, mío cáro Aza, nò, tu non séi quégli che m'impóne la dúra légge di vívere, ma bensì la tímida natúra, che freménte d'orróre, ténta cólla túa vóce più posénte délla súa, di ritardàr un fíne sémpre formidábile per éssa; ma tútto è finíto, la vía la più bréve mi libererà da quésto ribrézzo. . . .

Il máre inghiottísca per sémpre ne' suói abíssi profóndi i miéi sventuráti affétti, la mía víta e la mía disperazióne.

Accógli, tróppo infelíce Aza, accógli gli últimi sospíri del mío cuóre; la túa immágine è la sóla che vi sía scolpíta, siccom' égli vivéva unicaménte per te, móre cólmo del túo amóre. Ti ámo, lo pénso, lo sénto ancóra, lo díco per l'última vólta. . . .

les, cher objet de ma tendresse, sois-en touché, permets que je meure. . . .

Quelle erreur me séduit ! Non, mon cher Aza, non, ce n'est pas toi qui m'ordonnes de vivre, c'est la timide nature, qui en frémissant d'horreur, emprunte ta voix plus puissante que la sienne, pour retarder une fin toujours redoutable pour elle ; mais c'en est fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ses regrets. . . .

Que la mer abîme à jamais dans ses flots ma tendresse malheureuse, ma vie et mon désespoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers sentimens de mon cœur ; il n'a reçu que ton image, il ne vouloit vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le sens encore, je le dis pour la dernière fois. . . .

LÉTTERA VII.

Aza, non dispérati, tu régni ancór sóvra un cuóre; ío respíro. La vigilánza de' miéi custódi ha sconcertáto il mío funésto diségno, e son rimása solaménte cólla vergógna di avérlo tentáto. Non t'informerò délle particolarità d'úna risoluzióne non così tósto formáta, che svaníta. Ardiréi ío alzár giammái in presénza túa gli ócchj miéi, se i tuói avéssero vedúto il mío eccésso?

La ragióne sbandíta dálla mía disperazióne, non éra più ascoltáta; ío non facéva più verún cónto délla víta; avéva dimenticáto il túo amóre.

Quánto è crudéle la tranquillità dell'ánimo dópo il furóre! Quánto han apparénze dissímili i medésimi oggétti! Nell' orròr délla disperazióne, si réputa la ferocità per ánimo, ed il liberársi dái máli per generosità. Ma richiamáti álla ragióne con úna paróla, úno sguárdo o da qualsisía áltra cósa, restiám convínti che la nóstra magnanimità non avéva áltro fondaménto

LETTRE VII.

Aza, tu n'as pas tout perdu, tu règnes encore sur un cœur; je respire. La vigilance de mes surveillans a rompu mon funeste dessein, il ne me reste que la honte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne t'apprendrai point les circonstances d'un projet aussitôt détruit que formé. Oserois-je jamais lever les yeux jusqu'à toi, si tu avois été témoin de mon emportement ?

Ma raison anéantie par le désespoir, ne m'étoit plus d'aucun secours; ma vie ne me paroissoit d'aucun prix; j'avois oublié ton amour.

Que le sang-froid est cruel après la fureur ! Que les points de vue sont différens sur les mêmes objets ! Dans l'horreur du désespoir, on prend la férocité pour du courage, et la crainte des souffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une surprise nous rappelle à nous-mêmes, nous ne trouvons que de la foiblesse pour principe de notre héroïsme,

che la debolézza, per frútto ne raccogliám il pentiménto, e per prémio il disprézzo.

La più sevéra punizióne del mío fállo è il conóscerlo. Laceráta da pungénti rimórsi, e nascósta sótto il vélo délla vergógna, mi téngo in dispárte; témo che il mío individúo óccupi tróppo spázio : vorréi sottrárlo álla lúce; dilúviano i miéi piánti, il mío cordóglio è tranquíllo, non prorómpe in alcún gémito; ma mi divóra internaménte. Pósso ío pentírmi tróppo del mío furóre? Ésso ti offendéva.

Indárno quésti generósi selvággj procúrano da dúe giórni in quà d'inspirármi l'allegrézza dálla quále sóno trasportáti, la cagióne non men' è precisaménte nóta; ma quándo ánche mi fósse, non mi crederéi dégna di partecipàr álle lóro féste.

Nell' udìr le lóro esclamazióni di giója, nel vedèr le lóro dánze ed un cérto licòr rósso, símile al *mays* (1) di cúi bévono copiosaménte

(1) Il *mays* è úna piánta cólla quále gl' Indiáni fánno úna bevánda gagliárda e salutáre; ne offeríscono al sóle néi giórni délle súe féste, e ne bévono dópo il sacrifício, sinchè síano ubbriáchi. *Védi* la Stória degl' *Incas*, tom. II, pag. 151.

pour fruit que le repentir, et que le mépris pour récompense.

La connoissance de ma faute en est la plus sévère punition. Abandonnée à l'amertume des remords, ensevelie sous le voile de la honte, je me tiens à l'écart; je crains que mon corps n'occupe trop de place : je voudrois le dérober à la lumière; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur est calme, nul son ne l'exhale; mais je suis toute à elle. Puis-je trop expier mon crime? Il étoit contre toi.

En vain depuis deux jours ces sauvages bienfaisans voudroient me faire partager la joie qui les transporte, je ne fais qu'en soupçonner la cause; mais quand elle me seroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes.

Leurs danses, leurs cris de joie, une liqueur rouge, semblable au *maïs* (1), dont ils boivent abondamment, leur empressement à

(1) Le *maïs* est une plante dont les Indiens font une boisson forte et salutaire; ils en présentent au soleil les jours de ses fêtes, et ils en boivent jusqu'à l'ivresse après le sacrifice. *Voyez* l'Histoire des *Incas*, tom. II, pag. 151.

et in sómma la lóro premúra di contemplàr il sóle per qualúnque párte póssano scoprírlo, non avréi dubitáto che quésto giórno festívo fósse consacráto all' ástro divíno, se il *cacique* facésse cóme gli áltri. Ma scórgo che in véce di partecipàr all' allegrézza comúne, il mío affánno è l'única súa inquietúdine; ónde il súo zélo è divenúto più rispettóso, più assíduo e piú sollécito.

Ha indovináto che la presénza contínua de' suói selvággj aggiungéva soggezióne álla mía afflizióne; mi ha liberáta da' lóro sguárdi incómodi, i suói son quási i sóli ch' ío ábbia da sostenére.

Lo crederésti, Aza cáro? Vi sóno moménti néi quáli mi piácciono quéste múte conversazióni; il brío de' suói ócchj mi rappresénta quéllo che splénde ne' tuói; vi tróvo quálche somigliánza che ingánna il mío cuóre. Ahi! quánto è passaggiéra l'illusióne! quánto durévoli al contrário le péne che le succédono! Non finiránno se non cólla mía víta, poichè vívo per te sólo.

contempler le soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'appercevoir, ne me laisseroient pas douter que cette réjouissance ne se fît en l'honneur de l'astre divin, si la conduite du *cacique* étoit conforme à celle des autres. Mais, loin de prendre part à la joie publique depuis la faute que j'ai commise, il n'en prend qu'à ma douleur; son zèle est plus respectueux, ses soins plus assidus, son attention plus pénétrante.

Il a deviné que la présence continuelle des sauvages de sa suite ajoutoit la contrainte à mon affliction; il m'a délivrée de leurs regards importuns, je n'ai presque plus que les siens à supporter.

Le croirois-tu, mon cher Aza? Il y a des momens où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets; le feu de ses yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vu dans les tiens; j'y trouve des rapports qui séduisent mon cœur. Hélas! que cette illusion est passagère, et que les regrets qui la suivent sont durables! Ils ne finiront qu'avec ma vie, puisque je ne vis que pour toi.

LÉTTERA VIII.

Quando un' oggétto è il sólo di tútti i nóstri pensiéri, Aza mío cáro, gli evénti non c'interéssano se non per la conformità che vi troviámo con ésso. Se tu non fóssi l'único scópo dell' ánima mía saréi ío passáta, cóme ho fátto póco innánzi, dall' orròr délla disperazióne álla speránza la più lusinghiéra? Il *cacique* avéva già tentáto più vólte indárno di fármi accostàr a quélla finéstra, che non míro più sénza spavénto. Sollecitáta finalménte di bel nuóvo, mi son lasciáta persuadèr d' andárvi. Quánto è státa rimuneráta la mia condescendénza!

Oh prodígio incomprensíbile! nel fármi guardàr per úna spécie di cánna foráta, égli mi ha fátto vedèr la terra in úna lontanánza tále, che sénza l'ajúto di quèl maraviglióso ordégno i miéi ócchj non avrébbero potúto arrivárvi.

Nel medésimo témpo mi ha fátto capìr con

LETTRE VIII.

Quand un seul objet réunit toutes nos pensées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéressent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le seul mobile de mon ame, aurois-je passé, comme je viens de faire, de l'horreur du désespoir à l'espérance la plus douce? Le *cacique* avoit déjà essayé plusieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus sans frémir. Enfin, pressée par de nouvelles instances, je m'y suis laissée conduire. Ah! mon cher Aza, que j'ai été bien récompensée de ma complaisance!

Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder à travers une espèce de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement où, sans le secours de cette merveilleuse machine, mes yeux n'auroient pu atteindre.

En même temps il m'a fait entendre par des

cérti ségni che comínciano ad éssermi famigliári, che andiámo a quélla térra, e che la di léi vísta éra l'única cagióne di quélle allégrezze che mi avévan párso un sacrifício fátto al sóle.

Felíce scopérta! La speránza, cóme un raggio di luce, ha portáto il seréno nell' íntimo del mío cuóre. Non pósso dubitáre che mi condúcano a quélla térra che mi hánno mostráta; è cósa evidénte ch' éssa è úna porzióne del túo império, poichè il sóle vi spárge i suói rággj divíni (1). Non sóno più schiáva déi crudéli Spagnuóli; chi potrébbe adúnque impedírmi di víver di nuóvo sótto le túe léggi?

Sì, Aza cáro, vádo à riunírmi álla più cára párte di me stéssa. Il mío amóre, la mía ragióne, le míe ardénti bráme, tútto menè assicúra. M'invólo nélle túe bráccia, un torrénte di giója inónda la mía ánima, il passáto sparísce; son finíte, ánzi dimenticáte tútte le míe péne, l'avveníre sólo mi óccupa; quésto è l'único mío béne.

(1) Gl' Indiáni non conoscévano il nóstro emisféro, e credévano che il sóle illuminásse solaménte la térra dei suói figliuóli.

signes qui commencent à me devenir familiers, que nous allons à cette terre, et que sa vue étoit l'unique objet des réjouissances que j'ai prises pour un sacrifice au soleil.

J'ai senti d'abord tout l'avantage de cette découverte ; l'espérance, comme un trait de lumière, a porté sa clarté jusqu'au fond de mon cœur. Il est certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir ; il est évident qu'elle est une portion de ton empire, puisque le soleil y répand ses rayons bienfaisans (1). Je ne suis plus dans les fers des cruels Espagnols. Qui pourroit donc m'empêcher de rentrer sous tes loix ?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raison, mes desirs, tout m'en assure. Je vole dans tes bras, un torrent de joie se répand dans mon ame, le passé s'évanouit, mes malheurs sont finis ; ils sont oubliés, l'avenir seul m'occupe, c'est mon unique bien.

(1) Les Indiens ne connoissoient pas notre hémisphère, et croyoient que le soleil n'éclairoit que la terre de ses enfans.

Aza, speránza mía càra, non ti ho perdúto, vedrò il tuò sembiánte, il tuói ábiti, la túa ómbra; tì amerò, telò dirò a te stésso. Quáli sóno i torménti a cúi úna tal felicità non ripári?

LÉTTERA IX.

Oh quánto ci pájono lúnghi, Aza cáro, i giórni, quándo viviámo in un' ansiósa aspettatíva! Il témpo, cóme ánche lo spázio, è soltánto conosciúto per i suói límiti. Le nóstre idée si confóndono e flúttuano incérte nell' uniformità del témpo, cóme fa la vísta nel vágo dell' ária. Se dágli oggétti véngono determináti i límiti déllo spázio, pármi che quélli del témpo lo síeno pariménte dálle nóstre speránze; e che s'ésse ci abbandónano, o che non síeno ben imprésse, non possiámo méglio distinguèr la duráta del témpo, che l'ária erránte néllo spázio.

Dall' istánte fatále délla nóstra separazióne, l'ánima ed il mío cuóre ugualménte oppréssi dálle sciagúre, érano sepólti in quéll' abbandóno

Aza, mon cher espoir, je ne t'ai pas perdu, je verrai ton visage, tes habits, ton ombre, je t'aimerai, je te le dirai à toi même. Est-il un tourment qu'un tel bonheur n'efface ?

LETTRE IX.

Que les jours sont longs, quand on les compte, mon cher Aza ! Le temps, ainsi que l'espace, n'est connu que par ses limites. Nos idées et notre vue se perdent également par la constante uniformité de l'un et de l'autre. Si les objets marquent les bornes de l'espace, il me semble que nos espérances marquent celles du temps ; et que si elles nous abandonnent, ou qu'elles ne soient pas sensiblement marquées, nous n'appercevons pas plus la durée du temps, que l'air qui remplit l'espace.

Depuis l'instant fatal de notre séparation, mon ame et mon cœur également flétris par l'infortune, restoient ensevelis dans cet abandon

totále, orróre délla natúra, immágine del núlla; i giórni scorrévano sénza che menè avvedéssi, nessúna speránza fissáva la mía attenzióne círca la lóro lunghézza: óra che la speránza ne ségna tútti gl' istánti, la lor duráta mi par infiníta, ed a póco a póco ricúpero quéi dúe tesóri inestimábili dell' ánima, cioè la páce e la facilità di pensáre.

Dachè la mía immaginazióne è apérta all' allegrézza, mílle pensiéri vi abbóndano con tánta rapidità, ch' éssa n'è faticáta. Várj progétti di piacéri e di felicità vi succédono l'úno all' áltro; le nuóve idée vi sóno facilménte accólte; ánzi vi tórnano, sénza ésser chiamáte, quélle che mi érano già passáte per la ménte, ma sénza fármi impressióne.

Da dúe giórni in quà, capísco mólte paróle délla língua del *cacique*, le quáli ío credéva ignoráre. Véro è che non son áltro che i nómi dégli oggétti, non esprímono i miéi pensiéri, e non mi palésano quélli dégli áltri; nientediméno mi somminístrano giá alcúni lúmi che mi érano necessárj.

total, horreur de la nature, image du néant; les jours s'écouloient sans que j'y prisse garde, aucun espoir ne fixoit mon attention sur leur longueur : à présent que l'espérance en marque tous les instans, leur durée me paroît infinie, et je goûte le plaisir, en recouvrant la tranquillité de mon esprit, de recouvrer la facilité de penser.

Depuis que mon imagination est ouverte à la joie, une foule de pensées qui s'y présentent l'occupent jusqu'à la fatiguer. Des projets de plaisirs et de bonheur s'y succèdent alternativement; les idées nouvelles y sont reçues avec facilité, celles mêmes dont je ne m'étois point apperçue, s'y retracent sans les chercher.

Depuis deux jours, j'entends plusieurs mots de la langue du *cacique*, que je ne croyois pas savoir. Ce ne sont encore que les noms des objets, ils n'expriment point mes pensées et ne me font point entendre celles des autres; cependant ils me fournissent déjà quelques éclaircissemens qui m'étoient nécessaires.

So che il *cacique* si chiáma *Deterville*, la nóstra cása fluttuánte, *Náve*, e la térra óve andiámo, *Franciá*.

Quést' último nóme mi ha súbito spaventáta : non mi ricórdo di avér mái udíto nominàr in quésto módo alcúna párte del túo régno; ma riflettèndo al número infiníto délle regióni che lo compóngono, e délle quáli mi sóno sfuggíti i nómi, quésto móto di timóre si è in bréve svaníto, éssendo incompatíbile cólla férma fidúcia che m'inspíra di contínuo la vísta del sóle? Nò, Aza, cáro, quést' ástro divíno non illúmina áltri fuorchè i suói figliuóli; il dubitárne solaménte, sarébbe un' impietà. Sóno sul púnto di rientràr sótto il túo império, sóno giúnta al moménto di vedérti, vólo nélle bráccia del mío béne.

La mía allegrézza è coronáta dálla dólce speránza di appagàr fra póco la mía gratitúdine vérso il benéfico *cacique* (1) che ci riunirà; égli da te colmáto d'onóre e di richézze,

(1) I *caciques* érano tributárj degl' *Incas*.

Je sais que le nom du *cacique* est *Déterville*, celui de notre maison flottante, *Vaisseau*, et celui de la terre où nous allons, *France*.

Ce dernier nom m'a d'abord effrayée : je ne me souviens pas d'avoir entendu nommer ainsi aucune contrée de ton royaume ; mais faisant réflexion au nombre infini de celles qui le composent, et dont les noms me sont échappés, ce mouvement de crainte s'est bientôt évanoui : pouvoit-il subsister long-temps avec la solide confiance que me donne sans cesse la vue du soleil ? Non, mon cher Aza, cet astre divin n'éclaire que ses enfans ; le seul doute me rendroit criminelle. Je vais rentrer sous ton empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de ma joie, la reconnoissance me prépare un plaisir délicieux ; tu combleras d'honneurs et de richesses le *cacique* (1) bienfaisant qui nous rendra l'un à l'autre ; il portera dans sa province le

(1) Les *caciques* étoient tributaires des *Incas*.

porterà néllà súa província la memória di Zilia: dal prémio eccitáta, si perfezionerà ancóra la súa virtù, e la súa felicità farà la túa glória.

Non può esprímersi quánt' égli sía atténto a compiacérmi in tútto : in cámbio di trattármi da schiáva, si dirébbe quási ch'égli sía il mío; próvo óra da lúi altrettánte condescendénze, quánte ío prováva contradizióni duránte la mía malattía : páre in sómma che non sía occupáto d'áltro che di me, délle míe inquietúdi, e de' miéi trattenim énti. Ricévo con minòr ripugnánza i suói servígj, dachè l'abitúdine e la riflessióne mi han fátto conóscere ch'ío m'éra ingannáta, intórno all'idolatría che gli attribuíva.

Non è però ch'égli non ripétta spésso, e quási néll' istéssa maniéra, le medésime dimostrazióni ch'ío stimáva ésser un cúlto; ma nel fárle, il suóno délla vóce, l'ária del súo vólto, mí persuádono che quésto è unicaménte úno schérzo naturále álla súa nazióne.

Comíncia a fármi pronunziàr distintaménte alcúne paróle délla súa língua; súbito che ho ridétto quéllo che mi díce : *sì, vi ámo,*

souvenir de Zilia : la récompense de sa vertu le rendra plus vertueux encore, et son bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut se comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi : loin de me traiter en esclave, il semble être le mien ; j'éprouve à présent autant de complaisances de sa part, que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie : occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amusemens, il paroît n'avoir plus d'autres soins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude et par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur sur l'idolatrie dont je le soupçonnois.

Ce n'est pas qu'il ne répète souvent à-peu-près les mêmes démonstrations que je prenois pour un culte ; mais le ton, l'air et la forme qu'il y emploie, me persuadent que ce n'est qu'un jeu, à l'usage de sa nation.

Il commence par me faire prononcer distinctement des mots de sa langue. Dès que j'ai répété après lui, *oui, je vous aime,* ou

ovvéro, *vi prométto d'ésser interaménte vóstra*, l'allegrézza spícca nel súo vólto, mi bácia le máni con ardóre, e con un' ária giulíva del tútto contrária al sério che accompágna il cúlto divíno.

Tranquílla intórno álla súa religióne, non la sóno totalménte círca il paése dal quále égli cáva la súa orígine. La súa favélla ed il súo vestiménto sóno così divérsi da' nóstri, che spésse vólte la mía fidúcia n'è agitáta. Cérte riflessióni spiacévoli véngono ad intorbidármi: di módo che flúttuo di contínuo fra il timóre e l'allegrézza.

Affaticáta dálla confusióne délle míe idée, ributáta dálle incertézze che mi crúcciano, ío avéva risólto di non dar più sfógo álla mía immaginazióne; ma cóme raffrenàr il móto di un' ánima príva d'ógni communicazióne, tútta rinchiúsa in sè stéssa, e che vién eccitáta a riflétter da interéssi così grávi? Non lo pósso, mío cáro Aza; cérco ad istruírmi con un' agitazióne che mi divóra, e mi tróvo di contínuo invólta nélle ténebre. Ben sapéva che la

bien, *je vous promets d'être à vous*, la joie se répand sur son visage, il me baise les mains avec transport et avec un air de gaîté tout contraire au sérieux qui accompagne le culte divin.

Tranquille sur sa religion, je ne le suis pas entièrement sur le pays d'où il tire son origine. Son langage et ses habillemens sont si différens des nôtres, que souvent ma confiance en est ébranlée. De fâcheuses réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chère espérance : je passe successivement de la crainte à la joie, et de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confusion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois résolu de ne plus penser ; mais comment ralentir le mouvement d'une ame privée de toute communication, qui n'agit que sur elle-même, et que de si grands intérêts excitent à réfléchir? Je ne le puis, mon cher Aza ; je cherche des lumières avec une agitation qui me dévore, et je me trouve sans cesse dans la plus profonde obscurité. Je savois que la privation

privazióne d' un sénso può ingannàr in cérti cási, ma scórgo con istupóre che l'úso de' miéi mi va precipitándo d'erróre in erróre. L'intelligénza dell' ánima procederébbe fórse dálla sciénza délle língue? Quánte fastidióse verità mi fa antivedèr l'infelíce mío státo! Ma scostátevi da me, infaústi preságj; approdiámo al lído. La lúce déi giórni miéi farà sparìr in un moménto le ténebre che mi circóndano.

LÉTTERA X.

Sóno finalménte giúnta, Aza cáro, a quésta térra, l'oggétto dei miéi desidérj, ma fin óra non vi védo núlla che mi annúnzj il conténto ch'ío speráva trovárci: tútto quéllo che si offerísce álla mía vísta, mi sorprénde, mi stúpefa, e null' áltro prodúce nélla mía ménte, che impressióni vághe ed úna perplessità stúpida, dálla quále non procúro neppúre di liberármi; i miéi sbáglj raffrénano i miéi giudízj, rimángo incérta, dúbito quási di ciò ch'ío véggo.

Uscíti dálla cása fluttuánte, siám entráti

d'un sens peut tromper à quelques égards, et je vois avec surprise que l'usage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des langues seroit-elle celle de l'ame? O cher Aza! que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuses vérités! Mais que ces tristes pensées s'éloignent de moi; nous touchons à la terre. La lumière de mes jours dissipera en un moment les ténèbres qui m'environnent.

LETTRE X.

Je suis enfin arrivée à cette terre, l'objet de mes desirs, mon cher Aza, mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis : tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me surprend, m'étonne et ne me laisse qu'une impression vague, une perplexité stupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer; mes erreurs répriment mes jugemens, je demeure incertaine, je doute presque de ce que je vois.

A peine étions-nous sortis de la maison

in úna città fabbricáta sul lído del máre. Il pópolo che ci seguíva in fólla, mi sémbra délla medésima nazióne del *cacique*, ma le cáse non hánno somigliánza verúna con quélle délle città del sóle : se quélle sóno superióri in bellézza per la richézza de' lor ornaménti, quéste lo sóno di mólto per i prodígj ch' ésse rinchiúdono.

Nell' entrár nélla cámera in cúi Deterville mi ha alloggiáta, il mío cuóre ha strabiliáto; ho vedúto da lúngi úna giovinétta vestíta da vérgine del sóle; le sóno córsa all' incóntro cólle bráccia apérte. Ma che maravíglia, Aza cáro, che maravíglia estréma di non incontràr che úna resisténza impenetrábile, óve ío vedéva úna figúra umána muóversi in úno spázio mólto ámpio!

Immóbile di stupóre, ío stáva fissándo gli ócchj sópra quell' ómbra, quándo Deterville mi ha fátto osservàr la súa própria figúra a cánto di quélla che occupáva tútta la mía attenzióne : ío lo toccáva, gli parláva e lo vedéva

flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la mer. Le peuple qui nous suivoit en foule, me paroît être de la même nation que le *cacique;* mais les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles des villes du soleil : si celles-là les surpassent en beauté par la richesse de leurs ornemens, celles-ci sont fort au-dessus par les prodiges dont elles sont remplies.

En entrant dans la chambre où Déterville m'a logée, mon cœur a tressailli; j'ai vu dans l'enfoncement une jeune personne habillée comme une vierge du soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle surprise, mon cher Aza, quelle surprise extrême de ne trouver qu'une résistance impénétrable, où je voyois une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immobile, les yeux attachés sur cette ombre, quand Déterville m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je

nel medésimo témpo mólto vicíno e mólto lontáno da me.

Quésti prodígj confóndono la ragióne, offúscano l'intellétto. Che idéa déve formársi dégli abitánti di quésto paése? Bisógna temérli ovvéro amárli? Per cérto non determinerò niénte círca quésto dúbbio.

Il *cacique* mi ha fátto compréndere che la figúra ch'ío vedéva éra la mía; ma quésto di che m'istruísce? Il prodígio n'è fors' égli minóre, cóme púre la mía confusióne e la mía ignoránza? Men' avvédo con rincresciménto, mío cáro Aza; i méno erudíti di quésto paése sóno più dótti di tútti i nóstri *amautas*.

Deterville mi ha dáto úna *china* (1) gióvine e mólto viváce; quésta è per me úna gran soddisfazióne di rivedèr persóne del mío sésso, e di ésserne servíta; parécchie áltre fánno a gára per esibírmi i lor servígj, ma la lóro presénza mi è piuttósto fastidiósa ch' útile, attéso che risvéglia i miéi timóri. Dal lóro

(1) Sérva o cameriéra.

le touchois, je lui parlois, et je le voyois en même temps fort près et fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raison, ils offusquent le jugement. Que faut-il penser des habitans de ce pays? Faut-il les craindre, faut-il les aimer? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus.

Le *cacique* m'a fait comprendre que la figure que je voyois étoit la mienne; mais de quoi cela m'instruit-il? Le prodige en est-il moins grand? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances? Je le vois avec douleur, mon cher Aza; les moins habiles de cette contrée sont plus savans que tous nos *amautas*.

Déterville m'a donné une *china* jeune et fort vive; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes et d'en être servie; plusieurs autres s'empressent à me rendre des soins, et j'aimerois autant qu'elles ne le fissent pas, leur présence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je

(1) Servante ou femme de chambre.

stupóre a considerármi, ben m'accórgo che non sóno státe in *Cuzco* (1). Tuttavía non pósso ancóra decíder assolutaménte di núlla, la mía ménte va sémpre fluttuándo in un máre d'incertézza; il mío cuóre sólo immóbile non bráma, non spéra e non aspétta se non quéll' único béne, sénza il quále non vi sarà mái nel móndo cósa che non gli sía torménto.

LÉTTERA XI.

Sebbén ho pósto, Aza cáro, ógni cúra per indagàr quàl sía la mía sórte, non ne ho maggiór contézza di quélla che ne avéva tre giórni fa. Dal póco che ho potúto osserváre, i selvággj di quésto paése non mi pájono men buóni ed umáni del *cacique;* cántano e bállano cóme se dovéssero giornalménte coltivàr térre (2). Se giudicássi dall' opposizióne de' lóro costúmi a quélli délla nóstra nazióne; ahimè! potréi ío immaginármi d'ésser ancóra nel túo

(1) Capitále del Perù.

(2) Le térre si coltivávano nel Perú in comúne, éd i giórni di quésto lavóro érano giórni d'allegrézza.

vois bien qu'elles n'ont point été à *Cuzco* (1). Cependant je ne puis encore juger de rien, mon esprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes; mon cœur seul inébranlable ne desire, n'espère et n'attend qu'un bonheur, sans lequel tout ne peut être que peines.

LETTRE XI.

Quoique j'aie pris tous les soins qui sont en mon pouvoir pour acquérir quelque lumière sur mon sort, mon cher Aza, je n'en suis pas mieux instruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que les sauvages de cette contrée paroissent aussi bons, aussi humains que le *cacique;* ils chantent et dansent, comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver (2). Si je m'en rapportois à l'opposition de leurs usages, à ceux de notre

(1) Capitale du Pérou.

(2) Les terres se cultivoient en commun au Pérou, et les jours de ce travail étoient des jours de réjouissance.

império? Ma quéllo che sostiéne la mía speránza, si è che mi ricórdo d'avèr udíto díre che túo augústo pádre ha conquistáto províncie mólto discóste, ed i cúi pópoli non avévano maggiòr relazióne co' nóstri : perchè non può quésta ésserne úna? Páre che il sóle si dilétti ad illuminárla; non l' ho mái vedúto nè più risplendénte, nè più púro, e mi abbandóno volentiéri álla fidúcia ch'égli m'inspíra; l'única mía inquietúdine è di sapére, quánto témpo vi vorrà per ésser interaménte al fátto de' nóstri interéssi, perciocchè è indubitáto, mío cáro Aza, che l'úso sólo délla língua del paése potrà istruírmi del véro, e terminàr le míe inquietúdini.

Procúro adúnque d'impararla, e mi preváglio di tútti i moménti néi quáli Detervílle mi láscia in libertà, per ésser istruíta dálla mía *china;* ma éssa mi è di póco ajúto, perchè non mi è possíbile di fárle inténder i miéi pensiéri, nè per conseguénza di entràr in alcún ragionaménto con ésso léi. I cénni del *cacique* mi sóno alcúne vólte più útili. L'úso

nation, je n'aurois plus d'espoir ; mais je me souviens que ton auguste père a soumis à son obéissance des provinces fort éloignées, et dont les peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres : pourquoi celle-ci n'en seroit-elle pas une ? Le soleil paroît se plaire à l'éclairer ; il est plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vu, et j'aime à me livrer à la confiance qu'il m'inspire : il ne me reste d'inquiétude que sur la longueur du temps qu'il faudra passer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait sur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le seul usage de la langue du pays pourra m'apprendre la vérité et finir mes inquiétudes.

Je ne laisse échapper aucune occasion de m'instruire, je profite de tous les momens où Déterville me laisse en liberté, pour prendre des leçons de ma *china*, c'est une foible ressource ; ne pouvant lui faire entendre mes pensées, je ne puis former aucun raisonnement avec elle. Les signes du *cacique* me sont quelquefois plus utiles. L'habitude nous

cenè ha fátto úna spécie di linguággio ch' esprime alméno le nóstre vóglie. Égli mi condússe jéri in úna cása, óve sénza quést' ajúto mi saréi governáta mólto mále.

Entrámmo in úna cámera più gránde e méglio ornáta di quélla in cúi ío ábito; vi éra adunáta mólta génte. Lo stupòr generále che dimostrárono nel vedérmi, mi dispiácque; le rísa eccessíve che mólte zitélle procurávano di sopprímere, e che ricominciávano ógni quàl vólta volgévan gliócchj vérso di me eccitárono nel mío ánimo un sentiménto così moléstο, che l'avréi stimáto un móto di vergógna, se mi fóssi credúta colpévole di quálche fállo; ónde infastidíta di star con ésse, ío éra per uscíre, allorchè un cénno di Deterville mi riténne.

Comprési súbito che avréi peccáto cóntro la decénza, se fóssi uscíta: non vólli far cósa verúna che potésse dar un giústo fondaménto al lor módo di procéder vérso di me; rimási dúnque, e ponéndo ógni mía attenziòne ad osservàr quélle fémine, credéi accorgérmi che lo stupóre délle úne e le rísa pungénti délle

en a fait une espèce de langage, qui nous sert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maison, où, sans cette intelligence, je me serois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande et plus ornée que celle que j'habite; beaucoup de monde y étoit assemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue, me déplut; les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer et qui recommençoient, lorsqu'elles levoient les yeux sur moi, excitèrent dans mon cœur un sentiment si fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, si je me fusse sentie coupable de quelque faute. Mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner sur mes pas, quand un signe de Déterville me retint.

Je compris que je commettrois une faute si je sortois, et je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit sans sujet; je restai donc, et portant toute mon attention sur ces femmes, je crus démêler que la singularité de mes habits causoit seule la

áltre, procedévano dálla singolarità de' miéi ábiti; compatíi la lóro debolézza di spírito, e non attési più ad áltro, che a persuadèr lóro col mío contégno, che la mía ánima non differíva tánto dálla lóro, quánto i miéi ábiti da' lor ornaménti.

Un' uómo che avréi stimáto un *Curacas* (1), se non fósse státo vestíto di néro, vénne a pigliármi per la máno con un' ária affábile, e mi condússe présso ad úna dónna di aspétto imperióso, la quále mi paréva la *Pallas* (2) del paése. Égli le dísse alcúne vóci che ho udíte pronunziàr mílle vólte da Deterville: *Oh quánto è bélla! Che bélli ócchi!....* Un' áltro soggiúnse: *Cérte grázie, úna statúra da nínfa....* Eccettuáte le dónne che non díssero núlla; tútti replicárono le medésime paróle; non ne so ancòr il significáto, ma esprímono certaménte idée graziòse; perchè, nel pronunziárle, il lor vólto éra sémpre ridénte.

(1) *Curacas* érano principétti; avévano il privilégio di portàr un' ábito símile a quéllo degl' *Incas*.

(2) Nóme genérico délle principésse.

surprise des unes et les ris offensans des autres; j'eus pitié de leur foiblesse ; je ne pensai plus qu'à leur persuader, par ma contenance, que mon ame ne différoit pas tant de la leur, que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurois pris pour un *Curacas* (1), s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, et me conduisit auprès d'une femme, qu'à son air fier je pris pour la *Pallas* (2) de la contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sais pour les avoir entendues prononcer mille fois à Déterville : *Qu'elle est belle ! Les beaux yeux !* ... Un autre homme lui répondit : *Des graces, une taille de nymphe !* . . . Hors les femmes qui ne dirent rien, tous répétèrent à-peu-près les mêmes mots ; je ne sais pas encore leur signification, mais ils expriment sûrement des idées agréables; car, en les prononçant, leur visage étoit toujours riant.

(1) Les *Curacas* étoient de petits souverains d'une contrée ; ils avoient le privilége de porter le même habit que les *Incas*.

(2) Nom générique des princesses.

Il *cacique* paréva sommaménte conténto di quéllo che si dicéva; e se talóra si scostáva da me per parlàr à qualchedúno, non mi perdéva per quésto di vísta, e co' suói cénni m' indicáva cóme dovéssi regolármi : dal cánto mío, l'osserváva con ógni attenzióne, per non peccàr cóntro i costúmi d'una nazióne così póco istruíta de' nóstri.

Non so, Aza cáro, se potrò fárti comprén-dere quánto mi ábbian párso straordinárie le maniére di quésti selvággj.

Hánno tánta vivacità, che le paróle non bastándo lóro per esprímersi, párlano col gésto, quánto col suóno délla vóce; la lóro agitazióne contínua mi ha fátto conóscere, quánto fóssero póco importánti quélle dimos-trazióni del *cacique*, che m' intrigávano tánto, e círca le quáli ho fátto tánte fálse conjettúre.

Baciò jéri le máni délla *Pallas*, cóme púre quélle di tútte le áltre dónne ed eziandío il vólto, il che ío non avéva ancòr vedúto : gli

Le *cacique* paroissoit extrêmement satisfait de ce que l'on disoit ; il se tint toujours à côté de moi, ou s'il s'en éloignoit pour parler à quelqu'un, ses yeux ne me perdoient pas de vue, et ses signes m'avertissoient de ce que je devois faire : de mon côté, j'étois fort attentive à l'observer, pour ne point blesser les usages d'une nation si peu instruite des nôtres.

Je ne sais, mon cher Aza, si je pourrai te faire comprendre combien les manières de ces sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité si impatiente, que les paroles ne leur suffisant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps, que par le son de leur voix ; ce que j'ai vu de leur agitation continuelle, m'a pleinement persuadée du peu d'importance des démonstrations du *cacique*, qui m'ont tant causé d'embarras, et sur lesquelles j'ai fait tant de fausses conjectures.

Il baisa hier les mains de la *Pallas*, et celles de toutes les autres femmes; il les baisa même au visage, ce que je n'avois pas encore vu :

uómini venívano ad abbracciárlo; chi lo pigliáva per úna máno, chi lo tiráva per il vestíto, e tútto quésto con úna prestézza di cúi non abbiám esémpio.

Se si giudicásse del lor ingégno dálla rapidità de' lóro gésti, sóno cérta che le nóstre espressióni compassáte, ed i sublími paragóni ch' esprímono tánto al naturále i nóstri téneri sentiménti ed i nóstri pensiéri affettuósi, parrébbero lóro insípidi; la nostr' ária séria e modésta sarébbe quì riputáta stupidità, e la gravità del nóstro portaménto, melensággine. Lo crederésti tu, Aza cáro? Non ostánte le lóro imperfezióni, se tu fóssi quì, la lor compagnía mi aggradirébbe. Una cert' affabilità spársa in tútte le lòr azióni, previéne a favòr lóro; e se l'ánimo mío fósse più tranquíllo, mi piacerébbe assái la diversità dégli oggétti che si offeríscono successivaménte a' miéi ócchj; ma siccóme han téco póca relazióne, mi divéntano insípidi, benchè nuóvi: in te sólo, ídolo cáro, è ripósta ógni mía felicità ed ógni mía contentézza.

les hommes venoient l'embrasser ; les uns le prenoient par une main, les autres le tiroient par son habit, et tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idée.

A juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes, je suis sûre que nos expressions mesurées, que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentimens et nos pensées affectueuses, leur paroîtroient insipides ; ils prendroient notre air sérieux et modeste pour de la stupidité, et la gravité de notre démarche pour un engourdissement. Le croirois-tu, mon cher Aza ? Malgré leurs imperfections, si tu étois ici, je me plairois avec eux. Un certain air d'affabilité répandu sur tout ce qu'ils font, les rend aimables ; et si mon ame étoit plus heureuse, je trouverois du plaisir dans la diversité des objets qui se présentent successivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi efface les agrémens de leur nouveauté : toi seul fais mon bien et mes plaisirs.

LÉTTERA XII.

Quanto témpo pérso, Aza mío cáro, poichè non ho potúto impiégarne un sol moménto néllа mía più gráta occupazióne ! Ho nulladiméno úna quantità di cóse straordinárie da fárti sapére; óra che pósso effettuárlo, vóglio informártene.

Il giórno dópo ch'ébbi fátto vísita álla *Pallas*, Deterville mi féce portàr un bellíssimo vestiménto áll' úso del paése. Aggiustáto che l'ébbe la *china* álla mía víta, mi féce avvicinàr a quell' ingegnóso ordégno che dóppia gli oggétti : quantúnque i suói effétti mi fóssero già nóti, non potéi far a méno di non ésser di bel nuóvo attónita, nel vedérmi cóme se fóssi státa di rimpétto a me stéssa.

Quésto nuóvo assettaménto non mi dispiácque; fórse avréi lasciáto il mío con rincresciménto, se non mi avésse fátta guardàr da per tútto con un' attenzióne incómoda.

Il *cacique* entrò néllа mía cámera, quándo

LETTRE XII.

J'AI passé bien du temps, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chère occupation; j'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la *Pallas*, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du pays. Après que ma petite *china* l'eut arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets : quoique je dusse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise, en me voyant comme si j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplut pas; peut-être je regretterois davantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder partout avec une attention incommode.

Le *cacique* entra dans ma chambre au

la *china* aggiungéva ancòr al mío acconciaménto alcúne minúzie; égli si fermò álla pórta, e ci guardò mólto témpo sénza parláre: éra talménte immérso ne' suói pensiéri, che si scansò per far luógo álla *china* che uscíva, e si ripóse néllo stésso luógo senz' accórgersene: ésso stáva esaminándomi da capo a piédi con un' attenzióne séria che m'intrigáva, benchè non ne sapéssi la cagióne.

Nientediméno per dimostrárgli la mía gratitúdine per i suói nuóvi favóri, gli pórsi la máno; e non poténdo esprímer i miéi sentiménti, credéi non potérgli dir cósa più gráta di alcúne paróle che si diléṭta di fármi ripéttere; ánzi procurái d'imitàr quèl suóno di vóce, col quále égli le profferísce.

Non so quàl effétto prodússero in quéll' istánte nell' ánimo súo; ma i súoi ócchj sfavillárono, il súo vólto s'accése, vénne al mío incóntro con un' ária agitáta, párve volèr pigliármi nélle súe bráccia; póscia fermándosi in un trátto, mi strínse forteménte la máno,

moment que la jeune fille ajoutoit encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte et nous regarda longtemps sans parler : sa rêverie étoit si profonde, qu'il se détourna pour laisser sortir la *china*, et se remit à sa place sans s'en appercevoir : les yeux attachés sur moi, il parcouroit toute ma personne avec une attention sérieuse dont j'étois embarrassée, sans en savoir la raison.

Cependant, afin de lui marquer ma reconnoissance pour ses nouveaux bienfaits, je lui tendis la main ; et ne pouvant exprimer mes sentimens, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il se plaît à me faire répéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne sais quel effet ils firent dans ce moment-là sur lui ; mais ses yeux s'animèrent, son visage s'enflamma, il vint à moi d'un air agité, il parut vouloir me prendre dans ses bras ; puis s'arrêtant tout-à-coup, il me serra fortement la main, en prononçant d'une voix émue :

pronunziándo con úna vóce commóssa : Nò...., il rispétto.... la súa virtù.... e molte áltre paróle che non capísco méglio, índi córse a gettársi sóvra la súa sédia dall' áltra párte délla cámera, óve rimase col cápo appoggiáto tra le súe máni in átto d'úno che sta imméerso in un cordóglio profóndo.

Il súo státo mi afflísse, e non dubitándo di avérgli cagionáto quálche péna; mi avvicinái ad ésso lúi per dimostrárgliene il mío pentiménto; ma mi rispínse con un leggièr móto di máno sénza guardármi, ónde non ardíi più dírgli niénte : ío stáva dúnque pensósa e mólto intrigáta, quándo la servitù entrò per portárci da mangiáre; égli si rizzò, ci mettémmo a távola, e mangiámmo insiéme cóme al sólito, regnáva però ancóra nel súo vólto languidétto úna liéve maninconía, résto del súo affánno; ma non avéva nè minòr bontà, nè minòr piacevolézza : tútto quésto mi par incomprensíbile.

Io non ardíva mirárlo, nè prevalérmi déi cénni fra nói usitáti in véce di conversazióne,

Non. . . . . le respect. . . . . sa vertu. . . . . et plusieurs autres mots que je n'entends pas mieux, et puis il courut se jeter sur son siége à l'autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans ses mains avec tous les signes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de son état, ne doutant pas que je ne lui eusse causé quelque peine; je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir; mais il me repoussa doucement sans me regarder, et je n'osai plus lui rien dire : j'étois dans le plus grand embarras, quand les domestiques entrèrent pour nous apporter à manger; il se leva, nous mangeâmes ensemble à la manière accoutumée, sans qu'il parût d'autre suite à sa douleur qu'un peu de tristesse; mais il n'en avoit ni moins de bonté, ni moins de douceur : tout cela me paroît inconcevable.

Je n'osois lever les yeux sur lui, ni me servir des signes qui ordinairement nous tenoient

nondiméno cóme l'óra del nóstro pásto éra di mólto anticipáta, gli diédi da conóscere che quésto mi paréva straordinário. Tútto quéllo che comprési dálla súa rispósta, fu che stavámo per cangiàr dimóra. Infátti, il *cacique*, dópo ésser uscíto e rientráto parécchie vólte, vénne a pigliármi per la máno; mi lasciái condúrre, pensándo sémpre a quéllo ch' éra successo, e se il cangiaménto del luógo non ne fósse un' effétto.

Quándo fúmmo uscíti dall' última pórta délla cása, Deterville mi ajutò a far un pásso altétto, dópo il quále mi trovái in un camerino, in cúi non si può camináre, nè star in piédi sénza incómmodo, ma óve sedémmo comodissimaménte il *cacique*, la *china* ed ío; quésto picciol luógo éra addobbáto con elegánza: úna finéstra l'illumináva da ógni párte sufficienteménte.

Méntre ío lo consideráva con istupóre, e che m'ingegnáva d'indovinàr per quàl motívo Deterville ci rinchiudésse in un lúogo così

lieu d'entretien; cependant nous mangions dans un temps si différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise. Tout ce que je compris à sa réponse, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le *cacique*, après être sorti et rentré plusieurs fois, vint me prendre par la main; je me laissai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit passé, et en cherchant à démêler si le changement de lieu n'en étoit pas une suite.

A peine eûmes-nous passé la dernière porte de la maison, qu'il m'aida à monter un pas assez haut, et je me trouvai dans une petite chambre, où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité, où il n'y a pas assez d'espace pour marcher, mais où nous fûmes assis fort à l'aise, le *cacique*, la *china* et moi; ce petit endroit est agréablement meublé: une fenêtre de chaque côté l'éclaire suffisamment.

Tandis que je le considérois avec surprise, et que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit si étroitement: ô mon cher

strétto : oh Aza cáro ! i prodígj sóno pur famigliári in quésto paése ! Sentíi quélla máchina o sía capánna, non so cóme chiamárla, la sentíi muóversi e cangiàr síto : mi rammentái súbito la cása fluttuánte, e già freméva di paúra ; ma il *cacique*, atténto álle mínime míe inquietúdini, mi rassicurò col fármi vedèr per úna finéstra, che quélla máchina sospésa assái vicíno a térra, si muovéva per mézzo d'un secréto che non capísco.

Deterville mi mostrò pariménte alcúni *hamas* (1) di úna spécie incógnita nel Perù, i quáli caminávano avánti nói, e tirávano diétro di lóro la capánna rotolánte.

Vi vuóle, oh lúme de' giórni miéi, un' ingégno più che umáno per inventàr cóse tánto útili e così singolári ; ma bisógna altresì che vi síano in quésta naziòne gran difétti che scémino la súa poténza, poichè non signoréggia tútto l'univérso.

Sóno quáttro giórni che rinchiúsi in quésta

(1) Nóme genérico délle béstie.

Aza ! que les prodiges sont familiers dans ce pays ! Je sentis cette machine ou cabane, je ne sais comment la nommer, je la sentis se mouvoir et changer de place : ce mouvement me fit penser à la maison flottante, la frayeur me saisit; le *cacique*, attentif à mes moindres inquiétudes, me rassura en me faisant voir par une des fenêtres, que cette machine, suspendue assez près de la terre, se mouvoit par un secret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit aussi voir que plusieurs *hamas* (1) d'une espèce qui nous est inconnue, marchoient devant nous, et nous traînoient après eux.

Il faut, ô lumière de mes jours ! un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles et si singulières; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette nation quelques grands défauts qui modèrent sa puissance, puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde entier.

Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette

(1) Nom générique des bêtes.

maravigliósa máchina, non ne usciámo se non la nótte per ristorárci nel prímo luógo che s'incóntra, e non la láscio mái sénza dispiacére. Telò confésso, Aza cáro, non ostánte la mía inquietúdine amorósa, ho prováto duránte quésto viággio piacéri che mi érano sconosciúti. Alleváta nel témpio d'all'étà mía più ténera, non conoscéva le vaghézze dell' univérso : che pérdita avréi fátta!

Non évvi dúbbio, Aza cáro, che vi sía nélle ópere délla natúra un non so che di soáve e d'améno, inimitábile all' árte la più industriósa. Quéllo che ho osserváto néi prodígj inventáti dágli uómini, non ha mái prodótto in me l'ammirazióne che m'inspíra lo spettácolo dell' univérso. Il mío ánimo scórre quélle campágne imménse che váriano, e si rinnóvano ad ógni moménto al nóstro aspétto cólla stéssa velocità con cúi le attraversiámo.

Mílle oggétti altrettánto divérsi quánto améni, si offeríscono di contínuo all' ócchio, che in un trátto li véde, li compréndе, e vi ripósa deliziosaménte. Si créde allóra che la

merveilleuse machine, nous n'en sortons que la nuit pour reprendre du repos dans la première habitation qui se rencontre, et je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai goûté pendant ce voyage des plaisirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoissois pas les beautés de l'univers : quel bien j'aurois perdu !

Il faut, ô l'ami de mon cœur ! que la nature ait placé dans ses ouvrages un attrait inconnu, que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vu des prodiges inventés par les hommes, ne m'a point causé le ravissement que j'éprouve dans l'admiration de l'univers. Les campagnes immenses qui se changent et se renouvellent sans cesse, emportent mon ame avec autant de rapidité que nous les traversons.

Les yeux parcourent, embrassent et se reposent tout à-la-fois sur une infinité d'objets aussi variés qu'agréables. On croit ne trouver des bornes à sa vue que celles du monde

vísta non ábbia áltri límiti che quélli di tútta la térra. Quést' erróre ci lusínga, ci dà un' idéa così álta délla nóstra própria grandézza, che ci rénde in quálche módo partécipi dégli attribúti del creatóre di tánte meravíglie.

Sul fíne d'un giórno seréno, il ciélo offerísce álla vísta immágini tánto pompóse e magnífiche, che súperano di gran lúnga quélle délla térra.

Da úna párte, cérte núvole trasparénti, adunáte all' intórno del sóle tramontánte, pájono mónti d'ómbre e di lúce, la di cúi maestósa confusióne rapísce lo spettatóre fuòr di lúi stésso; dall' áltra, un' ástro méno risplendénte spúnta, ricéve e spárge un lúme méno viváce sóvra gli oggétti, che perdéndo la lór attività per l'assénza del sóle, non fánno più impressióne ne' nóstri sénsi, fuorchè in un módo soáve, pacífico ed interaménte armónico col silénzio che régna sóvra la térra. Allóra rientrándo in nói stéssi, úna cálma deliziósa pénetra nell' ánimo nóstro, godiámo l'univérso, cóme se lo possedéssimo sóli, non

entier. Cette erreur nous flatte, elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, et semble nous rapprocher du créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le ciel présente des images, dont la pompe et la magnificence surpassent de beaucoup celles de la terre.

D'un côté, des nues transparentes, assemblées autour du soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombres et de lumière, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes; de l'autre, un astre moins brillant s'élève, reçoit et répand une lumière moins vive sur les objets, qui, perdant leur activité par l'absence du soleil, ne frappent plus nos sens que d'une manière douce, paisible et parfaitement harmonique avec le silence qui règne sur la terre. Alors revenant à nous-mêmes, un calme délicieux pénètre dans notre ame, nous jouissons de l'univers, comme le possédant seuls, nous

vi vediámo cos' alcúna che non ci apparténga; úna dólce serenità c'indúce a far riflessióni dilettévoli, dálle quáli, úno che n'è occupáto, non si distácca mái se non súo malgrádo, e soltánto per la dúra necessità di rinchiúdersi nélle insensáte prigióni, che gli uómini si sóno fabbricáte, e che non ostánte tútta la lor indústria, saránno sémpre sprezzévoli, paragonáte cólle ópere délla natúra.

Il *cacique* si è compiacciúto di fármi uscìr ógni giórno dálla nóstra móbile casétta, per lasciármi contemplàr a bel ágio ciò ch'ío ammiráva con tánta soddisfazióne.

Se le bellézze del ciélo e délla térra ci abbágliano tánto cólla lóro magnificénza, quélle délle sélve, più sémplici e lusinghiére, non inspírano nè minòr piacére, nè minóre stupóre.

Quánto sóno deliziióse le sélve, Aza mío cáro! Nell' entrárvi, un dilétto universále si spárge in tútti i nóstri sénsi, e ne confónde l'úso; si créde vedèr il frésco príma di sentírlo; le divérse mescolánze délle fóglie témperano il lúme che le pénetra, e pájono

n'y voyons rien qui ne nous appartienne; une sérénité douce nous conduit à des réflexions agréables ; et si quelques regrets viennent les troubler, ils ne naissent que de la nécessité de s'arracher à cette douce rêverie, pour nous renfermer dans les folles prisons que les hommes se sont faites, et que toute leur industrie ne pourra jamais rendre que méprisables, en les comparant aux ouvrages de la nature.

Le *cacique* a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante, pour me laisser contempler à loisir ce qu'il me voyoit admirer avec tant de satisfaction.

Si les beautés du ciel et de la terre ont un attrait si puissant sur notre ame, celles des forêts, plus simples et plus touchantes, ne m'ont causé ni moins de plaisir, ni moins d'étonnement.

Que les bois sont délicieux, mon cher Aza ! En y entrant, un charme universel se répand sur tous les sens et confond leur usage ; on croit voir la fraîcheur avant de la sentir; les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre, et

insinuársi nel sentiménto, nel medésimo témpo che giúngono ágli ócchj.

Si respíra un cert' odóre soáve ma indeterminato, dal quále non si discérne quási, se l'odoráto sía più lunsigáto ovvéro il paláto (1); l'ária pariménte, benchè impercettíbile, comúnica a tútto il nostro indivíduo úna voluttà púra, che ci dà, per così díre, un sénso di più, sénza che possiámo determinárne l'órgano.

Oh Aza cáro, che piacéri! Se fóssero accompagnáti da quéllo di vedérti! Quánte vólte ho ío bramáto di godérli téco! Testimónio de' miéi più íntimi pensiéri, avrésti trováto néi sentiménti del mío cuóre delízie ánche superióri álle vaghézze dell' univérso.

LÉTTERA XIII.

Éccomi finalménte, Aza mío cáro, in úna città nomináta Parígi, quésta è la méta del

(1) Ho stimáto, dópo avèr pesáto con ógni stúdio quésta fráse oscurétta, che il términe francése *goût*, débba significàr in quésta occasióne *paláto*; ed infátti gli odóri fánno impressióne sóvra il paláto, cóme sul odoráto, avéndo quésti dúe sénsi un' íntima comunicazióne l'úno coll' áltro.

semblent frapper le sentiment aussitôt que les yeux.

Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût (1) ou l'odorat; l'air même, sans être apperçu, porte dans tout notre être une volupté pure, qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe.

O mon cher Aza! que ta présence embelliroit des plaisirs si purs! que j'ai desiré de les partager avec toi! Témoin de mes tendres pensées, je t'aurois fait trouver dans les sentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que ceux des beautés de l'univers.

LETTRE XIII.

Me voici enfin, mon cher Aza, dans une ville nommée Paris, c'est le terme de notre

(1) J'ai cru, après avoir bien réfléchi sur cette phrase, que le terme *goût* devoit signifier ici *palais*; en effet, les odeurs agissent sur le palais, comme sur l'odorat, ces deux sens ayant une intime communication l'un avec l'autre.

nóstro viággio; ma, secóndo le apparénze, non sarà quélla délle míe inquietúdini.

Dachè son giúnta, più atténta che mái ad osservàr quánto avviéne, le míe scopérte non prodúcono áltro che torménto, e mi predícono soltánto sventúre; il mínimo de' miéi desidérj curiósi va cercándo la túa immágine in tútti gli oggétti che si offeríscono álla mía vísta; ma, áhi lássa! non ven'è alcúno, Aza cáro, che melà rappreşénti. Il témpo che vi vuóle per attraversàr quésta città, ed il gran número d'abitánti di cúi son riempíte le stráde, fánno congetturáre ch'éssa conténga maggiòr número di génte, che non ne potrébbero contenèr dúe o tre de' nóstri territórj.

Le meravíglie di Parígi mi ramméntano quélle che mi sóno státe raccontáte di *Quito;* paragóno alcúne vólte quéste dúe città cospícue, cercándo fra ésse quálche conformità; ma che differénza!

Quésta contiéne pónti, fiúmi, álberi, campágne, di módo ch'éssa mi par piuttósto un móndo intéro, che úna stánza particoláre.

voyage; mais, selon les apparences, ce ne sera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je suis arrivée, plus attentive que jamais sur tout ce qui se passe, mes découvertes ne produisent que du tourment, et ne me présagent que des malheurs : je trouve ton idée dans le moindre de mes desirs curieux, et je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vue. Autant que j'en puis juger par le temps que nous avons employé à traverser cette ville, et par le grand nombre d'habitans dont les rues sont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient rassembler deux ou trois de nos contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de *Quito*; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande ville; mais, hélas! quelle différence!

Celle-ci contient des ponts, des rivières, des arbres, des campagnes; elle me paroît un univers plutôt qu'une habitation particulière.

Tenteréi indárno di dárti un' idéa délle cáse ; ésse sóno di un' altézza cosí smisuráta, ch'è più fácile di crédere che la natúra le ábbia prodótte, quáli sóno, che di compréndere cóme gli uómini ábbian potúto costrúirle.

Cottésta è la città in cúi la famíglia del *cacique* fà la súa residénza. La cása nélla quále égli ábita, è quási altrettánto magnífica, quánto quélla del sóle ; le suppeléttili ed alcúni luóghi délle paréti, sóno d'óro, il rimanénte è ornáto di un tessúto de' più béi colóri, rappresentánti assái béne le bellézze délla natúra.

Giúnti che fúmmo, Deterville mi féce intèndere che mi conducéva nélla caméra di súa mádre ; la trovámmo mézzo coricáta sópra un létto quási délla medésima fórma di quéllo degl' *Incas*, e déllo stésso metállo (1). Dópo avèr pórso la máno al *cacique* che la baciò, prostráto quási síno a térra, éssa l'abbracciò,

(1) I létti, le sédie e le távole degl' *Incas* érano d'óro massíccio.

J'essaierois en vain de te donner une idée juste de la hauteur des maisons; elles sont si prodigieusement élevées, qu'il est plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles sont, que de comprendre comment des hommes ont pu les construire.

C'est ici que la famille du *cacique* fait sa résidence. La maison qu'elle habite est presque aussi magnifique que celle du soleil; les meubles et quelques endroits des murs sont d'or; le reste est orné d'un tissu varié des plus belles couleurs qui représentent assez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduisoit dans la chambre de sa mère. Nous la trouvâmes à demi-couchée sur un lit à-peu-près de la même forme que celui des *Incas*, et de même métal (1). Après avoir présenté sa main au *cacique*, qui la baisa en se prosternant presque jusqu'à terre, elle

(1) Les lits, les chaises, les tables des *Incas* étoient d'or massif.

ma con ùna bontà così frédda, un' allegrézza così compósta, che se non fóssi státa prevenúta, non avréi in quéll' accogliénza riconósciúto úna mádre.

Dópo éssersi trattenúti un moménto, il *cacique* mi féce avvicináre; éssa mi diéde un' occhiáta sdegnósa, e sénza rispónder a quéllo che súo fíglio le dicéva, continuò ad avvólger graveménte álle súe díta un cordoncíno che pendéva ad un pezzétto d'óro.

Deterville ci lasciò per andàr all' incóntro d'un' uómo di álta statúra e di bel gárbo, che avéva fátto alcúni pássi vérso di lúi; égli l'abbracciò, cóme púre un'áltra dónna ch'éra occupáta ad un lavóro símile a quéllo délla *Pallas*.

Súbito che il *cacique* compárve in quélla cámera, úna zitélla quási délla mía età vi accórse; quésta lo seguíva con úna premúra tímida e fácile da scórgere. L'allegrézza spiccáva nel súo vólto, sénza scacciárne un non so che di manincónico e d' interessánte. Deterville l'abbracciò l'última, ma con úna tenerézza così sincéra, che il mío cuóre ne fu commósso.

l'embrassa, mais avec une bonté si froide, une joie si contrainte, que si je n'eusse été avertie, je n'aurois pas reconnu les sentimens de la nature dans les caresses de cette mère.

Après s'être entretenus un moment, le *cacique* me fit approcher; elle jeta sur moi un regard dédaigneux, et sans répondre à ce que son fils lui disoit, elle continua d'entourer gravement ses doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine, qui avoit fait quelques pas vers lui; il l'embrassa, aussi bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même manière que la *Pallas*.

Dès que le *cacique* parut dans cette chambre, une jeune fille à-peu-près de mon âge accourut; elle le suivoit avec un empressement timide qui étoit remarquable. La joie éclatoit sur son visage, sans en bannir un fond de tristesse intéressant. Déterville l'embrassa la dernière, mais avec une tendresse si naturelle, que mon cœur s'en émut. Hélas! mon cher

Ahi ! quàl sarébbe, Aza mío cáro, la nóstra contentézza, se dópo tánte procélle la sórte ci riunísse pariménte !

Duránte quésto témpo, ío éra rimása apprésso la *Pallas* (1) per conveniénza; non ardíva allontanármene, nè mirárla in fáccia. Cérti sguárdi sevéri ch'éssa mi lanciáva di quándo in quándo, m'intimorívano tálmente, ed in tánta soggezióne mi tenévano che la mía ménte stéssa ne rimanéva, per così díre, oppréssa e príva délla facoltà di pensáre.

Finalménte la zitélla, cóme se avésse indovináto la mía nója, dópo avèr lasciáto Detervílle, vénne a pigliármi per la máno, e mi condússe vicíno ad úna finéstra, óve ci mettémmo a sedére. Benchè non capíssi núlla di quéllo ch' éssa mi dicéva, i suói ócchj amorévoli mi tenévano il linguággio déi cuóri affettuósi, e m'inspirávano fidúcia ed amicízia, ónde mi sarébbe státo cáro di spiegárle i miéi sentiménti; ma non poténdomi esprímer secóndo i miéi desidérj, pronunziái quánto ío sapéva délla súa língua.

(1) Le zitélle, benchè del sángue reále, avévano un gran rispétto per le dónne maritáte.

Aza, quels seroient nos transports, si après tant de malheurs le sort nous réunissoit !

Pendant ce temps, j'étois restée auprès de la *Pallas* par respect (1); je n'osois m'en éloigner, ni lever les yeux sur elle. Quelques regards sévères qu'elle jetoit de temps en temps sur moi, achevoient de m'intimider, et me donnoient une contrainte qui gênoit jusqu'à mes pensées.

Enfin, comme si la jeune fille eut deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main et me conduisit près d'une fenêtre où nous nous assîmes. Quoique je n'entendisse rien de ce qu'elle me disoit, ses yeux pleins de bonté me parloient le langage universel des cœurs bienfaisans ; ils m'inspiroient la confiance et l'amitié : j'aurois voulu lui témoigner mes sentimens; mais ne pouvant m'exprimer selon mes desirs, je prononçai tout ce que je savois de sa langue.

(1) Les filles, quoique du sang royal, portoient un grand respect aux femmes mariées.

Élla ne sorríse più d'úna vólta, guardándo Deterville con un' ária scáltra e piacévole. Io mi dilettáva in quésta spécie di conversazióne, quándo la *Pallas* pronunziò alcúne paróle ad álta vóce, fissándo la zitélla che abbassò súbito gli ócchj, rispínse la mía máno che tenéva nélle súe, e non mi guardò più.

Un moménto dópo, entrò úna dónna attempáta, e di úna fisonomía rúvida, si accostò álla *Pallas*, vénne póscia a préndermi per il bráccio, mi condússe quási mío malgrádo in úna cámera nel più álto délla cása, e mi lasciò colà solétta.

Ancorchè quésto moménto non fósse in se stésso il più infelíce délla mía vita, non è státo, Aza cáro, úno déi méno fastidiósi. Io speráva, finíto il mío viággio, di trovàr quálche solliévo álle míe inquietúdini, e che la famíglia del *cacique* mi avrébbe continuáto i buóni trattaménti ch'ío avéva da lúi ricevúti. La fredd' accogliénza délla *Pallas*, il cangiaménto subitáneo délle maniére délla zitélla, l'asprézza di quélla dónna che mi avéva svélta da un luógo,

Elle en sourit plus d'une fois, en regardant Déterville d'un air fin et doux. Je trouvois du plaisir dans cette espèce d'entretien, quand la *Pallas* prononça quelques paroles assez haut, en regardant la jeune fille qui baissa les yeux, repoussa ma main qu'elle tenoit dans les siennes, et ne me regarda plus.

A quelque temps de-là, une vieille femme d'une physionomie farouche entra, s'approcha de la *Pallas*, vint ensuite me prendre par le bras, me conduisit presque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maison, et m'y laissa seule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux. J'attendois de la fin de mon voyage quelques soulagemens à mes inquiétudes; je comptois du moins trouver dans la famille du *cacique*, les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid accueil de la *Pallas*, le changement subit des manières de la jeune fille, la rudesse de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois

óve m'importáva di stáre, l'inattenzióne di Deterville che non si éra oppósto álla spécie di violénza che mi éra státa fátta; in sómma, tútte le circostánze di cúi un' ánima sventuráta s'ingégna di esacerbàr le súe péne, si offerírono ad un trátto sótto i più funésti aspétti; ío mi stimáva abbandonáta da ognúno, deploráva la mía sórte infelíce, quándo vídi entràr la mía *china*.

In tal disposizióne, la súa vísta mi rallegrò; córsi al súo incóntro, l'abbracciái cólle lágrime ágli ócchj; éssa ne fu commóssa, ed a me fù cáro di vedérla intenerire. Quándo ci crediám ridótti álla pietà di nói stéssi, quélla dégli áltri ci è mólto preziósa. Le dimostrazióni affettuóse di quésta giovinétta alleggerírono il mío cordóglio; ío le raccontáva le míe péne, cóme se avésse potúto rispóndervi: le súe lágrime mi penetrávano il cuóre, le míe continuávano a scórrere, ma diventávano insensibilménte méno amáre.

Io speráva ancór di vedèr Deterville all'óra

intérêt de rester, l'inattention de Déterville qui ne s'étoit point opposé à l'espèce de violence qu'on m'avoit faite ; enfin, toutes les circonstances dont une ame malheureuse sait augmenter ses peines, se présentèrent à la fois sous les plus tristes aspects ; je me croyois abandonnée de tout le monde, je déplorois amèrement mon affreuse destinée, quand je vis entrer ma *china*.

Dans la situation où j'étois, sa vue me parut un bonheur ; je courus à elle, je l'embrassai en versant des larmes ; elle en fut touchée, son attendrissement me fut cher. Quand on se croit réduit à la pitié de soi-même, celle des autres nous est bien précieuse. Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine ; je lui comptois mes chagrins, comme si elle eût pu m'entendre ; je lui faisois mille questions, comme si elle eût pu y répondre : ses larmes parloient à mon cœur, les miennes continuoient à couler, mais elles avoient moins d'amertume.

J'espérois encore de revoir Déterville à

délla céna; ma mi fù portáto da mangiáre, e non lo vídi. Dachè ti ho pérso, ídolo mío cáro, quésto *cacique* è státa l'única persóna dálla quále ío ábbia ricevúto consolazióni nélle míe péne; l'abitúdine di vedérlo si è cangiáta in necessità : la súa assénza raddoppiò la mía afflizióne; dópo avérlo aspettáto in váno, mi coricái; ma il sónno non avéva ancòr fátto cessàr le míe lágrime, quándo lo vídi entràr nélla mía cámera, seguíto dálla zitélla, il di cúi precipitóso disdégno mi éra státo così sensíbile. Éssa si gettò sul mío létto, e con mílle carézze paréva che volésse riparàr il cattívo trattaménto ch'ío avéva da éssa léi ricevúto.

Il *cacique* si póse a sedèr a cánto del mío létto; égli dimostráva altrettánto piacére nel rivedérmi, quánto ío ne prováva di non ésserne abbandonáta; si parlávano guardándomi, e mi colmávano délle più ténere dimostrazióni d'affétto.

A póco a póco la lóro conversazióne divénne più séria. Benchè ío non potéssi capírla, mi éra fácile di giudicáre ch'éra inspiráta dálla fidúcia e dall' amicízia; ío teméva d'interrómperli;

l'heure du repas ; mais on me servit à manger, et je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chère idole de mon cœur, ce *cacique* est le seul humain qui ait eu pour moi de la bonté sans interruption; l'habitude de le voir s'est tournée en besoin. Son absence redoubla ma tristesse : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le sommeil n'avoit point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, suivi de la jeune personne dont le brusque dédain m'avoit été si sensible. Elle se jeta sur mon lit, et, par mille caresses, elle sembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le *cacique* s'assit à côté du lit ; il paroissoit avoir autant de plaisir à me revoir, que j'en sentois de n'en être point abandonnée ; ils se parloient en me regardant, et m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'étoit aisé de juger qu'ils étoient fondés sur la confiance et l'amitié ; je me gardai bien de les

ma vólti che si fúrono vérso di me, pregái il *cacique* di spiegármi quéllo che mi avéva párso più straordinário dópo il mío arrívo.

Quéllo che comprési dálle súe rispóste, fù che la zitélla ch'ío vedéva, si chiamáva Celína, ed éra súa sorélla; che l'uómo d'álta statúra ch'ío avéva vedúto nélla cámera délla *Pallas*, éra súo fratéllo primogénito, e l'áltra dónna gióvine, móglie di quésto súo fratéllo.

Celína mi fu più cára, allorchè séppi ch'éra sorélla del *cacique*; la compagnía dell' úno e dell' áltra mi gradíva tánto, che non mi accórsi che spuntáva il giórno príma che sen' andássero.

Dópo la lor partènza, ho passáto il rimanénte del témpo destináto al ripóso, a trattenérmi téco; quésto è l'único mío ristóro e tútta la mía giója: tu séi il sólo, ánima mía cára, a cúi svélo il mío cuóre; tu sarái per sémpre il sólo depositário de' miéi segréti, del mío ténero affétto e de' miéi sentiménti.

interrompre ; mais sitôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du *cacique* des éclaircissemens sur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ses réponses, fut que la jeune fille que je voyois se nommoit Céline, qu'elle étoit sa sœur; que le grand homme que j'avois vu dans la chambre de la *Pallas*, étoit son frère aîné, et l'autre jeune femme, l'épouse de ce frère.

Céline me devint plus chère, en apprenant qu'elle étoit sœur du *cacique;* la compagnie de l'un et de l'autre m'étoit si agréable, que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittassent.

Après leur départ, j'ai passé le reste du temps destiné au repos, à m'entretenir avec toi; c'est tout mon bien, c'est toute ma joie : c'est à toi seul, chère ame de mes pensées, que je développe mon cœur; tu seras à jamais le seul dépositaire de mes secrets, de ma tendresse et de mes sentimens.

LÉTTERA XIV.

S'io non continuássi, Aza mío cáro, a privármi del sónno per scríverti, non goderéi piú quésti dólci moménti, néi quáli ío vívo per te sólo. Mi han fátto ripigliàr i miéi ábiti da vérgine, e véngo costrétta di stàr tútto il giórno in úna cámera piéna di génte, che si cángia e si rinnóva ad ógni moménto, sénza quási diminuíre.

Quésta distrazióne involontária mi svélle spésso da' miéi deliziósi pensiéri; ma se vién sopíta quálche vólta l'attenzión víva che unísce di contínuo l'ánima mía álla túa, non tárda ad ésser risvegliáta dal contrásto che vi è fra le túe perfezióni ed i difétti di tútti quélli che mi circóndano.

Néi divérsi paési che ho scórsi, non ho vedúto selvággj d'úna famigliarità così orgogliósa, cóme quésti. Ossérvo principalménte nélle dónne úna cérta bontà sprezzánte che ripúgna

LETTRE XIV.

Si je ne continuois, mon cher Aza, à prendre sur mon sommeil le temps que je te donne, je ne jouirois plus de ces momens délicieux où je n'existe que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de vierge, et l'on m'oblige de rester tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde, qui se change et se renouvelle à tout moment sans presque diminuer.

Cette dissipation involontaire m'arrache souvent malgré moi à mes tendres pensées; mais si je perds pour quelques instans cette attention vive qui unit sans cesse mon ame à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaisons avantageuses que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu de sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes sur-tout me paroissent avoir une

all' umanità, e che m'inspirerébbe fórse altrettánto disprégio per lóro, quánto ne dimóstrano per gli áltri, se mi fóssero più cógnite.

Una d'ésse mi cagionò jéri un' affrónto che mi afflígge ancòr attualménte. Nel témpo che l'adunánza éra più numerósa, élla avéva già parláto a mólte persóne sénza scórgermi; ma vedútami (sía che il cáso qualchedúno mi avésse fátta da léi osserváre) éssa scoppiò di rísa nel mirármi, abbandonò precipitosaménte il súo luógo, vénne vérso di me, mi féce rizzáre, e dópo avérmi voltáta e rivoltáta quánte fiáte la súa vivacità glielo suggerì, dópo avèr toccáto tútti i pézzi del mío ábito con un attenzióne scrupulósa, féce cénno ad un gióvane di accostársi, e ricominciò con ésso lúi l'esáme délla mía figúra.

Cóme ío vedéva la dónna magnificaménte vestíta, ed il gióvane tútto copérto di láme d'óro, l'úna paréndomi úna *Pallas*, e l'áltro

bonté méprisante qui révolte l'humanité, et qui m'inspireroit peut-être autant de mépris pour elles, qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connoissois mieux.

Une d'entr'elles m'occasionna hier un affront qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le temps que l'assemblée étoit la plus nombreuse, elle avoit déja parlé à plusieurs personnes sans m'appercevoir; soit que le hasard ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire, en jetant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, et après m'avoir tournée et retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher, et recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnasse à la liberté que l'un et l'autre se donnoient, la richesse des habits de la femme me la faisant prendre pour une *Pallas*, et la magnificence de ceux du jeune

un' *Anqui* (1), non ardíi oppórmi álla lor vóglia; ma quésto selvággio temerário, fáttosi ardíto per la famigliarità délla *Pallas*, e fórse ánche per la mía moderazióne, avéndo avuto l'audácia di toccármi il séno, lo rispínsi tútta attónita e sdegnáta, il che gli féce conóscere, ch'ío sapéva méglio di lúi le léggi del onestà.

Al grído ch'ío féci, Detervílle accórse; égli ébbe appéna parláto al gióvine *selvággio*, che quésti appoggiándosi sóvra la di lúi spálla, cominció a ríder così smisurataménte, che la súa figúra ne fù contrafátta.

Il *cacique* senè strigò, e gli dísse, tútto infiammáto nel vólto, alcúne paróle con úna vóce così séria, che le immoderáte rísa di quéll' insolénte gióvane cessárono; e non avéndo égli probabilménte núlla da rispóndere, si scostò sénza replicáre, e non tornò più.

Oh Aza cáro, che differénza tra i costúmi

(1) Príncipe del sángue reále: vi voléva la licénza dell' *Inca* per portàr óro sóvra gli ábiti, e non lo permettéva se non ái príncipi del sángue reále.

homme tout couvert de plaques d'or, pour un *Anqui* (1), je n'osois m'opposer à leur volonté ; mais ce sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la *Pallas*, et peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise et une indignation qui lui firent connoître que j'étois mieux instruite que lui des loix de l'honnêteté.

Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune *sauvage*, que celui-ci s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris si violens, que sa figure en étoit contrefaite.

Le *cacique* s'en débarrassa, et lui dit, en rougissant, des mots d'un ton si froid, que la gaîté du jeune homme s'évanouit, et n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans répliquer et ne revint plus.

O mon cher Aza, que les mœurs de ces

(1) Prince du sang : il falloit une permission de l'*Inca* pour porter de l'or sur les habits, et il ne le permettoit qu'aux princes du sang royal.

di quésto paése e quélli déi fígli del sóle! che differénza gloriósa per te, se compáro álla temerità del gióvane *Anqui* il túo affettuóso osséquio, la túa prudénte moderazióne e l'onestà che regnáva nélle nóstre conversazióni! Lo sperimentái dal prímo moménto che ti vídi, e lo penserò sinchè avrò víta: tu sólo, delízie cáre, dell'ànima mía, riunísci tútte le perfezióni che la natúra ha spárse sóvra i mortáli, com'éssa ha adunáto nel mío cuóre tútti i sentiménti d'amóre e di ammirazióne, che la mórte sóla potrà estínguere.

LÉTTERA XV.

PIU vádo conoscéndo il *cacique* e súa sorélla, Aza cáro, men pósso persuadérmi che siéno di quésta nazióne: églino sóli conóscono e rispéttano la virtù.

Nel vedèr le maniére schiétte, la bontà sincéra e modésta giocondità di Celína, si credería quási che sía státa educáta fra le nóstre vérgini; cóme la piacevolézza onésta, la dólce

pays me rendent respectables celles des enfans du soleil ! Que la témérité du jeune *Anqui* rappelle chèrement à mon souvenir ton tendre respect, ta sage retenue et les charmes de l'honnêteté qui régnoit dans nos entretiens. Je l'ai senti au premier moment de ta vue ; toi seul réunis toutes les perfections que la nature a répandues séparément sur les humains, comme elle a rassemblé dans mon cœur tous les sentimens de tendresse et d'admiration qui m'attachent à toi jusqu'à la mort.

LETTRE XV.

Plus je vis avec le *cacique* et sa sœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette nation : eux seuls connoissent et respectent la vertu.

Les manières simples, la bonté naïve, la modeste gaîté de Céline, feroient volontiers penser qu'elle a été élevée parmi nos vierges. La douceur honnête, le tendre sérieux de

serietà di súo fratéllo, persuaderébbero facilménte ch'égli sía náto dal sángue degl'*Incas*. Mi tráttano l'úno e l'áltra con quéll'umanità che praticherémmo vérso di lóro, se quálche disgrázia li avésse condótti tra nói : ánzi non ho più verún dúbbio che il *cacique* sía il túo tributário (1).

Égli non éntra mái nélla mía cámera, sénza offerírmi in dóno alcúne délle cóse meravigliósе di cúi abbónda quésto paése : óra sóno pézzi dell'ordégno che dóppia gli oggétti, rinchiúsi in cassettíne di úna matéria mirábile, óra piétre leggiére e di úno splendóre abbagliánte, délle quáli órnano in quésto paése quási tútte le párti del córpo; ne pórtano álle orécchia, sul pétto, sóvra la calzatúra, e ciò è gratíssimo álla vísta.

Ma quéllo che mi sémbra più dilettévole, e

(1) I *caciques* ed i *curacas* érano tenúti di somministràr gli ábiti ed il manteniménto all'*Inca* ed álla regína. Non comparívano mái nélla lóro presénza, sénza portàr un tribúto délle curiosità che producéva la província in cúi comandávano.

son frère, persuaderoient facilement qu'il est né du sang des *Incas*. L'un et l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leur égard, si des malheurs les eussent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le *cacique* ne soit ton tributaire (1).

Il n'entre jamais dans ma chambre sans m'offrir un présent de quelques-unes des choses merveilleuses dont cette contrée abonde : tantôt ce sont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matière admirable. Une autre fois ce sont des pierres légères et d'un éclat surprenant, dont on orne ici presque toutes les parties du corps; on en passe aux oreilles, on en met sur l'estomac, au col, sur la chaussure, et cela est très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amusant, ce

(1) Les *caciques* et les *curacas* étoient obligés de fournir les habits et l'entretien de l'*Inca* et de la reine. Ils ne se présentoient jamais devant l'un et l'autre sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la province où ils commandoient.

che sérve a trattenérsi grataménte, sóno cérti struménti di un metállo duríssimo e di un cómodo singoláre; gli úni si adóprano per compòr cérti lavóri che Celína m'inségna a fáre, gli áltri d'úna fórma tagliánte, per divíder ógni sórta di dráppi, de' quáli facciám tánti pézzi, quánti ne vogliámo, sénza sfórzo ed in un módo gustóso.

Ho mílle áltre rarità ánche più straordinárie; ma non esséndo al nóstro úso, non tróvo nélla nóstra língua términi próprj per potér dártene un' idéa.

Ti sérbo, Aza cáro, con gran cúra tútti quésti dóni; poichè óltre il piacére che avrò del túo stupóre, è indubitáto ch'éssi ti apparténgono. Se il *cacique* non fósse il túo vassállo, mi pagherébb'égli un tribúto, che sa ésser soltánto dovúto al túo suprémo grádo? Dálla súa osservánza vérso di me, ho sémpre conghietturáto che la mía condizióne gli fósse nóta. I dóni ch'ésso mi fa, m'indúcono a crédere ch'égli sáppia ch'ío son destináta ad ésser

sont de petits outils d'un métal fort dur, et d'une commodité singulière; les uns servent à composer des ouvrages que Céline m'apprend à faire; d'autres, d'une forme tranchante, servent à diviser toutes sortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut, sans effort, et d'une manière fort divertissante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore; mais n'étant point à notre usage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puissent t'en donner l'idée.

Je te garde soigneusement tous ces dons, mon cher Aza; outre le plaisir que j'aurai de ta surprise lorsque tu les verras, c'est qu'assurément ils sont à toi. Si le *cacique* n'étoit soumis à ton obéissance, me paieroit-il un tribut qu'il sait n'être dû qu'à ton rang suprême? Les respects qu'il m'a toujours rendus, m'ont fait penser que ma naissance lui étoit connue. Les présens dont il m'honore me persuadent sans aucun doute, qu'il n'ignore pas

túa consórte, giacchè mi trátta anticipataménte da *Mama-Oella* (1).

Quésta certézza mi rassicúra, e cálma úna párte délle míe inquietúdini; capísco che non mi mánca áltro che il potèr esprímermi, per sapèr dal *cacique* quáli síeno i motívi che lo muóvono a ritenérmi in cása súa, e per determinárlo a riméttermi in túo potére; ma fin allóra avrò ancòr mólto da soffríre.

Ci mánca mólto che l'índole di *Madáma*, quésto è il nóme délla mádre di Deterville, sía così generósa cóme quélla de' suói figliuóli. In véce di trattármi cólla stéssa benignità, mi dimóstra in ógni occasióne un' austerità ed un disdégno, i quáli non so dónde procédano; e per úna spécie di contradizióne con se stéssa, ancorchè non póssa soffrírmi, preténde ch'ío stía di contínuo con léi.

Quésto è per me un véro torménto, perchè dóve si tróva quésta sevéra dónna, vi régna

(1) Quésto è il nóme che pigliávano le regíne nell' ascénder sul tróno.

que je dois être ton épouse, puisqu'il me traite d'avance en *Mama-Oella* (1).

Cette conviction me rassure et calme une partie de mes inquiétudes ; je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer, pour savoir du *cacique* les raisons qui l'engagent à me retenir chez lui, et pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais jusques-là j'aurai encore bien des peines à souffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *Madame*, c'est le nom de la mère de Déterville, ne soit aussi aimable que celle de ses enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque, en toutes occasions, une froideur et un dédain qui me mortifient, sans que je puisse en découvrir la cause ; et par une opposition de sentimens que je comprends encore moins, elle exige que je sois continuellement avec elle.

C'est pour moi une gêne insupportable; la contrainte règne par-tout où elle est : ce n'est

(1) C'est le nom que prenoient les reines en montant sur le trône.

sémpre la soggezióne. Celína e súo fratéllo non mi fánno cénni d'amicízia se non furtivaménte; églino stéssi non ardíscono conversàr liberaménte insiéme nélla di léi presénza: ónde contínuano a passàr insiéme úna párte délle nótti nélla mía cámera: quésto è l'único témpo in cúi godiámo tranquillaménte il piacére di vedérci; e bench'ío partécipi póco álle lor conversazióni, la lóro presénza mi è sémpre aggradévole. Fánno quánto póssono, affinchè ío sía felíce. Ah! mío cáro Aza, ignórano che non pósso ésserla lúngi da te, e che non crédo vívere, se non a proporzióne che la túa memória ed il mío ténero affétto mi óccupano interaménte.

LÉTTERA XVI.

Mi rimángono, Aza cáro, così póchi *quipos*, che ardísco appéna valérmene. Li nódo con úna máno tímida, e per così díre, avára, cóme s'ío potéssi multiplicárne il número, rispar-miándoli. Finíti éssi, son finíte le delízie délla

qu'à la dérobée que Céline et son frère me font des signes d'amitié ; eux-mêmes n'osent se parler librement devant elle : aussi continuent-ils à passer une partie des nuits dans ma chambre : c'est le seul temps où nous jouissons en paix du plaisir de nous voir ; et quoique je ne participe guères à leurs entretiens, leur présence m'est toujours agréable. Il ne tient pas aux soins de l'un et de l'autre que je ne sois heureuse. Hélas ! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, et que je ne crois vivre qu'autant que ton souvenir et ma tendresse m'occupent toute entière.

LETTRE XVI.

Il me reste si peu de *quipos*, mon cher Aza, qu'à peine j'ose en faire usage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme si, en les épargnant, je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaisir de mon

mía ánima, mi è tólto il sostégno délla mía víta; non vi sarà cos' alcúna che póssa alleggerìr il péso délla túa assénza, ne sarò opprèssa.

Oh cári miéi *quipos !* ío conserváva per il lor mézzo, la memória déi più secréti móti del mío cuóre, sperándo offerírtene un giórno la dólce pittúra : voléva ritràr pariménte i principáli costúmi di quésta singolàr nazióne, per ricreárti nel túo ózio in un témpo più felíce. Ahi ! mi rimáne pochíssima speránza di potèr eseguìr i miéi progétti.

Se tróvo óra tánte difficoltà per ordinàr le míe idée, cóme potrò nel procésso del témpo rammentármele sénza un' ajúto straniéro? Véro è che menè vién offérto úno, ma l'esecuzióne menè par tánto difficíle, che la crédo impossíbile.

Un selvággio di quésto paése viéne ógni giórno per órdine del *cacique*, a dármi lezióni délla súa língua e del método che adóprano quì per dar úna spécie di esisténza ái pensiéri.

Quésto si fa delineándo con úna pénna cérte figuríne, che si chiámano *léttere*, sópra úna

ame, le soutien de ma vie ; rien ne soulagera le poids de ton absence, j'en serai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conserver le souvenir des plus secrets mouvemens de mon cœur pour t'en offrir l'hommage : je voulois conserver la mémoire des principaux usages de cette nation singulière, pour amuser ton loisir dans des jours plus heureux. Hélas! il me reste bien peu d'espérance de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à présent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la suite me les rappeler sans un secours étranger? On m'en offre un, il est vrai ; mais l'exécution en est si difficile, que je la crois impossible.

Le *cacique* m'a amené un sauvage de cette contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de sa langue, et de la méthode dont on se sert ici pour donner une sorte d'existence aux pensées.

Cela se fait en traçant avec une plume des petites figures, que l'on appelle *lettres*, sur

matéria biánca e sottíle, nomináta *cárta*; quéste figúre hánno nómi, che mescoláti insiéme rappreséntano i suóni délle vóci; ma quésti nómi e suóni mi pájono così póco distínti gli úni dágli áltri, che se potrò riuscìr a capírli un giórno, non sarà certaménte sénza mólta difficoltà. Non è credíbile quánto il póvero selvággio si affatíchi per istruírmi, ed ío fo úno sfórzo maggióre per imparáre; nientediméno approfítto così póco, che rinunzierei all' imprésa, se sapéssi un' áltro mézzo che potésse chiarírmi délla nóstra comúne sórte; ma, per disgrázia, quésto è il sólo, mío cáro Aza. Quésto nuóvo e singoláre stúdio sarà dúnque ormái l'único mío piacére. Vorréi ésser tútto il giórno sóla, per atténdervi di contínuo; e la necessità che mi viéne impósta di star sémpre nélla cámera di *Madáma*, si convérte per me in un supplício.

Al principio, méntre ío eccitáva l'altrúi curiosità appagáva la mía; ma quándo non si può métter in úso áltro sénso, fuorchè quéllo délla vísta, égli è in bréve sázio. Tútte le

une matière blanche et mince que l'on nomme *papier;* ces figures ont des noms, ces noms mêlés ensemble représentent les sons des paroles; mais ces noms et ces sons me paroissent si peu distincts les uns des autres, que si je réussis un jour à les entendre, je suis bien assurée que ce ne sera pas sans beaucoup de peines. Ce pauvre sauvage s'en donne d'incroyables pour m'instruire, je m'en donne bien davantage pour apprendre; cependant je fais si peu de progrès, que je renoncerois à l'entreprise, si je savois qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton sort et du mien. Il n'en est point, mon cher Aza. Aussi ne trouverai-je plus de plaisir que dans cette nouvelle et singulière étude. Je voudrois vivre seule, afin de m'y livrer sans relâche; et la nécessité que l'on m'impose d'être toujours dans la chambre de *Madame,* me devient un supplice.

Dans les commencemens, en excitant la curiosité des autres, j'amusois la mienne; mais quand on ne peut faire usage que des yeux, ils sont bientôt satisfaits. Toutes les

dónne si dipíngono il vólto di ún'istésso colóre, hánno sémpre le medésime maniére, e crédo che dícano sémpre le stésse cóse; le apparénze sóno più variáte négli uómini. Sémbra che alcúni pénsino sodaménte; ma dúbito che quésta nazióne, generalménte parlándo, sía quále si manifésta; l'affettazióne mi par il súo caráttere dominánte.

Se fóssero naturáli le dimostrazióni di zélo e d'affétto, di cúi s'órnano quì in mínimi óbblighi délla società, quésti pópoli sarébbero dúnque, Aza cáro, più generósi e più umáni de' nóstri: è quésto credíbile?

Se avéssero veraménte l'ánimo così seréno cóme il vólto; se l'inclinazióne all' allegrézza che ossérvo in tútte le lóro azióni, fósse sincéra, potrébbero éssi ricreársi l'ánimo con spettácoli, quáli ne ho vedúti in quésto paése?

Sóno státa condótta in úno luógo, óve si rappreséntano, quási cóme nel túo palázzo, le azióni dégli úomini estínti (1); con quésta

(1) Gl' *Incas* facévano rappresentàr úna spécie di comédie, i di cúi soggétti érano caváti dálle miglióri azióni de' lóro predecessóri.

femmes se peignent le visage de la même couleur ; elles ont toujours les mêmes manières, et je crois qu'elles disent toujours les mêmes choses ; les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penser ; mais, en général, je soupçonne cette nation de n'être point telle qu'elle paroît ; l'affectation me paroît son caractère dominant.

Si les démonstrations de zèle et d'empressement dont on décore ici les moindres devoirs de la société, étoient naturelles, il faudroit, mon cher Aza, que ces peuples eussent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres : cela se peut-il penser ?

S'ils avoient autant de sérénité dans l'ame que sur le visage ; si le penchant à la joie, que je remarque dans toutes leurs actions, étoit sincère, choisiroient-ils pour leurs amusemens des spectacles, tels que celui qu'on m'a fait voir ?

On m'a conduite dans un endroit où l'on représente à-peu-près, comme dans ton palais, les actions des hommes qui ne sont plus (2) ;

(1) Les *Incas* faisoient représenter des espèces de comédies, dont les sujets étoient tirés des meilleures actions de leurs prédécesseurs.

differénza, che nói rammentiámo á gli spettatóri i fátti déi più sávj, e déi più virtuósi, in véce che quésta nazióne non célebra quási mái áltro che la memória de' pázzi e de' malvágj.

Quélli che li rappreséntano, grídano e s'ágitano cóme se fóssero furiósi; ne ho vedúto úno forsenáto a tal ségno, che si è uccíso da se stésso. Alcúne bélle dónne che secóndo le apparénze véngono dái tiránni perseguitáte, piángono di contínuo, e fánno cérti gésti di disperazióne, che bástano per esprímer il lor eccessívo cordóglio sénza l'ajúto délle paróle.

Si potrébb'égli crédere, mío cáro Aza, che tútto un pópolo, le di cúi apparénze sóno così umáne, si dilétti a rappresentàr sciagúre o sceleratézze, che hánno áltre vólte avvilíto ovvéro opprésso i lóro símili?

Ma fórse in quésto paése l'orròr del vízio sarà necessário per inclinàr al béne; quésto pensiére mi viéne in ménte sénza cercárlo; se fósse véro, quánto compiangeréi quésta nazióne! La nóstra più favoríta dálla natúra è allettáta dálla virtù stéssa; ci básta avérne

avec cette différence, que si nous ne rappelons que la mémoire des plus sages et des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célèbre que les insensés et les méchans.

Ceux qui les représentent crient et s'agitent comme des furieux; j'en ai vu un pousser sa rage jusqu'à se tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, et font des gestes de désespoir, qui n'ont pas besoin de paroles dont ils sont accompagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors sont si humains, se plaise à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili ou accablé leurs semblables ?

Mais peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu : cette pensée me vient sans la chercher; si elle étoit juste, que je plaindrois cette nation ! La nôtre, plus favorisée de la nature, chérit le bien par ses propres attraits; il ne nous faut que des

modélli per diventàr virtuósi, cóme básta l'amárti per diventàr amábile.

LÉTTERA XVII.

Non so più che pensáre, Aza mío cáro, di quésta nazióne; éssa va da un' estrémo all' áltro con tánta rapidità che bisognérebb'ésser più espérta, che non sóno, per determinàr il súo caráttere.

Mi han fátto vedèr un' áltro spettácolo totalménte oppósto al prímo. Quéllo, per ésser crudéle e spaventévole, ripúgna álla ragióne ed umília l'umanità; quésto esséndo ricreatívo ed aggradévole, ímita la natúra, e l'invenzióne menè par veraménte gloriósa all' umáno intendiménto. Égli è mólto più numeróso del prímo in attóri: si rappreséntano pariménte in ésso alcúne azióni délla víta; ma sía che si espríma il cordóglio oppúre il piacére, l'allegrézza o la maninconía, ciò si fa sémpre con cánti e bálli.

Bisógna, Aza cáro, che l'intelligénza de' suóni sía universále, conciosiacosachè non mi

modèles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

LETTRE XVII.

Je ne sais plus que penser du génie de cette nation, mon cher Aza; il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne le suis pour asseoir un jugement sur son caractère.

On m'a fait voir un spectacle totalement opposé au premier. Celui-là, cruel, effrayant, révolte la raison et humilie l'humanité; celui-ci, amusant, agréable, imite la nature et fait honneur au bon sens. Il est composé d'un bien plus grand nombre d'hommes et de femmes que le premier : on y représente aussi quelques actions de la vie humaine; mais soit que l'on exprime la peine ou le plaisir, la joie ou la tristesse, c'est toujours par des chants et des danses.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des sons soit universelle, car il ne m'a pas

è státo più difficile d'ésser commóssa dálle divérse passióni in quésto módo rappresentáte, che se fóssero státe esprésse nélla nóstra língua, il che mi par mólto naturále.

La favélla umána è sénza dúbbio státa inventáta dágli uómini, poichè vária in ógni nazióne. La natúra, più poténte ed atténta ái bisógni ed ái piacéri délle súe creatúre, ha dáto lóro per esprímer il sentiménto, mézzi generáli, assái ben imitáti, cói cánti che ho udíti.

Égli è cérto che in úno spavénto o in un violénto dolóre le grída sóno più enérgiche per esprímer il bisógno d'ajúto, e nel languóre, i gémiti più efficáci per muóver a compassióne; délle paróle che intése in úna párte del móndo, nell'áltra son príve d'ógni significáto, o che per lo più mal ordináte prodúcono un' effétto del tútto contrário álla passióne.

I suóni viváci e leggiéri non c'inspírano anch'éssi l'allegrézza più infallibilménte, che

été plus difficile de m'affecter des différentes passions que l'on a représentées, que si elles eussent été exprimées dans notre langue, et cela me paroît bien naturel.

Le langage humain est sans doute de l'invention des hommes, puisqu'il diffère suivant les différentes nations. La nature, plus puissante et plus attentive aux besoins et aux plaisirs de ses créatures, leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui sont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il est vrai que des sons aigus expriment mieux le besoin de secours dans une crainte violente ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du monde, et qui n'ont aucune signification dans l'autre; il n'est pas moins certain que de tendres gémissemens frappent nos cœurs d'une compassion bien plus efficace que des mots dont l'arrangement bizarre fait souvent un effet contraire.

Les sons vifs et légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre ame le plaisir gai, que

non farébbe qualsisía narrazióne piacévole o facézia sagáce?

In che língua si tróvano espressióni che póssano comunicàr un'ingénuo piacére con tánto succésso, cóme fánno gli schérzi dégli animáli? Páre che le dánze vógliano imitárli, o alméno prodúcono quási il medésimo sentiménto.

In sómma, Aza cáro, in quésto spettácolo tútto è confórme álla natúra ed all' umanità. Deh! quàl maggiòr béne può fársi ágli uómini, che d'inspiràr lóro l'allegrézza? Éssa si éra insinuáta nel mío cuóre stésso, benchè opprésso da tante sciagúre, di maniéra ch'ío tornáva dállo spettácolo allégra quási mío malgrádo, quándo fúi turbáta da un' accidénte che avvénne a Celína.

Ci eravámo nell' uscíre un póco allontanáte dálla cálca, e caminavámo sostenéndoci l'úna coll' áltra per timòr di cadére. Detervílle ci precedéva d'alcúni pássi con súa cognáta, a cúi dáva di bráccio, allorchè un gióvine selvággio di bel gárbo si accostò a Celína, le

le récit d'une histoire divertissante, ou une plaisanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement ?

Est-il dans aucune langue des expressions qui puissent communiquer le plaisir ingénu avec autant de succès que font les jeux naïfs des animaux ? Il semble que les danses veulent les imiter, du moins inspirent-elles à-peu-près le même sentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce spectacle tout est conforme à la nature et à l'humanité. Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inspirer de la joie ? J'en ressentis moi-même et j'en emportois presque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

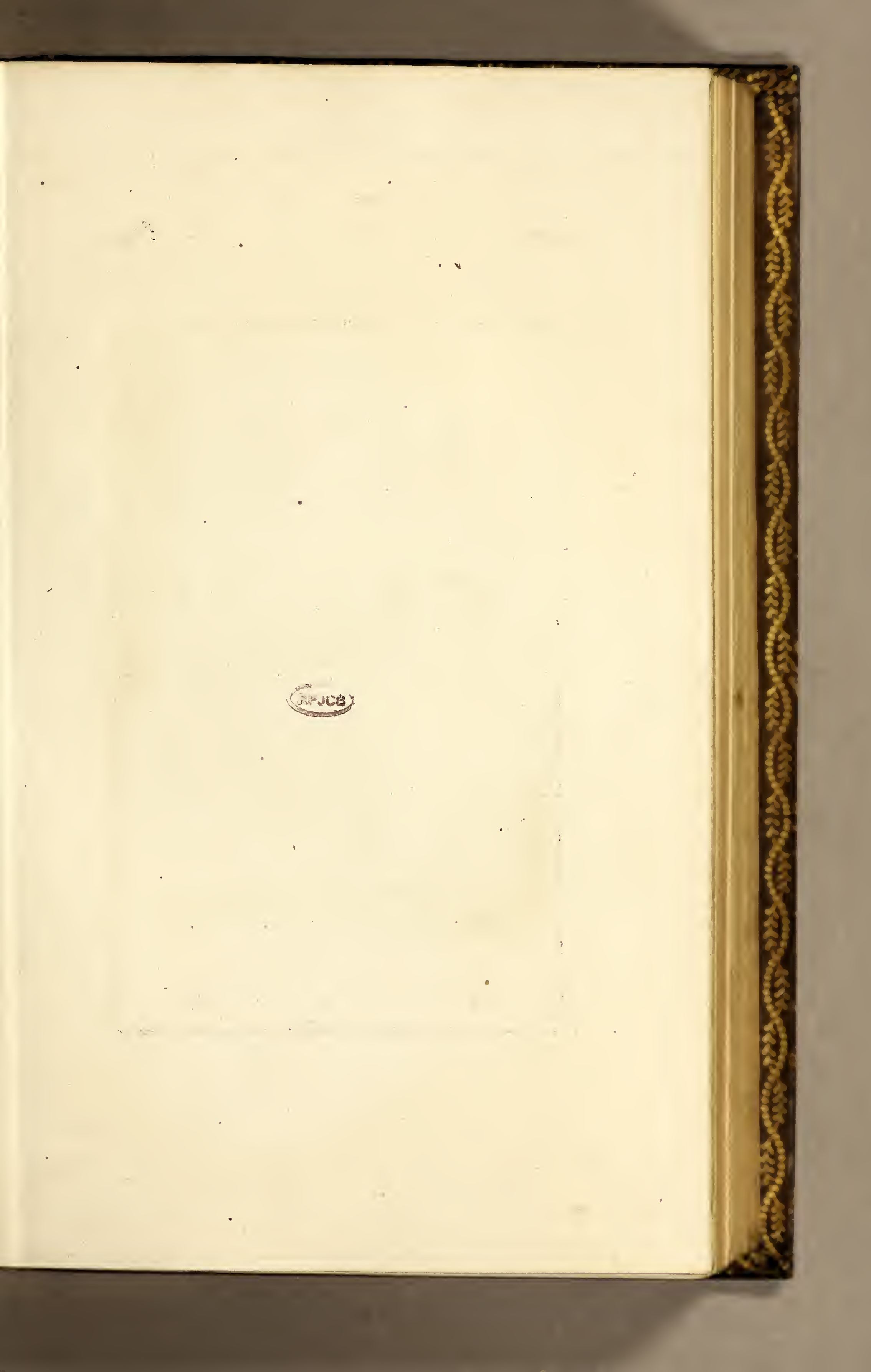
En sortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, et nous nous soutenions l'une et l'autre de crainte de tomber. Déterville étoit quelques pas devant nous avec sa belle-sœur qu'il conduisoit, lorsqu'un jeune sauvage, d'une figure aimable, aborda Céline, lui dit

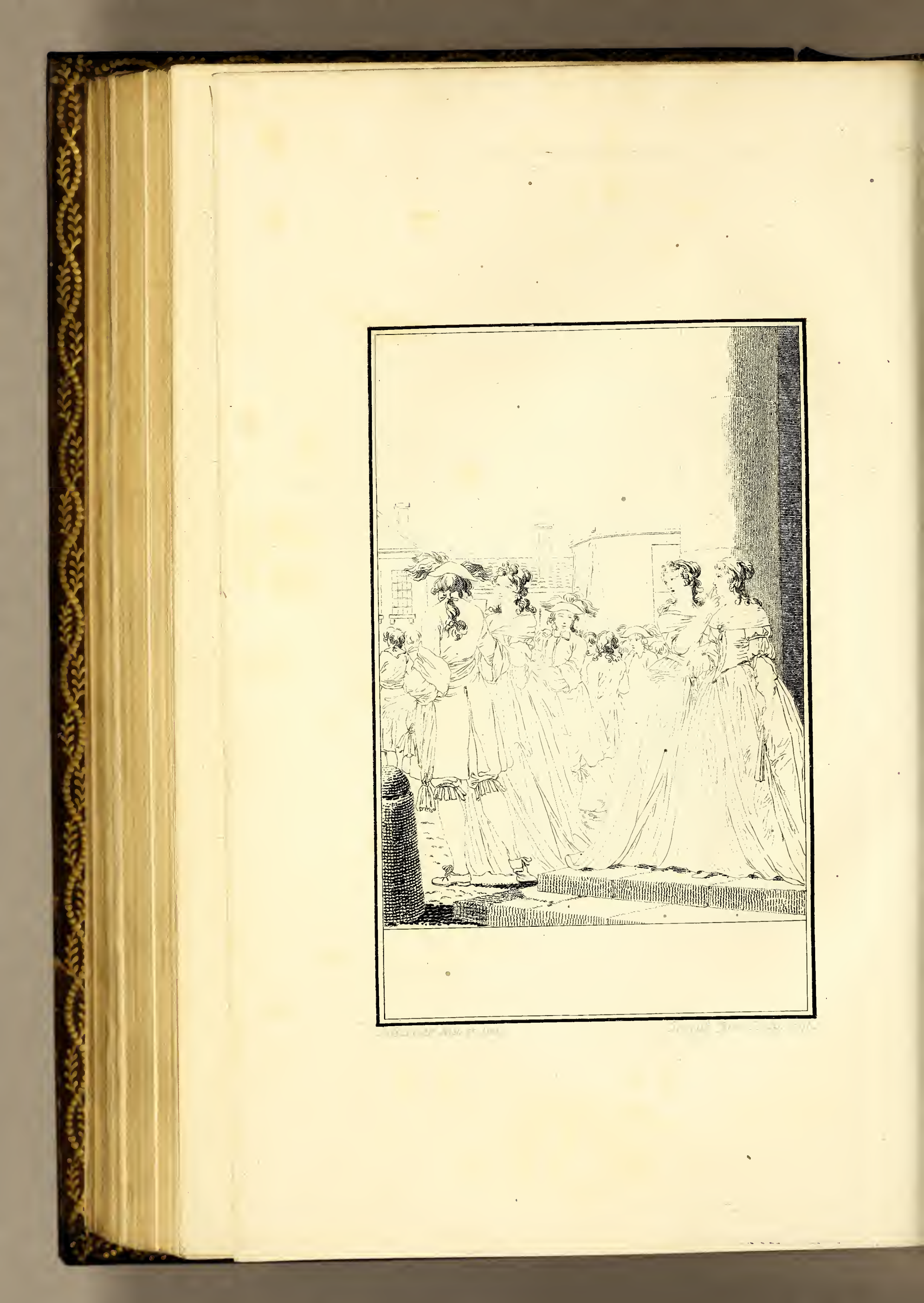
dísse alcúne paróle sótto vóce, e dópo avérle pórto un pézzo di cárta ch'éssa non ébbe quási la fórza di ricévere, égli si scostò.

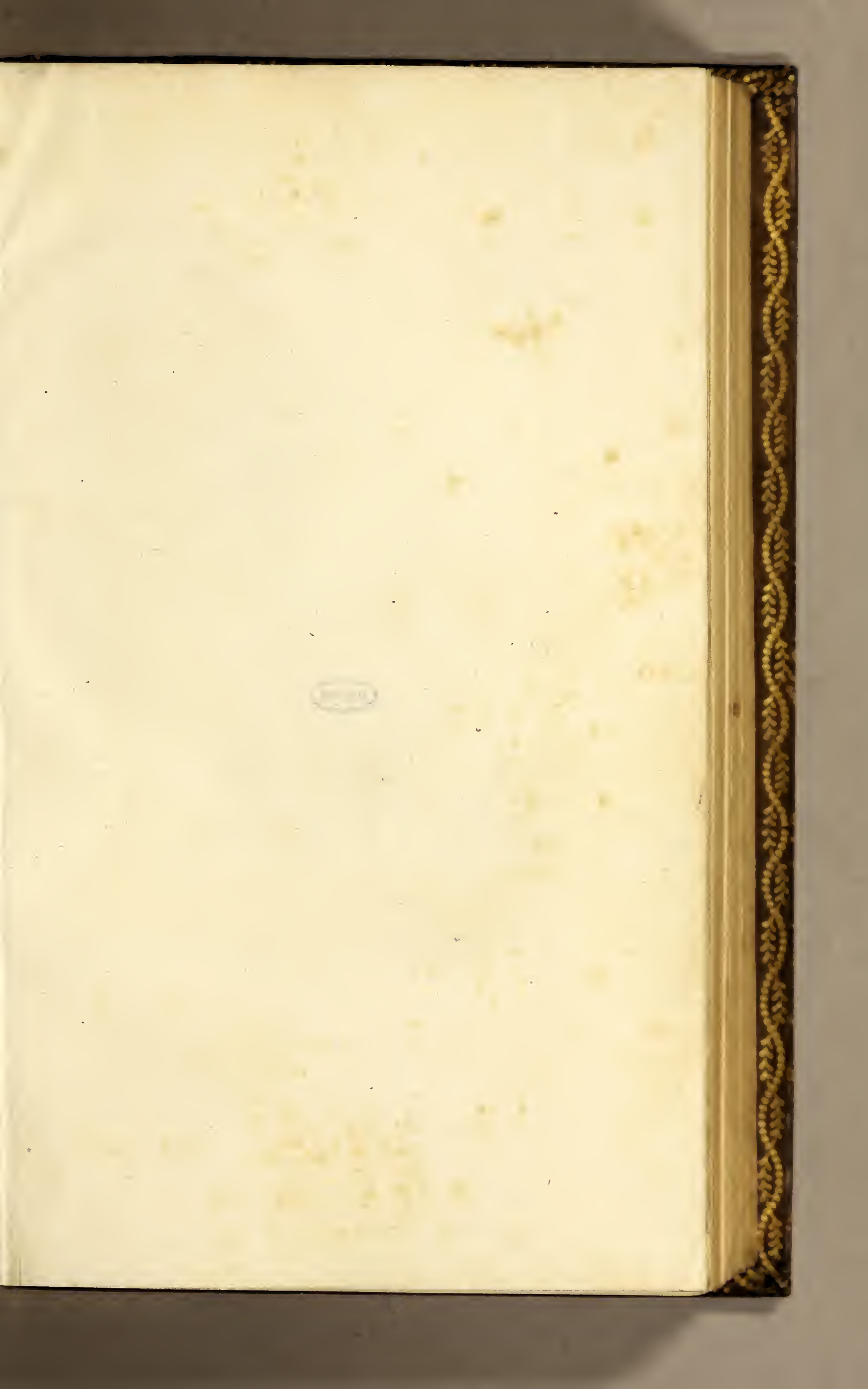
Celína che al di lúi avvicinaménto si éra talménte sbigottíta, che risentíi ío stéssa il tremóre che l'agitò, vólse languidaménte il cápo vérso di lúi, quándo ésso sen'andò. Élla mi párve così débole, che credéndola assalíta da quàlche mále improvíso, ío éra per chiamàr Deterville per pórgerle ajúto; ma éssa mi fermò, e m'impóse silénzio col méttermi la máno súlla bócca: ónde non voléndo disobbligárla per tróppo zélo, risólsi di star cólla mía inquietúdine.

La séra, quándo il fratéllo e la sorélla fúrono entráti nélla mía cámera, Celína comunicò al *cacique* la cárta ch'éssa avéva ricevúta; dal póco che potéi arguíre délla lóro conversazióne, avréi conghietturáto ch'élla avésse amáto il giovinétto che gliel' avéva dáta se fósse possíbile che la presénza dell' oggétto amáto potésse cagionáre spavénto.

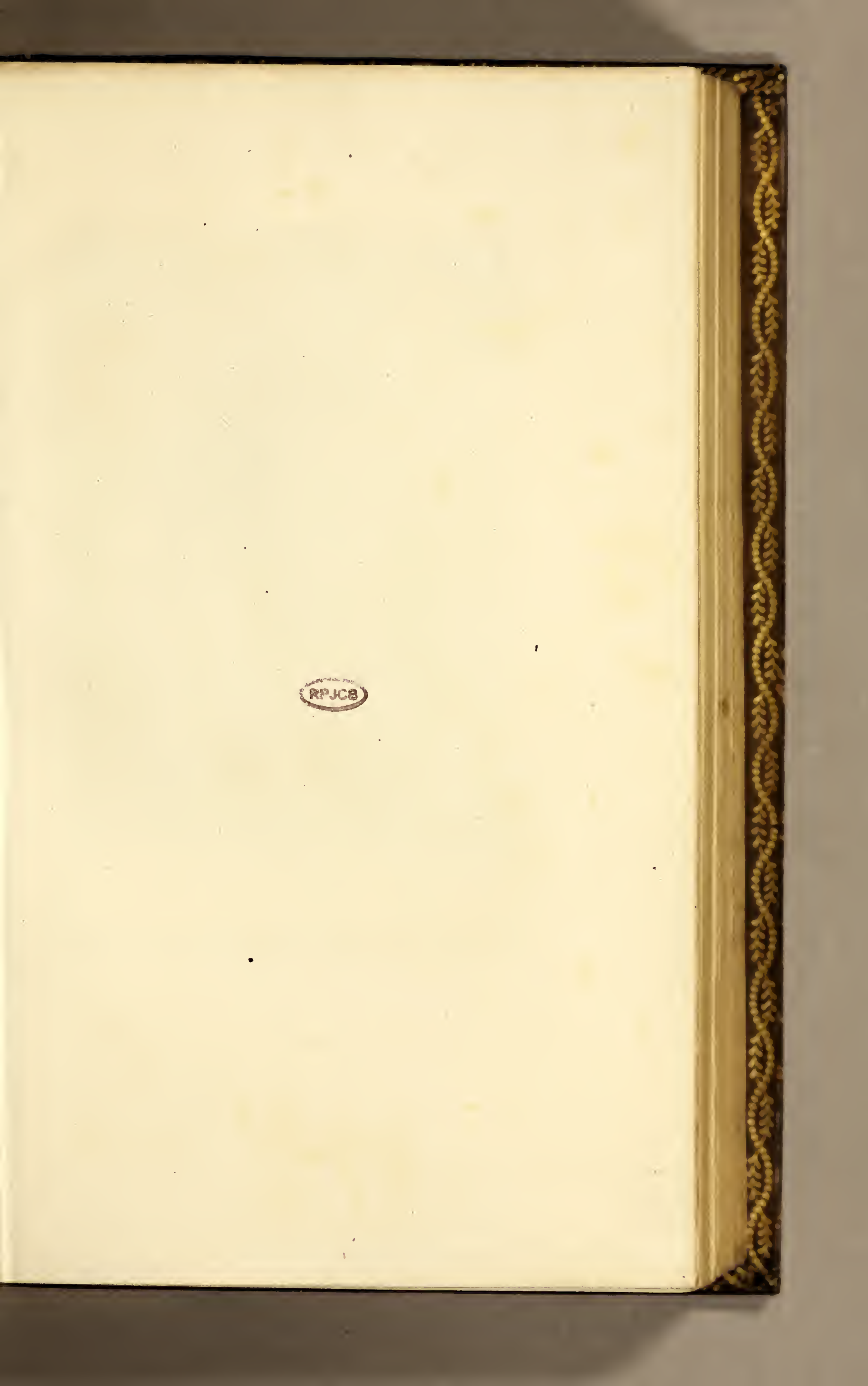
Potréi, Aza cáro, fárti partécipe di mólte áltre osservazióni da me fátte; ma áhi lássa!

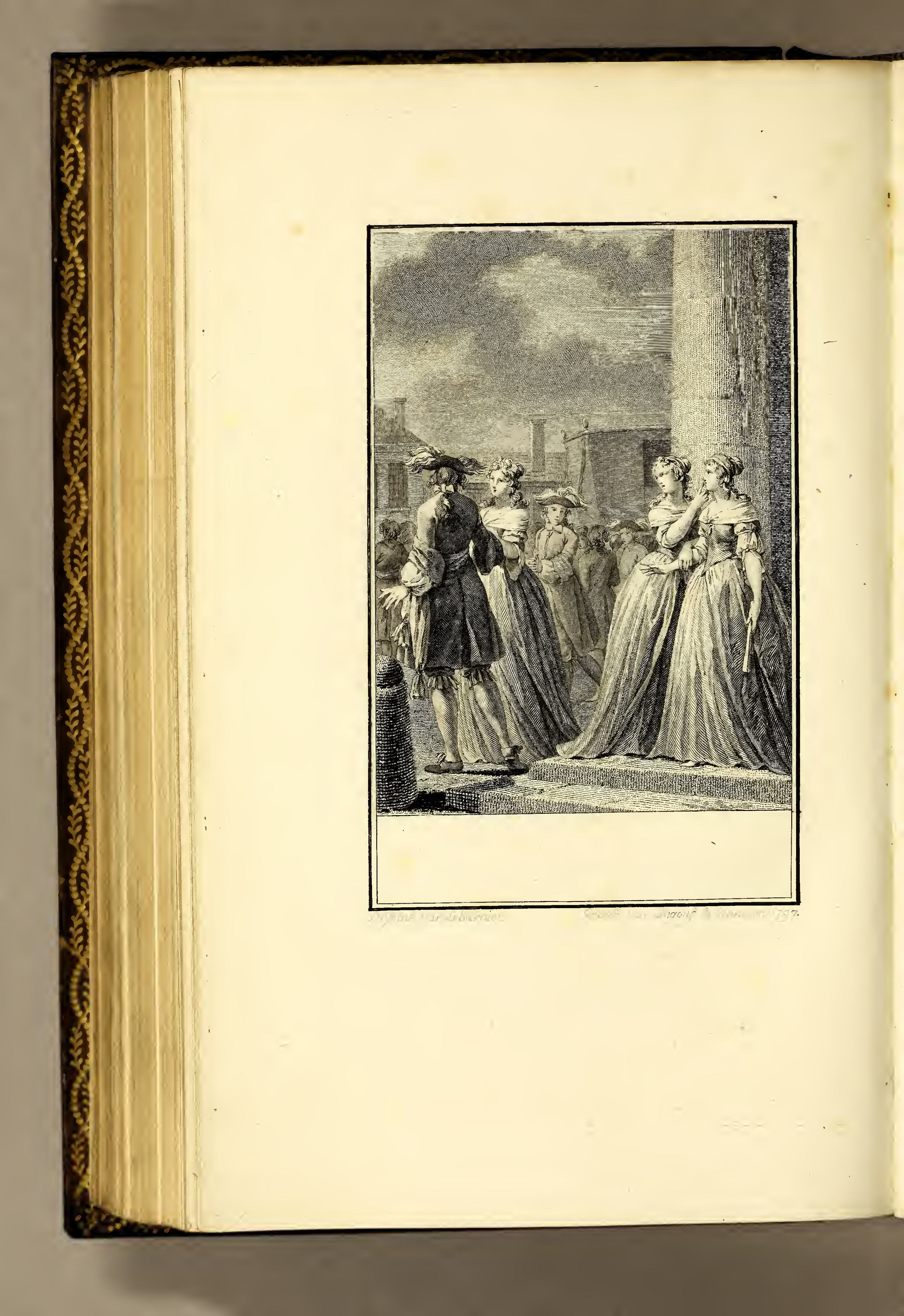

RPJCB



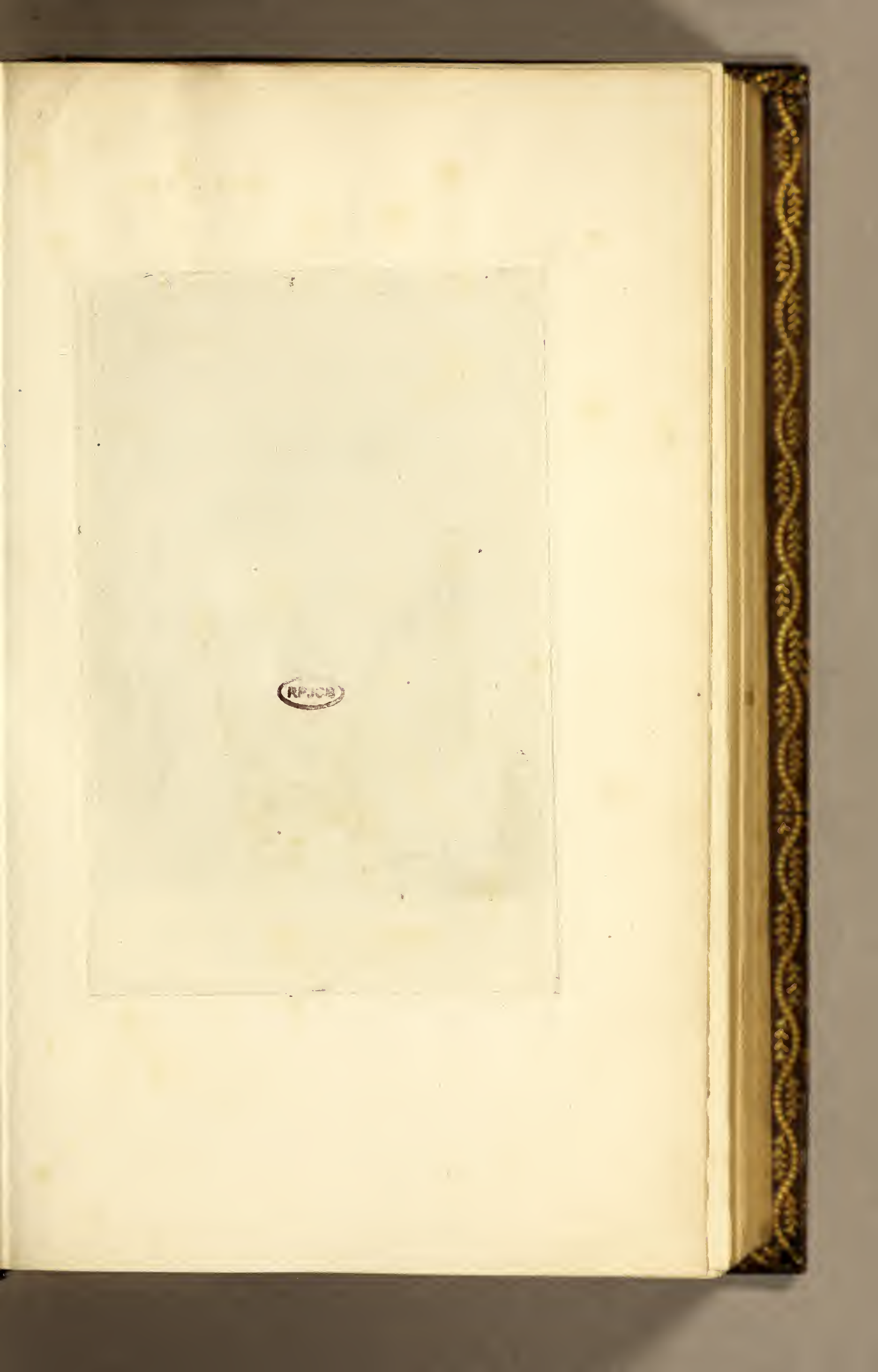





RPJCB



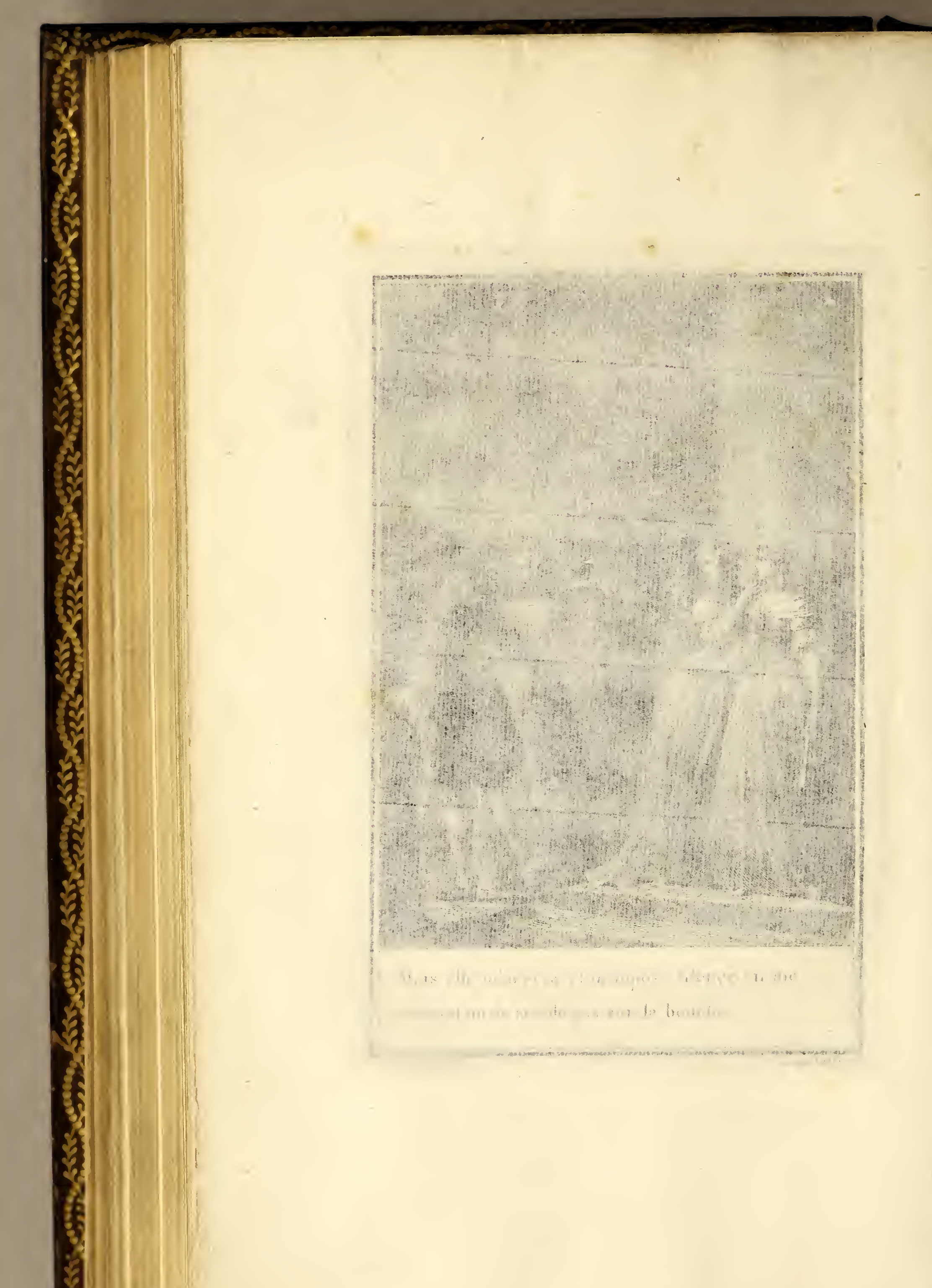






Mais elle m'arrêta et m'imposa silence en me mettant un de ses doigts sur la bouche.

Dessiné par le Barbier l'ainé. — Gravé par Dupréel le jeune.

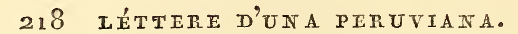


quelques mots fort bas, lui laissa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, et s'éloigna.

Céline qui s'étoit effrayée à son abord, jusqu'à me faire partager le tremblement qui la saisit, tourna la tête languissamment vers lui lorsqu'il nous quitta. Elle me parut si foible, que la croyant attaquée d'un mal subit, j'allois appeler Déterville pour la secourir; mais elle m'arrêta et m'imposa silence en me mettant un de ses doigts sur la bouche : j'aimai mieux garder mon inquiétude, que de lui désobéir.

Le même soir, quand le frère et la sœur se furent rendus dans ma chambre, Céline montra au *cacique* le papier qu'elle avoit reçu : sur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois pensé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit possible que l'on s'effrayât de la présence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai



véggo íl fíne de'miéi cordoncíni, éccomi álle últime fíla, fórmo gli últimi nódi : quésti nódi che parévan úna caténa di comunicazióne dal mío cuóre al túo, óra non son áltro che l'oggétto doloróso de'miéi rincresciménti. L'illusióne mi abbandóna, la spaventévole verità le succéde ; i miéi pensiéri erránti nel vácuo imménso dell' assénza si annichileránno per l'avveníre cólla stéssa rapidità con cúi s'invóla il témpo. Oh fedéli miéi intérpreti ! oh miéi *quipos !* oh mío cáro Aza ! finíscono ! Céssa, cáde tremándo la mía lánguida máno. Mi sémbra, Aza cáro, che il crúdo destín ci sepári un'áltra vólta, e ch'ío vénga di bel nuóvo rapíta al túo amóre. Ti pérdo, ti láscio, non ti vedrò più, Aza, speránza mía cára : oh quánta lontanánza vi farà fra nói !

LÉTTERA XVIII.

Quanto témpo tólto dálla mía víta, Aza cáro ! Il sóle ha finíto la metà del súo córso dall' última vólta che ho godúto il conténto artifiziále di conversàr téco. Oh quánto ha duráto quésta

faites; mais, hélas! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers nœuds; ces nœuds qui me sembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne sont déja plus que les tristes objets de mes regrets. L'illusion me quitte, l'affreuse vérité prend sa place, mes pensées errantes, égarées dans le vide immense de l'absence, s'anéantiront désormais avec la même rapidité que le temps. Cher Aza, il me semble que l'on nous sépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus, Aza, cher espoir de mon cœur: que nous allons être éloignés l'un de l'autre!

LETTRE XVIII.

COMBIEN de temps effacé de ma vie, mon cher Aza! Le soleil a fait la moitié de son cours depuis la dernière fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faisois en croyant

dóppia assénza ! Che sfórzo non ho dovúto ío fáre per sostenérla ! Io vivéva soltánto néll' avveníre, il presénte non mi paréva più dégno d'ésser consideráto. Tútti i miéi pensiéri érano desidérj, tútte le míe riflessióni progétti, e tútti i miéi sentiménti speránze.

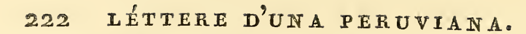
Benchè ío sía ancòr mólto novízia nell' árte di formàr quéste figúre, mi affrétto di fárne gl'intérpreti del mío cuóre, mi sénto rinvigorìr da quésta dólce occupazióne. Restituíta a me stéssa, crédo ricominciàr a vívere. Aza, quánto mi séi cáro ! Che conténto ío próvo nel dírtelo ! Nel dar a quésto sentiménto tútte le fórme che può ricévere ! Vorréi potérlo delineàr sul più dúro metállo, súlle paréti délla mía cámera, sóvra i miéi ábiti, sópra túttto quéllo che mi circónda, ed esprímerlo in tútte le língue.

Ahi ! quánto mi è státa funésta l'intelligénza di quélla che párlo óra ! quánto éra falláce la speránza che mi ha móssa ad imparárla ! A

m'entretenir avec toi. Que cette double absence m'a paru longue ! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la supporter ! Je ne vivois que dans l'avenir, le présent ne me paroissoit plus digne d'être compté. Toutes mes pensées n'étoient que des desirs, toutes mes réflexions que des projets, tous mes sentimens que des espérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interprètes de ma tendresse. Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher, que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce sentiment toutes les sortes d'existences qu'il peut avoir ! Je voudrois le tracer sur le plus dur métal, sur les murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout ce qui m'environne, et l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas ! que la connoissance de celle dont je me sers à présent m'a été funeste ! que l'espérance qui m'a portée à m'en instruire étoit



proporzióne ch'ío vi facéva progréssi, vedéva sórgere, per così díre, un' áltro univérso, áltri mi parévan gli oggétti, ógni scopérta mi reveláva úna disgrázia.

Il mío intellétto, il mío cuóre, i miéi ócchj, tútto mi ha sedótta; il sóle medésimo mi ha ingannáta. Égli illúmina tútto l'univérso, di cúi il túo império óccupa soltánto úna porzióne, cóme parécchj áltri régni che lo compóngono. Non crédi già, Aza cáro, ch'ío sía státa delúsa círca quésti fátti incredíbili; mi sóno státi pur tróppo prováti.

In véce d'abitàr fra pópoli sottoméssi álla túa ubbidiénza, sóno sótto un domínio non sólo straniéro, ma talménte discósto dal túo império, che la nóstra nazióne sarébbe in quésto paése ancóra sconosciúta, se la cupidígia dégli Spagnuóli non avésse fátto lóro superàr perícoli spaventévoli, per penetràr nélla nóstra pátria.

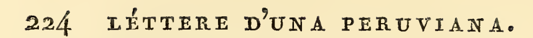
L'amóre non farà égli quéllo che ha fátto l'avidità délle richézze? Se mi ámi, se mi brámi, se pénsi tuttavía all'infelíce Zilia ío débbo tútto speràr dal túo affétto o dálla túa

trompeuse ! A mesure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'est offert à mes yeux. Les objets ont pris une autre forme; chaque éclaircissement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon esprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a séduit; le soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier, dont ton empire n'occupe qu'une portion, ainsi que bien d'autres royaumes qui le composent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abusée sur ces faits incroyables; on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples soumis à ton obéissance, je suis non-seulement sous une domination étrangère, mais si éloignée de ton empire, que notre nation y seroit encore ignorée, si la cupidité des Espagnols ne leur avoit fait surmonter des dangers affreux pour pénétrer jusqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la soif des richesses a pu faire? Si tu m'aimes, si tu me desires, si tu penses encore à la malheureuse Zilia, je dois tout attendre de ta tendresse ou



generosità. Mi sía pur insegnáto il camíno che può condúrmi síno a te; i perícoli da superáre, le fatíche da sostenére, saránno piacéri per il mío cuóre.

LÉTTERA XIX.

Sono ancòr, Aza mío cáro, così póco perita nell' árte di scrívere, che vi sténto assái, ed ho bisógno di un témpo infiníto per formàr pochíssime linée. Accáde spésso che dópo avèr mólto schiccheráto, non pósso indovinàr ío stéssa quéllo che ho credúto esprímere. Quésto confónde le míe idée, e mi fa dimenticàr tútto quéllo di cúi mi éra propósta d'informárti; mi póngo di nuóvo all' ópera, quésta non riésce méglio, eppúre non traláscio di scrívere.

Vi troveréi maggiòr facilità se dovéssi solaménte rappresentárti il mío ténero affétto; la vivacità de' miéi sénsi appianerébbe tútte le difficoltà. Ma vorréi ragguagliárti di quánto mi è occórso duránte l'intervállo del mío siléenzio: vorréi che nessúna délle míe azióni ti

de ta générosité. Que l'on m'enseigne les chemins qui peuvent me conduire jusqu'à toi ; les périls à surmonter, les fatigues à supporter, seront des plaisirs pour mon cœur.

LETTRE XIX.

Je suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un temps infini pour former très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai pu exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'avois rappelé avec peine à mon souvenir ; je recommence, je ne fais pas mieux, et cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité, si je n'avois à te peindre que les expressions de ma tendresse ; la vivacité de mes sentimens applaniroit toutes les difficultés. Mais je voudrois aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence ; je voudrois

fósse ignóta : nondiméno ésse sóno da gran témpo di così póco moménto e tánto unifórmi, che mi sarébbe impossíbile di distínguer le úne dálle áltre.

Il principàl evénto délla mía víta è státa la parténza di Deterville.

Da úno spázio di témpo, che quì chiámano *séi mési*, è andáto a guerreggiàr per gl'interéssi del súo sovráno. Quándo partì, ío ignoráva ancòr l'úso délla súa favélla, nientediméno dal sómmo cordóglio ch' égli féce apparìr nel licenziársi, da súa sorélla e da me, comprési che ci lasciáva per mólto témpo.

Ne spársi mólte lágrime, nácquero nel mío cuóre mílle inquietúdini che le amorevolézze di Celína non potérono acquetáre, ío perdéva cólla di lúi parténza la più sóda speránza di rivedérti. A chi avréi ío potúto ricórrere, se mi fóssero succésse nuóve disgràzie? Non éra intésa d'alcúno.

Non tardái a risentìr gli effétti di quest' asséнza. *Madáma*, di cúi ío avéva pur tróppo provàto il disdégno, e che mi avéva tánto ritenúta nélla súa cámera per la sóla vanità

que tu n'ignorasses aucune de mes actions : néanmoins elles sont depuis long-temps si peu intéressantes et si uniformes, qu'il me seroit impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un espace de temps que l'on nomme *six mois*, il est allé faire la guerre pour les intérêts de son souverain. Lorsqu'il partit, j'ignorois encore l'usage de sa langue; cependant, à la vive douleur qu'il fit paroître en se séparant de sa sœur et de moi, je compris que nous le perdions pour long-temps.

J'en versai bien des larmes, mille craintes remplirent mon cœur, que les bontés de Céline ne purent effacer; je perdois en lui la plus solide espérance de te revoir. A qui pourrois-je avoir recours, s'il m'arrivoit de nouveaux malheurs? Je n'étois entendue de personne.

Je ne tardai pas à ressentir les effets de cette absence. *Madame*, dont je n'avois que trop deviné le dédain, et qui ne m'avoit tant retenue dans sa chambre, que par je ne sais

che caváva, per quánto si díce, dálla mía condizióne, e dalla padronánza che si éra arrogáta sóvra di me, mi féce rinchiúder con Celína in úna cása di vérgini, óve siámo ancóra.

Quést' asílo non mi dispiacerébbe, se óra che pósso capìr il tútto, non mi privásse délle notízie necessárie al diségno che fórmo d' andàr a trovárti. Le vérgini che quì ábitano sóno talménte ignoránti, che non póssono soddisfàr la mínima mía curiosità.

Il lor cúlto vérso la divinità del paése richiéde che rinúnzino ái di léi favóri più preziósi, cioè ái lúmi dell' intellétto, ái sentiménti del cuóre, e crédo eziandío al sáno intendiménto; alméno i lóro discórsi indúcono a pensárlo.

Rinchiúse, cóme le nóstre, hánno un vantággio di cúi siám príve néi témpj del sóle: quì le múra apérte in alcúni luóghi, e chiúse solaménte con pézzi di férro crociáti, vicíni l'úno all' áltro, affinchè non si póssa uscíre, lásciano la libertà di vedére e di conversàr con

quelle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naissance et du pouvoir qu'elle a sur moi, me fit enfermer avec Céline dans une maison de vierges, où nous sommes encore.

Cette retraite ne me déplairoit pas, si au moment où je suis en état de tout entendre, elle ne me privoit des instructions dont j'ai besoin sur le dessein que je forme d'aller te rejoindre. Les vierges qui l'habitent sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités.

Le culte qu'elles rendent à la divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connoissances de l'esprit, aux sentimens du cœur, et je crois même à la raison; du moins leurs discours le font-ils penser.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les temples du soleil : ici les murs ouverts en quelques endroits, et seulement fermés par des morceaux de fer croisés assez près l'un de l'autre, pour empêcher de sortir, laissent la liberté de

quélli del di fuóri; quésti luóghi si chiámano parlatórj.

Per mézzo di quésto cómodo, ío contínuo a pigliàr lezióni di scrittúra. Non párlo ad áltri, fuorchè al maéstro che m'inségna; e com' égli non sa assolutaménte áltro che la súa árte, non può cavármi dálla mía ignoránza. Celína non mi par méglio addottrináta; ossérvo nélle súe rispóste un non so che di vágo e d'incérto, che non può procédere, se non da úna dissimulazióne mal accórta, o da úna vergognósa ignoránza. Sía cóme si vóglia, la súa conversazióne è sémpre limitáta agl' interéssi del súo cuóre ed a quélli délla súa famíglia.

Il gióvine Francése che le parlò un giórno nell' uscìr dállo spettácolo in cúi si cánta, è il súo innamoráto, cóme ío mel' éra immagináto. Ma la signóra Detervílle che non vuól congiúngerli, le proibísce di vedérlo; e per impedírglielo con maggiòr sicurézza, ha dáto órdine ch'éssa non párli a chisisía.

Non è già che la súa scélta sía indégna di léi; ma quélla mádre vanagloriósa ed inumána,

voir et d'entretenir les gens du dehors ; c'est ce qu'on appelle des parloirs.

C'est à la faveur de cette commodité que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne ; son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux instruite ; je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes questions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une dissimulation mal-adroite, ou d'une ignorance honteuse. Quoi qu'il en soit, son entretien est toujours borné aux intérêts de son cœur et à ceux de sa famille.

Le jeune Français qui lui parla un jour en sortant du spectacle où l'on chante, est son amant, comme j'avois cru le deviner. Mais madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir ; et pour l'en empêcher plus sûrement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce soit.

Ce n'est pas que son choix soit indigne d'elle ; c'est que cette mère glorieuse et dénaturée

si preväle d'un úso bárbaro, stabilíto tra gran signóri del paése, per costrínger Celína a pigliàr l'abíto da vérgine, affíne d'arrichìr súo fíglio primogénito. Per il medésimo motívo, ha diggià obbligáto Deterville ad entràr in un cérto órdine religióso, dal quále non potrà più uscíre, pronunziáto che avrà cérte paróle che sì chiámano *vóti.*

Celína fà ógni resisténza possíbile al sacrifício che le vién chiésto; il súo corággio è sostenúto da alcúne léttere del súo amánte, ch'ío ricévo dal mío maéstro di scrittúra, e che le rimétto; nulladiméno il súo affánno cángia in módo tále la súa índole, che in cámbio di trattármi cólla stéssa benignità che mi dimostráva, príma che parlássi la súa língua, éssa spárge nel nóstro commércio un' amarézza che inasprísce le míe péne.

Confidénte perpétua délle súe, l'ascólto senz'annojármi, la compiángo sénza sfórzo, la consólo amicalménte; ma se il mío amóre risvegliáto cólla descrizióne del súo, ardísce esalársi dal mío opprésso cuóre, appéna ho

profite d'un usage barbare, établi parmi les grands seigneurs du pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de vierge, afin de rendre son fils aîné plus riche. Par le même motif, elle a déja obligé Déterville à choisir un certain ordre dont il ne pourra plus sortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *vœux*.

Céline résiste de tout son pouvoir au sacrifice que l'on exige d'elle; son courage est soutenu par des lettres de son amant, que je reçois de mon maître à écrire, et que je lui rends; cependant son chagrin apporte tant d'altération dans son caractère, que loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit, avant que je parlasse sa langue, elle répand sur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des siennes, je l'écoute sans ennui, je la plains sans effort, je la console avec amitié; et si ma tendresse, réveillée par la peinture de la sienne, me fait chercher à soulager l'oppression de mon cœur, en

pronunziáto il túo nóme, che l'impaziénza ed il disprézzo sóno dipínti sul súo vólto; élla mi niéga che tu ábbi ingégno, virtù, ánzi amóre per me.

La mía *china* stéssa (non so dárle áltro nóme, perchè quésto avéndo párso lépido, quélli di cása glielò han continuáto) la mía *china*, che paréva amármi, che mi obbedísce in ógni áltra occorrénza, ardísce esortármi tal vólta a bandírti dálla mía memória; e se le impóngo siléνzio, senè va: éssa partíta, sopraggiúnge Celína, ed allóra sóno costrétta di rinchiúder il mío cordóglio; quésta suggezióne tiránnica è il cólmo de' miéi máli. Non mi rimáne dúnque áltra consolazióne, che quélla di vergàr coll' espressióni del mío ténero affétto quésta cárta, l'único testimónio dócile déi sentiménti del mío cuóre.

Ahi! fórse mi affatíco indárno, fórse ignorerái per sémpre ch'ío vívo per te sólo. Quést' órrido pensiére abbátte il mío ánimo, ma non cángia però la risoluzióne che ho formáta di continuàr a scríverti. Consérvo la mía illusióne

prononçant seulement ton nom, l'impatience et le mépris se peignent sur son visage ; elle me conteste ton esprit, tes vertus, et jusqu'à ton amour.

Ma *china* même (je ne lui sais point d'autre nom, celui-là a paru plaisant, on le lui a laissé), ma *china*, qui sembloit m'aimer, qui m'obéit en toutes autres occasions, se donne la hardiesse de m'exhorter à ne plus penser à toi ; ou si je lui impose silence, elle sort : Céline arrive, il faut renfermer mon chagrin. Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux ; il ne me reste que la seule et pénible satisfaction de couvrir ce papier des expressions de ma tendresse, puisqu'il est le seul témoin docile des sentimens de mon cœur.

Hélas ! je prends peut-être des peines inutiles ; peut-être ne sauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible pensée affoiblit mon courage, sans rompre le dessein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conserve

per conservárti la mía víta; ed allontáno la ragión bárbara che vorrébbe rischiaràr la mía ménte: se non sperássi di rivedérti, Aza cáro, perderéi indubitataménte la víta, poichè mi è penósa ed intollerábile sénza te.

LÉTTERA XX.

Immérsa finóra nélle péne del cuóre, Aza cáro, non ti ho parláto di quélle délla mía ménte, eppúre sóno póco men tormentóse. Ne próvo úna di un génere sconosciúto fra nói, la quàl è cagionáta dágli úsi generáli di quésta nazióne, tánto divérsi da'nóstri, che se non tenè déssi quálche idéa, non potrésti compatìr la mía inquietúdine.

Il govérno di quésto império, del tútto oppósto a quéllo del túo, non può ésser se non difettuóso. In véce che il *Capa-Inca* è in óbbligo di provedèr álla sussisténza de' suói pópoli; in Európa, i sovráni cávano la lóro dálle fatíche de' lóro súdditi: perciò i delítti

mon illusion pour te conserver ma vie ; j'écarte la raison barbare qui voudroit m'éclairer : si je n'espérois te revoir, je périrois, mon cher Aza, j'en suis certaine ; sans toi la vie m'est un supplice.

LETTRE XX.

Jusqu'ici, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit ; cependant elles ne sont guères moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, causée par les usages généraux de cette nation, si différens des nôtres, qu'à moins de t'en donner quelques idées, tu ne pourrois compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet empire, entièrement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au lieu que le *Capa-Inca* est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples ; en Europe, les souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets : aussi

e le sciagúre procédono quási tútti dálla miséria.

Tal è la sórte déi nóbili, generalménte parlándo, ch'éssi sóno di contínuo intrigáti per conciliàr la lóro magnificénza apparénte cólla lóro miséria effettíva.

La génte del comúne sussíste solaménte col commércio (cóme si esprímono) e coll' indústria : la mála féde è il mínimo delitto che ne risúlti.

Una párte del pópolo è costrétta per vívere, di ricórrer all' altrúi umanità ; ma gli effétti ne sóno così scársi, che quésti infelíci hánno appéna il bisognévole per non morìr di fáme.

Non è possíbile, sénza avèr óro, di acquistàr la mínima porzióne di quélla térra che la natúra ha ugualménte concéssa a tútti i mortáli, nè di avèr óro, sénza possedèr quéllo che chiámano béni, e per un' inconseguénza che offénde la ragióne, quésta nazióne supérba, secóndo le léggi di un fals' onóre da léi inventáto, réputa a disonóre il ricéver da qualsisía

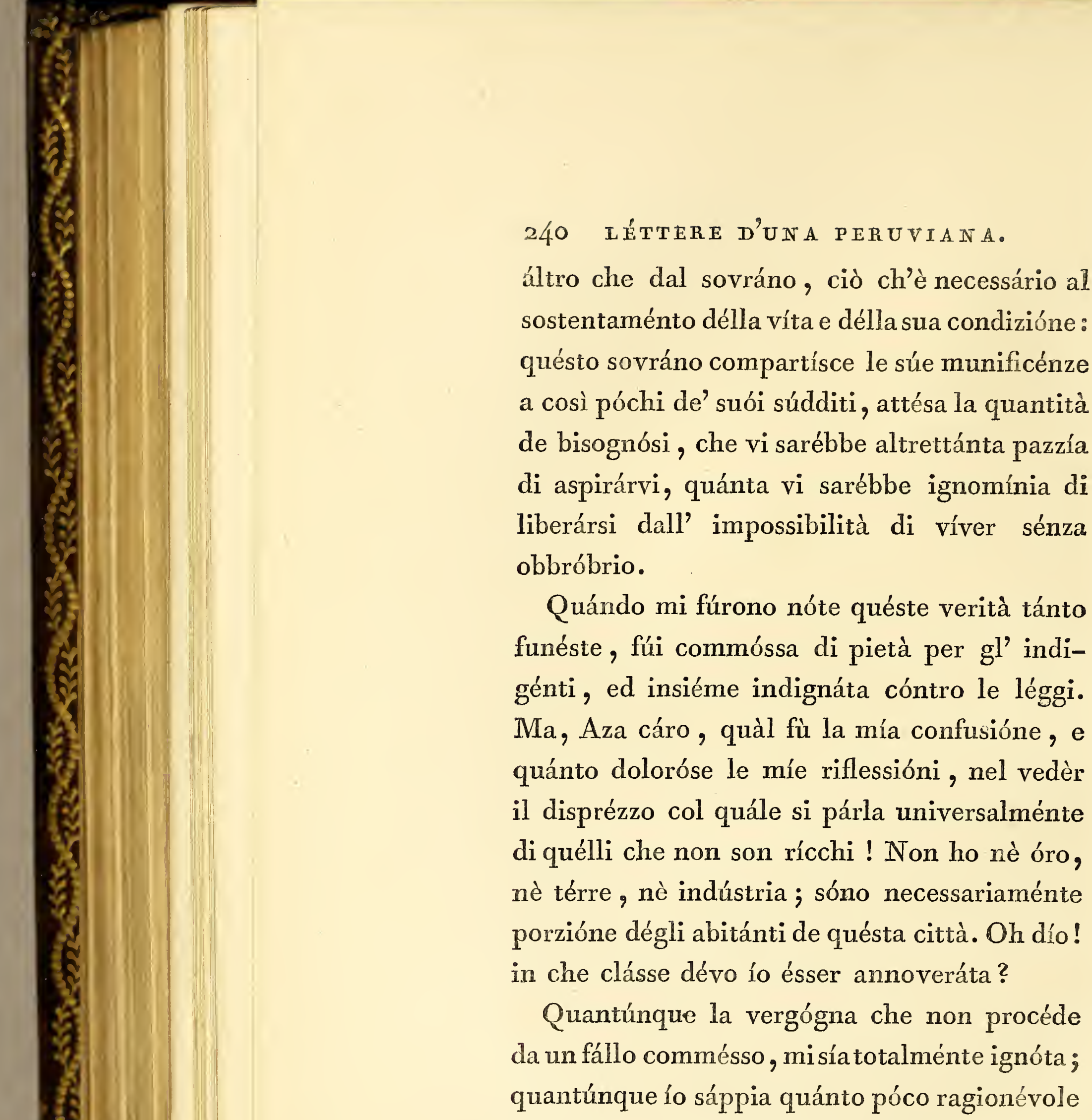
les crimes et les malheurs viennent-ils presque tous des besoins mal satisfaits.

Le malheur des nobles, en général, naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misère réelle.

Le commun des hommes ne soutient son état que par ce qu'on appelle commerce ou industrie : la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent.

Une partie du peuple est obligée, pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres; les effets en sont si bornés, qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or; et par une inconséquence qui blesse les lumières naturelles, et qui impatiente la raison, cette nation orgueilleuse, suivant les loix d'un faux honneur qu'elle a



áltro che dal sovráno, ciò ch'è necessário al sostentaménto délla víta e délla sua condizióne: quésto sovráno compartísce le súe munificénze a così póchi de' suói súdditi, attésa la quantità de bisognósi, che vi sarébbe altrettánta pazzía di aspirárvi, quánta vi sarébbe ignomínia di liberársi dall' impossibilità di vívėr sénza obbróbrio.

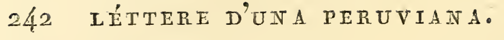
Quándo mi fúrono nóte quéste verità tánto funéste, fúi commóssa di pietà per gl' indigénti, ed insiéme indignáta cóntro le léggi. Ma, Aza cáro, quàl fù la mía confusióne, e quánto doloróse le míe riflessióni, nel vedèr il disprézzo col quále si párla universalménte di quélli che non son rícchi! Non ho nè óro, nè térre, nè indústria; sóno necessariaménte porzióne dégli abitánti de quésta città. Oh dío! in che clásse dévo ío ésser annoveráta?

Quantúnque la vergógna che non procéde da un fállo commésso, mi sía totalménte ignóta; quantúnque ío sáppia quánto póco ragionévole sía di risentírne per cáuse independénti dal

inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du souverain, ce qui est nécessaire au soutien de sa vie et de son état : ce souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses sujets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.

La connoissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables, et de l'indignation contre les loix. Mais hélas ! que la manière méprisante dont j'entendis parler de ceux qui ne sont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même ! Je n'ai ni or, ni terres, ni industrie ; je fais nécessairement partie des citoyens de cette ville : ô ciel ! dans quelle classe dois-je me ranger ?

Quoique tout sentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commise, me soit étranger ; quoique je sente combien il est insensé d'en recevoir par des causes indépendantes


mío potére o dálla mía volontà, non pósso far a méno di attristármi per l'idéa che gli áltri hánno di me : quésta péna mi saría intollerábile, se non sperássi che la túa generosità mi metterà un giórno in istáto di premiàr quélli che mi umíliano con dóni, cói quáli ío mi credéva onoráta.

Véro è che Célina procúra con ógni bontà di calmàr le míe inquietúdini círca quésto particoláre; ma quéllo ch'ío védo, ciò che inténdo délla génte di quésto paése, mi fa, in generále, diffidàr délle lóro paróle : le lor virtù, Aza cáro, non sóno più sincére ed effettíve délla lor opulénza. Le suppelléttili ch'ío credéva d'óro, ne hánno sol la superfície, la lóro véra sostánza è di légno; nélla stéssa guísa, quéllo che chiámano cortesía, nascónde leggierménte i lor difétti sótto la máschera délla virtù; ma per póca attenzióne che si fáccia, si scópre così facilménte l'artifício de' lóro costúmi, cóme quéllo délle lóro fálse richézze.

La maggiòr párte di quéste scopérte mi vién comunicáta da úna sórta di scrittúra, che si

de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de souffrir de l'idée que les autres ont de moi : cette peine me seroit insupportable, si je n'espérois qu'un jour ta générosité me mettra en état de récompenser ceux qui m'humilient malgré moi par des bienfaits dont je me croyois honorée.

Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays, me donne en général de la défiance de leurs paroles : leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richesses. Les meubles que je croyois d'or, n'en ont que la superficie, leur véritable substance est de bois; de même ce qu'ils appellent politesse, cache légèrement leurs défauts sous les dehors de la vertu; mais avec un peu d'attention, on en découvre aussi aisément l'artifice que celui de leurs fausses richesses.

Je dois une partie de ces connoissances à une sorte d'écriture que l'on appelle *livres* :

chiáma *libri* : sebbén ío sténto ancòr mólto a capírli, mi sóno tuttavía assái útili; ne ricávo nozióni, Celína mi spiéga ciò che ne sa, e ne compóngo idée che crédo giúste.

Alcúni di quésti líbri inségnano quéllo che gli uómini han fátto, e gli áltri, quéllo che han pensáto. Non pósso esprímerti, Aza mío cáro, quàl sarébbe il mío piacére, leggéndoli, se li capíssi méglio, nè il desidério estrémo che ho di conóscer alcúni di quéi uómini divíni che li compóngono. Sénto ch'éssi sóno all' ánima quéllo che il sóle è álla térra, e sóno persuása che troveréi nel lor commércio tútti i lúmi che mi son necessárj, ma non véggo alcún'apparénza di potèr mái avèr quésto conténto. Ancorchè Celína légga spésso, non è addottrináta abbastánza per appagármi; appéna éssa avéva pensáto che i líbri fóssero compósti dágli uómini; non ne sa i nómi, e nemméno se síano ancòr in víta.

Ti porterò, Aza cáro, quánto potrò raccóglier di quéste mirábili ópere, telè spiegherò

quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me sont fort utiles, j'en tire des notions; Céline m'explique ce qu'elle en sait, et j'en compose des idées que je crois justes.

Quelques-uns de ces livres apprennent ce que les hommes ont fait, et d'autres ce qu'ils ont pensé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaisir que je trouverois à les lire, si je les entendois mieux, ni le desir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Je comprends qu'ils sont à l'ame ce que le soleil est à la terre, et que je trouverois avec eux toutes les lumières, tous les secours dont j'ai besoin; mais je ne vois nul espoir d'avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire; à peine avoit-elle pensé que les livres fussent faits par des hommes; elle en ignore les noms, et même s'ils vivent encore.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux ouvrages,

nélla nóstra língua : quàl sarà il mío giúbilo di procuràr un nuóvo piacére al oggétto del mío amóre ! Sómmi déi ! potrò ío effettuárlo ?

LÉTTERA XXI.

Non mi mancherà più matéria per trattenérti, Aza mío cáro; ho avúto occasióne di parlàr ad un *cusipata*, che quì chiámano *religióso*; perito in ógni sciénza, égli mi ha promésso di non lasciármi ignoràr cos'alcúna. Civíle cóme un gran signóre, dótto cóme un *amauta*, sa ugualménte gli úsi délla società civíle, cóme i dógmi délla súa religióne. La súa conversazióne più útile d'un líbro, mi ha fátto un piacèr tále, ch'ío non ne avéva ancòr prováto un símile, dachè le míe sciagúre mi hánno da te allontanáta.

Veníva per istruírmi nélla religióne di Fráncia, ed esortármi ad abbracciárla.

Le virtù ch'éssa prescríve, nel módo ch'égli mi ha parláto, son caváte délla légge naturále, ed a dir il véro, così púre cóme le

je te les expliquerai dans notre langue, je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à ce que j'aime. Hélas ! le pourrai-je jamais ?

LETTRE XXI.

Je ne manquerai plus de matière pour t'entretenir, mon cher Aza ; on m'a fait parler à un *cusipata*, que l'on nomme ici *religieux ;* instruit de tout, il m'a promis de ne me rien laisser ignorer. Poli comme un grand seigneur, savant comme un *amauta*, il sait aussi parfaitement les usages du monde, que les dogmes de sa religion. Son entretien, plus utile qu'un livre, m'a donné une satisfaction que je n'avois pas goûtée depuis que mes malheurs m'ont séparée de toi.

Il venoit pour m'instruire de la religion de France, et m'exhorter à l'embrasser.

De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle prescrit, elles sont tirées de la loi naturelle, et en vérité aussi pures que les

nóstre ; ma non iscórgo (e quésto fórse per mancánza di perspicacità) che vi sía la mínima relazióne fra le mássime di quésta religióne, ed i costúmi délla nazióne che la proféssa ; ánzi vi tróvo tánta oppozizióne, che quésto mi par assolutaménte incomprensíbile.

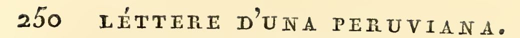
In quánto all' orígine ed ái fondaménti di quésta religióne, non mi han párso più incredíbili délla stória di *Mancocapac* e délla palúde *Tisicaca* (1); la morále n'è così perfétta, che avréi ascoltáto il *cusipata* con ógni maggiòr compiacénza, se non avésse parláto con irriverénza e disprégio del nóstro cúlto sácro vérso il sóle ; la parzialità estíngue la confidénza. Avréi potúto applicàr a suói ragionaménti quéllo che opponéva a' miéi ; ma se le léggi dell' umanità viétano di percuóter il súo símile, perchè gli verrébbe cagionáto un male, con maggiòr fondaménto non si déve offénder l'ánimo súo col disprézzo délle súe opinióni. Mi contentái di dírgli il mío parére sénza contrariàr il súo.

(1) Védi la stória degl' *Incas*.

nôtres; mais je n'ai pas l'esprit assez subtil pour appercevoir le rapport que devroient avoir avec elle les mœurs et les usages de la nation; j'y trouve au contraire une inconséquence si remarquable, que ma raison refuse absolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine et des principes de cette religion, ils ne m'ont pas paru moins incroyables que l'histoire de *Mancocapac* et du marais *Tisicaca* (1); la morale en est si belle, que j'aurois écouté le *cusipata* avec plus de complaisance, s'il n'eut parlé avec mépris du culte sacré que nous rendons au soleil : toute partialité détruit la confiance. J'aurois pu appliquer à ses raisonnemens ce qu'il opposoit aux miens ; mais si les loix de l'humanité défendent de frapper son semblable, parce que c'est lui faire un mal ; à plus forte raison ne doit-on pas blesser son ame par le mépris de ses opinions. Je me contentai de lui expliquer mes sentimens, sans contrarier les siens.

(1) Voyez l'histoire des *Incas*.



Da un' áltra párte, un' interésse che mi stáva, più a cúore, mi stimoláva a cangiàr la nóstra conversazióne : l'interrúppi dúnque súbito che mi fù possíbile, per interrogárlo círca la lontanánza dálla città di Parigi a quélla di *Cuzco*, e círca la possibilità di fárne il tragétto. Il *cusipata* soddisféce con particolàr bontà álle míe dománde; ed ancorchè mi rappresentásse cóme infiníta la distánza di quéste dúe città, e mi facésse consideràr cóme insuperábili le difficoltà di fárne il viággio, mi bastò sapére che ciò fósse possíbile per assodàr il mío corággio, e determinármi a comunicàr il mío diségno al buón religióso.

Ne párve attónito, e procurò di rimuóvermi da úna tal imprésa con paróle così amorévoli, mi féce déi perícoli ái quáli ío voléva espórmi, úna pittúra così patética, che non potéi far a méno di ésserne commóssa; nulladiméno non cangiái parére; ánzi pregái il *cusipata* cólle più férvide istánze d'inseguármi i mézzi di tornàr nélla mía pátria. Non vólle entràr in alcúna circostánza; mi dísse sólo che Detervílle

D'ailleurs, un intérêt plus cher me pressoit de changer le sujet de notre entretien : je l'interrompis dès qu'il me fut possible, pour faire des questions sur l'éloignement de la ville de Paris à celle de *Cuzco*, et sur la possibilité d'en faire le trajet. Le *cusipata* y satisfit avec bonté ; et quoiqu'il me désignât la distance de ces deux villes d'une façon désespérante, quoiqu'il me fît regarder comme insurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me suffit de savoir que la chose étoit possible pour affermir mon courage, et me donner la confiance de communiquer mon dessein au bon religieux.

Il en parut étonné ; il s'efforça de me détourner d'une telle entreprise avec des mots si doux, qu'il m'attendrit moi-même sur les périls auxquels je m'exposerois ; cependant ma résolution n'en fut point ébranlée ; je priai le *cusipata* avec les plus vives instances de m'enseigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail ; il me dit seulement que Déterville,

per la súa ínclita náscita e per il súo mérito personále, esséndo mólto stimáto, potrébbe círca quésto particoláre, quánto vorébbe; e che cóme avéva nélla córte di Spágna un Zío potentíssimo, gli éra più fácile che a verún áltro, di procurármi nuóve del nóstro sventuráto paése.

Per determinármi interaménte ad aspettàr il súo arrívo, che mi assicurò ésser vicíno, soggiúnse, che attési i miéi óbblighi vérso quèl generóso amíco, ío non potéva con decénza dispòr di me sénza il di lúi consénso. Approvái il súo díre, ed ascoltái volentiéri l'elógio che mi féce dell' egréggie dóti che distínguono Deterville fra le persóne délla súa condizióne. Il péso délla gratitúdine è mólto liéve, Aza cáro, quándo viéne impósto dálle máni délla virtù.

Quest' uómo erudíto m'informò pariménte, cóme il cáso avéva condótto gli Spagnuóli sin al túo sciaguráto império, e che l'avidità dell' óro éra státa la sóla cagióne délle lóro crudeltà. Mi spiegò póscia in che módo le léggi délla

par sa haute naissance et par son mérite personnel, étant dans une grande considération, pourroit tout ce qu'il voudroit; et qu'ayant un oncle tout-puissant à la cour d'Espagne, il pouvoit plus aisément que personne me procurer des nouvelles de nos malheureuses contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre son retour, qu'il m'assura être prochain, il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami, je ne pouvois avec honneur disposer de moi sans son consentement. J'en tombai d'accord, et j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui distinguent Déterville des personnes de son rang. Le poids de la reconnoissance est bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le savant homme m'apprit aussi comment le hasard avoit conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux empire, et que la soif de l'or étoit la seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la

guérra mi avéssero fátta cadèr nélle máni di Detervílle per mézzo d'un combattiménto, del quále éra rimáso vittorióso, dópo avèr préso parécchie návi ágli Spagnuóli, fra le quáli trovávasi quélla che mi portáva.

In sómma, Aza cáro, s'égli ha confirmáto le míe sciagúre, mi ha alméno liberáta dálla penósa oscurità in cúi ío vivéva círca tánti evénti funésti, e quésto non è un picciòl solliévo álle míe péne; spéro che Detervílle farà il rimanénte: égli è nóbile, umáno, virtuóso; dévo confidàr nélla súa generosità. Se mi restituirà a te, ben mio, che favóre! che giúbilo! che felicità!

LÉTTERA XXII.

Io avéva speráto, mío cáro Aza, di fármi amíco il dótto *cusipata;* ma la súa secónda vísita ha totalménte cancelláto la buóna opinióne, che mi éra di lúi formáta nélla príma.

Se mi párve da princípio affábile e sincéro,

guerre m'avoit fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il étoit sorti victorieux, après avoir pris plusieurs vaisseaux aux Espagnols, entre lesquels étoit celui qui me portoit.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obscurité où je vivois sur tant d'événemens funestes, et ce n'est pas un petit soulagement à mes peines; j'attends le reste du retour de Déterville : il est humain, noble, vertueux; je dois compter sur sa générosité. S'il me rend à toi, quel bienfait ! quelle joie ! quel bonheur !

LETTRE XXII.

J'avois compté, mon cher Aza, me faire un ami du savant *cusipata ;* mais une seconde visite qu'il m'a faite, a détruit la bonne opinion que j'avois prise de lui dans la première.

Si d'abord il m'avoit paru doux et sincère,

non ho trováto quésta vólta áltro che asprézza e falsità in tútto quéllo che mi ha détto.

Avéndo l'ánimo tranquíllo círca quéllo che concérne i miéi affétti, ío voléva appagàr la mía curiosità intórno ágli úomini mirábili che compóngono líbri; cominciái ad informármi del grádo che óccupano nel móndo, délla venerazióne che si ha per éssi; in sómma dégli onóri e déi triónfi che véngono lóro conferíti per tánti benemériti vérso la società umána.

Non so quéllo che il *cusipata* trovò di particoláre nélle míe dománde, ma sorríse a ciascúna, e vi rispóse con discórsi così pòco moderáti, che non mi fù diffícile di scórgere ch'égli m'ingannáva.

Infátti, se débbo prestárgli féde, quésti uómini sénza verún dúbbio superióri ágli áltri per la nobiltà ed utilità délle lóro ópere, rimángono spésso sénza mercéde, e sóno costrétti per il sostentaménto délla lor víta, di vénder i lóro pensiéri, cóme la plébe vénde per sussístere le più víli produzióni délla térra. È quésto possíbile?

cette fois je n'ai trouvé que de la rudesse et de la fausseté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'esprit tranquille sur les intérêts de ma tendresse, je voulus satisfaire ma curiosité sur les hommes merveilleux qui font des livres : je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux ; enfin, des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la société.

Je ne sais ce que le *cusipata* trouva de plaisant dans mes questions ; mais il sourit à chacune, et n'y répondit que par des discours si peu mesurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, si je l'en crois, ces hommes sans contredit au-dessus des autres, par la noblesse et l'utilité de leur travail, restent souvent sans récompense, et sont obligés, pour l'entretien de leur vie, de vendre leurs pensées, ainsi que le peuple vend, pour subsister, les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être ?

L'ingánno, Aza cáro, non mi dispiáce méno sótto la máschera trasparénte del motteggiaménto, che sótto il vélo dénso délla seduzióne; ónde quéllo del religióso m'irritò, e non degnái rispóndervi.

Disperándo dúnque di soddisfàr in quésto la mía curiosità, ricominciái a parlàr del mío viággio; ma in cámbio di dissuadérmene cólla prístina súa affabilità, mi oppóse ragionaménti così gagliárdi e così evidénti, ch'ío éra per ésserne convínta, se non avésse militáto à favòr túo il mío amóre; il quále gli confessái ingenuaménte.

Sorridéndo égli allóra, e paréndo dubitáre ch'ío parlássi sinceraménte, non mi rispóse se non con motteggiaménti, i quáli, benchè insípidi, mi fúrono nondiméno sensíbili : mi sforzái di convíncerlo délla verità de' miéi détti; ma a proporzióne che le espressióni del mío cuóre ne provávano i sentiménti, il súo vólto e le súe paróle s'inasprírono; ánzi ébbe la baldánza di dírmi che il mío affétto vérso di te éra incompatíbile cólla virtù, ch'ío dovéva

La tromperie, mon cher Aza, ne me plaît guères moins sous le masque transparent de la plaisanterie, que sous le voile épais de la séduction ; celle du religieux m'indigna, et je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me satisfaire, je remis la conversation sur le projet de mon voyage ; mais au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la première fois, il m'opposa des raisonnemens si forts et si convaincans, que je ne trouvai que ma tendresse pour toi qui pût les combattre ; je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord, il prit une mine gaie, et paroissant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui toutes insipides qu'elles étoient, ne laissèrent pas de m'offenser : je m'efforçai de le convaincre de la vérité ; mais à mesure que les expressions de mon cœur en prouvoient les sentimens, son visage et ses paroles devinrent sévères ; il osa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu, qu'il falloit renoncer

rinunziàr all'úno o all'áltra; ed in sómma che non potéva amárti sénza delítto.

A táli insensáte paróle, l'ánimo mío s'accése d'íra; trasportáta fuòr délla moderazióne ch'ío mi éra prescrítta, prorrúppi cóntro di lúi in rimpróveri, gli diédi da conóscere quánto mi parévano stravagánti i suói détti, gli protestái mílle vólte di amárti sémpre; e senz'aspettàr le súe scúse, lo lasciái, e córsi a rinchiúdermi nélla mía cámera, óve ío éra sicúra ch'égli non potrébbe seguírmi.

Oh mío cáro Aza, quánto è bizzárra la ragióne in quésto paése! Éssa conviéne da úna párte, che la príma délle virtù consíste nel beneficáre, nell'ésser fedéle a suói impégni; dall'áltra pói proibísce di mantenèr quélli che il sentiménto il più púro ha formáti; éssa impóne la gratitúdine, e páre prescríver l'ingratitúdine.

Saréi lodévole, se ti ristabilíssi sul tróno de'tuói antenáti; sóno colpévole nel conservárti un béne più prezióso di tútti gl'impérj del móndo. Saréi approváta, s'ío rimuneréssi

à l'une ou à l'autre ; enfin que je ne pouvois t'aimer sans crime.

A ces paroles insensées, la plus vive colère s'empara de mon ame ; j'oubliai la modération que je m'étois prescrite, je l'accablai de reproches, je lui appris ce que je pensois de la fausseté de ses paroles, je lui protestai mille fois de t'aimer toujours ; et sans attendre ses excuses, je le quittai, et je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois sûre qu'il ne pourroit me suivre.

O mon cher Aza, que la raison de ce pays est bizarre ! Elle convient en général que la première des vertus est de faire du bien, d'être fidèle à ses engagemens ; elle défend en particulier de tenir ceux que le sentiment le plus pur a formés ; elle ordonne la reconnoissance et semble prescrire l'ingratitude.

Je serois louable, si je te rétablissois sur le trône de tes pères ; je suis criminelle en te conservant un bien plus précieux que tous les empires du monde. On m'approuveroit,

i tuói benefícj cói tesóri del Perù. Sprovísta di tútto, espósta a tútti i capríccj délla sórte, non ho áltro tesóro che il mío cuóre, e si preténde ch'ío tenè prívi; è duópo ésser ingráta per avèr virtù. Ah! mío cáro Aza, le violeréi tútte, se cessássi un moménto di amárti. Fedéle álle lóro léggi, la sarò al mío amóre, viverò per te sólo.

LÉTTERA XXIII.

Non crédo, Aza mío cáro, che vi sía nel móndo cósa, tóltane la túa tánto sospiráta presénza, che póssa éssermi più gráta di quéllo che mi è státo il ritórno di Detervílle; ma quésto piacére, cóme s'ío fóssi dal destíno condennáta a non risentírne mái, se non avvelenáto da quálche amarézza, è státo póco dópo seguíto da úna maninconía che non è ancòr cessáta.

Celína éra jermattína nélla mía cámera, quándo vénnero a chiamárla secretaménte; mi lasciò dúnque, ma un moménto dópo mi féce díre che andássi al parlatório; vi córsi e la trovái: quàl fù il mío stupóre la trovái in compagnía di súo fratéllo!

si je récompensois tes bienfaits par les trésors du Pérou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne possède que ma tendresse, on veut que je te la ravisse; il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah ! mon cher Aza, je les trahirois toutes, si je cessois un moment de t'aimer. Fidelle à leurs loix, je le serai à mon amour; je ne vivrai que pour toi.

LETTRE XXIII.

Je crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourroit l'emporter sur celle que m'a causée le retour de Déterville; mais comme s'il ne m'étoit plus permis d'en goûter sans mélange, elle a été bientôt suivie d'une tristesse qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre, quand on vint mystérieusement l'appeller; il n'y avoit pas long-temps qu'elle m'avoit quittée, lorsqu'elle me fit dire de me rendre au parloir; j'y courus : quelle fut ma surprise d'y trouver son frère avec elle !

Non dissimulái l'allegrézza che m'inspiráva la súa vísta; gli dévo stíma per le súe egréggie dóti, ed amicízia per tútti i suói benefízj; quésti sentiménti son quási virtù; li espréssi sinceraménte, cóme ío li prováva.

Vedéva il mío liberatóre, l'único sostégno délle míe speránze; éra finalménte giúnto il moménto di parlàr con libertà di te, del mío amóre, de' miéi progétti; il mío cuóre non potéva in sómma contenèr la mía giója.

Io non parláva ancòr francése quándo Déterville senè partì : quánte cóse non avéva ío da raccontárgli al súo arrívo ! quánte dimánde da fárgli ! quánte grázie da rénder a quèl generóso amíco ! Io voléva esprímer tútto in úna vólta, mi spiegáva mále, eppúre non cessáva di parláre.

Mi accórsi duránte quésto témpo, che la maninconía che nell' entráre avéva osserváta sul vólto di Deterville, sparíva a póco a póco e cedéva all' allegrézza : menè applaudíi, e procurái d'eccitàr di più in più il súo conténto. Ahi ! dovéva ío temèr di cagionárne tróppo

Je ne dissimulai point le plaisir que j'eus de le voir; je lui dois de l'estime et de l'amitié; ces sentimens sont presque des vertus : je les exprimai avec presque autant de vérité que je les sentois.

Je voyois mon libérateur, le seul appui de mes espérances; j'allois parler sans contrainte de toi, de ma tendresse, de mes desseins; ma joie alloit jusqu'au transport.

Je ne parlois pas encore français lorsque Déterville partit : combien de choses n'avois-je pas à lui apprendre ! combien d'éclaircissemens à lui demander ! combien de reconnoissances à lui témoigner ! Je voulois tout dire à-la-fois, je disois mal, et cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus pendant ce temps-là, que la tristesse qu'en entrant j'avois remarquée sur le visage de Déterville, se dissipoit et faisoit place à la joie : je m'en applaudissois, elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas ! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je

ad un amíco, a cúi ho tánti óbblighi, e dal quále spéro tánto ancóra! Nientediméno la mía sincerità gli féce pigliàr úno sbáglio che mi cósta óra mólte lágrime.

Celína éra uscíta dal parlatório nel témpo medésimo ch' ío v' éra entráta. Piacésse al ciélo ch' élla vi fósse rimása! La súa presénza avrébbe fórse impedíto la spiegazióne funésta che succésse fra Deterville e me.

Atténto a' miéi détti, paréva ch' égli si compiacésse, nell' ascoltárli, sénza pensàr ad interrómperne il córso: non so perchè sentíi turbársi l'ánima mía, quándo vólli interrogárlo círca il mío viággio, e spiegárgliene il motívo; ma le espressióni mi mancárono, le andáva cercándo; égli si preválse d'un moménto di siléenzio, e metténdosi ginocchióne innánzi la gráta álla quále si tenéva appéso cólle máni, mi dísse con úna vóce commóssa: A che sentiménto, divína Zilia, débbo ío attribuìr il piacére che véggo così naturalménte esprésso ne' vóstri bégli ócchj, cóme púre ne' vóstri discórsi? Son ío il più fortunáto de' mortáli; ío, díco, a cúi mía sorélla ha fátto inténder

dois tout, et de qui j'attends tout ! Cependant ma sincérité le jeta dans une erreur qui me coûte à présent bien des larmes.

Céline étoit sortie en même temps que j'étois entrée, peut-être sa présence auroit-elle épargné une explication si cruelle.

Déterville, attentif à mes paroles, paroissoit se plaire à les entendre sans songer à m'interrompre : je ne sais quel trouble me saisit, lorsque je voulus lui demander des instructions sur mon voyage, et lui en expliquer le motif ; mais les expressions me manquèrent, je les cherchois ; il profita d'un moment de silence, et mettant un genou en terre devant la grille à laquelle ses deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue : A quel sentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaisir que je vois aussi naïvement exprimé dans vos beaux yeux, que dans vos discours ? Suis-je le plus heureux des hommes, au moment même où ma sœur vient de me faire

póco fa, ch' ío éra il più infelíce? Non so, gli rispósi, che disgústo ábbia potúto causárvi Celína, ma sóno certíssima che da me non ne riceveréte mái alcúno. Eppúre, replicò égli, éssa mi ha détto ch'ío non dovéva speràr di ésser da vói amáto. Io! esclamái, interrompéndolo, ío, non vi ámo!

Ah! Deterville, cóme può vóstra sorélla accusármi di quésto? L'ingratitúdine m'inorridísce, mi odierẽi me stéssa, se credéssi che mi fósse possíbile di non amárvi per tútto il córso délla mía víta.

Méntre ío pronunziáva quéste póche paróle, paréva, tant'éra l'avidità de' suói sguárdi, che volésse légger nel mío ánimo.

Mi amáte, Zilia, mi diss'égli, e melò díte! Avréi dáto, se fósse státo d'uópo, la mía víta per udìr quésta lusinghiéra dichiarazióne; ma non pósso créderlo nel témpo medésimo ch'ío l'ódo. Zilia, dilétta Zilia, è dúnqu'égli véro che mi amáte? Non v'ingannáte vói stéssa? Il suóno délla vóstra vóce la tenerézza de' vóstri sguárdi, il mío cuóre, tútto mi sedúce. Non

entendre que j'étois le plus à plaindre ? Je ne sais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pu vous donner; mais je suis bien assurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant, répliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devois pas espérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai-je en l'interrompant, moi, je ne vous aime point !

Ah ! Déterville, comment votre sœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur; je me haïrois moi-même, si si je croyois pouvoir cesser de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il sembloit, à l'avidité de ses regards, qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, et vous me le dites ! Je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu; je ne puis le croire lors même que je l'entends. Zilia, ma chère Zilia, est-il bien vrai que vous m'aimez ? Ne vous trompez-vous pas vous-même ? Votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me séduit. Peut-être n'est-ce que pour

sarébb'égli fórse per immérgermi più crudelménte nélla disperazióne dálla quále ío risórgo.

Mi fáte stupíre, rispósi; dónde násce la vóstra diffidénza? Dachè vi conósco, se non ho potúto fármi capìr con paròle, tútte le míe azióni non han ésse dovúto provárvi che vi ámo? Nò, replicò égli, non pósso ancòr lusingármi di tánta felicità, non parláte il francése assái béne per liberármi da' miéi giústi timóri, so che la vóstra intenzióne non è d'ingannármi, ma spiegátemi, di grázia, quàl sía il sénso che vói dáte a quésto adorábili paróle, *vi ámo*. Che la mía sórte sía decísa, ch'ío muója a' piédi vóstri di cordóglio o di piacére.

Quéste paróle, glì diss'ío, un póco intimoríta dálla vivacità cólle quále ésso pronunziò, quésti últimi accénti, quéste paróle débbono, créd' ío, fárvi conóscere che mi siéte cáro, che la vóstra sórte m'interéssa, che l'amicízia e la gratitúdine mi affeziónano a vói; quésti sentiménti piácciono al mio cuóre, e dévono appagàr il vóstro.

Ah! Zilia, mi rispos' égli, quánto s'inde-

me plonger plus cruellement dans le désespoir dont je sors.

Vous m'étonnez, repris-je ; d'où naît votre défiance ? Depuis que je vous connois, si je n'ai pu me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime ? Non, répliqua-t-il, je ne puis encore me flatter ; vous ne parlez pas assez bien le français pour détruire mes justes craintes ; vous ne cherchez point à me tromper, je le sais ; mais expliquez-moi quel sens vous attachez à ces mots adorables, *je vous aime* ? Que mon sort soit décidé, que je meure à vos pieds de douleur ou de plaisir.

Ces mots, lui dis-je, un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernières paroles, ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que l'amitié et la reconnoissance m'attachent à vous : ces sentimens plaisent à mon cœur, et doivent satisfaire le vôtre.

Ah ! Zilia, me répondit-il, que vos termes

bolíscono i vóstri términi, quánto va cadéndo l'ardóre délla vóstra vóce! Celína mi avrébb' éssa détto il véro? Aza non saría égli fórse l'oggétto déi sentiménti che mi dichiaráte? Nò, gli rispósi, il sentiménto che ho per Aza, è affátto divérso da quélli che próvo per vói; quéllo che infiámma per lui il mío cuóre, è lo stésso che vói chiamáte amóre....

Che péna può fárvi quésto, soggiúnsi ío, vedéndolo impallidíre, abbandonàr la gráta, e lanciàr al ciélo sguárdi piéni d'affánno? Ho consacráto il mío affétto ad Aza, perchè ésso mi ha consacráto il súo, e ch'eravámo destináti, oh tróppo fálsa speránza, ad ésser uníti insiéme. V'è égli in tútto quésto quálche relazióne con vói? La medésima, replicò égli, che trováte fra vói ed ésso, poichè sóno mílle vólte più innamoráto di lui.

Cóme può quésto éssere, gli díssi di nuóvo? Vói non siéte délla mía nazióne: in véce di avérmi scélta per ispósa, il cáso sólo ci ha fátti conóscere, e possiàm comunicárci soltánto d'óggi le nóstre idée. Per quàl ragióne avréste per me i sentiménti di cúi mi parláte?

s'affoiblissent, que votre ton se refroidit ! Céline m'auroit-elle dit la vérité ? N'est-ce point pour Aza que vous sentez tout ce que vous dites ? Non, lui dis-je, le sentiment que j'ai pour Aza est tout différent de ceux que j'ai pour vous; c'est ce que vous appellez l'amour. . . . .

Quelle peine cela peut-il vous faire, ajoutai-je, en le voyant pâlir, abandonner la grille, et jeter au ciel des regards remplis de douleur ? J'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, et que nous devions être unies. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous et lui, puisque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en ressentit jamais.

Comment cela se pourroit-il, repris-je? Vous n'êtespoint de ma nation : loin que vous m'ayez choisie pour votre épouse, le hasard seul nous a joints, et ce n'est même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raison auriez-vous pour moi les sentimens dont vous parlez?

E quàl áltra vi vuóle, se non i vóstri vézzi ed il mío caráttere mi replicò égli, per affezionármi a vói síno álla mórte? Naturalménte ténero, indolénte, nemíco dell' artifício, la difficoltà di penetràr il cuòr délle dónne, ed il timóre di non trovárvi la sincerità che vi vorréi, mi han solaménte lasciáto per ésse un gústo vágo e transitório; ho vissúto sénza passiòn amorósa fin al moménto in cúi vi ho vedúta: fúi invaghíto a príma vísta délla vóstra bellézza, ma la súa impressióne sarébbe fórse státa così leggiéra, cóme quélla di mólte áltre, se la piacevolézza e l'ingenuità délla vóstra índole, non mi avéssero fátto riconóscer l'oggétto, che la mía immaginazióne si éra così spésso formáto. Vói sapéte, Zilia, se l'ho rispettáto quést' oggétto délla mía adorazióne: quánto non mi ha costáto per resíster álle occasióni sedutríci che mi offeríva la famigliarità di úna lúnga navigazióne! Quánte vólte la vóstra innocénza vi avrébb' éssa dáta in préda a' miéi impéti, se li avéssi ascóltati! Ma in cámbio di offéndervi, ho contenúto

En faut-il d'autres que vos charmes et mon caractère, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous jusqu'à la mort? Né tendre, paresseux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, et la crainte de n'y pas trouver la franchise que j'y desirois, ne m'ont laissé pour elles qu'un goût vague ou passager; j'ai vécu sans passion jusqu'au moment où je vous ai vue : votre beauté me frappa; mais son impression auroit peut-être été aussi légère que celle de beaucoup d'autres, si la douceur et la naïveté de votre caractère ne m'avoient présenté l'objet que mon imagination m'avoit si souvent composé. Vous savez, Zilia, si j'ai respecté cet objet de mon adoration : que ne m'en a-t-il pas coûté pour résister aux occasions séduisantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation! Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes transports, si je les eusse écoutés! Mais loin de vous offenser, j'ai poussé la discrétion

sémpre il mío amóre néi límiti del più rispettóso silénzio ; ánzi ho pretéso da mía sorélla che non venè parlásse mái : non ho volúto avèr óbbligo ad áltri che a vói stéssa. Ah! Zilia, se non siéte intenerìta da un' osséquio così affettuóso, vi fuggirò ; ma già lo prevéggo, la mórte mía sarà il prézzo del mío sacrifício.

La mórte vóstra ! esclamái, penetráta del cordóglio sincéro dal quále ío lo vedéva opprésso : ahime ! che sacrifício ! Non so se quéllo délla mía víta non mi fósse men órrido.

Or dúnque ! Zilia, mi diss'égli, se la mía víta vi è cára, comandáte ch'ío víva. Che bisógna fáre, gli d'iss'ío ? Amármi, rispós'ésso, cóme amaváte Aza. L'ámo sémpre nell' istésso módo, replicái, e l'amerò sin álla mórte. Non so, soggiúnsi, se le vóstre léggi vi perméttano d'amàr dúe oggétti nélla medésima guísa ; ma i nóstri costúmi ed il mío cuóre melò viétano. Contentátevi déi sentiménti che vi prométto, non pósso avérne áltri ; la verità mi sta a cuóre, velà díco con ógni sincerità.

Con che flémma mi assassináte, esclamò

jusqu'au silence ; j'ai même exigé de ma sœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour : je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah ! Zilia, si vous n'êtes point touchée d'un respect si tendre, je vous fuirai ; mais, je le sens, ma mort sera le prix du sacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je, pénétrée de la douleur sincère dont je le voyois accablé : hélas ! quel sacrifice ! Je ne sais si celui de ma vie ne me seroit pas moins affreux.

Eh bien ! Zilia, me dit-il, si ma vie vous est chère, ordonnez donc que je vive. Que faut-il faire, lui dis-je ? M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui répliquai-je, et je l'aimerai jusqu'à la mort. Je ne sais, ajoutai-je, si vos loix vous permettent d'aimer deux objets de la même manière ; mais nos usages et mon cœur me le défendent. Contentez-vous des sentimens que je vous promets, je ne puis en avoir d'autres ; la vérité m'est chère, je vous la dis sans détour.

De quel sang-froid vous m'assassinez,

égli ! Ah ! Zilia, quánto vi ámo, poichè adóro eziandío la vóstra crudèl ingenuità; la felicità vóstra mi è più cára délla mía. Continuáte a parlármi cólla stéssa sincerità, benchè mi sía tánto crudéle. Dítemi, quàl è la vóstra speránza intórno all'amóre che serbáte per Aza ?

Ahi ! gli díssi, non ne ho se non in vói sólo. Gli spiegái póscia cóme ío avéva intéso che la comunicazióne cólle Indie non éra impossíbile, ch'ío speráva dálla súa generosità, che mi procurerébbe i mézzi di ritornárvi, o almeno che si compiacerébbe di fárti capitàr i miéi nódi, ed a me le túe rispóste, affinchè consapévole del túo destíno, ésso sérva di nórma al mío.

Piglierò, mi diss'égli, con un cérto sério affettáto, le misúre necessárie per iscoprìr la sórte del vóstro amánte : saréte servíta in quésto. Ma presuméte indárno di rivedèr il fortunáto Aza; attéso che gl'impediménti che vi divídono, sóno insuperábili.

s'écria-t-il ! Ah ! Zilia, que je vous aime, puisque j'adore jusqu'à votre cruelle franchise. Eh bien ! continua-t-il, après avoir gardé quelques momens le silence, mon amour surpassera votre cruauté. Votre bonheur m'est plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette sincérité qui me déchire sans ménagement. Quelle est votre espérance sur l'amour que vous conservez pour Aza?

Hélas ! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous seul. Je lui expliquai ensuite comment j'avois appris que la communication aux Indes n'étoit pas impossible ; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner, ou tout au moins qu'il auroit assez de bonté pour faire passer jusqu'à toi des nœuds qui t'instruiroient de mon sort, et pour m'en faire avoir les réponses, afin qu'instruite de ta destinée, elle serve de règle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il avec un sang-froid affecté, les mesures nécessaires pour découvrir le sort de votre amant : vous serez satisfaite à cet égard. Cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza ; des obstacles invincibles vous séparent.

Quéste paróle mi trafíssero il cuóre, Aza cáro; le míe lágrime scórsero in gran cópia, e m'impedírono per mólto témpo di rispónder a Deterville, che dal cánto súo stáva tútto pensieróso. Vía dúnque! gli díssi finalménte, non lo vedrò più; ma quésto non m'impedirà di víver per lúi sólo: se la vostr'amicízia si esténde síno álla generosità di procurárci quálche corrispondénza, la víta mi sarà méno intollerábile, e morrò conténta, purchè mi promettiáte di fárgli sapére che sóno mórta súa fída amánte.

Ah! quésto è tróppo, esclamò égli levándosi precipitosaménte: si, sarò, se quésto è possíbile, il sólo infelíce. Conosceréte quésto cuòr che sdegnáte; vedréte di che sforzi è capáce un'amòr símile al mío, e saréte alméno costrétta di compiángermi. Uscì, pronunziáto ch'ébbe quéste paróle, lasciándomi in úno státo che non pósso ancòr compréndere; ío éra státa in piédi cógli ócchj físsi vérso la pórta per la quále Deterville éra poc' innánzi uscíto,

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur, mes larmes coulèrent en abondance, elles m'empêchèrent long-temps de répondre à Déterville, qui de son côté gardoit un morne silence. Eh bien ! lui dis-je enfin, je ne le verrai plus; mais je n'en vivrai pas moins pour lui : si votre amitié est assez généreuse pour nous procurer quelque correspondance, cette satisfaction suffira pour me rendre la vie moins insupportable, et je mourrai contente, pourvu que vous me promettiez de lui faire savoir que je suis morte en l'aimant.

Ah ! c'en est trop, s'écria-t-il en se levant brusquement : oui, s'il est possible, je serai le seul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels efforts est capable un amour tel que le mien, et je vous forcerai au moins à me plaindre. En disant ces mots, il sortit et me laissa dans un état que je ne connoissois pas encore ; j'étois demeurée debout, les yeux attachés sur la porte par où Déterville venoit de sortir,

immérsa in úna confusióne di pensiéri, ch'ío non cercáva neppùr a sviluppáre, e vi saréi rimása mólto témpo, se Celína non fósse entráta nel parlatório.

Élla mi domandò con úna cérta vivacità per quàl cagióne Detervílle fósse uscíto così présto. Non le celái il contenúto délla nóstra conversazióne. Da princípio éssa si afflísse di quéllo che chiamáva la sventúra di súo fratéllo; cangiándo pói la súa afflizióne in cólera, mi féce i più dúri rimpróveri, sénza che ardíssi allegàr la mínima scúsa. Che avréi ío potúto dírle? La mía agitazióne mi lasciáva appéna la libertà di pensáre: menè uscíi, élla non mi seguì. Ritirátami nélla mía cámera, ci son rimása un giórno sénza che ardíssi lasciármi vedére, sénza avèr ricevúto nuóve da chisisía, en in un disórdine di ménte, che non mi permettéva neppùr di scríverti.

La cólera di Celína, la disperazióne di súo fratéllo, le últime súe paróle, álle quáli vorréi e non ardísco dar un sénzo favorévole, tútto quésto riuníto crucciáva l'ánimo mío fluttuánte nélle più crudéli inquietúdini.

abîmée dans une confusion de pensées que je ne cherchois pas même à démêler ; j'y serois restée long-temps, si Céline ne fût entrée dans le parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville étoit sorti sitôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit passé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelloit le malheur de son frère. Ensuite tournant sa douleur en colère, elle m'accabla des plus durs reproches, sans que j'osasse y opposer un seul mot. Qu'aurois-je pu lui dire ? Mon trouble me laissoit à peine la liberté de penser : je sortis, elle ne me suivit point. Retirée dans ma chambre, j'y suis restée un jour sans oser paroître, sans avoir eu de nouvelles de personne, et dans un désordre d'esprit qui ne me permettoit pas même d'écrire.

La colère de Céline, le désespoir de son frère, ses dernières paroles auxquelles je voudrois et je n'ose donner un sens favorable, livrèrent mon ame tour-à-tour aux plus cruelles inquiétudes.

Ho credúto finálmente che l'único mézzo di acquetárle fósse di fártene consapévole, e d'imploràr dal túo amóre i consíglj che mi sóno in quésta occorrénza tánto necessárj : quést' illusióne mi ha lusingáta méntre ío scrivéva, ma quánto póco ha duráto ! La mía léttera è finíta, ed i carátteri ne son vergáti sol per me.

Ignóri le míe péne, non sái neppúre s'ío víva, se ti ámi. Aza, mío cáro Aza, non mi riuscirà égli úna vólta di fártelo sapére ?

LÉTTERA XXIV.

Il témpo che è scórso, Aza cáro, dall' última mía léttera, può altresì chiamársi úna nuóva assénza.

Alcúni giórni dópo la mía conversazióne con Detervílle, fúi assalíta da úna malattía che si chiáma la *fébbre*. Se, cóme lo crédo, nácque dálle passióni dolorósе che mi agitárono allóra, non dúbito púnto ch'éssa sía státa prolungáta dálle méste riflessióni che óccupano

J'ai cru enfin que le seul moyen de les adoucir étoit de te les peindre et de t'en faire part, de chercher dans ta tendresse les conseils dont j'ai besoin ; cette erreur m'a soutenue pendant que j'écrivois, mais qu'elle a peu duré! Ma lettre est finie et les caractères n'en sont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je souffre, tu ne sais pas même si j'existe, si je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le sauras-tu jamais?

LETTRE XXIV.

Je pourrois encore appeller une absence, le temps qui s'est écoulé, mon cher Aza, depuis la dernière fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie que l'on nomme la *fièvre*. Si, comme je le crois, elle a été causée par les passions douloureuses qui m'agitèrent alors, je ne doute pas qu'elle n'aît été prolongée par les tristes

la mía ménte, e dal dispiacére di avèr pérso l'amicízia di Celína.

Véro è che non mi ha ricusáto verúno déi servígj che dipendévano da léi, ma contuttociò mi dimostráva tánta freddúra, ed ha avúto così póco risguárdo per le péne del mío ánimo, che non pósso dubitàr dell' alterazióne de' suói sentiménti. Il singolàr affétto ch'éssa ha per súo fratéllo, aliéna da me la súa amicízia : mi rimpróvera tútto il giórno ch'égli è infelíce per cáusa mía; la vergógna di parèr ingráta m'intimidísce, le finézze affettáte di Celína mi pésano, il mío imbarázzo le da suggezióne; in sómma la piacevolézza ed il conténto sóno bandíti dal nóstro commércio.

Benchè l'amóre del fratéllo mi fáccia provàr dálla sorélla tánta contrarietà e tánte péne, non sóno però insensíbile ágli evénti che cángiano il lor destíno.

La mádre di Deterville è mórta. Quélla mádre inummána non ha smentíto il súo caráttere, ed ha legáto i suói béni a súo fíglio primogénito. Si spéra che quest' ingiustízia

réflexions dont je suis occupée, et par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéresser à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les soins qui dépendoient d'elle, c'étoit d'un air si froid, elle a eu si peu de ménagement pour mon ame, que je ne puis douter de l'altération de ses sentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour son frère l'indispose contre moi; elle me reproche sans cesse de le rendre malheureux : la honte de paroître ingrate m'intimide, les bontés affectées de Céline me gênent, mon embarras la contraint, la douceur et l'agrément sont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariété et de peine de la part du frère et de la sœur, je ne suis pas insensible eux événemens qui changent leurs destinées.

La mère de Déterville est morte. Cette mère dénaturée n'a point démenti son caractère, elle a donné tout son bien à son fils aîné. On espère que les gens de loi empêcheront

sará riparáta dái giúdici. Deterville naturalménte desinteressáto, si dà incómodi infiníti per liberàr Celína dall' oppressióne. Páre che la di léi sventúra radóppi la súa amicízia per éssa : non conténto di venìr a vedérla ógni giórno, le scríve séra e mattína; le súe léttere sóno riempíte di dogliánze così affettuóse vérso di me, d'inquietúdini così ténere intórno álla mía salúte, che ancorchè Celína fínga, leggéndomele, di volèr méttermi solaménte al fátto de lor interéssi, scórgo beníssimo quàl n'è il motívo.

Non dúbito che Deterville le scríva, acciochè le léttere mi siéno comunicáte, nientediméno sóno persuása ch'égli sen' asterrébbe, se sapésse i rimpróveri che succédono a quésta lettúra; éssi s'imprímono talménte nel mío ánimo, che la maninconía mi strúgge.

Quatúnque agitáta finóra da tánte procélle, godéva alméno il liéve conténto di vivèr in páce con me stéssa, il candóre délla mía ánima éra sénza mácchia, e la súa quiéte non éra turbáta d'alcùn rimórso; óra non pósso pensáre,

l'effet de cette injustice. Déterville désintéressé par lui-même, se donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppression. Il semble que son malheur redouble son amitié pour elle ; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit soir et matin ; ses lettres sont remplies de plaintes si tendres contre moi, d'inquiétudes si vives sur ma santé, que quoique Céline affecte, en me les lisant, de ne vouloir que m'instruire du progrès de leurs affaires, je démêle aisément son véritable motif.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles me soient lues ; néanmoins je suis persuadée qu'il s'en abstiendroit, s'il étoit instruit des reproches dont cette lecture est suivie. Ils font leur impression sur mon cœur. La tristesse me consume.

Jusqu'ici, au milieu des orages, je jouissois de la foible satisfaction de vivre en paix avec moi-même : aucune tache ne souilloit la pureté de mon ame, aucun remords ne la troubloit ; à présent je ne puis penser, sans

sénza úna spécie di disprézzo per me stéssa, che sóno la cagióne dell' infortúnio di dúe persóne, álle quáli sóno debitríce délla víta; che non césso di privárle délla quiéte che goderébbero sénza me, e di cagionàr lóro finalménte tútto il mále ch' è in mío potére; tuttavía non pósso, nè vóglio non ésser colpévole. L'affétto che ho per te, triónfa de miéi rimórsi. Aza, oh quánto ti ámo!

LÉTTERA XXV.

Quanto è fálsa talóra e nocévole la prudénza, Aza mío cáro! Ho fátto úna lúnga resisténza álle premuróse istánze fáttemi per párte di Deterville d'ascoltárlo per alcúni moménti. Meschína me! ío fuggíva la mía fortúna. Finalménte più per stanchézza di resíster a Celína, che per desidério di compiacérle, mi son lasciáta condùr al parlatório. Là mi è appárso Deterville quási semimórto e talménte cangiáto, che non è più, per così díre, égli stésso: a quésto spettácolo son rimása stupefátta; mi pentíva già di avèr fátto quésto pásso, stáva mútola ed

une sorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuses deux personnes à qui je dois la vie ; que je trouble le repos dont elles jouiroient sans moi ; que je leur fais tout le mal qui est en mon pouvoir, et cependant je ne puis ni ne veux cesser d'être criminelle. Ma tendresse pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !

LETTRE XXV.

QUE la prudence est quelquefois nuisible, mon cher Aza ! J'ai résisté long-temps aux pressantes instances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaisance que par lassitude de disputer avec Céline, je me suis laissée conduire au parloir. A la vue du changement affreux qui rend Déterville presque méconnoissable, je suis restée interdite, je me repentois déja de ma démarche ; j'attendois, en tremblant, les reproches qu'il me paroissoit en droit de

aspettáva, tremándo, i rimpróveri ch'ío credéva avèr meritáti. Ma, chi l'avrébbe indovináto, égli venívа a colmàr l'ánima mía di piacére.

Perdonátemi, Zilia, mi diss' égli, di quésta violénza; non vi avréi costrétta a vedérmi, se non vi recássi altrettánta giója, quánto mi cagionáte di cordóglio. Desideràr un moménto délla vóstra presénza, è fors' égli domandárvi tróppo per mercéde del crudèl sacrifício che vi fa il mísero mío cuóre? E sénza dármi il témpo di rispóndere. Écco, continuò égli, úna léttera di quèl parénte del quále vi è státo parláto: il fárvi consapévole délla sórte d'Aza, vi proverà méglio che non farébbero tútti i miéi giuraménti, quàl sía l'eccésso del mío amóre, ed immediataménte mi féce la lettúra di quélla léttera. Ah! mío cáro Aza, ho potúto ío udírla sénza morìr di allegrézza? Éssa mi assicúra che séi ancòr in víta, e che stái senza verún rischio nélla corte di Spágna. Che fortúna inaspettáta!

Quésta mirábil léttera è scrítta da un' uómo che ti conósce, che ti véde, che ti párla; fórse

me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaisir?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t-il dit, la violence que je vous fais; je ne vous aurois pas obligée à me voir, si je ne vous apportois autant de joie que vous me causez de douleur. Est-ce trop exiger, qu'un moment de votre vue, pour récompense dn cruel sacrifice que je vous fais? Et sans me donner le temps de répondre, voici, continua-t-il, une lettre de ce parent dont on vous a parlé : en vous apprenant le sort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes sermens, quel est l'excès de mon amour, et tout de suite il me fit la lecture de cette lettre. Ah! mon cher Aza, ai-je pu l'entendre sans mourir de joie? Elle m'apprend que tes jours sont conservés, que tu es libre, que tu vis sans péril à la cour d'Espagne. Quel bonheur inespéré!

Cette admirable lettre est écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te

i tuói sguárdi sarán églino státi un moménto físsi sópra quésta preziósa cárta ? Io non potéva rimuóverne i miéi ; ho ritenúto con isténto esclamazióni di giúbilo, ch'érano quási súlle míe lábbra, e di lágrime amoróse éra tútto bagnáto il mío vólto.

Se avéssi seguíto i móti del mío cuóre, avréi cénto vólte interrótto Detervílle per esprímergli la mía gratitúdine; ma ío non dimenticáva che la mía contentézza avrébbe aggraváto le súe péne : gli celái la mía sovérchia allegrézza, víde soltánto le míe lágrime.

Eh così Zilia, mi diss'égli éccovi informáta délla sórte d'Aza ; se quésto non básta, che bisógna far di più ? Comandáte sénza risérva, non v'è cos' alcúna che non possiáte pretánder dal mío amóre, purchè contribuísca álla vóstra felicità.

Quantúnque dovéssi ésser preparáta a quést' eccésso di bontà, non potéi far a méno di ésserne attónita ed insiéme penetráta.

Non séppi che rispónder per alcúni moménti, teméva di afflígger maggiorménte un'

parle ; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment sur ce précieux papier ? Je ne pouvois en arracher les miens ; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper ; les larmes de l'amour inondoient mon visage.

Si j'avois suivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnoissance m'inspiroit ; mais je n'oubliois point que mon bonheur devoit augmenter ses peines : je lui cachai mes transports, il ne vit que mes larmes.

Eh bien ! Zilia, me dit-il, après avoir cessé de lire, j'ai tenu ma parole, vous êtes instruite du sort d'Aza ; si ce n'est point assez, que faut-il faire de plus ? Ordonnez sans contrainte, il n'est rien que vous ne soyez en droit d'exiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je dusse m'attendre à cet excès de bonté, elle me surprit et me toucha.

Je fus quelques momens embarrassée de ma réponse, je craignois d'irriter la douleur

uómo così generóso. Io cercáva términi ch' espriméssero la verità del mío cuóre, sénza offénder la sensibilità del súo; non li trováva, eppúre bisognáva parláre.

La mía felicità, gli díssi ío, non sarà mái púra, poichè non pósso conciliàr i débiti dell' amóre con quélli dell' amicízia; vorréi ricuperàr la vóstra e quélla di Celína, vorréi star sémpre con ambedúe, ammiràr di contínuo le vóstre virtù, e pagàr ógni giórno délla mía víta il tribúto di gratitúdine, che dévo a vóstri favóri. Sénto che nell' allontanármi da dúe persóne tánto cáre, porterò méco rincresciménti etérni. Ma . . . Cóme ! Zilia, esclamò égli, voléte abbandonárci ! Ah ! non éra preparáto a quésta funésta risoluzióne ! Mi mánca l'ánimo per sostenérla; ne avéva sufficienteménte per vedérvi quì nélle bráccia del mío rivále. Lo sfórzo délla mía ragióne, la delicatézza del mío amóre, mi avévan dispósto a quésto cólpo mortále, l'avréi preparáto ío stésso; ma non pósso scostármi da vói, non pósso rinunziàr al piacére di vedérvi: nò, non

d'un homme si généreux. Je cherchois des termes qui exprimassent la vérité de mon cœur sans offenser la sensibilité du sien ; je ne les trouvois pas, il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne sera jamais sans mélange, puisque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié ; je voudrois regagner la vôtre et celle de Céline ; je voudrois ne vous point quitter, admirer sans cesse vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoissance que je dois à vos bontés. Je sens qu'en m'éloignant de deux personnes si chères, j'emporterai des regrets éternels. Mais . . . . . Quoi ! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter ! Ah ! je n'étois point préparé à cette funeste résolution, je manque de courage pour la soutenir. J'en avois assez pour vous voir ici dans les bras de mon rival. L'effort de ma raison, la délicatesse de mon amour m'avoient affermi contre ce coup mortel, je l'aurois préparé moi-même ; mais je ne puis me séparer de vous, je ne puis renoncer à vous voir : non,

partiréte, soggiúns' égli con un cérto bollóre, non lo speráte; vói abusáte del mío affétto, laceráte sénza pietà un cuòr tirannizzáto dall' amóre. Zilia, bárbara Zilia, vedéte la mía disperazióne, è ópera vóstra. Ahi! in che módo contraccambiáte l'amóre il più púro!

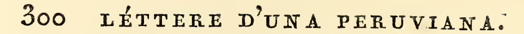
Son ío, gli díssi, spaventáta da úna tal risoluzióne, son ío che potréi con fondaménto accusárvi vói stésso. Perchè affliggéte il mío cuóre con úna sensibilità infruttuósa? In nóme dell' amicízia, non oscuráte la glória d' úna generosità sénza esémpio con úna disperazióne, che farébbe l' amarézza délla mía víta, sénza réndervi felíce. Deh! non condennáte in me il medésimo sentiménto che non potéte superáre, non mi sforzáte a dolérmi di vói, lasciátemi amàr il vóstro nóme, portárlo all' estremità délla térra, e fárlo venerár da pópoli adoratóri délla virtù.

Non so cóme pronunziái quéste paróle; ma Detervílle fissáva gli ócchj sópra di me sénza che parésse guardármi; rinchiúso in se stésso, rimáse quálche témpo cóme immérso in úna

vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement, n'y comptez pas, vous abusez de ma tendresse, vous déchirez un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia, voyez mon désespoir, c'est votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur !

C'est vous, lui dis-je, effrayée de sa résolution, c'est vous que je devrois accuser. Vous flétrissez mon ame en la forçant d'être ingrate; vous désolez mon cœur par une sensibilité infructueuse. Au nom de l'amitié, ne ternissez pas une générosité sans exemple par un désespoir, qui feroit l'amertume de ma vie sans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même sentiment que vous ne pouvez surmonter, ne me forcez pas à me plaindre de vous, laissez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde, et le faire révérer à des peuples adorateurs de la vertu.

Je ne sais comment je prononçai ces paroles; mais Déterville fixant ses yeux sur moi, sembloit ne me point regarder; renfermé en lui-même, il demeura long-temps dans une



meditazióne profónda, dal cánto mío, non ardíva interrómperlo: di módo che stavámo l'úno e l'áltro in silénzio, quándo ricominciò a parláre, e mi dísse: Sì, Zilia, sénto tútta la mía ingiustízia; ma cóme si può rinunziàr tranquillaménte, álla vísta di tánte vaghézze! Lo voléte, saréte, ubbidíta. Che sacrifício, oh dío! I miéi giórni infelíci scorreránno, finiránno sénza vedérvi. Alméno se la mórte... Non ne parliámo più, soggiúns' égli interrompéndosi; s'inteneríscе tróppo il mío cuóre, concedétemi dúe giórni per affrancárlo: tornerò a vedérvi, acciocchè pigliámo insiéme le misúre necessárie per il vóstro viággio. Addío, Zilia; póssa il fortunáto Aza sentìr tútta la súa felicità. Ciò détto, uscì.

Telò confésso, Aza cáro, benchè Deterville mi sía cáro, benchè il súo affánno mi stésse a cuóre, ío éra tróppo impaziénte di godèr in libertà la mía contentézza, per non desideráre ch'égli sen' andásse.

Oh quánto è soáve, dópo tánte péne, di

profonde méditation; de mon côté, je n'osois l'interrompre : nous observions un égal silence, quand il reprit la parole et me dit avec une espèce de tranquillité : Oui, Zilia, je connois, je sens toute mon injustice; mais renonce-t-on de sang-froid à la vue de tant de charmes ! Vous le voulez, vous serez obéie. Quel sacrifice, ô ciel ! Mes tristes jours s'écouleront, finiront sans vous voir. Au moins, si la mort... N'en parlons plus, ajouta-t-il en s'interrompant; ma foiblesse me trahiroit, donnez-moi deux jours pour m'assurer moi-même, je reviendrai vous voir, il est nécessaire que nous prenions ensemble des mesures pour votre voyage. Adieu, Zilia; puisse l'heureux Aza sentir tout son bonheur ! En même temps il sortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me soit cher, quoique je fusse pénétrée de sa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien-aise qu'il se retirât.

Qu'il est doux, après tant de peines, de



abbandonársi all' allegrézza ! Passái il rimanénte del giórno nélla più deliziósa éstasi. Non ti scríssi, úna léttera avrébbe, per così díre, agghiacciáto il mío cuóre inebbriáto di giója, úna léttera mi avrébbe rammentáto la túa assénza, in véce ch' ío ti vedéva, ti parlàva. Quàl sarébbe la mía felicità, se tu avéssi annésso álla léttera che ho ricevúta, quálche pégno del túo affétto ! Perchè non l'hái fátto ? Ti è státo parláto di me, tu séi consapévole délla mía sórte, e non tróvo in quésta preziósa cárta núlla che mi párli del túo amóre. Ma pósso ío dubitàr délla túa costánza ? La mía menè assicúra. Tu mi ámi, il túo giúbilo è uguále al mío, la stéssa fiámma víve nel túo cuóre, la medésima impaziénza ti divóra; íte dúnque lúngi da me váni timóri. Sospétti ingiuriósi al mío amánte sgombráte l'ánima mía, e vi régni senz' alterazióne l'allegrézza. Ma púre, Aza cáro, hái abbracciáto la religióne di quèl pópolo feróce, quàl è déssa ? Richiéd' élla fórse che tu rinúnzj all' amòr mío, cóme quélla di Fráncia pretenderébbe ch' ío rinunziássi al túo ? Nò, l'avrésti rigettáta. Comúnque si sía, il mío cuóre

s'abandonner à la joie ! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres ravissemens. Je ne t'écrivis point, une lettre étoit trop peu pour mon cœur, elle m'auroit rappelé ton absence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza! Que manquoit-il à mon bonheur, si tu avois joint à la précieuse lettre que j'ai reçue, quelques gages de ta tendresse ! Pourquoi ne l'as-tu pas fait? On t'a parlé de moi, tu es instruit de mon sort, et rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie est égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore; que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine sans mélange. Cependant tu as embrassé la religion de ce peuple féroce. Quelle est-elle? Exige-t-elle que tu renonces à ma tendresse, comme celle de France voudroit que je renonçasse à la tienne? Non, tu l'aurois rejetée. Quoi qu'il en soit, mon cœur est sous tes loix; soumise à tes lumières, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre

soggiáce álle túe léggi; dócile a' tuói lúmi, mì abbondonerò ciecaménte a quánto potrà unírci per sémpre. Che poss' ío temére? Riuníta fra póco al mío béne, al mío tútto, non avrò áltri pensiéri che i tuói, nè áltri sentiménti fuorchè quéllo d'amárti.

LÉTTERA XXVI.

Quésto è il luógo in cúi ti rivedrò, Aza mío cáro; la mía felicità va crescéndo ógni giórno per le súe próprie circostánze. Ésco in quést' instánte dall' abboccaménto che mi éra státo assegnáto da Determílle. Qualúnque fósse il piacére ch'ío m'éra propósto nel superàr le difficoltà del viággio, nel prevenírti, nel córrer al túo incóntro, lo sacrífico volentiéri al piacére di vedérti più présto.

Deterville avéndomi prováto che puói arrivàr a Parígi con maggiòr diligénza, che faréi ío, se andássi in Ispágna, non ho esitáto ad aspettárti, ancorch' égli ábbia generosaménte lasciáto l'alternatíva al mío arbítrio; il témpo è tróppo prezióso per prodigárlo sénza necessità.

inséparables. Que puis-je craindre? Bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penserai plus que par toi, je ne vivrai plus que pour t'aimer.

LETTRE XXVI.

C'EST ici, mon cher Aza, que je te reverrai; mon bonheur s'accroît chaque jour par ses propres circonstances. Je sors de l'entrevue que Déterville m'avoit assignée; quelque plaisir que je me sois fait de surmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le sacrifie sans regret au bonheur de te voir plus tôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence, que tu peux être ici en moins de temps qu'il ne m'en faudroit pour aller en Espagne, que, quoiqu'il m'ait généreusement laissé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre : le temps est trop cher pour le prodiguer sans nécessité.

Fórse prímadi risólvermi avréi pesáto quésto vantággio con maggiòr attenzióne, se non avéssi préso informazióni círca il mío viággio, le quáli mi hánno determináta in secréto al partíto ch'ío píglio, e quésto secréto pósso confidárlo a te sólo.

Mi sóno ricordáta, che duránte il lúngo camíno, che ho fátto con Detervílle per venir a Parígi, égli dáva pézze d'argénto e talvólta d'óro, in tútti i luóghi néi quáli ci fermavámo. Ho volúto sapére se ciò fósse per óbbligo o per púra liberalità. Mi è státo détto che in Fráncia si fa pagàr ái Viandánti non sólo il vítto, ma ancóra il ripóso (1). Meschína me! non ho la mínima párte di quéllo che vi vorrébbe per contentàr l'avidità di quésto pópolo interessáto, sarébbe di mestiére ricéverlo dálle máni Detervílle. Ma cóme potréi ío risólvermi a contrattàr úna spécie d'óbbligo quási ignominióso? Non lo pósso, mío cáro Aza, quésto sol motívo mi avrébbe

(1) Gl' *Incas* avévano stabilíto nélle stráde púbbliche cérti casóni, óve i viandánti érano spesáti grátis.

Peut-être avant de me déterminer, aurois-je examiné cet avantage avec plus de soin, si je n'eusse tiré des éclaircissemens sur mon voyage, qui m'ont décidée en secret sur le parti que je prends, et ce secret, je ne puis le confier qu'à toi.

Je me suis souvenue que pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des pièces d'argent et quelquefois d'or dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu savoir si c'étoit par obligation ou par simple libéralité ; j'ai appris qu'en France, non-seulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le repos (1). Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui seroit nécessaire pour contenter l'avidité de ce peuple intéressé, il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrois-je me résoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie ! Je ne le puis, mon cher Aza ; cette

(1) Les *Incas* avoient établi sur les chemins de grandes maisons, où l'on recevoit les voyageurs sans aucuns frais.

determináta a star quì; la speránza di vedérti più présto ha soltánto confirmáto la mía risoluzióne.

Detervílle ha scrítto in presénza mía al minístro di Spágna; lo sollécita di fárti partìr con úna generosità che mi pénetra di gratitúdine e d'ammirazióne.

Che deliziósi moménti ho passáti, méntre Detervílle scrivéva! Che conténto d'ésser occupáta délle misúre relatíve al túo viággio, di vedèr i preparatívi délla mía felicità, di non più dubitárne!

Se da princípio ho dovúto fármi violénza per resíster al desidério che avéva di andàr a trovárti, lo confésso Aza cáro, óra mi véngono in ménte mílle motívi di rallegrármene, che non avéva prevedúti.

Parécchie circostánze che non mi parévano di verùna conseguénza per acceleràr o ritardàr la mía parténza, mi divéntano óra interessánti e gráte. Quand'ío éra per andàr a trovárti, seguíva ciecaménte l'inclinazióne del mío cuóre, sénza ricordármi che andáva tra quéi

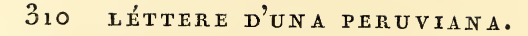
raison seule m'auroit determinée à demeurer ici ; le plaisir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma résolution.

Déterville a écrit devant moi au ministre d'Espagne ; il le presse de te faire partir, avec une générosité qui me pénètre de reconnoissance et d'admiration.

Quels doux momens j'ai passés, pendant que Déterville écrivoit ! Quel plaisir d'être occupée des arrangemens de ton voyage, de voir les apprêts de mon bonheur, de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au dessein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à présent mille sources de plaisirs, que je n'y avois pas apperçues.

Plusieurs circonstances qui ne me paroissoient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéressantes et agréables. Je suivois aveuglément le penchant de mon cœur ; j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares



bárbari Spagnuóli, la di cúi sóla idéa mi fa frémere; mi congrátulo con me stéssa, e réndo grázie al ciélo di non éssermi espósta all' orróre di rivedérli : la vóce dell' amóre estinguéva quélla dell' amicízia. Próvo sénza rimórso il conténto di riunírli. Da un' áltra párte, sóno státa assicuráta da Deterville, che ci éra per sémpre impossíbile di rivedèr la città del sóle. Eccettuáto il soggiórno délla nóstra pátria, non crédo che venè sía nel móndo úno più aggradévole di quéllo délla Fráncia? Ti piacerà, Aza cáro : benchè la sincerità ne sía bandíta, ci sóno tánti piacéri, che fánno dimenticàr i perícoli délla società.

Avéndoti parláto, un moménto fa, délla necessità dell' óro, è inútile d'avvisárti di portárne; la mínima párte de' tuói tesóri básta per fárti ammiráre, e confónder l'orgóglio déi magnífici bisognósi di quésto paése; le túe virtù ed i tuói sentiménti sarán soltánto stimáti da Deterville e da me. Égli m'ha promésso di fárti rimétter i miéi nódi e le míe léttere; sóno pariménte státa da lúi assicuráta che troverésti intérpreti per spiegárti le últime.

Espagnols, dont la seule idée me saisit d'horreur ; je trouve une satisfaction dans la certitude de ne les revoir jamais : la voix de l'amour éloignoit celle de l'amitié. Je goûte sans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a assuré qu'il nous étoit à jamais impossible de revoir la ville du soleil. Après le séjour de notre patrie, en est-il un plus agréable que celui de la France? Il te plaira, mon cher Aza : quoique la sincérité en soit bannie, on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la société.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'est pas nécessaire de t'avertir d'en apporter, tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes trésors suffit pour te faire admirer et confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce royaume : tes sentimens et tes vertus ne seront estimés que de Déterville et de moi ; il m'a promis de te faire rendre mes nœuds et mes lettres ; il m'a assurée que tu trouverois des interprètes pour expliquer les dernières.

Véngono a domandármi il piégo, ahimè! ti láscio: addío, speránza cára délla mía víta, continuerò a scriverti; se non potrò fárti capitàr le míe léttere, telè serberò.

Cóme potréi ío sostenèr la lunghézza del túo viággio, se non calmássi la mía impaziénza coll' occupármi a far la pittúra délla mía giója, del mío conténto, délla mía felicità!

LÉTTERA XXVII.

Ora che le míe léttere son partíte, Aza cáro, gódo úna tranquillità che mi éra sconosciúta. Mi diletto nel rappresentármi il moménto in cúi ti saránno recáte, védo l'eccessívo túo giúbilo, lo partécipo téco; l'ánimo mío non s'óccupa più se non d'idée gráte; e per cólmo d'allegrézza, la páce è ristabilíta nélla nóstra ristrétta società.

I giúdici hánno restituíto a Celína i béni déi quáli súa bárbara mádre l'avéva priváta. Éssa véde giornalménte il súo amánte; il di léi matrimónio è soltánto ritardáto dái preparatívi

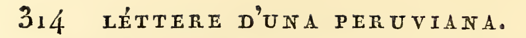
On vient me demander le paquet, il faut que je te quitte : adieu, cher espoir de ma vie; je continuerai à t'écrire; si je ne puis te faire passer mes lettres, je te les garderai.

Comment supporterois-je la longueur de ton voyage, si je me privois du seul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes transports, de mon bonheur!

LETTRE XXVII.

Depuis que je sais mes lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoissois plus. Je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les recevoir, je vois tes transports, je les partage; mon ame ne reçoit de toute part que des idées agréables; et pour comble de joie, la paix est rétablie dans notre petite société.

Les juges ont rendu à Céline les biens dont sa mère l'avoit privée. Elle voit son amant tous les jours; son mariage n'est retardé que par les apprêts qui y sont nécessaires. Au



che vi son necessárj. Giúnta al cólmo de' suói desidérj, non pénsa più a fármi i suói sóliti rimpróveri círca l'amóre di súo fratéllo, e glienè ho il medésimo óbbligo, cóme se quésto fósse il sol effétto délla súa amicízia. Qualúnque sía il motívo che la móssa a restituírmi la súa benevolénza, ío crédo che siámo sémpre tenúti a quélli che ci fánno provàr un sentiménto gráto.

Élla mi ha dáto stammáne un ségno pregiatíssimo délla súa amicízia coll' avèr per me úna condescendénza, che mi ha fátta passàr da un agitazióne fastidiósa ad úna quiéte piacévole.

Avéndo ricevúto úna gran quantità di pánni rícchi per far ábiti, con galanteríe d'ógni spécie, è venúta in frétta álla mía cámera, mi ha condótta nélla súa, e dópo avérmi dimandáto il mío parére círca tánti acconciaménti, ha fátto éssa medésima un múcchio di quélli che mi avévan párso i più bélli, e con un' ária premurósa comandáva, gía álle nóstre *chinas* di portárli nel mío appartaménto, ma mi son oppósta all' esecuzióne di quest' órdine con ógni sfórzo possíbile. Si è pósta súbito a rídér

comble de ses vœux, elle ne pense plus à me quereller, et je lui en ai autant d'obligation que si je devois à son amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en soit le motif, nous sommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un sentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait sentir tout le prix, par une complaisance qui m'a fait passer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuse d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes espèces; elle est accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la sienne, et après m'avoir consultée sur les différentes beautés de tant d'ajustemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, et d'un air empressé elle commandoit déja à nos *chinas* de le porter chez moi, quand je m'y suis opposée de toutes mes forces. Mes instances n'ont d'abord servi qu'à la divertir; mais

délle míe istánze, ma vedéndo che la súa ostinazióne andáva crescéndo co' miéi rifiúti, non ho potúto al fíne dissimulàr il mío risentiménto.

Perchè, le díssi cógli ócchj bagnáti di lágrime, perchè voléte aumentàr la mía umiliazióne? Vi dévo la víta e quánto posséggo; tútto quésto è più che bastánte per rammemorármi le míe sciagúre. So beníssimo che, secóndo le vóstre léggi, quándo i benefízj sóno inútili a quélli che li ricévono, allóra non prodúcono alcùn rossóre; aspéttate dúnque, per esercitàr la vóstra generosità vérso di me, che non ne ábbia più bisógno. Non è sénza ripugnánza, soggiúnsi con vóce più moderáta, che mi confórmo a sentiménti così póco naturáli, i nóstri cóstumi sóno più umáni. Quélli che ricéve, non si onóra (1)

(1) Vi è infátti per un cuòr generóso altrettánto e fórse maggiòr mérito nel ricévere che nel dáre, imperocchè il dáre lusínga naturalménte l'amòr próprio, in véce che il ricévere lo mortífica; quésto è dúnque úno sfórzo penóso che un cuòr generóso si fa a sè stésso, ed úna spécie di vittória ch'égli ripórta dálla súa vanità, quándo égli consénte di ricévere. Écco quàl dev'ésser il sénso dell' autríce, nel díre che quégli che ricéve fra i Peruviáni, non si onóra méno di quégli che dóna.

voyant que son obstination augmentoit avec mes refus, je n'ai pu dissimuler davantage mon ressentiment.

Pourquoi, lui ai-je dit, les yeux baignés de larmes, pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le suis? Je vous dois la vie et tout ce que j'ai; c'est plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je sais que selon vos loix, quand les bienfaits ne sont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en est effacée. Attendez donc que je n'en aie plus aucun besoin pour exercer votre générosité. Ce n'est pas sans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus modéré, que je me conforme à des sentimens si peu naturels. Nos usages sont plus humains; celui qui reçoit s'honore (1) autant que celui qui donne : vous

(1) Il y a en effet pour un cœur généreux autant et peut-être plus de mérite à recevoir qu'à donner, parce que l'action de donner flatte naturellement l'amour-propre, au lieu que celle de recevoir le mortifie. C'est donc un effort pénible qu'un cœur généreux se fait à lui-même, et une espèce de victoire qu'il remporte sur sa vanité, que de consentir à recevoir. Voilà sans doute quel est le sens de l'auteur, quand il dit que chez les Péruviens, celui qui reçoit ne s'honore pas moins que celui qui donne.

méno di quégli che dóna : mi avéte insegnáto a pensàr altriménti ; voleváte dúnque oltraggiármi con quésti dóni ?

Quell' amábile amíca, più commóssa dálle mìe lágrime, ch'irritáta da' miéi rimpróveri, mi ha rispósto affettuosaménte : Non, Zilia cára, non abbiámo nè mío fratéllo, ned ío l'intenzióne di umiliárvi co' nóstri dóni ; non ci converrébbe di far con vói da grandiósi, lo conosceréte fra póco ; ío voléva solaménte che dividéste méco i regáli di un fratéllo generóso ; quést' éra il véro mézzo di dimostárgliene la mía gratitúdine : l'úso mi autorizzáva, nel cáso in cúi mi tróvo, ad offerírveli ; ma giacchè venè dimostráte offésa, non venè parlerò più. Melò promettéte vói dúnque, le díssi ío ? Sì, mi rispós' élla sorridéndo ; ma permettétemi di scríverne dúe ríghe a Detervílle. Cóme vorréte, soggiúnsi e l'allegría è súbito rináta fra nói ; abbiámo ricominciáto ad esaminàr i suói forniménti più minutamente, sinch'è státa chiamáta al parlatório ; éssa voléva condúrmi séco ; ma Aza cáro, quàl

m'avez appris à penser autrement; n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages?

Cette aimable amie, plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié : Nous sommes bien éloignés, mon frère et moi, ma chère Zilia, de vouloir blesser votre délicatesse; il nous siéroit mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connoîtrez dans peu; je voulois seulement que vous partageassiez avec moi les présens d'un frère généreux; c'étoit le plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnoissance : l'usage, dans le cas où je suis, m'autoriseroit à vous les offrir; mais puisque vous en êtes offensée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc, lui ai-je dit? Oui, m'a-t-elle répondu en souriant; mais permettez-moi d'en écrire un mot à Déterville. Je l'ai laissée faire, et la gaîté s'est rétablie entre nous; nous avons recommencé à examiner ses parures plus en détail, jusqu'au temps où on l'a demandée au parloir : elle vouloit m'y mener; mais, mon cher Aza,

trattenimento può éssermi così gráto, cóme quéllo di scríverti? In cámbio di cercàrne áltri, témo quélli che il matrimónio di Celína mi prepára.

Élla preténde ch'ío lásci la cása religiósa per star nélla súa, quándo sarà maritáta; ma se quésto dipenderà da me. . . . .

Aza! mío cáro Aza! oh quánto mi fù aggradévole la sorprésa che interrúppe jéri la mía léttera? Ahi! credéva di avèr pérsa per sémpre quéi preziósi monuménti dell' antíco nóstro splendóre, non sperava più di ricuperárli non vi pensáva neppúre, nondiméno ne sóno circondáta, li véggo, li tócco, ed appéna pósso prestàr féde a' miéi ócchj ed álle miéi máni.

Méntre ío ti scrivéva, vídi entràr Celína, seguíta da quáttro uómini opprèssi sótto il péso di gróssi forziéri ch'éssi portávano: li posárono a térra, e pói si ritirárono; pensái che fóssero nuóvi dóni di Deterville. Già ío mormoráva tacitaménte, allorchè Celína mi dísse nel pórgermi alcúne chiávi: Non vi turbáte, Zilia,

est-il pour moi quelques amusemens comparables à celui de t'écrire? Loin d'en chercher d'autres, j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la maison religieuse, pour demeurer dans la sienne quand elle sera mariée; mais si j'en suis crue. . . . .

Aza! mon cher Aza! par quelle agréable surprise ma lettre fut-elle hier interrompue? Hélas! je croyois avoir perdu pour jamais ces précieux monumens de notre ancienne splendeur, je n'y comptois plus, je n'y pensois même pas; j'en suis environnée, je les vois, je les touche, et j'en crois à peine mes yeux et mes mains.

Au moment où je t'écrivois, je vis entrer Céline, suivie de quatre hommes accablés sous le poids de gros coffres qu'ils portoient; ils les posèrent à terre et se retirèrent; je pensai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déja en secret, lorsque Céline me dit, en me présentant des clefs: Ouvrez, Zilia, ouvrez sans vous effaroucher,

apríte púre, quésto viéne per párte d'Aza. La credétti. Al nóme túo, tútta di fiámma, apríi con precipitazióne, e fúi confirmáta nel mío erróre, riconoscéndo con istupóre per ornaménti del sácro témpio del sóle, quánto si offeríva álla mía vísta.

Un sentiménto confúso, di maninconía e d'allegrézza, di piacére e di cordóglio, regnáva nel mío cuóre. Prostrátami innánzi quéste relíquie sácre del nóstro cúlto e de' nóstri altári; le baciái con gran riverénza, ed inaffiái cólle míe lágrime; non potéva staccármene, ed avéva eziandío dimenticáto la presénza di Celína: che mi trásse dálla mía éstasi, nel dármi úna léttera da léggere.

Avéndo sémpre la ménte preoccupáta del mío erróre, credéi che venísse da te, ónde il mío conténto raddoppiò; ma benchè la leggéssi con difficoltà, non tardái a conóscere ch'éssa éra di Deterville.

Mi sarà più fácile, Aza cáro, d'inviártene úna cópia, che di spiegártene il sénso.

c'est de la part d'Aza. Je la crus. A ton nom est-il rien qui puisse arrêter mon empressement? J'ouvris avec précipitation, et ma surprise confirma mon erreur, en reconnoissant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornemens du temple du soleil.

Un sentiment confus, mêlé de tristesse et de joie, de plaisir et de regret, remplit tout mon cœur. Je me prosternai devant ces restes sacrés de notre culte et de nos autels; je les couvris de respectueux baisers, je les arrosai de mes larmes; j'avois oublié jusqu'à la présence de Céline : elle me tira de mon ivresse, en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi, mes transports redoublèrent; mais quoique je la déchifrasse avec peine, je connus bientôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me sera plus aisé, mon cher Aza, de te la copier, que de t'en expliquer le sens.

BIGLIÉTTO DI DETERVILLE.

« Quésti tesóri, bélla Zilia, sóno vóstri, » poichè li ho trováti sópra la náve che vi portáva. Alcúne discussióni sovraggiúnte fra i » marinári, hánno ritardáto sinóra la restituzióne ch'ío voléva fárvene. Avéva disegnáto » offerírveli ío stésso ma le inquietúdini che » avéte dimostráte stammáne a mía sorélla, » non mi perméttono di differìr, un' instánte » ad inviárveli. Non pósso liberárvi tróppo » présto da' vóstri timóri, prefferirò in ógni » témpo la vóstra contentézza álla mía. »

Lo confésso con úna spécie di confusióne, mío cáro Aza, sentíi méno in quèl púnto la generosità di Deterville, che il piacére di dárgli attestáti délla mía.

Pósi súbito in dispárte un váso che il cáso, più che la cupidígia, ha fátto cadèr nélle máni dégli Spagnuóli. È lo stésso, il mío cuóre l'ha riconosciúto, che le túe lábbra toccárono nel giórno che ti compiacésti d'assaggiàr l'*aca* (1) preparáto cólle míe máni. Più rícca

(1) Bevánda degl' Indiáni.

BILLET DE DÉTERVILLE.

« Ces trésors sont à vous, belle Zilia, puisque » je les ai trouvés sur le vaisseau qui vous » portoit. Quelques discussions arrivées entre » les gens de l'équipage, m'ont empêché jus- » qu'ici d'en disposer librement. Je voulois » vous les présenter moi-même; mais les » inquiétudes que vous avez témoignées ce » matin à ma sœur, ne me laissent plus le » choix du moment. Je ne saurois trop tôt » dissiper vos craintes, je préférerai toute ma » vie votre satisfaction à la mienne. »

Je l'avoue en rougissant, mon cher Aza, je sentis moins alors la générosité de Déterville, que le plaisir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vase que le hasard, plus que la cupidité, a fait tomber dans les mains des Espagnols. C'est le même, mon cœur l'a reconnu, que tes lèvres touchèrent le jour où tu voulus bien goûter du *aca* (1) préparé de ma main. Plus riche de

(1) Boisson des Indiens.

con quésto tesóro, che con tútti gli áltri che mi érano restituíti, chiamái la génte che li avéva portáti; ío voléva che li ripigliássero per riportáli a Deterville, ma Celína s'oppóse al mío volére.

Siéte pur ingiústa, Zilia, mi diss' élla! Cóme! pretendéte che mío fratéllo accétti da vói richézze imménse; da vói, díco, che l'offérta d'úna minúzia offénde? Rammentátevi la vostr'equità, se voléte inspirárne ágli áltri.

Quéste paróle mi fécero impressióne. Teméi che vi fósse nel mío procédere maggiòr orgóglio e vendétta che generosità: infátti v'è pochíssima distánza fra il vízio e la virtù! Confessái il mío fállo, pregái Celína di condonármelo; ma cóme mi pesáva tróppo di non potèr esercitàr la mía liberalità; per ottenérne la licénza da Celína, le díssi con un'ária tímida. Non puníterni quánto lo mérito, non isdegnáte alcúni modélli del lavóro del nóstro sventuráto paése; siccóme non ne avéte bisógno, la mía preghiéra non déve offéndervi.

Méntre ío parláva, osservái che Celína

ce trésor que de tout ce qu'on me rendoit, j'appellai les gens qui les avoient apportés, je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville ; mais Céline s'opposa à mon dessein.

Que vous êtes injuste, Zilia, me dit-elle ! Quoi ! vous voulez faire accepter des richesses immenses à mon frère, vous que l'offre d'une bagatelle offense ? Rappellez votre équité, si vous voulez en inspirer aux autres.

Ces paroles me frappèrent. Je craignis qu'il n'y eût dans mon action plus d'orgueil et de vengeance que de générosité : que les vices sont près de la vertu ! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline; mais je souffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'imposer, pour n'y pas chercher de l'adoucissement. Ne me punissez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide, ne dédaignez pas quelques modèles du travail de nos malheureuses contrées; vous n'en avez aucun besoin, ma prière ne doit point vous offenser.

Tandis que je parlois, je remarquai que

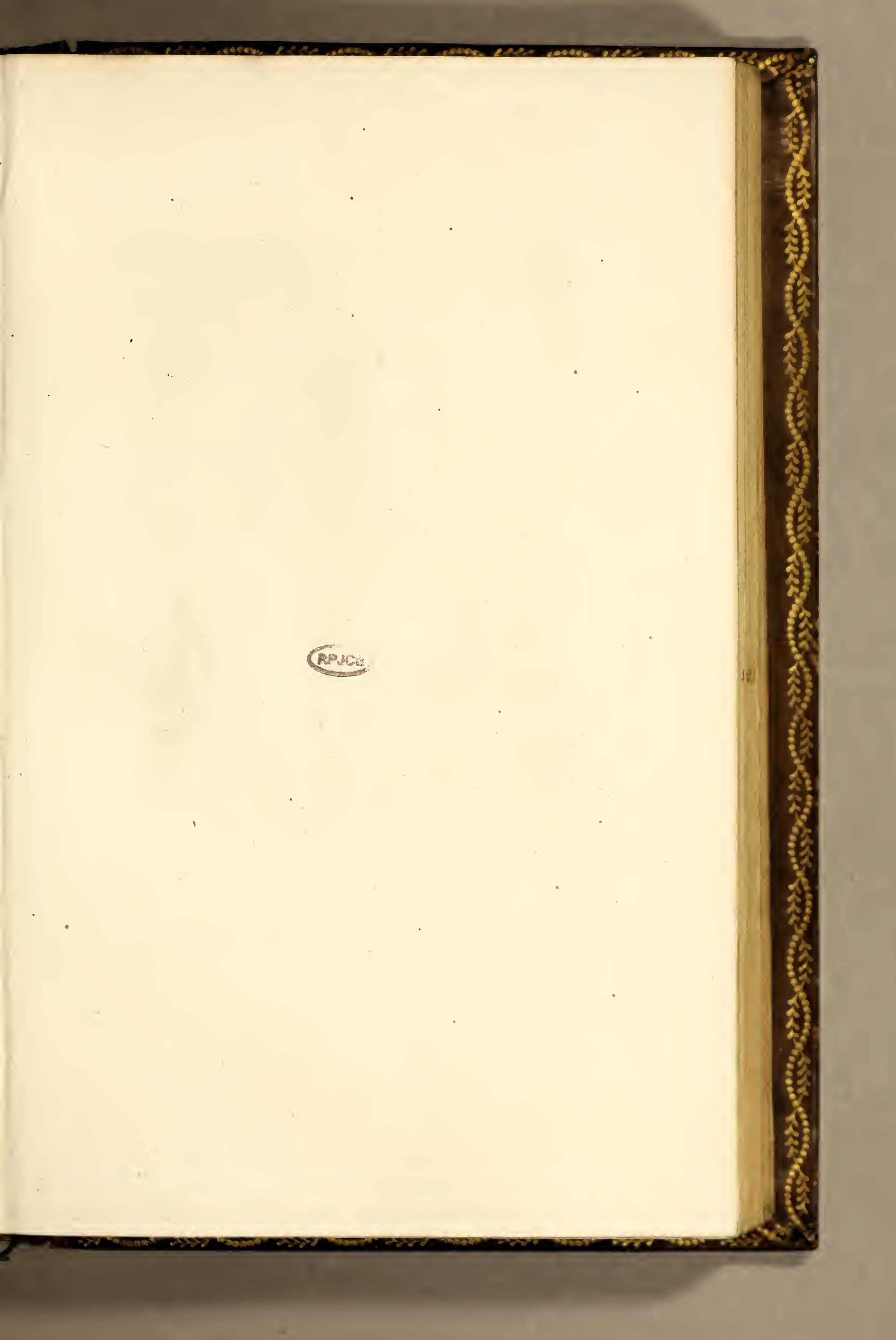
guardáva attentaménte dúe arbústi d'óro cárichi d'uccélli e d'incétti squisitaménte lavoráti; mi affrettái di offerírglieli con un cestíno d'argénto, che riempíi di quantità di conchíglie di pésci e di fióri i méglio imitáti. Non pósso esprímere quàl fù il mío conténto, nel vedèr il módo generóso e benígno col quále éssa ricevè quéi mediócri dóni.

Scélsi dópo várj ídoli délle nazióni vínte (1) da' tuói antenáti, ed úna pícciola státua (2) che rappresentáva úna vérgine del sóle; vi aggiúnsi úna tígre, un lióne ed áltri animáli coraggiósi, e la pregái d'inviárli a Detervílle. Scrivétegli dúnque, mi diss' élla sorridéndo; sénza úna léttera da párte vóstra, i dóni sarébbero mal accólti.

Io éra tróppo conténta per ricusárle quéllo

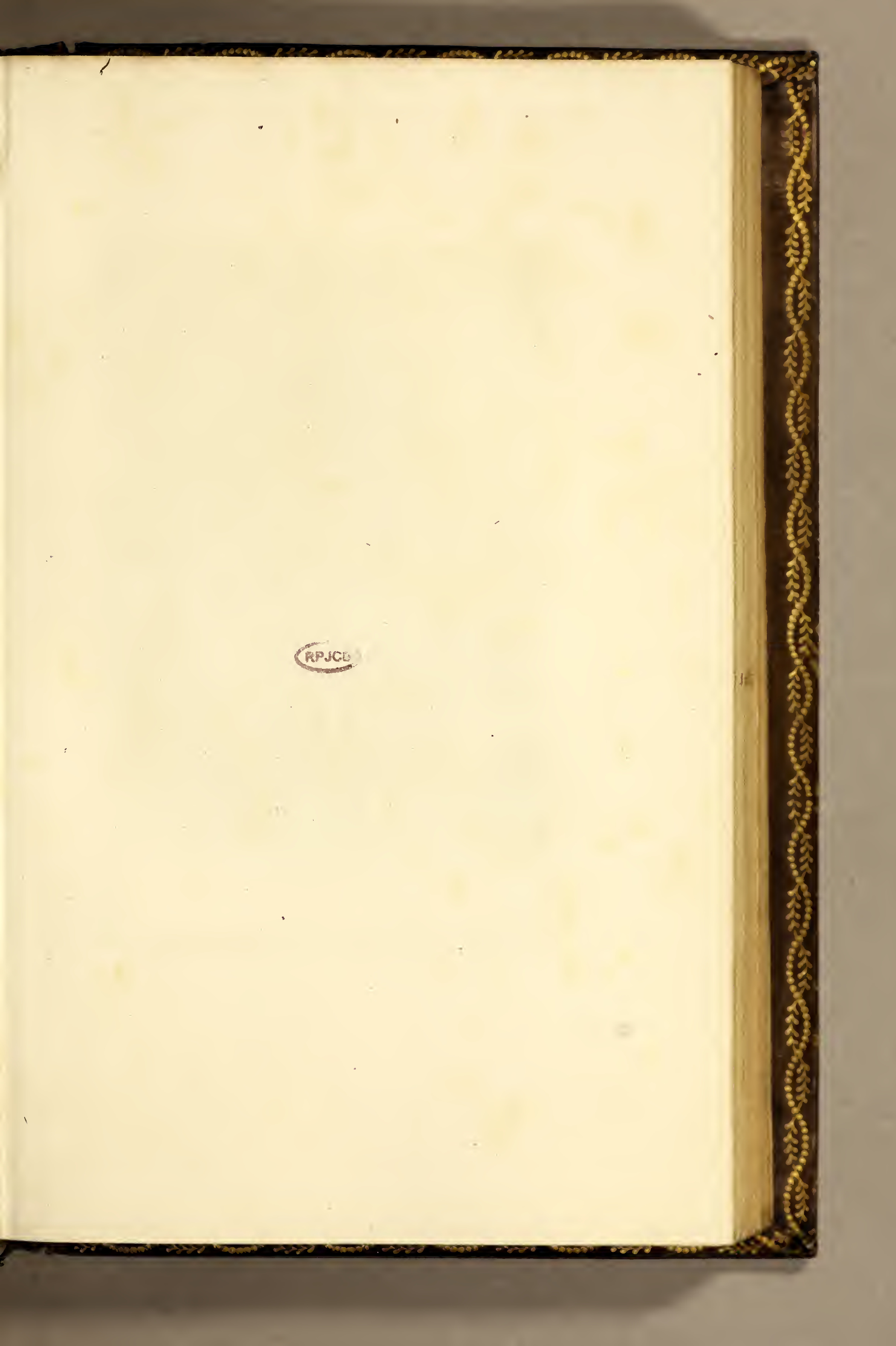
(1) Gl' *Incas* facévano depòr nel témpio del sóle gl'ídoli déi pópoli che sottomettévano, dópo avérli costrétti ad abbracciàr il cúlto del sóle, ne avévano églino stéssi, poichè l'*Inca Huayna* consultò l'ídolo di Rimáce. *Stória degl' Incas, tom. primo, pag. 350.*

(2) Gl' *Incas* ornávano le lóro cáse di státue d'óro d'ógni grandézza, eziandío di statúra gigantésca.


RPJCB



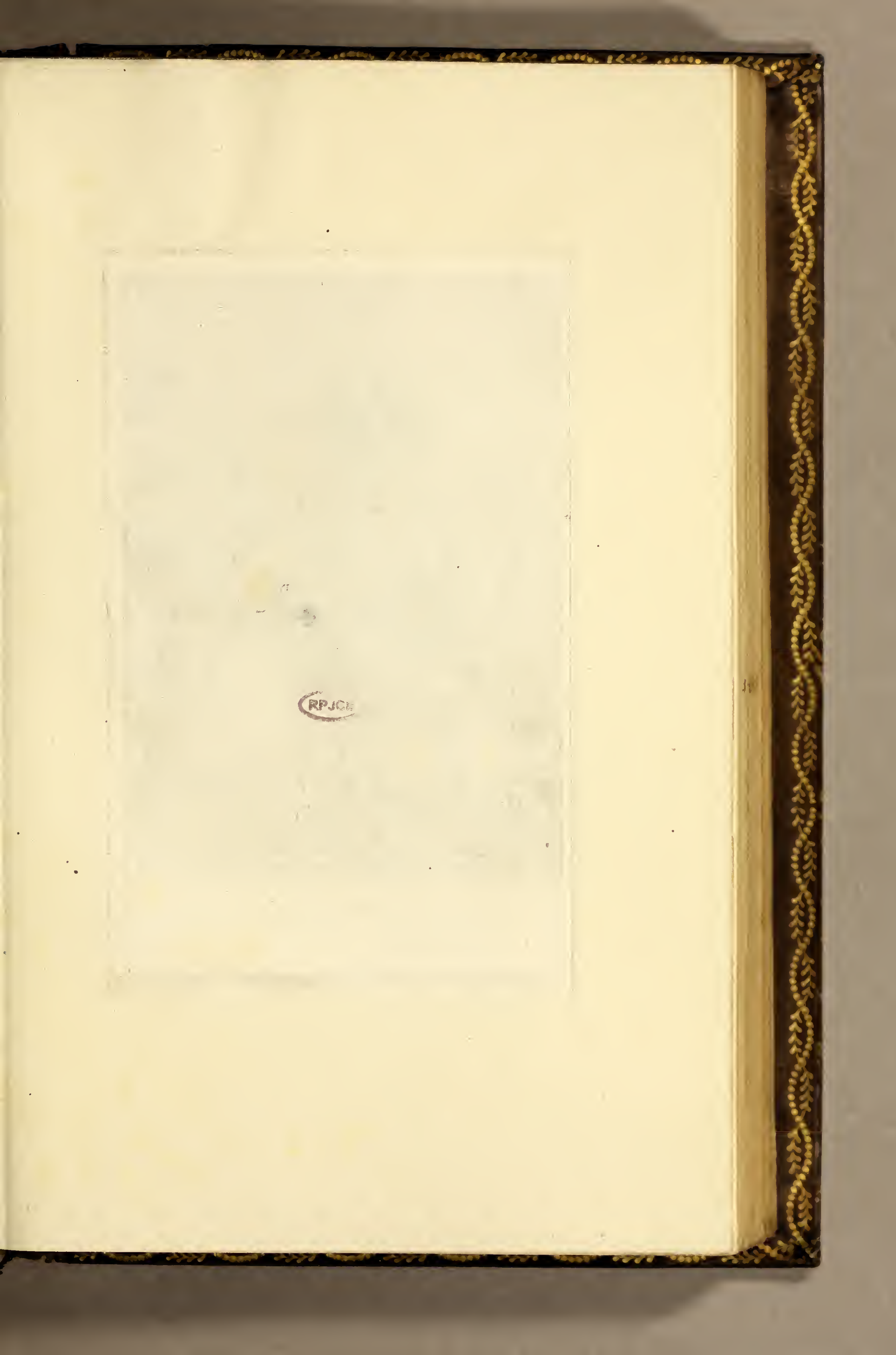



RPJCB



Le Barbier l'aîne inv. 1790 — J.B. Choffard Sculp.







Je me hâtai de les lui présenter avec une petite corbeille d'argent.

Dessiné par le Barbier l'ainé. Gravé par P.P. Choffard.



Céline regardoit attentivement deux arbustes d'or chargés d'oiseaux et d'insectes d'un travail excellent ; je me hâtai de les lui présenter avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de coquillages de poissons et de fleurs les mieux imitées. Elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choisis ensuite plusieurs idoles des nations vaincues (1) par tes ancêtres, et une petite statue (2) qui représentoit une vierge du soleil ; j'y joignis un tigre, un lion et d'autres animaux courageux, et je la priai de les envoyer à Déterville. Écrivez-lui donc, me dit-elle en souriant ; sans une lettre de votre part, les présens seroient mal reçus.

J'étois trop satisfaite pour lui rien refuser ;

(1) Les *Incas* faisoient déposer dans le temple du soleil les idoles des peuples qu'ils soumettoient, après leur avoir fait accepter le culte du soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puisque l'*Inca Huayna* consulta l'idole de Rimace. *Hist. des Incas, tome I, page 350.*

(2) Les *Incas* ornoient leurs maisons de statues d'or de toute grandeur, et même de gigantesques.

che mi chiedéva; scríssi quánto mi dettò la gratitúdine, ed uscíta che fù Celína, distribuíi píccioli regáli álla súa *china* ed álla mía, e ne pósi in dispárte per il mío maéstro di scrittúra. Provái finalménte il delizióso piacére che si ha nel dáre.

Quésto non è státo però sénza discerniménto, Aza cáro; tútto quéllo che viéne da te, o che ha relazióni íntime cólla túa memória, non è uscíto dálle míe máni.

La sédia d'óro (1) che si serbáva nel témpio per il giórno délle vísite del *Capa-Inca*, túo augústo pádre, collocáta nélla mía cámera in fórma di tróno, mi rappresénta la túa grandézza e la maestà del túo grádo. L'immágine del sóle, la quále vídi ío stéssa svéller dal témpio dái pérfidi Spagnuóli sospésa al di sópra délla sédia, éccita la mía venerazióne, mi prostérno avánti éssa, la ménte mía l'adóra; ma tu séi il sólo, Aza, che il mío cuòr adóra. I dúe palmízj che offerísti al sóle per pégno délla féde che mi avévi giuráta, collocáti ái dúe

(1) Gl' *Incas* sedévano sóvra séggj d'óro massíccio.

j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoissance ; et lorsque Céline fut sortie, je distribuai de petits présens à sa *china* et à la mienne, et j'en mis à part pour mon maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner.

Ce n'a pas été sans choix, mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports avec ton souvenir, n'est point sorti de mes mains.

La chaise d'or (1) que l'on conservoit dans le temple pour le jour des visites du *Capa-Inca*, ton auguste père, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me représente ta grandeur et la majesté de ton rang. La grande figure du soleil, que je vis moi-même arracher du temple par les perfides Espagnols, suspendue au-dessus, excite ma vénération, je me prosterne devant elle, mon esprit l'adore, et mon cœur est tout à toi. Les deux palmiers que tu donnas au soleil pour offrande et pour gage de la foi que tu

(1) Les *Incas* ne s'asseyoient que sur des siéges d'or massif.

cánti del tróno, mi rammémorano le túe affettuóse e più vólte reiteráte promésse di fedeltà.

Divérsi fióri (1) ed uccélli spársi con simetría in tútti gli ángoli délla mía cámera, mi rappreséntano in ristrétto quéi sontuósi giardíni, óve mi sóno così spésso e così delizioza-ménte occupáta délla túa idéa. Dovúnque si físsino i miéi ávidi sguárdi, non védo cos' alcúna che non mi réchi a memória il túo amóre, il mío giúbilo, la mía felicità, in sómma tútto quéllo che farà per sémpre il conténto délla mía víta.

LÉTTERA XXVIII.

Non ho potúto resístere, mío cáro Aza, álle istánze di Celína; ho dovúto seguírla, e siám da dúe giórni in quà nélla súa vílla, óve il súo matrimónio fù celebráto súbito che vi fúmmo giúnti.

Oh quánta violénza, quánto rincresciménto

(1) Si è già détto che i giardíni del témpio del sóle e quélli délle cáse reáli, érano riempíti di tútte le spécie d'imitazióni in óro ed in argénto. I Peruviáni imitávano eziandío l'érbe nomináta *mays*, di cúi formávano cámpi intéri.

m'avois jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent sans cesse mes tendres sermens.

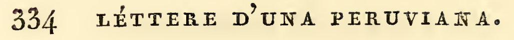
Des fleurs (1), des oiseaux répandus avec symétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en raccourci l'image de ces magnifiques jardins où je me suis si souvent entretenue de ton idée. Mes yeux satisfaits ne s'arrêtent nulle part sans me rappeller ton amour, ma joie, mon bonheur; enfin, tout ce qui fera à jamais la vie de ma vie.

LETTRE XXVIII.

Je n'ai pu résister, mon cher Aza, aux instances de Céline; il a fallu la suivre, et nous sommes depuis deux jours à sa maison de campagne, où son mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle violence et quels regrets ne me

(1) On a déja dit que les jardins du temple et ceux des maisons royales étoient remplis de toutes sortes d'imitations en or et en argent. Les Péruviens imitoient jusqu'à l'herbe appellée *mays*, dont ils faisoient des champs tout entiers.



provái nel lasciàr la mía solitúdine ! O cára solitúdine ! Appéna ío godéva lo spettácolo déi preziósi ornaménti che tu rinchiúdi, che sóno státa costrétta di abbandonárti ; e per quánto témpo ? Non lo so.

Nel vedèr l'allegrézza ed i piacéri di cúi ognúno par éssersi inebbriáto, mi rамménto, sospirándo, quéi giórni tranquílli ch'ío passáva, Aza mío cáro, a scríverti, o alméno a pensàr a te : eppúre non vídi mái oggétti così nuóvi per me, così meravigliósi ed átti a distrármi ; e cóme ho presenteménte un cert' úso délla língua del paése, potréi ricreármi col méttermi al fátto di tútto ciò che ossérvo, se il rumóre ed il tumúlto lasciássero a qualchedúno la ménte líbera per rispónder álle míe dománde ; ma sinóra non ho trováto alcúno che si sía compiacciúto d'ascoltármi, di módo che sóno ancóra quási altrettánto novízia ed inespérta, cóme ío l'éra al mío arrívo in Fráncia.

L'aggiustatézza dégli uómini e délle dónne è così brillánte, così cárica d'ornaménti inútili ; gli úni e gli áltri párlano con tánta rapiditá,

suis-je pas arrachée à ma solitude ! A peine ai-je eu le temps de jouir de la vue des ornemens précieux qui me la rendoient si chère, que j'ai été forcée de les abandonner; et pour combien de temps ? Je l'ignore.

La joie et les plaisirs dont tout le monde paroît être enivré, me rappellent avec plus de regret les jours paisibles que je passois à t'écrire, ou du moins à penser à toi : cependant je ne vis jamais des objets si nouveaux pour moi, si merveilleux et si propres à me distraire; et avec l'usage passable que j'ai à présent de la langue du pays, je pourrois tirer des éclaircissemens aussi amusans qu'utiles sur tout ce qui se passe sous mes yeux, si le bruit et le tumulte laissoient à quelqu'un assez de sang-froid pour répondre à mes questions; mais jusqu'ici je n'ai trouvé personne qui en eût la complaisance, et je ne suis guères moins embarrassée que je l'étois en arrivant en France.

La parure des hommes et des femmes est si brillante, si chargée d'ornemens inutiles; les uns et les autres prononcent si rapidement

che la mía attenzióne ad ascoltárli, m'ímpedísce di vedérli, e quélla che póngo ad osservárli, m'impedísce d'inténderli. Rimángo con úna spécie di stupidità, ámpia matéria a' lóro schérzi, se avéssero il témpo di badárvi; ma sóno talménte occupáti di lóro stéssi, che non si accórgono del mío stupóre. Égli è pur tróppo fondáto, Azo cáro, véggo quì alcúni prodígj, le di cúi cáuse mótrici sóno impenetrábili álla mía immaginazióne.

Non ti parlerò délla vaghézza di quést' abitazióne, gránde póco méno d'úna città, ornáta cóme un témpio, e riempíta di mílle coserélle piacévoli, délle quáli védo far si póco úso, che non pósso far a méno di pensáre, che i Francési ábbiano scélto il supérfluo per l'oggétto del lor cúlto; gli consácrano le árti che sóno in quésto paése mólto superióri álla natúra: pájono volérla soltánto imitáre, la soprovánzano; e spésso si dirébbe che la lor indústria nel far úso délle súe produzióni, fósse superióre álla súa nel partorírle. Adúnano

ce qu'ils disent, que mon attention à les écouter m'empêche de les voir, et celle que j'emploie à les regarder, m'empêche de les entendre. Je reste dans une espèce de stupidité qui fourniroit sans doute beaucoup à leur plaisanterie, s'ils avoient le loisir de s'en appercevoir; mais ils sont si occupés d'eux-mêmes, que mon étonnement leur échappe. Il n'est que trop fondé, mon cher Aza; je vois ici des prodiges dont les ressorts sont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maison, presque aussi grande qu'une ville, ornée comme un temple, et remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables dont je vois faire si peu d'usage, que je ne puis me défendre de penser que les Français ont choisi le superflu pour l'objet de leur culte : on lui consacre les arts qui sont ici tant au-dessus de la nature : ils semblent ne vouloir que l'imiter, ils la surpassent; et la manière dont ils font usage de ses productions, paroît souvent supérieure à la sienne. Ils rassemblent

néi giardíni e quási in un sol púnto di vísta, le vaghézze ch'éssa distribuísce con economía sóvra la superfície délla térra; e gli eleménti dócili non pájono ostàr álle lóro imprésse, se non per dar maggiòr lústro a' lóro tríonfi.

Si véde la térra attónita nudrìr ed allevàr nel súo grémbo le piánte déi clími più remóti, senz' áltra necessità apparénte, fuorchè quélla d'ubbídir álle árti, ed ornàr l'ídolo del supérfluo. L'ácqua tánto fácile ad ésser divísa, che sémbra non avèr consisténza se non per mézzo déi vási che la conténgono, e la di cúi ingénita direzióne è di seguìr ógni sórta di pendío, si véde quì costrétta di lanciársi rapidaménte nell' ária, sénza guída, sénza sostégno, per la súa próopria fórza, e senz' áltra utilità che quélla di ricreàr la vísta.

Il fuóco, mío cáro Aza, il fuóco, quèl terríbil eleménto, l'ho vedúto, rinunziándo álla súa divoránte natúra, e dirétto docilménte da úna poténza superióre, adottàr tútte le fórme che gli véngono prescrítte; óra rappresentándo

dans les jardins, et presque dans un point de vue les beautés qu'elle distribua avec économie sur la surface de la terre; et les élémens soumis semblent n'apporter d'obstacle à leurs entreprises, que pour rendre leurs triomphes plus éclatans.

On voit la terre étonnée nourrir et élever dans son sein les plantes des climats les plus éloignés, sans besoin, sans nécessités apparentes que celles d'obéir aux arts et d'orner l'idole du superflu. L'eau si facile à diviser, qui semble n'avoir de consistance que par les vaisseaux qui la contiennent, et dont la direction naturelle est de suivre toutes sortes de pentes, se trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans les airs, sans guide, sans soutien, par sa propre force, et sans autre utilité que le plaisir des yeux.

Le feu, mon cher Aza, le feu, ce terrible élément, je l'ai vu renonçant à son pouvoir destructeur, dirigé docilement par une puissance supérieure, prendre toutes les formes qu'on lui prescrit; tantôt dessinant un vaste

un vásto spázio luminóso in un ciélo oscuráto per l'assénza del sóle, óra quell' ástro divíno, discéso sópra la térra co' suói rággj, cólla súa attività, cólla súa lúce abbagliánte, in somma in úno splendóre che ingánna gli ócchj e l'intendiménto. Che árte, Aza cáro! che uómini! che ingégno! Diméntico tútte le lóre imperfezióni, e ricádo, mío malgrádo, nélla prístina mía ammirazióne.

LÉTTERA XXIX.

Non è sénza un véro dispiacére, Aza mío cáro, ch'ío pásso dall' ammirazione dell' ingégno déi Francési al disprézzo dell'úso ch' églino ne fánno. Mi dilettáva sinceraménte a stimàr quést'amabile nazióne, ma i suói diffétti sóno tánto evidénti, che non pósso far a méno di avvedérmene.

Il tumúlto si è finalménte acquetáto, ho potúto far alcúne dimánde, mi è státo rispósto; ció básta in quésto paése per sapérne più di quéllo che si desídera. I Francési svélano

tableau de lumière sur un ciel obscurci par l'absence du soleil, et tantôt nous montrant cet astre divin descendu sur la terre avec ses feux, son activité, sa lumière éblouissante, enfin dans un éclat qui trompe les yeux et le jugement. Quel art, mon cher Aza! quels hommes! quel génie! J'oublie tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu de leur petitesse; je retombe malgré moi dans mon ancienne admiration.

LETTRE XXIX.

Ce n'est pas sans un véritable regret, mon cher Aza, que je passe de l'admiration du génie des Français au mépris de l'usage qu'ils en font. Je me plaisois de bonne foi à estimer cette nation charmante; mais je ne puis me refuser à l'évidence de ses défauts.

Le tumulte s'est enfin appaisé; j'ai pu faire des questions, on m'a répondu; il n'en faut pas davantage ici pour être instruite au-delà même de ce qu'on veut savoir. C'est avec une

con un ingenuità quási incredíbile e scherzándo i secréti délla perversità de' lóro costúmi. Per póco che siéno interrogáti, non occórre avèr un' ingégno perspicáce per iscopríre, che il lor gústo sfrenáto per il supérfluo ha corrótto in éssi il cuóre ed il sénno, che ha stabilíto richézze chimériche sóvra le rovíne del necessário, che ha sostituíto úna civiltà superficiále ái buóni costúmi, e che supplísce álla mancánza del sáno intendiménto e délla ragióne con úna fals' apparénza di spírito.

La vanità dominánte déi Francési è quélla di parèr ricchi. Il lor ingégno, le lóro árti e fórse anche le lóro sciénze, tútto ha per míra il fásto, tútto concórre, álla róvina délle facoltà; e come se la fecondità del lor ingégno non bastásse per multiplicárne gli oggétti, ho sapúto da lóro stéssi, che in disprégio délle produzióni necessárie ed aggradévoli di cúi abbónda la Fráncia, fánno venìr, a gran cósto, da tútte le párti del móndo, le supelléttili frágili ed inútili che fánno l'ornaménto délle óro cáse, le aggiustatézze abbagliánti délle

bonne foi et une légèreté hors de toute croyance, que les Français dévoilent les secrets de la perversité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge, il ne faut ni finesse, ni pénétration pour démêler que leur goût effréné pour le superflu a corrompu leur raison, leur cœur et leur esprit; qu'il a établi des richesses chimériques sur les ruines du nécessaire; qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs, et qu'il remplace le bon sens et la raison par le faux brillant de l'esprit.

La vanité dominante des Français est celle de paroître opulens. Le génie, les arts, et peut-être les sciences, tout se rapporte au faste, tout concourt à la ruine des fortunes; et comme si la fécondité de leur génie ne suffisoit pas pour multiplier les objets, je sais d'eux-mêmes qu'au mépris des biens solides et agréables, que la France produit en abondance, ils tirent à grands frais, de toutes les parties du monde, les meubles fragiles et sans usage, qui font l'ornement de leurs maisons, les parures éblouissantes dont ils sont couverts,

quáli sóno copérti, ed eziandío, le vivánde ed i licóri che compóngono i lor pasti.

Si potrébbe fórse, Aza cáro, perdonàr ái Francési l'eccésso délle lóro superfluità, se véssero tesóri bastánti per contentàr il lóro frívolo gústo, o che non vi spendéssero, se non il rimanénte di quéllo che è necessário al manteniménto convenévole délle lóro famíglie.

Le nóstre léggi, le più perfétte che síansi dáte ágli uómini, perméttono in ógni státo un cérto decóro che caratterízza la condizióne ovvéro le richézze, e che rigorosaménte potría chiamársi supérfluo; ónde io condénno solaménte il supérfluo che proviéne da un immaginazióne sregoláta, che non si può sostenèr sénza mancàr ái débiti dell' umanità e délla giustízia; quèl supérfluo in sómma di cúi sóno idolátri i Francési ed al quále sacrifícano la lor quiéte ed il lor onóre.

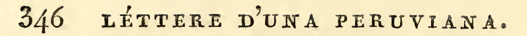
Vi è fra éssi úna sóla clásse di cittadíni in istáto di portàr il cúlto di quésto lor ídolo al suprémo grádo di splendóre sénza mancàr al

et jusqu'aux mêts et aux liqueurs qui composent leurs repas.

Peut-être, mon cher Aza, ne trouverois-je rien de condamnable dans l'excès de ces superfluités, si les Français avoient des trésors pour y satisfaire, ou qu'ils n'employassent à contenter leur goût, que ce qui leur resteroit, après avoir établi leurs maisons sur une aisance honnête.

Nos loix, les plus sages qui aient été données aux hommes, permettent de certaines décorations dans chaque état, qui caractérisent la naissance ou les richesses, et qu'à la rigueur on pourroit nommer du superflu; aussi n'est-ce que celui qui naît du déréglement de l'imagination, celui qu'on ne peut soutenir sans manquer à l'humanité et à la justice, qui me paroît un crime; en un mot, c'est celui dont les Français sont idolâtres, et auquel ils sacrifient leur repos et leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une classe de citoyens en état de porter le culte de l'idole à son plus haut degré de splendeur, sans manquer au


débito del necessário. I gran signóri hánno volúto imitárli, ma sóno i martíri di quésta religióne. Che péne ! che imbarázzo ! che fatíca per sostenèr la lóro spésa eccedénte le lor entráte ! Vi sóno póchi gran signóri che non méttano in úso maggiòr indústria, sagacità, e superchiería per distínguersi con váne sontuosità, che i lóro antenáti impiegárono prudénza, valóre e talenti útili állo státo, per illustràr il lóro próprio nòme. Non credèr già, Azo cáro, ch'ío t'ingánni; ódo ógni giórno con isdégno cérti gióvani conténder fra lóro, a chi sía il più scáltro per cavàr le superfluità délle quáli si addórnano, dálle máni di quélli che lavórano unicaménte per non mancàr del bisognévole.

Che disprézzo non inspirerébbero tali uómini per tútta la nazióne, se non sapéssi per áltra párte, che i Francési péccano più communeménte per non avèr un' idéa giústa délle cóse, che per mancánza di rettitúdine. La lor leggierézza di caráttere non amméttte quási mái

devoir du nécessaire. Les grands ont voulu les imiter, mais ils ne sont que les martyrs de cette religion. Quelle peine ! quel embarras ! quel travail pour soutenir leur dépense au-delà de leurs revenus ! Il y a peu de seigneurs qui ne mettent en usage plus d'industrie, de finesse et de supercherie pour se distinguer par de frivoles somptuosités, que leurs ancêtres n'ont employé de prudence, de valeur et de talens utiles à l'état pour illustrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t'en impose, mon cher Aza ; j'entends tous les jours avec indignation des jeunes gens se disputer entre eux la gloire d'avoir mis le plus de subtilité et d'adresse dans les manœuvres qu'ils emploient pour tirer les superfluités dont ils se parent, des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du nécessaire.

Quels mépris de tels hommes ne m'inspireroient-ils pas pour toute la nation, si je ne savois d'ailleurs que les Français pèchent plus communément faute d'avoir une idée juste des choses, que faute de droiture. Leur légèreté exclut presque toujours le raisonnement.

un ragionaménto sódo. Non conóscono nè sério, nè riflessióne; fórse nessúno d'éssi ha mái pesáto le conseguénze diffamánti del súo módo di procédere. Bisógna parèr ricco, quésta è úna móda un' abitúdine, la séguono, se si offerísce un' inconveniénte, lo súperano con un' ingiustízia; crédono soltánto di trionfàr d'úna difficoltà, ma l'illusióne va più óltre.

Nélla maggiòr párte délle cáse, l'indigénza ed il supérfluo sóno separáti da un sol appartaménto; quésti dúe oggétti fánno alternativaménte l'occupazione délla giornáta, ma in un módo mólto divérso. La mattína, nell' intérno del gabinétto si óde la vóce délla povertà annunziáta da un' uómo stipendiáto, per trovàr il módo di conciliárla cólla fálsa opulénza: il fastídio e l'ansietà presiédono a quésti discórsi, che finíscono il più délle vólte col sacrifício del necessário, che vién immoláto al supérfluo. Il rimanénte del giórno, dópo avèr préso un' altr' ábito, un' áltro appartaménto e quási un áltr' éssere; abbagliáti dálla própria magnificénza, sóno allégri,

Parmi eux, rien n'est grave, rien n'a de poids; peut-être aucun n'a jamais réfléchi sur les conséquences déshonorantes de sa conduite. Il faut paroître riche, c'est une mode, une habitude, on la suit : un inconvénient se présente, on le surmonte par une injustice; on ne croit que triompher d'une difficulté, mais l'illusion va plus loin.

Dans la plupart des maisons, l'indigence et le superflu ne sont séparés que par un appartement : l'un et l'autre partagent les occupations de la journée, mais d'une manière bien différente. Le matin, dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté se fait entendre par la bouche d'un homme payé pour trouver les moyens de la concilier avec la fausse opulence : le chagrin et l'humeur président à ces entretiens, qui finissent ordinairement par le sacrifice du nécessaire que l'on immole au superflu. Le reste du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement, et presque une autre tête, ébloui de sa propre magnificence, on est gai,

si dícono felíci, e l'illusióne va tant' óltre, che si crédono rícchi.

Ho nondiméno osserváto, che alcúni di quélli che osténtano il lor fásto con maggiòr affettazióne, non presúmono sémpre d'ingannàr il pubblico. Allóra schérsano intórno álla lóro própria indigénza; insúltano con allegría la memória de lóro antenáti, la di cúi sággia economía si contentáva di vestiménti cómodi, d'acconciaménti e di móbili proporzionáti álle lóro entráte, più che álla lor condizióne.

La lor famíglia e la lóro servitù godévano, per quánto si díce, un' abbondánza frugále ed onésta, dotávano le lóro fíglie, stabilívano sóvra fondaménti sódi la fortúna del successóre del lor nóme, e tenévano sémpre in risérva di che rimediàr álla disgrázia d'un amíco o di un' infelíce.

Lo crederésti tu, Aza cáro? Non ostánte l'aspétto ridícolo, sótto il quále mi érano rappresentáti i costúmi di quéi témpi remóti, mi piacévano talménte, e mi parévan tánto confórmi all' ingenuità de' nostri, che lasciándomi

on se dit heureux ; on va même jusqu'à se croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelques-uns de ceux qui étalent leur faste avec le plus d'affectation, n'osent pas toujours croire qu'ils en imposent. Alors ils se plaisantent eux-mêmes sur leur propre indigence ; ils insultent gaiement à la mémoire de leurs ancêtres, dont la sage économie se contentoit de vêtemens commodes, de parures et d'ameublemens proportionnés à leurs revenus plus qu'à leur naissance.

Leur famille, dit-on, et leurs domestiques jouissoient d'une abondance frugale et honnête. Ils dotoient leurs filles, et ils établissoient sur des fondemens solides la fortune du successeur de leur nom, et tenoient en réserve de quoi réparer l'infortune d'un ami, ou d'un malheureux.

Te le dirai-je, mon cher Aza? Malgré l'aspect ridicule sous lequel on me présentoit les mœurs de ces temps reculés, elles me plaisoient tellement, j'y trouvois tant de rapport avec la naïveté des nôtres, que me laissant entraîner

sedùr dall' illusióne, il mío cuóre prováva un conténto intérno ad ógni circostánza, cóme se al fíne délla narrazióne avéssi dovúto trovármi fra i nóstri cári citadini; ma ái prími appláusi che ho dáti a quésti costúmi cósi sávj, gli astánti si sóno pósti a ríder, così smisurataménte, che mi hánno disingannáta, e mi son trováta al fíne tra i Francési insensáti di quésto témpo, i quáli si gloriano délla lóro pazzía.

La medésima depravazióne che ha trasformato i béni sólidi déi Francési in minúzie inútili, ha pariménte allentáto i víncoli délla lor società. I più assenáti tra éssi che ne gémono, mi hánno assicuráta che áltre vólte (cóme si prática fra nói) l'onestà regnáva nell' ánima, e l'umanità nel cuóre: quésto può éssere; ma óra, quéllo che chiámano urbanità, sérve lóro di virtù; quésta consíste in un'infinità di paróle sénza significáto, di *risguárdi* sénza stíma, e d'apparénze di zélo sénz' affétto.

Néllo principáli cáse, un sérvo ha l'incombénza

à l'illusion, mon cœur tressailloit à chaque circonstance, comme si j'eusse dû à la fin du récit, me trouver au milieu de nos chers citoyens ; mais aux premiers applaudissemens que j'ai donnés à ces coutumes si sages, les éclats de rire que je me suis attirés, ont dissipé mon erreur, et je n'ai trouvé autour de moi que les Français insensés de ce temps-ci, qui font gloire du déréglement de leur imagination.

La même dépravation qui a transformé les biens solides des Français en bagatelles inutiles, n'a pas rendu moins superficiels les liens de leur société. Les plus sensés d'entre eux qui gémissent de cette dépravation, m'ont assuré qu'autrefois, ainsi que parmi nous, l'honnêteté étoit dans l'ame et l'humanité dans le cœur : cela peut être; mais à présent, ce qu'ils appellent politesse, leur tient lieu de sentiment ; elle consiste dans une infinité de paroles sans signification, d'égards sans estime, et de soins sans affection.

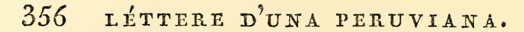
Dans les grandes maisons, un domestique

di compìr ái dovéri délla società ; quésti va in vólta frettolóso per andàr a dir all' úno, che il súo padróne è ansióso di sapére, com' égli stà di salúte ; all' áltro, che si afflígge del súo cordóglio, o che si rallégra délle súe conténtezze. Al súo ritórno non si ascóltano le rispóste ch' égli réca. Si è convenúto scambievolménte di contentársi délla formalità, sénza preténder niénte áltro; tal è l'amicízia in quésto paése.

Cérti convenévoli si adempíscono personalménte e con tánto scrúpolo, che degénerano in puerilità : il raccontárli sarébbe ridícolo, se non si dovésse sapèr tútto di quésta straordinária nazióne. Uno commetterébbe un' inciviltà vérso i suói superióri, ánzi vérso i suói uguáli, se dópo éssersi leváto da távola, óve pranzò famigliarménte con éssi, domandásse da bére per estínguer un' ardénte séte, sénza chiéderne la licénza, e scusársi mílle e mílle vólte. S'imputerébbe pariménte ad úno, cóme irreverénza, s'égli lasciásse toccàr imprudenteménte il súo ábito a quéllo d'úna persóna riguardévole, cóme anchè se ardísse mirárla

est chargé de remplir les devoirs de la société. Il fait chaque jour un chemin considérable, pour aller dire à l'un que l'on est en peine de sa santé, à l'autre que l'on s'afflige de son chagrin, ou que l'on se réjouit de son plaisir. A son retour, on n'écoute point les réponses qu'il rapporte. On est convenu réciproquement de s'en tenir à la forme, de n'y mettre aucun intérêt; et ces attentions tiennent lieu d'amitié.

Les égards se rendent personnellement; on les pousse jusqu'à la puérilité : j'aurois honte à t'en rapporter quelqu'un, s'il ne falloit tout savoir d'une nation si singulière. On manqueroit d'égards pour ses supérieurs, et même pour ses égaux, si après l'heure du repas que l'on vient de prendre familièrement avec eux, on satisfaisoit aux besoins d'une soif pressante, sans avoir demandé autant d'excuses que de permissions. On ne doit pas non plus laisser toucher son habit à celui d'une personne considérable; et ce seroit lui manquer que de la regarder attentivement; mais ce seroit bien pis, si on manquoit à la voir. Il



attentaménte; ma se non la guardásse in verùn módo, quésto sarébbe mólto péggio. Avréi bisógno di maggiòr intellétto e d'úna migliòr memória, per fárti la descrizióne di tútte le minúzie che si réputano *risguárdi;* vóce che signífica quási stíma.

Círca la conversazióne, che in quésto paése non è áltro che un' abbondánza di paróle inútili ed un váno rumóre, udirái tu stésso, Aza mío cáro, quándo ci sarái, che l'esaggerazióne ritráttata súbito ch'è pronunziáta, è la súa sóla ed etérna báse. I Francési máncano di rádo di aggiúnger un compliménto supérfluo a quéllo che già lo éra, con intenzióne di persuadére che non ne fánno. Protéstano con adulazióni excessíve délla sincerità délle lódi che pródigano, ed accompágnano le lóro protestazióni d'amóre e d'amicízia con tánti términi inútili, che quésto non può ésser il linguággio del sentiménto.

Oh Aza mío cáro, quánto déve parèr lóro insípida la semplicità délle míe espressióni, e la póca premúra che ho di parláre! Ne crédo già che il mío ingégno inspíri lóro maggiòre stíma.

me faudroit plus d'intelligence et plus de mémoire que je n'en ai, pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne et que l'on reçoit pour des marques de considération, qui veut presque dire de l'estime.

A l'égard de l'abondance des paroles, tu entendras un jour, mon cher Aza, que l'exagération aussitôt désavouée que prononcée, est le fonds inépuisable de la conversation des Français. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment superflu à celui qui l'étoit déja, dans l'intention de persuader qu'ils n'en font point. C'est avec des flatteries outrées qu'ils protestent de la sincérité des louanges qu'ils prodiguent, et ils appuient leurs protestations d'amour et d'amitié de tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnoît point le sentiment.

O mon cher Aza, que mon peu d'empressement à parler, que la simplicité de mes expressions doivent leur paroître insipides! Je ne crois pas que mon esprit leur inspire

Uno non può meritàr riputazióne in quésto génere, se non ha dáto próve di úna gran sagacità nell' iscoprìr i divérsi significáti délle vóci, e nel dar lóro un sénso dissímile dal naturále. Égli déve procuráre d'esercitàr l'attenzióne di quélli che l'ascóltano, con offerìr lóro concétti acúti e spésso impenetrábili, oppúre d'ornárne l'oscurità con mílle espressióni frívole e brillánti. Ho létto in úno de' lóro più pregiáti líbri : *Che nélla conversazióne, il talénto délla génte scélta è di dir piacevolménte coserélle da núlla, di non perméttersi mái il mínimo discórso sensáto, se quésto diffétto cioè di ragionáre, non è riparáto dálle grázie del discórso, e finalménte di mascheràr la ragióne, quándo úno è costrétto di prodúrla.*

Che cósa potréi ío dírti di più, per provárti che il sáno intendiménto e la ragióne, qualità le più essenziáli dell' ingégno, sóno qui sprezzáti, cóme qualsisía áltra cósa útile? In sómma, mío cáro Aza, il supérfluo dómina così sovranaménte in Fráncia, che úno è póvero con úna fortúna mediócre, insípido cólla sóla virtù,

plus d'estime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande sagacité à saisir les différentes significations des mots et à déplacer leur usage. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent par la subtilité des pensées souvent impénétrables, ou bien en dérober l'obscurité, sous l'abondance des expressions frivoles. J'ai lu dans un de leurs meilleurs livres : *Que l'esprit du beau monde consiste à dire agréablement des riens, à ne se pas permettre le moindre propos sensé, si on ne le fait excuser par les graces du discours ; à voiler enfin la raison quand on est obligé de la produire.*

Que pourrois-je te dire qui pût te prouver mieux que le bon sens et la raison, qui sont regardés comme le nécessaire de l'esprit, sont méprisés ici, comme tout ce qui est utile? Enfin, mon cher Aza, sois assuré que le superflu domine si souverainement en France, que qui n'a qu'une fortune honnête, est

e sciócco, se non ha áltro che un' intendiménto sáno.

LÉTTERA XXX.

Il passàr da un' estrémo all' áltro è talménte il caráttere generále déi Francési, Aza mío cáro, che Detervílle, benchè partécipi póco ái difétti délla súa nazióne, non è però essénte da quésto.

Non conténto di osservàr la proméssa da lúi fáttami, di non parlármi più d'amóre, égli schíva in ógni occasióne di trovársi a cánto mío. Costrétti di vedérci ad ógni moménto, non ho ancòr trováto l'opportunità di parlárgli.

Ancorchè la compagnía sía mólto numerósa e mólto allégra, la maninconía régna di contínuo nel súo vólto, di módo che s'indovína facilménte ch'égli si fa violénza per subìr la légge che si è impósta. Dovréi fórse avérgliene quálche spécie d'óbbligo; ma ho tánte dománde

pauvre, qui n'a que des vertus, est plat, et qui n'a que du bons sens, est sot.

LETTRE XXX.

Le penchant des Français les porte si naturellement aux extrêmes, mon cher Aza, que Déterville, quoiqu'exempt de la plus grande partie des défauts de sa nation, participe néanmoins à celui-là.

Non content de tenir la promesse qu'il m'a faite de ne plus me parler de ses sentimens, il évite avec une attention marquée de se rencontrer auprès de moi. Obligés de nous voir sans cesse, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui parler.

Quoique la compagnie soit toujours fort nombreuse et fort gaie, la tristesse règne sur son visage. Il est aisé de deviner que ce n'est pas sans violence qu'il subit la loi qu'il s'est imposée. Je devrois peut-être lui en tenir compte; mais j'ai tant de questions à lui faire

da fárgli intórno agl' interéssi del mío cuóre, che non pósso perdonárgli l'affettazióne cólla quále ésso mi fúgge.

Vorréi interrogárlo círca la léttera che ha scrítta in Ispágna, e dimandárgli se può ésservi giúnta a quest' óra; vorréi sapèr precisaménte il témpo délla túa parténza, e quánto ne impiegherái nel túo viággio, affíne di fissàr quéllo délla mía felicità. Una speránza ben fondáta è per così díre un béne effettívo; ma Aza cáro, éssa è ancòr più gráta, quándo séne véde il términe vicíno.

Non partécipo in alcùn módo ái piacéri délla villeggiatúra, sóno tróppo tumultuósi per l'ánimo mío: non gódo più la conversazióne di Celína; éssa è talménte occupáta del súo nuóvo spóso, che pósso appéna trovàr alcúni moménti per soddisfàr ái débiti dell' amicízia. Il rimanénte délla compagnía non mi gradísce, se non a proporzióne che pósso cavárne notízie círca i divérsi oggétti délla mía curiosità, e non senè offerísce sémpre l'occasióne; perciò trovándomi spésso sóla, benchè attorniáta da

sur les intérêts de mon cœur, que je ne puis lui pardonner son affectation à me fuir.

Je voudrois l'interroger sur la lettre qu'il a écrite en Espagne, et savoir si elle peut être arrivée à présent; je voudrois avoir une idée juste du temps de ton départ, de celui que tu emploieras à faire ton voyage, afin de fixer celui de mon bonheur. Une espérance fondée est un bien réel; mais, mon cher Aza, elle est bien plus chère quand on en voit le terme.

Aucun des plaisirs qui occupent la compagnie ne m'affecte; ils sont trop bruyans pour mon ame : je ne jouis plus de l'entretien de Céline; toute occupée de son nouvel époux, à peine puis-je trouver quelques momens pour lui rendre des devoirs d'amitié. Le reste de la compagnie ne m'est agréable qu'autant que je puis en tirer des lumières sur les différens objets de ma curiosité, et je n'en trouve pas toujours l'occasion. Ainsi, souvent seule au milieu du monde, je n'ai d'amusemens que

mólta génte, non ho áltri trattenincénti che i miéi pensiéri; sóno tútti dirétti a te, idólo del mío cuóre; sarái per sémpre il sólo confidénte délla mía aníma, de' miéi piacéri e délle míe péne.

LÉTTERA XXXI.

Oh quàl éra, Aza cáro, il mío erróre, quándo ío desideráva con tant' ansietà úna conferénza con Deterville. Ahi! mi ha pur tróppo parláto; lo sconvolgiménto che ha eccitáto nel mío ánimo, benchè lo condánni, non è però ancòr acquetáto.

Non so che spécie d'impaziénza nácque súbito jéri nel mío cuóre, e vénne ad esacerbàr la nója che próvo spésse vólte. La génte ed il rumóre mi divénnero più incómodi del sólito: la felicità stéssa di Celína e di súo consórte, in sómma tútto quéllo che si offeríva álla mía vísta, irritáva la mía ménte, e m'inspiráva úno sdégno póco dissímile dal disprézzo. Vergognósa di provàr sentiménti così ingiústi, andái nel più remóto del giardíno a nascóndervi l'agitazióne del mío ánimo.

mes pensées ; elles sont toutes à toi, cher ami de mon cœur ; tu seras à jamais le seul confident de mon ame, de mes plaisirs et de mes peines.

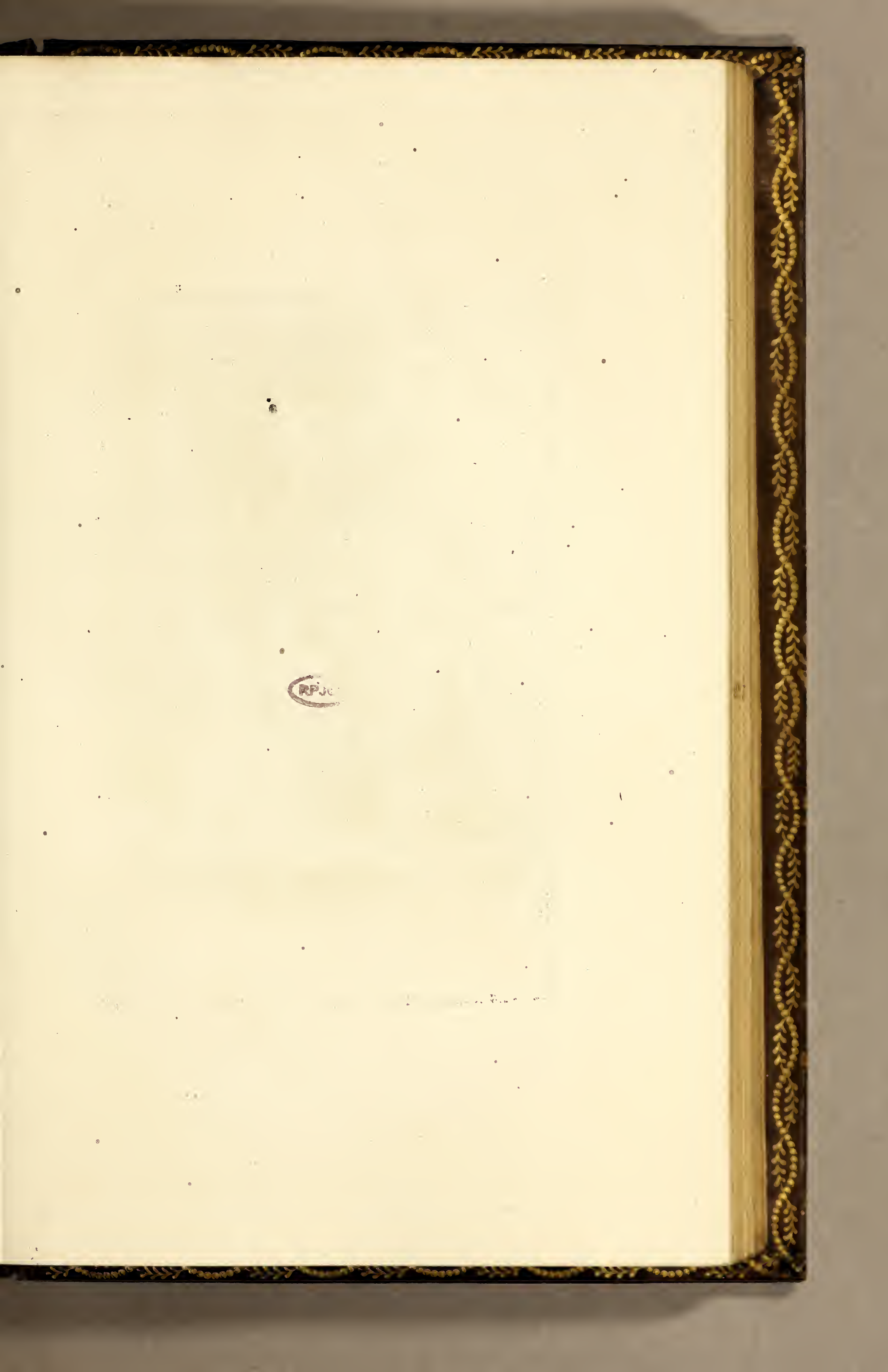
LETTRE XXXI.

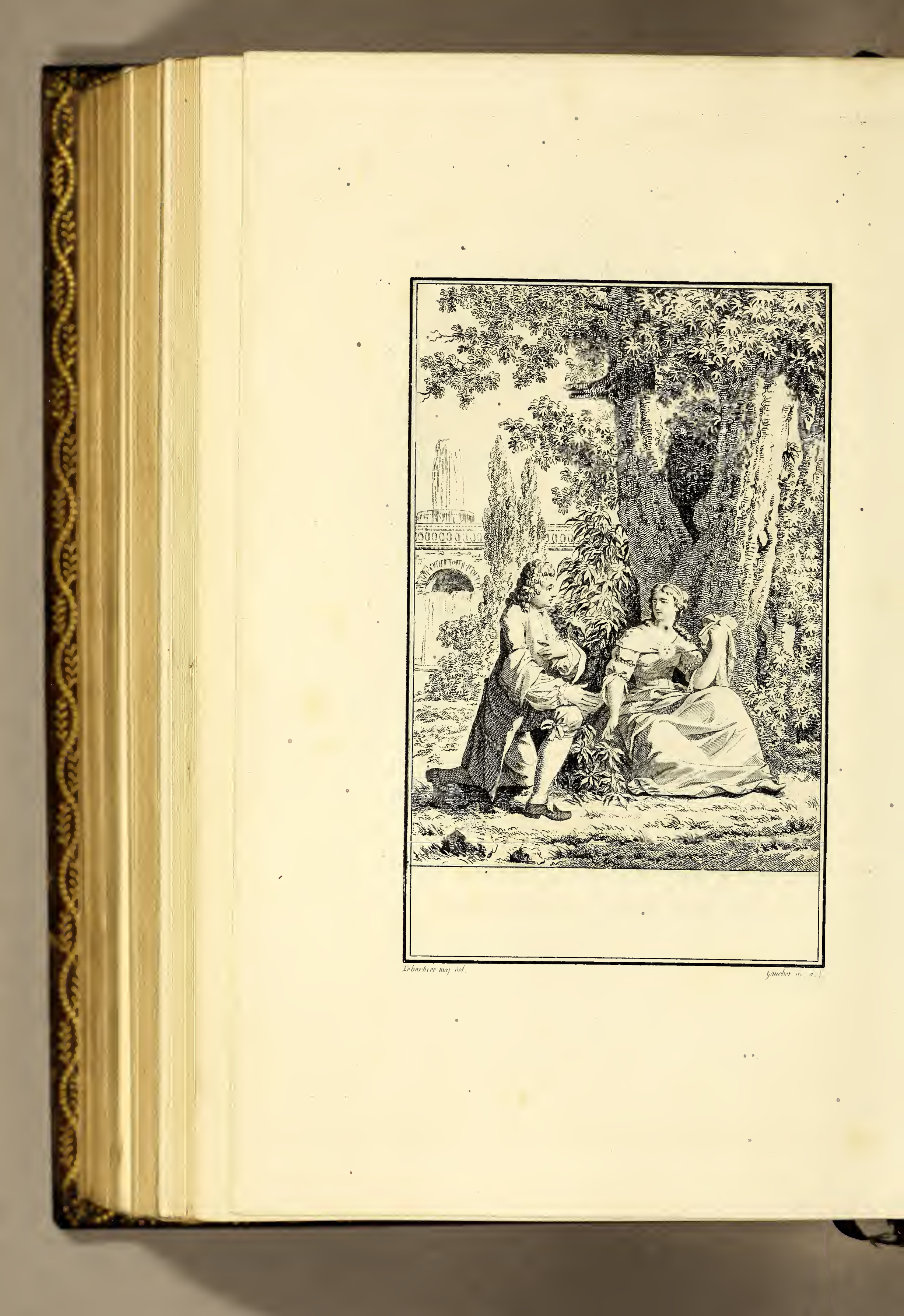
J'avois grand tort, mon cher Aza, de desirer si vivement un entretien avec Déterville. Hélas ! il ne m'a que trop parlé : quoique je désavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'est point encore effacé.

Je ne sais quelle sorte d'impatience se joignit hier à l'ennui que j'éprouve souvent. Le monde et le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire : jusqu'à la tendre satisfaction de Céline et de son époux, tout ce que je voyois m'inspiroit une indignation approchante du mépris. Honteuse de trouver des sentimens si injustes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me causoient dans l'endroit le plus reculé du jardin.

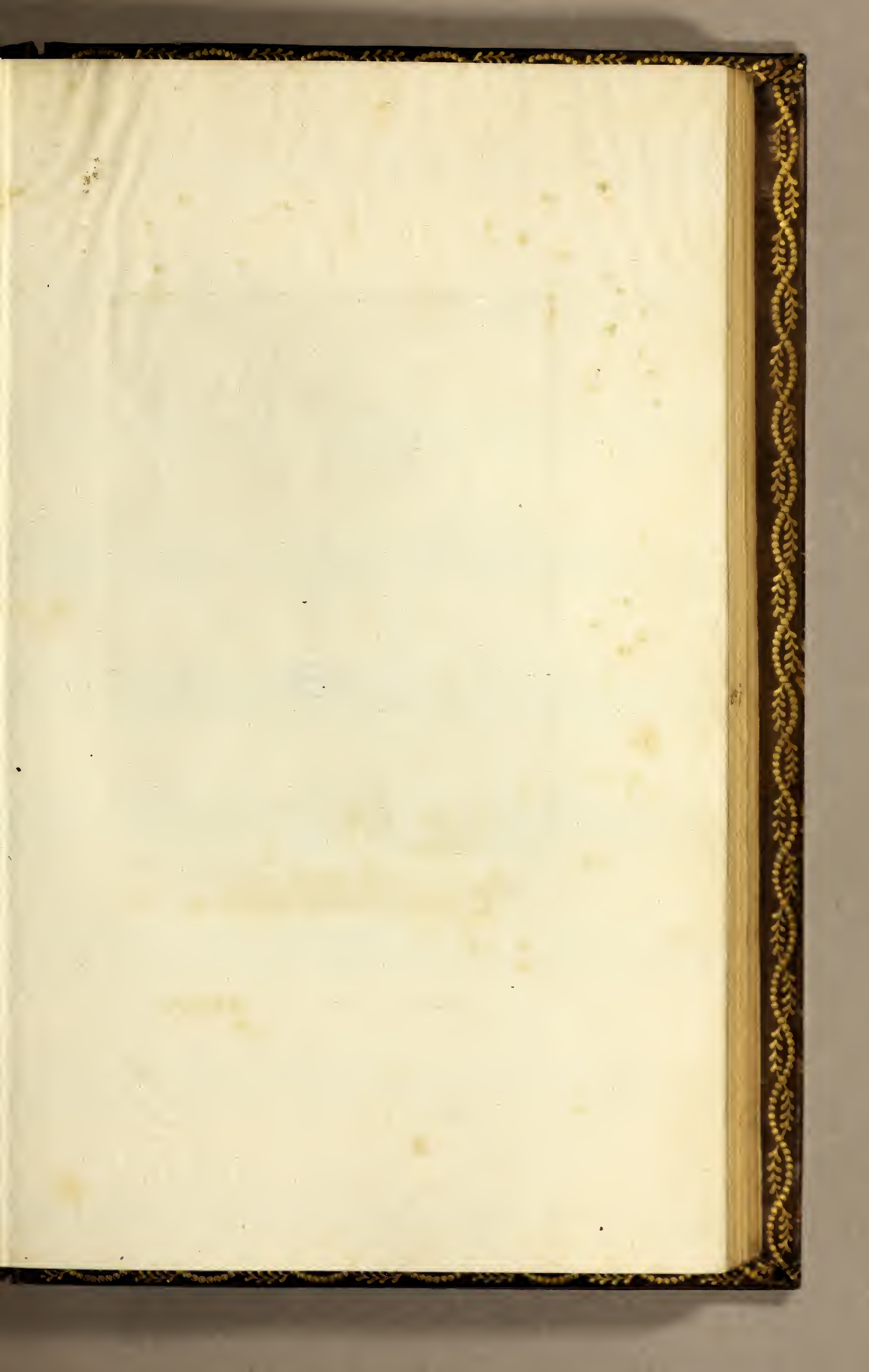
Appéna mi éra pósta a sedèr al piè d'un álbero, che scórsero da' miéi ócchj lágrime involontárie. Stáva col vólto copérto immérsa in un vaneggiaménto così profóndo, che Deterville si trovò gionocchióne a cánto mío, primache menè fóssi accórta.

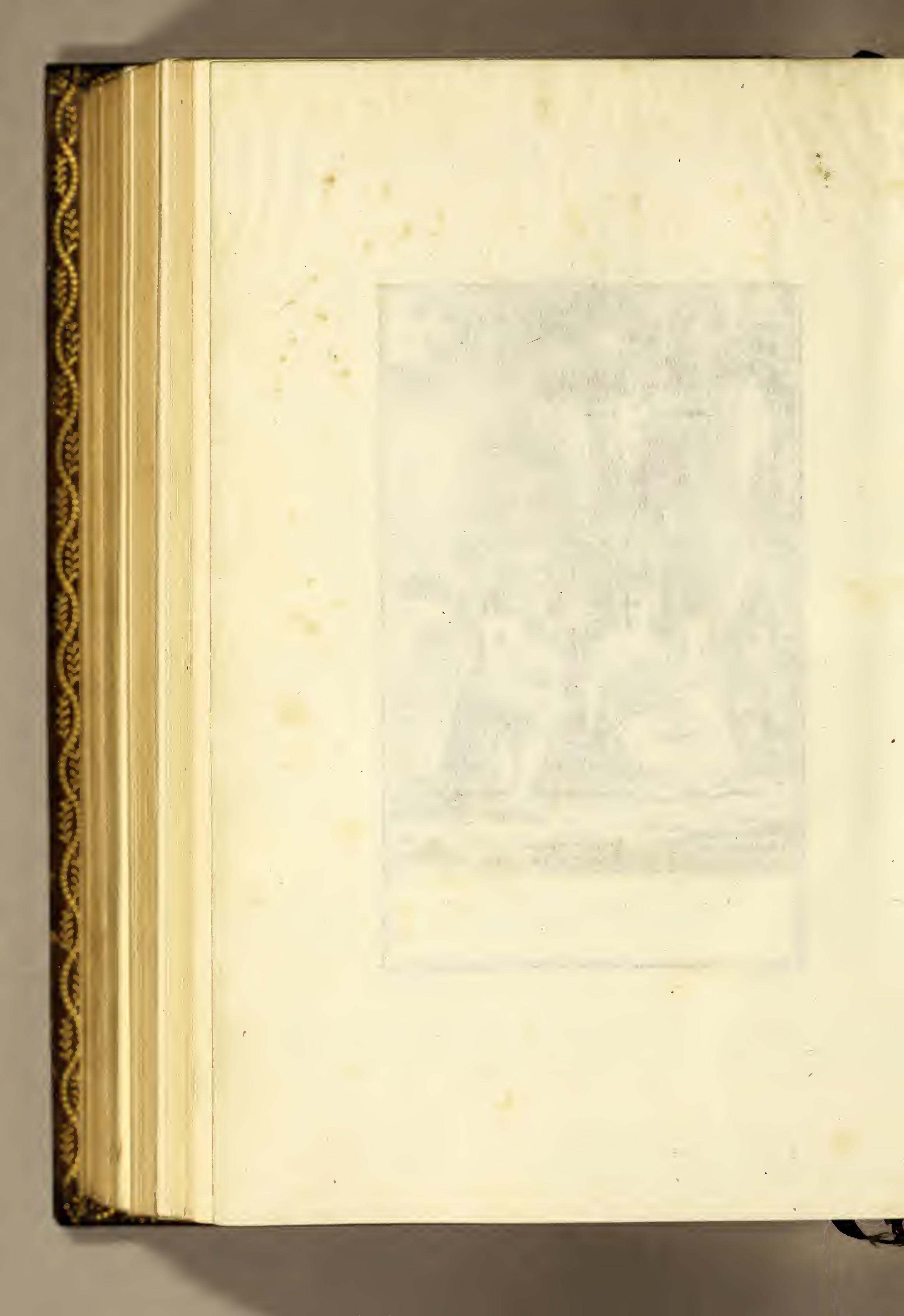
Perdonátemi, Zilia, mi diss'égli, il cáso sólo mi ha condótto a' piédi vóstri, non vi cercáva. Infastidíto dal tumúlto, veníva a godèr in páce il mío cordóglio. Vi ho vedúta, ho combattúto con me stésso per tenérmi da vói lontáno, ma sóno tróppo infelíce per ésserlo sénza intermissióne: mósso a pietà di me stésso, mi son avvicináto; ho veduto le vóstre lágrime, non ho potúto contenèr il mío cuóre; nientediméno se comandáte che vi fúgga, vi obbedirò. Lo potréte vói, Zilia? Mi avéte vói in ódio? Nó, gli díssi, dovéte ésser persuáso del contrário: mettétevi a sedére, ho cáro di trovàr un' occasióne per spiegármi con vói. Dópo gli últimi vóstri favóri..... Deh! non ne parliámo, m'interrup' ésso con vivacità. Aspettáte, ripligliái ío, per

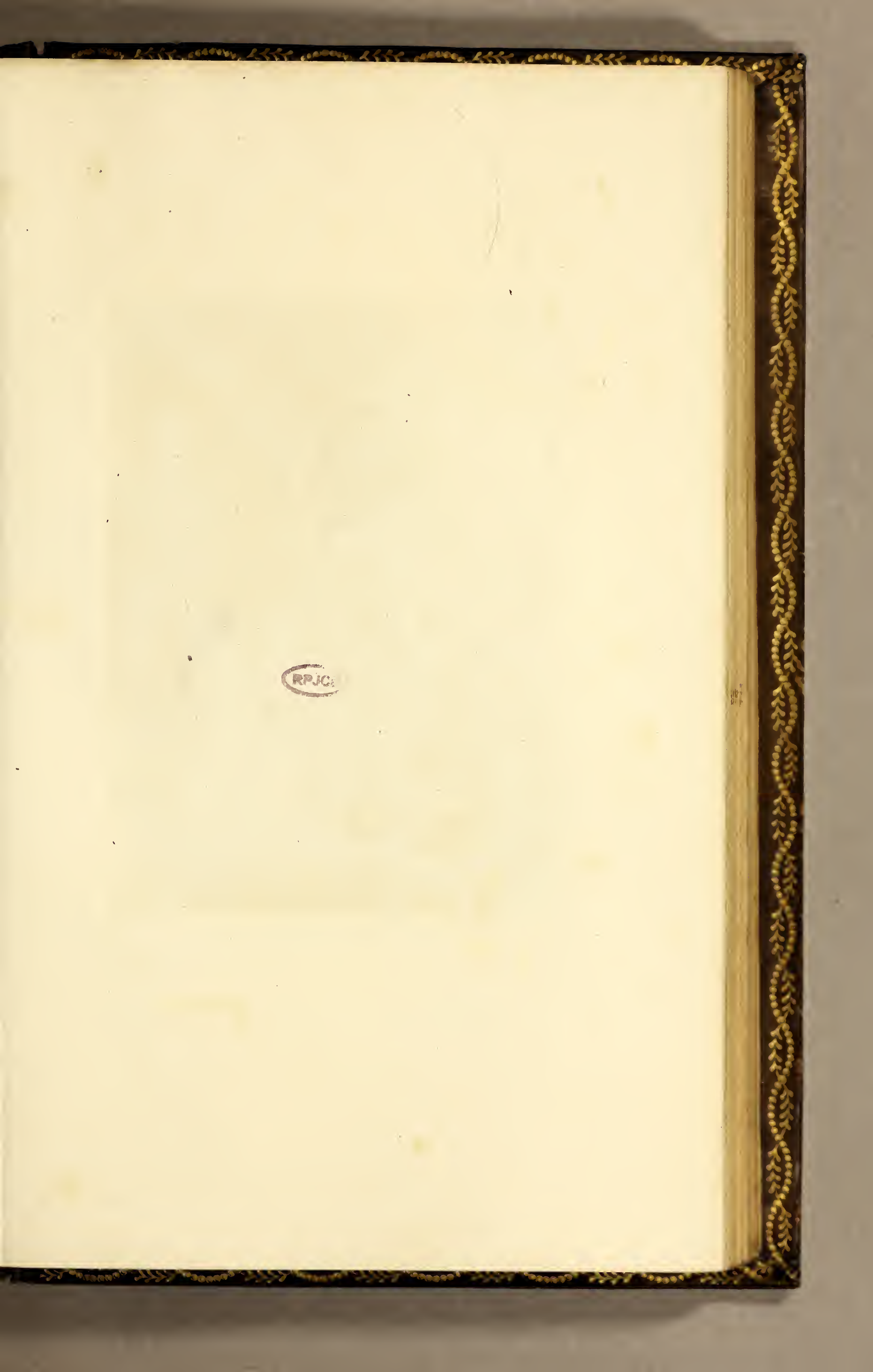




Lebarbier maj del.
Gaucher

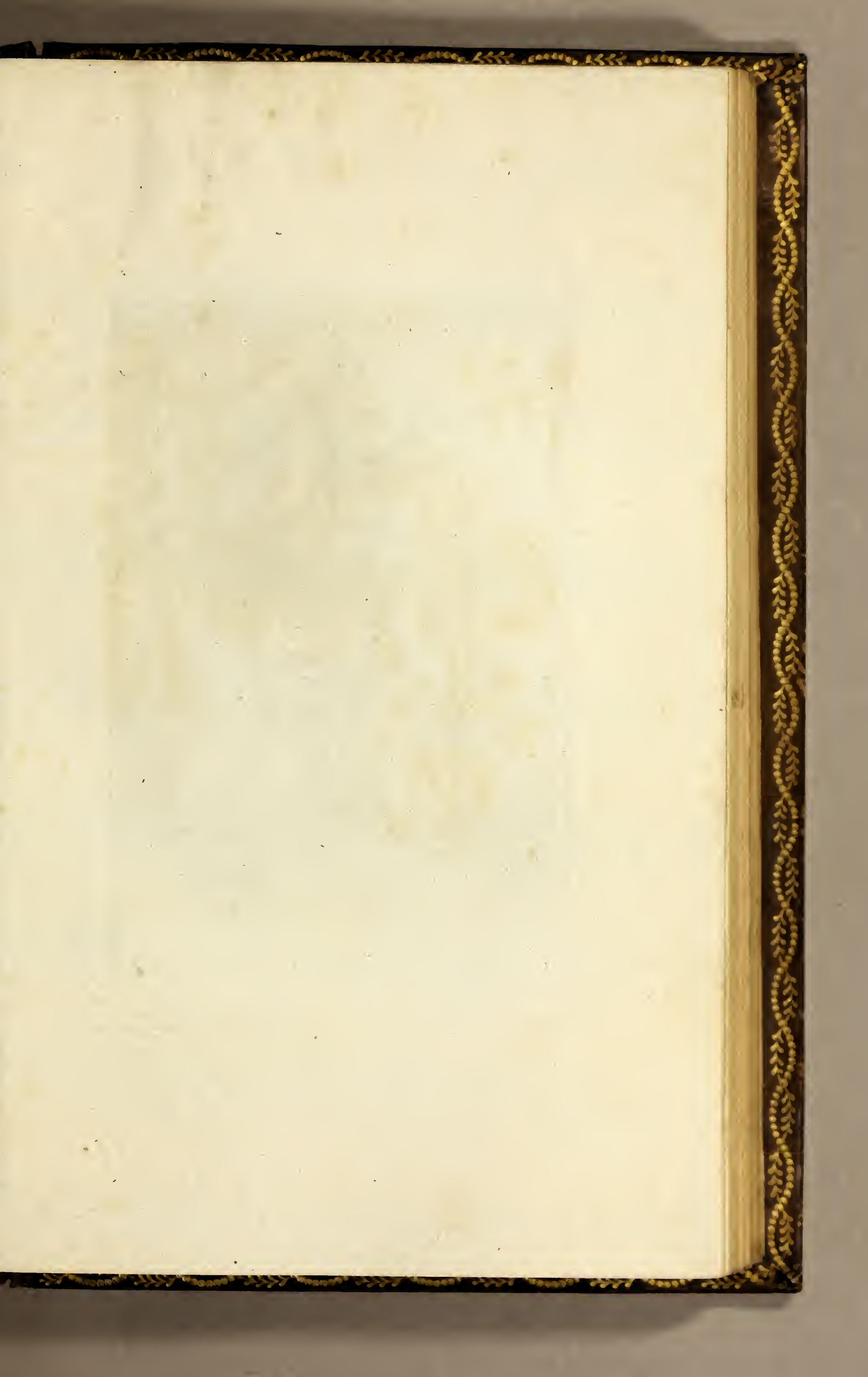




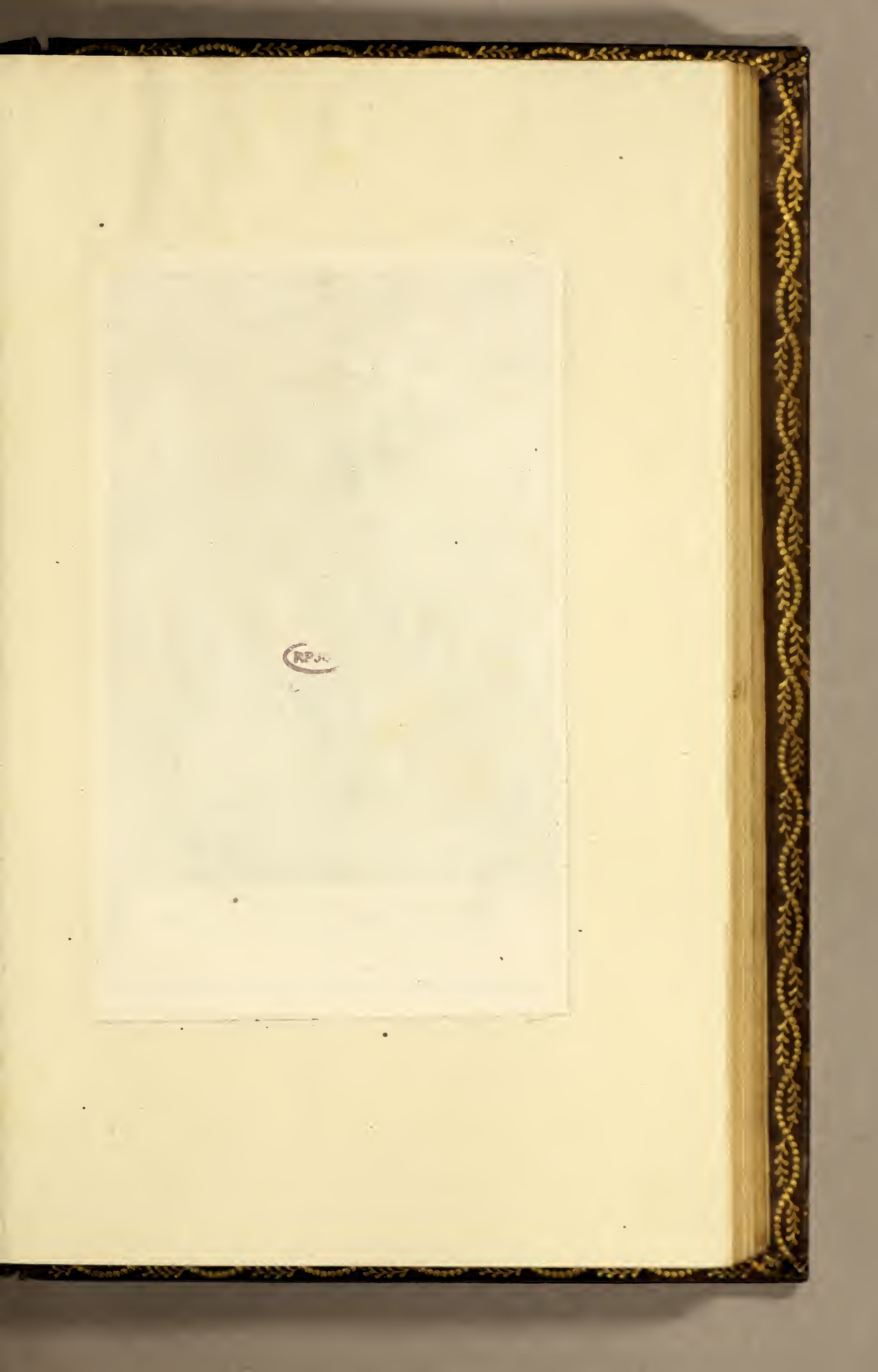

RPJC



Dessiné par Lebarbier *Gravé par C. E. Gaucher.*



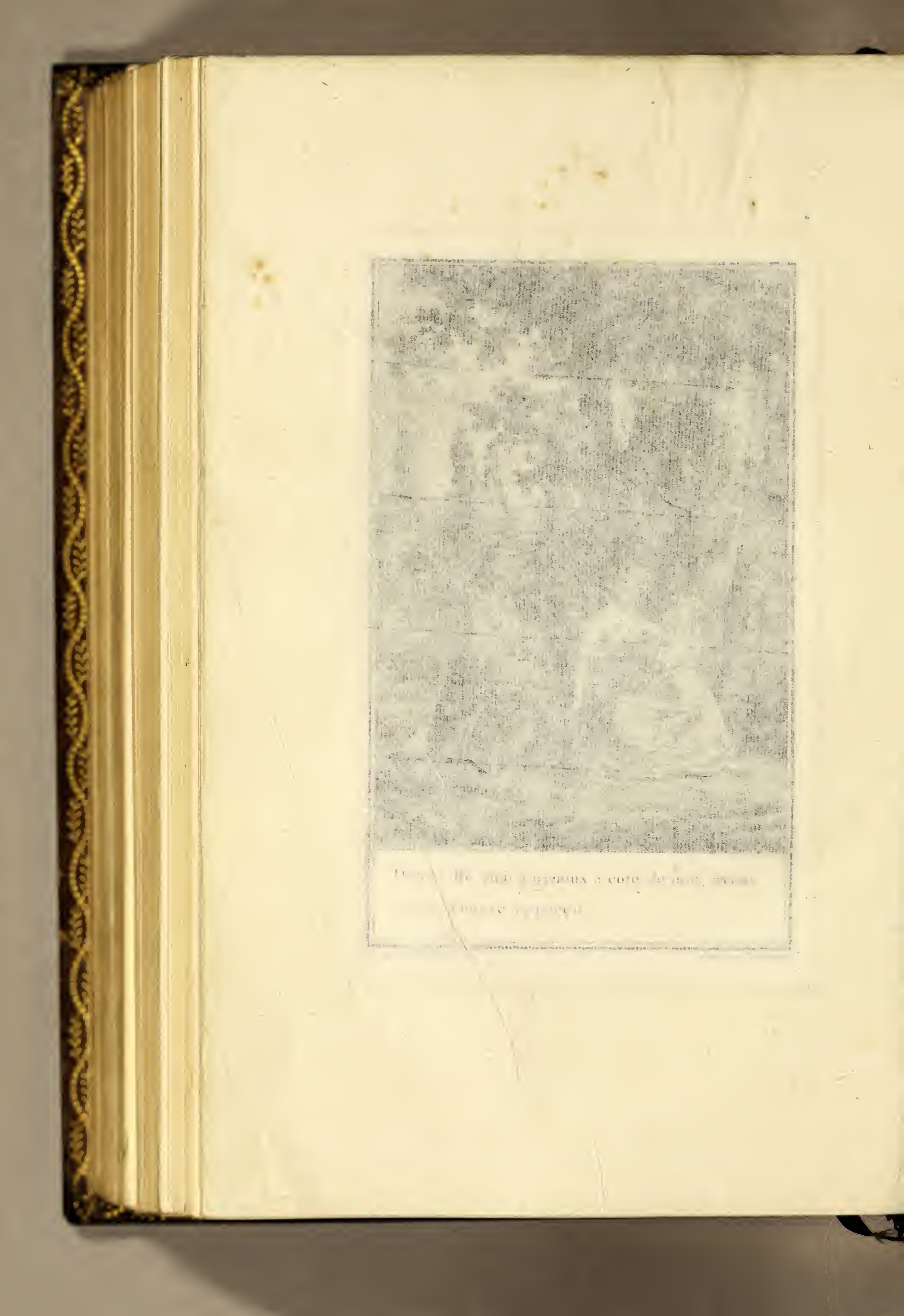






Déterville étoit à genoux a côté de moi, avant que je l'eusse apperçu.

Dessiné par Le Barbier. *Gravé par C. E. Gaucher*



A peine m'étois-je assise au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulèrent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j'étois ensevelie dans une rêverie si profonde, que Déterville étoit à genoux à côté de moi avant que je l'eusse apperçu.

Ne vous offensez pas, Zilia, me dit-il, c'est le hasard qui m'a conduit à vos pieds, je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte, je venois jouir en paix de ma douleur. Je vous ai apperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous, mais je suis trop malheureux pour l'être sans relâche ; par pitié pour moi je me suis approché, j'ai vu couler vos larmes, je n'ai plus été le maître de mon cœur ; cependant si vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéirai. Le pourrez-vous, Zilia? Vous suis-je odieux ? Non, lui dis-je, au contraire : asseyez-vous, je suis bien aise de trouver une occasion de m'expliquer. Depuis vos derniers bienfaits.... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je en l'interrompant à mon tour, pour être tout

ésser totalménte generóso, bisógna tolleràr la gratitúdine; non vi ho parláto dachè mi avéte restituíto i preziósi ornaménti del témpio, óve sóno státa rapíta. Fórse néllo scrívervi, avrò mal esprésso i sentiménti che m'inspiráva un tal eccésso di bontà, vóglio..... Ahimè, interrúpp' égli di nuóvo, di quánto póco solliévo è la riconoscénza per un cuóre sventuráto! Compágna dell' indifferénza, éssa si congiúnge pur tróppo spésso coll' ódio.

Che ardíte pensáre! esclamái: ah Detervílle! quánti rimpróveri avréi da fárvi, se non fóste così dégno di compassióne. In véce di odiárvi, dal prímo moménto che vi vídi, sentíi minòr ripugnánza di dipénder da vói, che dágli Spagnuóli. La vóstra piacevolézza e la vóstra cortesía mi fécero desideràr sin d'allóra di meritàr la vostr' amicízia; a proporzióne che ho conosciúto il vóstro caráttere, mi son confirmáta nell' idéa, che meritaváte la mía; e sénza parlàr di tánti óbblighi che vi ho, poichè la mía gratitúdine vi offénde,

à fait généreux, il faut se prêter à la reconnoissance; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornemens du temple où j'ai été enlevée. Peut-être en vous écrivant ai-je mal exprimé les sentimens qu'un tel excès de bonté m'inspiroit, je veux... Hélas ! interrompit-il encore, que la reconnoissance est peu flatteuse pour un cœur malheureux ! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop souvent avec la haine.

Qu'osez-vous penser ! m'écriai-je : ah ! Déterville, combien j'aurois de reproches à vous faire, si vous n'étiez pas tant à plaindre ! Bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vu, j'ai senti moins de répugnance à dépendre de vous que des Espagnols. Votre douceur et votre bonté me firent desirer dès-lors de gagner votre amitié. A mesure que j'ai démêlé votre caractère, je me suis confirmé dans l'idée que vous méritiez toute la mienne; et sans parler des extrêmes obligations que je vous ai, puisque ma reconnoissance

cóme avréi ío potúto ricusárvi i sentiménti che vi son dovúti ?

Non ho trováto áltre virtù fuorchè le vóstre, dégne délla semplicità délle nóstre. Un fíglio del sóle si pregierébbe di assomigliárvi ; la vóstra ragióne è quási confórme in tútto ái dettámi délla natúra : quánti motívi per éssermi cáro ! Il vóstro bel gárbo, tútto in sómma mi piáce in vói ; l'amicízia sa discérner il mérito al pári dell' amóre. Altre vólte dópo un moménto d'assénza, ío non vi vedéva tornáre sénza che provássi interiorménte un cérto conténto : perchè avéte cangiáto quésti piacéri in péne ed in suggezióni ?

La vóstra ragióne non apparísce più se non con isténto ; ne témo di contínuo i traviaménti. Nel vedèr quáli sóno i vóstri sentiménti per me, témo di esprímervi quélli che próvo per vói ; non ardísco céder al piacèr tánto soáve di rappresentárvi al naturále quánte delízie goderéi nélla vostr' amicízia, se il vóstro amóre non venísse ad intorbidárne la páce. Anzi son príva del conténto delizióso di miràr

vous blesse, comment aurois-je pu me défendre des sentimens qui vous sont dûs ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la simplicité des nôtres. Un fils du soleil s'honoreroit de vos sentimens; votre raison est presque celle de la nature : combien de motifs pour vous chérir ! Jusqu'à la noblesse de votre figure, tout me plaît en vous; l'amitié a des yeux aussi bien que l'amour. Autrefois, après un moment d'absence, je ne vous voyois pas revenir sans qu'une sorte de sérénité ne se répandît dans mon cœur : pourquoi avez-vous changé ces innocens plaisirs en peines et en contraintes ?

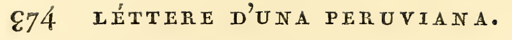
Votre raison ne paroît plus qu'avec effort; j'en crains sans cesse les écarts. Les sentimens dont vous m'entretenez, gênent l'expression des miens; ils me privent du plaisir de vous peindre sans détour les charmes que je goûterois dans votre amitié, si vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez jusqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur; vos yeux embarrassent les miens, je n'y remarque

il mío benefattóre; non incóntro mái i vóstri ócchj sénza quálche péna : perchè in véce di quélla dólce serenità che vi regnáva áltre vólte, e quíndi penetráva sin nélla mía ánima, non vi tróvo ío presenteménte áltro che un' oscúro affánno, il quále mi accúsa sémpre di avérlo cagionáto? Ah! Deterville, quánto siéte ingiústo, se credéte di soffrìr sólo!

Zilia mía cára, esclamò égli, nel baciármi la máno con ardóre, oh quánto véngono raddopiáte le míe péne cólla vóstra cordiàl sincerità! Che tesóro sarébbe il possedèr un cuòr símile al vóstro! Che disperazióne adúnque per me il pérderlo! Poténte Zilia, continuò ésso, quàl império è il vóstro! Non conténta di avérmi trasportáto dálla totàl indifferénza ad un' amòr eccessívo, dálla tranquillità al furóre; voléte vói ancóra ch' ío vínca quéi sentiménti che mi avéte inspiráti? Lo potrò ío? Sì, gli díssi, quésto sfórzo è dégno di vói, dégno del vóstro cuóre. Quest' azióne giústa v'innalzerà sóvra i mortáli. Ma potrò ío sopravíver ad un tal sacrifício, replicò égli lamentevolménte? Non vi lusingáte però ch'ío vóglia

plus cette agréable tranquillité qui passoit quelquefois jusqu'à mon ame : je n'y trouve qu'une morne douleur qui me reproche sans cesse d'en être la cause. Ah ! Déterville, que vous êtes injuste, si vous croyez souffrir seul !

Ma chère Zilia, s'écria-t-il, en me baisant la main avec ardeur, que vos bontés et votre franchise redoublent mes regrets ! Quel trésor que la possession d'un cœur tel que le vôtre! Mais avec quel désespoir vous m'en faites sentir la perte ! Puissante Zilia, continua-t-il, quel pouvoir est le vôtre ! N'étoit-ce point assez de me faire passer de la profonde indifférence à l'amour excessif, de l'indolence à la fureur ; faut-il encore vaincre des sentimens que vous avez fait naître ? Le pourrai-je ? Oui, lui dis-je ; cet effort est digne de vous, de votre cœur. Cette action juste vous élève au-dessus des mortels. Mais pourrai-je y survivre, reprit-il douloureusement ? N'espérez pas au moins que je serve de victime au



immolármi al triónfo del vóstro amánte; anderò lúngi da vói ad adoràr la vostr' idéa, quésto sarà l'aliménto amáro del mío cuóre; vi amerò, e non vi vedrò più. Deh! alméno ricordátevi...

I singhiózzi gli tólsero la favélla, si affrettò di nascónder le lágrime che inondávano il súo vólto; ne spargéva ío stéssa: commóssa ugualménte dálla súa generosità e dal súo affánno; prési úna délle súe máni che strínsi fra le míe: nò, gli díssi, non partiréte. Lasciátemi il mío amíco, contentàtevi déi sentiménti che avrò per vói síno álla mórte; vi ámo quási altrettánto cóme Aza; ma non pósso mái amàrvi néllo stésso módo.

Inumána Zilia! esclamò égli, con úna grand' agitazióne, non mi faréte vói dúnque mái favóri senz' atterrármi nel medésimo témpo cói più crudéli cólpi? Mischieréte vói sémpre nélle vóstre paróle il veléno col méle? Oh quánto son insensáto di abbandonármi a' lor allettaménti frívoli! Oh Dío! a che umiliazióne vergognósa è giúnto Detervílle! Éccomi determináto, ritórno in me stésso, soggiúns' égli,

triomphe de votre amant; j'irai loin de vous adorer votre idée; elle sera la nourriture amère de mon cœur; je vous aimerai, et je ne vous verrai plus! Ah! du moins, n'oubliez pas...

Les sanglots étouffèrent sa voix, il se hâta de cacher les larmes qui couvroient son visage; j'en répandois moi-même : aussi touchée de sa générosité que de sa douleur, je pris une de ses mains que je serrai dans les miennes : non, lui dis-je, vous ne partirez point. Laissez-moi mon ami, contentez-vous des sentimens que j'aurai toute ma vie pour vous; je vous aime presqu'autant que j'aime Aza; mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia! s'écria-t-il avec transport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus sensibles? Un mortel poison détruira-t-il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles? Que je suis insensé de me livrer à leur douceur! Dans quel honteux abaissement je me plonge! C'en est fait, je me rends à moi-même, ajouta-t-il d'un ton ferme : adieu, vous verrez bientôt Aza.

con úna vóce risolúta; vedréte quánto príma il vóstro Aza. Vóglia il ciélo ch' égli non vi fáccia provàr i torménti che mi divórano! che sía quále lo bramáte, e dégno del vóstro amóre!

Che spavénto non eccitò, Aza cáro, nel mío ánimo il módo col quále profferì quéste últime paróle! Non potéi resíster ái sospétti che si offerírono in fólla álla mía ménte. Non dubitái che Deterville fósse méglio informáto di quéllo che voléva parérlo, e che mi avésse nascósto quálche áltra léttera di Spágna. In sómma débbo ío dírlo, che tu fóssi infedéle?

Gli chiési con ógni maggiòr istánza il véro; non potéi cavàr da lúi áltro che conghiettúre vághe, capáci di confirmáre, cóme di calmàr i miéi timóri; nondiméno le riflessióni ch'ío féci círca l'incostánza dégli uómini i perícoli dell' assénza, e la facilità cólla quále avévi cangiáto la túa religióne, mi diédero, telò confésso, alcúne inquietúdini.

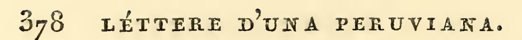
Quésta è la príma vólta che il mío amóre si è convertíto in un sentiménto penóso; ho

Puisse-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent ! puisse-t-il être tel que vous le desirez, et digne de votre cœur!

Quelles alarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces paroles, ne jeta-t-il pas dans mon ame ! Je ne pus me défendre des soupçons qui se présentèrent en foule à mon esprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fût mieux instruit qu'il ne vouloit le paroître, qu'il ne m'eût caché quelques lettres qu'il pouvoit avoir reçues d'Espagne. Enfin, oserois-je le prononcer, que tu ne fusses infidèle ?

Je lui demandai la vérité avec les dernières instances ; tout ce que je pus tirer de lui, ne fut que des conjectures vagues, aussi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes ; cependant les réflexions que je fis sur l'inconstance des hommes, sur les dangers de l'absence, et sur la légèreté avec laquelle tu avois changé de religion, jetèrent quelque trouble dans mon ame.

Pour la première fois ma tendresse me devint un sentiment pénible ; pour la première



temúto per la príma vólta di pérder il túo affétto. Aza, se fósse véro, se tu non mi amássi più..... Ah ! sía maledétto quést' orríbil sospétto; ch'ésso non contámini mái il mío cuóre ! Nò, saréi sóla colpévole, se mi fermássi un sol moménto in quésto pensiére, indégno del mío candóre, délla túa virtù, délla túa costánza. Nò, la disperazióne sóla suggerì a Deterville quéste spaventévoli idée. L'agitazióne o piuttósto lo smarriménto del súo ánimo non dovévan églino calmàr le míe inquietúdini ? Non dovéva ío diffidármi del motívo che lo facéva parláre ? E così féci, Aza cáro, la mía cólera si vólse cóntro di lúi, lo trattái sì aspraménte, ch'égli sen' andò disperáto. Mi séi, Aza, mi séi tánto cáro ! Nò, non è possibile che tu póssa giammái dimenticárti di me.

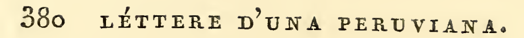
LÉTTERA XXXII.

Oh quánto è lúngo il túo viággio, Aza mío cáro ! Oh quánto desídero ardenteménte il túo arrívo ! Il términe menè par mólto più incérto, che non l'avéva ancòr consideráto; contuttociò

fois, je craignis de perdre ton cœur. Aza, s'il étoit vrai, si tu ne m'aimois plus.... Ah ! que jamais un tel soupçon ne souille la pureté de mon cœur ! Non, je serois seule coupable, si je m'arrêtois un moment à cette pensée, indigne de ma candeur, de ta vertu, de ta constance. Non, c'est le désespoir qui a suggéré à Déterville ces affreuses idées. Son trouble et son égarement ne devoient-ils pas me rassurer ? L'intérêt qui le faisoit parler, ne devoit-il pas m'être suspect ? Il me le fut, mon cher Aza ; mon chagrin se tourna tout entier contre lui ; je le traitai durement, il me quitta désespéré. Aza, je t'aime si tendrement ! Non, jamais tu ne pourras m'oublier.

LETTRE XXXII.

Que ton voyage est long, mon cher Aza ! Que je desire ardemment ton arrivée ! Le terme m'en paroît plus vague que je ne l'avois encore envisagé ; et je me garde bien de faire


non vóglio far la ménoma dománda a Deterville círca quésto particoláre. Non pósso perdonárgli la cattíva opinióne che ha del túo cuóre. Anzi menè son formáta úna del súo, che scéma di mólto la pietà ch'ío avéva délle súe péne, ed il rincresciménto di ésser in un cérto módo da lúi separáta.

Siámo in Parígi da quíndici giórni in quà; ábito con Celína nélla cása di súo consórte, bastanteménte discósta da quélla di súo fratéllo, per non ésser obbligáta di vedérlo ad ógni óra. Égli vi viéne spésso a mangiáre, ma meniámo Celína ed ío, úna víta così agitáta, ch'ésso non ha il témpo di parlármi.

Dachè síam tornáti dálla villegiatúra, non abbiám fátto sinóra áltro, che impiegàr úna párte del giórno al lavóro penóso del nóstro assettaménto, ed il rimanénte a ciò che chiámano *far visite*.

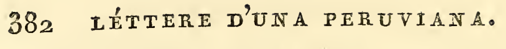
Quéste dúe occupazióni mi parrébbero infruttuóse, quánto moléste, se l'última non mi procurásse i mézzi d'istruírmi più particolarménte déi costúmi del paése. Al mío arrívo in Fráncia, siccóme ignoráva totalménte la

là-dessus aucune question à Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaise opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je prends du sien, diminue beaucoup la pitié que j'avois de ses peines, et le regret d'être en quelque façon séparée de lui.

Nous sommes à Paris depuis quinze jours; je demeure avec Céline dans la maison de son mari, assez éloignée de celle de son frère, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient souvent y manger; mais nous menons une vie si agitée, Céline et moi, qu'il n'a pas le loisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, et le reste à ce qu'on appelle *rendre des devoirs*.

Ces deux occupations me paroîtroient aussi infructueuses qu'elles sont fatigantes, si la dernière ne me procuroit les moyens de m'instruire encore plus particulièrement des mœurs du pays. A mon arrivée en France, n'ayant



língua, ío giudicáva délle cóse dálle lóro apparénze. Quándo cominciái a parlárla, ío stáva néllа cása religiósa; tu sái che vi trováva pochíssimo ajúto per la mía istruzióne; ho vedúto in vílla úna sóla spécie di società priváta; óra che frequénto la génte scélta, védo tútta la nazióne in generále, e pósso esaminárla sénza verún ostácolo.

Le nóstre vísite consístono nell' entràr in un giórno nel maggiòr número di cáse che ci è possíbile, per dárvi e ricévervi un tribúto di lódi scambiévoli círca la bellézza del vólto e délla statúra, círca il buòn gústo, e la scélta dégli acconciaménti, sénza che si fáccia mái la mínima menzióne délle qualità dell' ánima.

Non sóno státa gran témpo senz' accórgermi del motívo, che fa pigliàr tánti incómodi per meritàr quest' omággio frívolo; quésto è, che bisógna necessariaménte ricéverlo in persóna, ed in óltre égli è sol momentáneo; voltáte appéna le spálle, non è più lo tésso. Le grázie

aucune connoissance de la langue, je ne jugeois que sur les apparences. Lorsque je commençai à en faire usage, j'étois dans la maison religieuse, tu sais que j'y trouvois peu de secours pour mon instruction; je n'ai vu à la campagne qu'une espèce de société particulière; c'est à présent que, répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la nation entière, et que je puis l'examiner sans obstacle.

Les devoirs que nous rendons, consistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible, pour y rendre et y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage et de la taille, sur l'excellence du goût et du choix des parures, et jamais sur les qualités de l'ame.

Je n'ai pas été long-temps sans m'appercevoir de la raison qui fait prendre tant de peines pour acquérir cet hommage frivole; c'est qu'il faut nécessairement le recevoir en personne, encore n'est-il que bien momentané; dès que l'on disparoît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui sort, ne

di quélla ch'ésce, véngono sprezzáte per esaltàr le perfezióni di quélla ch'éntra.

Il censuráre è il gústo dominánte délla nazióne Francése, cóme l'inconseguénza è il súo carát-tere. I lóro líbri fánno la crítica generale déi costúmi, e la lóro conversazióne, quélla d'ognúno in particoláre, púrch' égli sía però assénte; allóra senè díce liberaménte tútto il mále che senè pénsa, e talvólta quéllo che non si pénsa. Le persóne le piú dabbéne séguno o l'úso, e sidistínguono solaménte ad úna cérta fórmula d'apología, ch' ésse fànno del lor caráttere sincéro e verídico, dópo la quále ma-nifésta no sénza scrúpolo i difétti, le maniére, ridícole ed eziandío i vízj de' lóro amíci.

Se la sincerità di cúi fánno úso i Francési, gli úni cóntro gli áltri, è sénza eccezióne, néllo stésso módo la féde che si préstano mu-tuaménte, è sénza límiti. Non vi vuóle nè eloquénza per ésser ascoláto, nè probità per ésser credúto. Si dà e si ricéve il tútto incon-siderataménte.

servent plus que de comparaison méprisante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La censure est le goût dominant des Français, comme l'inconséquence est le caractère de la nation. Leurs livres font la critique générale des mœurs, et leur conversation celle de chaque particulier, pourvu néanmoins qu'il soit absent; alors on dit librement tout le mal que l'on ne pense, et quelquefois celui que l'on ne pense pas. Les plus gens de bien suivent la coutume, on les distingue seulement à une certaine formule d'apologie de leur franchise et de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révèlent sans scrupule les défauts, les ridicules, et jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité dont les Français font usage les uns contre les autres, n'a point d'exception; de même leur confiance réciproque est sans bornes. Il ne faut ni éloquence pour se faire écouter, ni probité pour se faire croire. Tout est dit, tout est reçu avec la même légèreté.

Non crédi già per quésto, Aza cáro, che generalménte parlándo, i Francési síeno náti malvági; saréi più ingiústa di lóro, se ti lasciássi in quést' erróre.

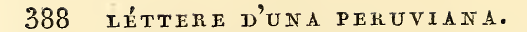
Naturalménte sensíbili ed ammiratóri délla virtù, non ne ho vedúto che potéssero ascoltáre, sénza ésser inteneríti, il raccónto che sóno spésso in óbbligo di far délla rettitúdine de' nóstri ánimi, del candóre de' nóstri sénsi e délla semplicità de' nóstri costúmi; se vivéssero fra nói, non évvi dúbbio che diventássero uómini dabbéne: l'esémpio e l'úso sóno i lor tiránni.

Talúno che pénsa béne di úna persóna asséente, ne párla mále per non éssere sprezzáto da chi l'ascólta. Tal áltro sarébbe buóno, umáno, sénza orgóglio, se non teméssse d'ésser ridícolo; ed un' áltro è ridícolo di férmo giudízio, che sarébbe un modéllo di perfezióne, se ardísse palesàr il súo mérito. In sómma, Aza cáro, i vízj per lo più sóno artifiziáli ne' Francési, cóme le virtù, ed il caráttere frívolo d'éssi non permétte lóro d'éssere, se non imperfettaménte quéllo che sóno; símili, per

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les Français soient nés méchans ; je serois plus injuste qu'eux, si je te laissois dans l'erreur.

Naturellement sensibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu qui écoutât, sans attendrissement, le récit que l'on m'oblige souvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos sentimens et de la simplicité de nos mœurs; s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux : l'exemple et la coutume sont les tyrans de leur conduite.

Tel qui pense bien d'un absent, en médit pour n'être pas méprisé de ceux qui l'écoutent. Tel autre seroit bon, humain, sans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule; et tel est ridicule par état, qui seroit un modèle de perfections, s'il osoit hautement avoir du mérite. Enfin, mon cher Aza, dans la plupart d'entr'eux les vices sont artificiels comme les vertus, et la frivolité de leur caractère ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils sont. Tels à-peu-près que certains jouets de leur



così díre, a cérte bámbole cólle quáli schérzano i fanciúlli, imitazióne infórme délle creatúre umáne, pájono grávi álla vísta, e sóno leggiére al tátto; hánno la superfície coloríta e l'interióre infórme; un prézzo apparénte e nessùn valòr effettívo; perciò le áltre nazióni non ne fánno quási maggiòr cáso di quéllo, che facciámo nélla società di cérte leggiádre cosúccie: l'uómo sensáto le píglia nélle máni, sorríde nel miràr le lóro gentilézze, e dópo le ripóne con flémma nel lor prístino luógo.

Felíce la nazióne, che ha soltánto la natúra per guída, la verità per báse, e la virtù per prímo móbile.

LÉTTERA XXXIII.

Che l'inconseguénza sía un' effétto del caráttere volúbile déi Francési, Aza cáro, non è meravíglia, ma bensì che avéndo églino altrettánto e maggiòr giudízio di qualsivógl' áltra nazióne, pájano non avvedérsi délle contradizióni maniféste, che gli straniéri ossérvano a príma vísta in éssi.

Fra mílle áltre che vi scórgo ío stéssa, quélla,

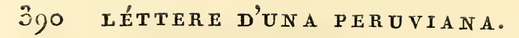
enfance, imitation informe des êtres pensans. Ils ont du poids aux yeux, de la légèreté au tact; la surface colorée, un intérieur informe; un prix apparent, aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils guères estimés par les autres nations, que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentillesses, et les remet froidement à leur place.

Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour principe et la vertu pour premier mobile.

LETTRE XXXIII.

Il n'est pas surprenant, mon cher Aza, que l'inconséquence soit une suite du caractère léger des Français; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant et plus de lumière qu'aucune autre nation, ils semblent ne pas appercevoir les contradictions choquantes que les étrangers remarquent en eux dès la première vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me



al parèr mío, che può dar del lor sénno la più cattíva idéa, è l'opinióne che si sóno formáta délle dónne, ed il lor módo di procéder con ésse. Le rispéttano, Aza cáro, e le sprézzano ugualménte con eccésso.

La príma légge délla lor civiltà, o per méglio díre, délla lóro virtù, (perchè quésta è quási la sóla ch'ío ábbia osserváta in éssi) concérne le dónne.

L'uómo del più eminénte grádo déve cérti risguárdi a quélla délla più víle condizióne, e non potrébbe fárle il ménomo insúlto sénza espórsi al disprézzo, ed a quéllo che chiámano ridícolo. Contuttociò l'úomo il méno riguardévole, il méno stimáto, può ingannáre, tradìr úna dónna di mérito, e denigràr la súa riputazióne con calúnnie, sénza temèr nè biásimo, nè castígo.

Se non sperássi che ne sarái tu stésso fra póco spettatóre, per cérto non ardiréi rappresentárti contrásti così stráni, che può appéna capírli la semplicità del nóstro intellétto? Dócile álle nozióni délla natúra, il nóstr' ingégno

frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit, que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent, mon cher Aza, et en même temps ils les méprisent avec un égal excès.

La première loi de leur politesse, ou si tu veux de leur vertu, (car jusqu'ici je ne leur en ai guères découvert d'autres) regarde les femmes.

L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition; il se couvriroit de honte, et de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisoit quelqu'insulte personnelle. Et cependant l'homme le moins considérable, le moins estimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme, ni punition.

Si je n'étois assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserois-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà;

non ne oltrepássa i límiti; abbiàm credúto che la fórza ed il corággio d'un sésso, lo destinávano ad ésser il ripáro e'l difensóre dell' áltro; le nóstre léggi vi sóno confórmi (1). Quì in véce di compatìr la debolézza délle dónne, quélle délla plébe opprésse dal lavóro, non ne sóno púnto alleggeríte nè dálle léggi, nè da' lóro maríti; le áltre d' un' órdine superióre, berságlio délla seduzióne e malízia dégli uómini, non hánno da speráre, dópo ésser ingannáte da quéi pérfidi, non hánno, díco, da speràr áltra consolazióne, che cérte apparénze d'un rispétto meraménte immaginário; poichè asсénti, ésse sóno l'oggétto délle sátire le più mordáci.

Ben mi accórsi dal princípio che frequentái le adunánze, che la crítica abituále délla nazióne cadéva principalménte súlle dónne, e che gli uómini, tra lóro, andávano più guardínghi néllo sprezzársi, il che ío attribuíva álle lóro buóne qualità; ma un' accidénte mi ha convínta, che ánche quésto procédeva da' lóro difétti.

In tútte le cáse nélle quáli siàm entráte da dúe giórni in quà, si è raccontáta la mórte

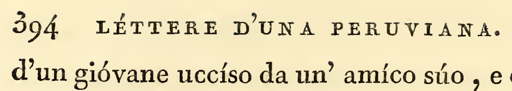
(1) Le léggi esentávano le dónne da qualúnque lavóro penóso.

nous avons trouvé que la force et le courage dans un sexe, indiquoit qu'il devoit être le soutien et le défenseur de l'autre ; nos loix y sont conformes. (1) Ici, loin de compâtir à la foiblesse des femmes, celles du peuple accablées de travail, n'en sont soulagées ni par les loix, ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satyre.

Je m'étois bien apperçue, en entrant dans le monde, que la censure habituelle de la nation tomboit principalement sur les femmes, et que les hommes entr'eux ne se méprisoient qu'avec ménagement : j'en cherchois la cause dans leurs bonnes qualités, lorsqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

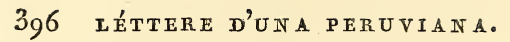
Dans toutes les maisons où nous sommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort

(1) Les loix dispensoient les femmes de tout travail pénible.



d'un gióvane uccíso da un' amíco súo, e quést' azióne bárbara éra approváta per il sol motívo, che il defúnto avéva parláto mále del vivénte; mi párve che quésta nuóva stravagánza meritásse d'ésser seriaménte esamináta. Men' informái, e séppi che un' uómo è in óbbligo d'arrischiàr la súa víta per tóglierla ad un' áltro, se inténde che quésti ábbia sparláto di lúi, ovvéro di bandírsi dálla società, s'égli non si véndica così crudelménte. Quésto bastò per fármi conóscer quéllo ch' ío cercáva. È manifésto che gli uómini naturalménte codárdi e sénza rimórsi, témono solamente le punizióni corporáli, e che se le dónne avéssero la facoltà di punìr gli oltrággj che véngono lóro fátti, néllo stésso módo ch'églino sóno obbligáti di vendicársi del mínimo insúlto; talúno che si véde accólto nélla società, non esisterébbe più; o ricoveráto in un desérto, vi nasconderébbe il súo obbróbrio e la súa mála féde. Non puó esprímersi quàl sía l'insolénza dei gióvani, principalménte quándo non prevédono niénte da temére. Quésta è la véra cagióne, (cioè

d'un jeune homme tué par un de ses amis, et l'on approuvoit cette action barbare, par la seule raison que le mort avoit parlé au désavantage du vivant; cette nouvelle extravagance me parut d'un caractère assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, et j'appris, mon cher Aza, qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui, ou à se bannir de la société, s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchois. Il est clair que les hommes naturellement lâches, sans honte et sans remords, ne craignent que les punitions corporelles, et que si les femmes étoient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait, de la même manière dont ils sont obligés de se venger de la plus légère insulte; tel que l'on voit reçu et accueilli dans la société, ne seroit plus; ou retiré dans un désert, il y cacheroit sa honte et sa mauvaise foi. L'impudence et l'effronterie dominent entièrement les jeunes



il non arrischiàr núlla) délla lor impudénza nel diffamàr le dónne ; ma círca il disprégio che si dimóstra generalménte per ésse , non ho ancòr potúto indovinárne la cáusa ; procurerò con ógni stúdio di scoprírla ; il mío próprio interésse melò consíglia. Oh Aza cáro , quàl sarébbe la mía disperazióne , se al túo arrívo ti parlássero di me , cóme ódo parlàr délle áltre.

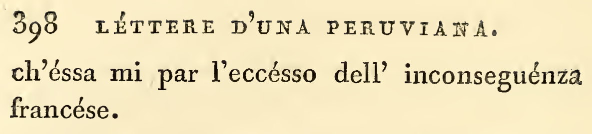
LÉTTERA XXXIV.

Dópo avèr indagáto per mólto témpo , Aza mío cáro , dónde potésse procéder il disprézzo che i Francési hánno generalménte per le dónne ; crédo avèr finalménte scopérto , ch' égli proviéne dal vedérle totalménte divérse da quéllo che si créde che dovrébbero éssere. Si pretenderébbe , cóme altróve , che fóssero dotáte di mérito e di virtù ; ma per quésto sarébbe d'uópo , che la natúra le producésse táli , conciosiacosachè la lor educazióne è tánto oppósta al fíne che si propóngono i parénti ,

hommes, sur-tout quand ils ne risquent rien. Le motif de leur conduite avec les femmes n'a pas besoin d'autre éclaircissement; mais je ne vois pas encore le fondement du mépris intérieur que je remarque pour elles presque dans tous les esprits; je ferai mes efforts pour le découvrir; mon propre intérêt m'y engage. O mon cher Aza! quelle seroit ma douleur, si à ton arrivée on te parloit de moi, comme j'entends parler des autres.

LETTRE XXXIV.

Il m'a fallu beaucoup de temps, mon cher Aza, pour approfondir la cause du mépris que l'on a presque généralement ici pour les femmes; enfin, je crois l'avoir découverte dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles sont, et ce qu'on s'imagine qu'elles devroient être. On voudroit, comme ailleurs, qu'elles eussent du mérite et de la vertu; mais il faudroit que la nature les fît ainsi, car l'éducation qu'on leur donne est si opposée à la



ch'éssa mi par l'eccésso dell' inconseguénza francése.

Si ha per mássima nel Perù, Aza cáro, che per dispòr gli uómini álla virtù, si déve inspiràr lóro dálla più ténera fanciullézza un corággio ed úna costánza d'ánimo, che fórmino in éssi un caráttere determináto; quésto non si conósce in Fráncia. Nélla príma età i franciúlli non pájono destináti ad áltro, che a ricreàr i genitóri, e quélli che li hánno in govérno. Páre che ognúno si dilétti d'abusàr délla lóro incapacità per iscoprìr il véro, e senè fáccia un tratteniménto vergognóso. Sóno ingannáti in tútte le cóse che non védono cói próprj ócchj; e quélle che si offeríscono a' lóro sénsi, non véngono lóro men falsificáte. Si ríde inumanaménte dégli erróri di quéi poverétti, e si accrésce la sensibilità e debolézza naturále déi medésimi, con úna puerìl compassióne per i mínimi accidénti che avvéngono lóro : in sómma si póne in obblío che sóno destináti ad ésser uómini.

Non so quàl sía la riuscíta dell' educazióne che un pádre dà a súo fíglio, non menè sóno

fin qu'on se propose, qu'elle me paroît être le chef-d'œuvre de l'inconséquence française.

On sait au Pérou, mon cher Aza, que pour préparer les humains à la pratique des vertus, il faut leur inspirer dès l'enfance un courage et une certaine fermeté d'ame, qui leur forment un caractère décidé; on l'ignore en France. Dans le premier âge, les enfans ne paroissent destinés qu'au divertissement des parens et de ceux qui les gouvernent. Il semble que l'on veuille tirer un honteux avantage de leur incapacité à découvrir la vérité; on les trompe sur ce qu'ils ne voient pas. On leur donne des idées fausses de ce qui se présente à leur sens, et l'on rit inhumainement de leurs erreurs. On augmente leur sensibilité et leur foiblesse naturelle, par une puérile compassion pour les petits accidens qui leur arrivent : on oublie qu'ils doivent être des hommes.

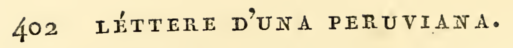
Je ne sais quelles sont les suites de l'éducation qu'un père donne à son fils, je ne

informáta; ma so che le fíglie, súbito che sóno capáci di recéver quálche ammaestraménto, véngono rinchiúse in úna cása religiósa, e ciò per imparárvi cóme si víve nel sécolo; che si confída la cúra di coltivàr il lor ingégno a cérte persóne, álle quáli l'ingégno saría fórse imputáto a delítto, ed affátto incapáci d'inspiràr lóro i sentiménti del cuóre, poichè non ne hánno neppùr la mínima idéa.

I dógmi essenziáli délla religióne, véro gérme di tútte le virtù, s'impárano quívi superficialménte ed a memória. Non són lóro inspiráti con un migliòr método gli óbblighi vérso la divinità, i quáli si fánno consíster in minúte cerimónie d'un cúlto esterióre, pretése con tánta severità, praticáte con tánta nója, che quésto è il prímo giógo dal quále ésse si líberano entrándo nel sécolo; ovvéro se ne consérvano ancóra quálche prática, si crederébbe, al vedèr la maniéra cólla quále vi soddisfánno, che quésta sía soltánto úna spécie di civiltà che si pága per abitúdine álla divinità.

m'en suis pas informée ; mais je sais que du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions, on les enferme dans une maison religieuse, pour leur apprendre à vivre dans le monde ; que l'on confie le soin d'éclairer leur esprit à des personnes auxquelles on feroit peut-être un crime d'en avoir, et qui sont incapables de leur former le cœur qu'elles ne connoissent pas.

Les principes de la religion, si propres à servir de germe à toutes les vertus, ne sont appris que superficiellement et par mémoire. Les devoirs à l'égard de la divinité, ne sont pas inspirés avec plus de méthode. Ils consistent dans de petites cérémonies d'un culte extérieur, exigées avec tant de sévérité, pratiquées avec tant d'ennui, que c'est le premier joug dont on se défait en entrant dans le monde; et si l'on en conserve encore quelques usages, à la manière dont on s'en acquitte, on croiroit volontiers que ce n'est qu'une espèce de politesse que l'on rend par habitude à la divinité.

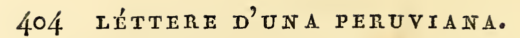


D'altrónde sóno irreparábili i cattívi fondaménti dell' educazióne. Non si conósce quási in Fráncia che cósa sía il rispétto dovúto a sè stésso, che viéne inculcáto con tánta cúra álle nóstre verginélle. Quésto sentiménto generóso che è, per così díre, il fréno dell' ánima, che rénde ciaschedúno délle súe azióni e de' suói pensiéri giúdice severísmo, e che divénta finalménte úna régola infallíbile, quándo il cuòr n'è ben penetráto, non è quì d'alcùn ajúto per le dónne. Nel consideràr la póca cúra che si ha délla lóro ánima, si dirébbe quási che i Francési, síeno nell' erróre di cérti pópoli bárbari, che la négano al sésso feminíle.

Regolàr i móti del córpo, ordinàr quélli del vólto, compòr l'esterióre, sóno gli oggétti essenziáli dell' educazióne. I genitóri si glóriano di avèr ben alleváto le lóro fíglie, a proporzióne che le attitúdini del córpo sóno più o méno affettáte. Insínuano lóro d'ésser penetráte di confusióne per un mancaménto commésso cóntro il buòn gárbo; ma non dicóno lóro che il portaménto onésto non è áltro

D'ailleurs rien ne remplace les premiers fondemens d'une éducation mal dirigée. On ne connoît presque point en France le respect pour soi-même, dont on prend tant de soin de remplir le cœur de nos vierges. Ce sentiment généreux qui nous rend le juge le plus sévère de nos actions et de nos pensées, qui devient un principe sûr quand il est bien senti, n'est ici d'aucune ressource pour les femmes. Au peu de soin que l'on prend de leur ame, on seroit tenté de croire que les Français sont dans l'erreur de certains peuples barbares qui leur en refusent une.

Régler les mouvemens du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur, sont les points essentiels de l'éducation. C'est sur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles, que les parens se glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de se pénétrer de confusion pour une faute commise contre la bonne grace : ils ne leur disent pas que la contenance honnête n'est qu'une

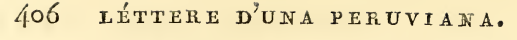


che ipocrisía, se non proviéne dall' onestà dell' ánima. Risvégliano di contínuo in ésse quèl víle amòr próprio, che ha sol per míra le vaghézze esterióri; e non si ha verúna cúra di far lóro conóscer quéll' áltro da cúi násce il mérito, e che la sóla stíma può appagáre. La sóla idéa che vién lóro dáta dell' onóre, è quélla di non avèr amánti; e la mercéde che si propóne lóro di contínuo per la soggezióne in cúi sóno ritenúte, si è la certézza di piacèr ad altrúi; ónde la stagióne più preziósa délla la víta per coltivàr l'ingégno, va perdéndosi nel far acquísto di taléntì imperfétti, quási inútili nélla giovinézza, e che divéntano ridícoli in un' età più matúra.

Ma quésto non è il tútto, Aza cáro, l'inconseguénza déi Francési è sénza límiti. Con úna tal educazióne, éssi preténdono dálle lóro mógli la prática délle virtù, che non sólo non fánno lóro conóscere; ma ricúsano eziandío di dar lóro un' idéa giústa déi términi che le índicano. Il che mi próvano giornalménte le conversazióni che ho con cérte persóne gióvani,

hypocrisie, si elle n'est l'effet de l'honnêteté de l'ame. On excite sans cesse en elles ce méprisable amour-propre, qui n'a d'effets que sur les agrémens extérieurs ; on ne leur fait pas connoître celui qui forme le mérite, et qui n'est satisfait que par l'estime ; on borne la seule idée qu'on leur donne de l'honneur, à n'avoir point d'amans, en leur présentant sans cesse la certitude de plaire pour récompense de la gêne et de la contrainte qu'on leur impose ; et le temps le plus précieux pour former l'esprit, est employé à acquérir des talens imparfaits dont on fait peu d'usage dans la jeunesse, et qui deviennent des ridicules dans un âge plus avancé.

Mais ce n'est pas tout, mon cher Aza, l'inconséquence des Français n'a point de bornes. Avec de tels principes, ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connoître ; ils ne leur donnent pas même une idée juste des termes qui les désignent. Je tire tous les jours plus d'éclaircissement qu'il ne m'en faut là-dessus, dans les

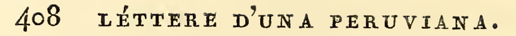


la di cúi ignoránza non mi cáusa minóre stupóre, che men' ha causáto tútto ciò che ho vedúto sinóra.

Se mi accáde di parlàr lóro di sentiménti, négano, racapricciándosi di avérne, credéndo che si trátti di quéllo dell' amóre, il sólo che conóscano. La vóce *bontà* signífica per ésse soltánto la compassióne naturále che si próva álla vísta d'úna creatúra penánte, ed in óltre ho osserváto che ne sóno più commósse per le béstie, che per gli uómini; ma non conóscono in verùn módo quélla bontà ténera, che, fondáta súlla riflessióne, ci muóve a far il béne con discerniménto e magnanimità, e ad ésser indulgénti e compassionévoli. Crédono avèr adempíto tútte le párti délla discrezióne néllo scoprìr solaménte ad alcúne amíche cérti secréti frívoli che hánno scaváti con árte, o che sóno státi lóro confidáti; ma non sánno che cósa sía quélla discrezióne circospétta sensáta e necessária, per non annojáre, nè offénder alcúno, e per mantenèr la páce nélla società.

entretiens que j'ai avec de jeunes personnes, dont l'ignorance ne me cause pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vu jusqu'ici.

Si je leur parle de sentimens, elles se défendent d'en avoir, parce qu'elles ne connoissent que celui de l'amour. Elles n'entendent par le mot *bonté*, que la compassion naturelle que l'on éprouve à la vue d'un être souffrant, et j'ai même remarqué qu'elles en sont plus affectées pour des animaux que pour des humains; mais cette bonté tendre, réfléchie, qui fait faire le bien avec noblesse et discernement, qui porte à l'indulgence et à l'humanité, leur est totalement inconnue. Elles croient avoir rempli toute l'étendue des devoirs de la discrétion, en ne révélant qu'à quelques amies les secrets frivoles qu'elles ont surpris, ou qu'on leur a confiés; mais elles n'ont aucune idée de cette discrétion circonspecte, délicate et nécessaire pour ne point être à charge, pour ne blesser personne, et pour maintenir la paix dans la société.



Se ténto di spiégar lóro le míe idée círca la moderazióne, virtù sénza la quále tútte le áltre sóno quási vízj; se párlo dell' onestà de' costúmi, dell' equità vérso gl' inferióri, così póco praticáta in Fráncia, e délla costánza a sprezzàr e fuggìr i viziósi, ancorchè di qualità, ossérvo al lor imbarázzo, ch' ésse non mi compréndono méglio, che se parlássi lóro in língua peruviána, e che fíngono di capírmi per púra conveniénza.

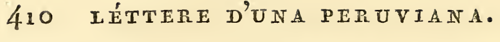
Élle non conóscono méglio il cuòr umáno nè la società. Anzi ignórano l'úso délla lor língua naturále; la párlano di rádo correttaménte, e mi accórgo con istupóre, ch'ío ne sóno già più períta di lóro.

Le zitélle appéna uscíte dálla fanciullézza, véngono maritáte in quést' ignoránza; da quéll' istánte, nel vedèr quánto i parénti s'interéssino póco al lor módo di vívere, si dirébbe ch' ésse non apparténgono più lóro. La negligénza délla maggiòr párte déi maríti non è minóre. Sarébbe ancòr témpo di remediàr ái

Si j'essaie de leur expliquer ce que j'entends par la modération, sans laquelle les vertus mêmes sont presque des vices; si je parle de l'honnêteté des mœurs, de l'équité à l'égard des inférieurs, si peu pratiquée en France, et de la fermeté à mépriser et à fuir les vicieux de qualité, je remarque à leur embarras qu'elles me soupçonnent de parler la langue péruvienne, et que la seule politesse les engage à feindre de m'entendre.

Elles ne sont pas mieux instruites sur la connoissance du monde, des hommes et de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle; il est rare qu'elles la parlent correctement, et je ne m'apperçois qu'avec une extrême surprise, que je suis à présent plus savante qu'elles à cet égard.

C'est dans cette ignorance que l'on marie les filles à peine sorties de l'enfance; dès-lors il semble au peu d'intérêt que les parens prennent à leur conduite, qu'elles ne leur appartiennent plus. La plupart des maris ne s'en occupe pas davantage. Il seroit encore



difétti délla príma educazióne ; ma non vógliono addossársene il péso.

Una móglie gióvine, líbera nel súo appartaménto, vi può ricéver tútte le compagníe che le aggrádano. Le súe occupazióni sóno per l'ordinário puerili, sémpre inútili e fórse inferióri all' ózio. Il súo spírito è nudríto di cóse frívole, maliziόse ed insípide, cóse in sómma da fárla sprezzáre più che non farébbe la stupidità medésima. Cóme il maríto non ha fidúcia nélla móglie, égli non procúra di formárla all' amministrazióne de suói affári, nè délla súa famíglia ; di módo che sul teátro, per così díre, délla súa cása, éssa non è quási áltro che úna pittúra (1) per l'ornaménto, destináta a ricreàr i curíosi ; ónde per póco che álla leggerézza del caráttere s'accóppj l'alteríggia, élla s'immérge in tútti i disórdini, pássa rapidaménte dall' independénza ad úna víta licenziósa, ed in bréve témpo si véde espósta al disprézzo ed all' indignazióne dégli

(1) Il lettóre confesserà méco, che la vóce *pittúra* conviéne assái béne álle gentildónne, mássime rispétto al vólto, che si crederébbe, quási ésser un' ópera pittorésca.

temps de réparer les défauts de la première éducation ; on n'en prend pas la peine.

Une jeune femme, libre dans son appartement, y reçoit sans contrainte les compagnies qui lui plaisent. Ses occupations sont ordinairement puériles, toujours inutiles, et peut-être au-dessous de l'oisiveté. On entretient son esprit tout au moins de frivolités malignes ou insipides, plus propres à la rendre méprisable que la stupidité même. Sans confiance en elle, son mari ne cherche point à la former au soin de ses affaires, de sa famille et de sa maison ; elle ne participe au tout de ce petit univers que par la représentation. C'est une figure (1) d'ornement pour amuser les curieux ; aussi, pour peu que l'humeur impérieuse se joigne au goût de la dissipation, elle donne dans tous les travers, passe rapidement de l'indépendance à la licence, et bientôt elle arrache le mépris et l'indignation des hommes,

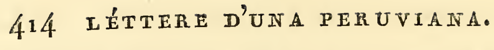
(1) Le lecteur conviendra avec moi que le mot italien *pittura* ne sied pas mal aux femmes de qualité.

uómini, non ostánte la lóro propensióne ed il lor interésse a tollerár i difétti délla gioventù per rispétto álle súe vaghézze.

Benchè sía pur tróppo véro in generále, Aza mío cáro, quésto bréve ritrátto délle dónne Francési, ésso non è però sénza eccezióne. Dévo confessárlo, venè sóno alcúne d'álto mérito, e náte con un caráttere così virtuóso, ch'égli ha potúto trionfàr del vízio délla lor educazióne. Quéste si acquístano la stíma d'ognúno con un' assídua applicazíone a' lor dovéri, cólla decénza de' lóro costúmi e cói vézzi onésti déllo spírito; ma il número n'è cosí scárso a paragóne dell' infiníta moltitúdine délle áltre, ch'ésse sóno conosciúte e riveríte all' udìr sólo pronunziàr il lor nóme; non dévi nemméno crédere che i disórdini délle áltre procédano dálla lóro cattíva índole. Generalménte parlándo, pármi che in quésto paése, più communeménte che nel nóstro, le dónne náscano con tútte le disposizíoni necessárie per uguagliàr gli uómini in mérito ed in virtù; ma cóme se quésti ne fóssero

malgré leur penchant et leur intérêt à tolérer les vices de la jeunesse en faveur de ses agrémens.

Quoique je te dise la vérité avec toute la sincérité de mon cœur, mon cher Aza, garde-toi bien de croire qu'il n'y ait point ici de femmes de mérite. Il en est d'assez heureuses nées, pour se donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuse. L'attachement à leurs devoirs, la décence de leurs mœurs et les agrémens honnêtes de leur esprit, attirent sur elles l'estime de tout le monde; mais le nombre de celles-là est si borné, en comparaison de la multitude, qu'elles sont connues et révérées par leur propre nom. Ne crois pas non plus que le dérangement de la conduite des autres vienne de leur mauvais naturel. En général, il me semble que les femmes naissent ici, bien plus communément que chez nous, avec toutes les dispositions nécessaires pour égaler les hommes en mérite et en vertus; mais comme s'ils en convenoient au fond de leur cœur, et que



interiorménte persuási, e che per orgóglio si sdegnássero di quésta ugualità, contribuíscono in ógni módo a precipitárle nel disprégio pubblíco, sía col mancàr di conveniénze cólle lóro próprie, sía col sedùr quélle dégli áltri.

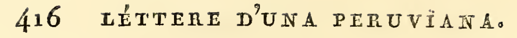
Quándo saprái che gli uómini si arrógano in quésto paése tútta l'autorità, non dubiterái, Aza cáro, che si débbano attribuìr lóro tútti i disórdini che avvéngono nélla società. I maríti che per úna vil indifferénza non reprímono le inclinazióni sregoláte délle lóro mógli, ancorchè non síeno i più colpévoli, non sóno però i men dégni del disprézzo púbblico; ma perchè non sóno ugualménte disprezzáti quélli, che coll' esémpio d'úna víta disordináta ed indecénte costríngono, per così díre, le lóro mógli ad ésser dissolúte o per dispétto o per vendétta.

Infátti, mío cáro Aza, cóme non sarébbero ésse sdegnáte cóntro l'ingiustízia délle léggj che tólerano l'impunità dégli úomini, giúnta ormái ad un' eccésso uguále álla lor autorità? Un marito, sénza temèr verùn castígo, può

leur orgueil ne pût supporter cette égalité, ils contribuent en toute manière à les rendre méprisables, soit en manquant de considérations pour les leurs, soit en séduisant celles des autres.

Quand tu sauras qu'ici l'autorité est entièrement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui, par une lâche indifférence, laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd, sans être les plus coupables, ne sont pas les moins dignes d'être méprisés; mais on ne fait pas assez d'attention à ceux qui par l'exemple d'une conduite vicieuse et indécente entraînent leurs femmes dans le déréglement, ou par dépit ou par vengeance.

Et en effet, mon cher Aza, comment ne seroient-elles pas révoltées contre l'injustice des loix qui tolèrent l'impunité des hommes, poussée au même excès que leur autorité? Un mari, sans craindre punition, peut avoir pour


avèr per súa móglie le più scortési maniére, può dissipàr in scialaquaménti altrettánto viziósi quánto eccessívi, non sólo le próprie facoltà, quélle de' suói figliuóli, ma ánche quélle délla mísera víttima, ch' égli fa languìr quási nell' indigénza con úna sórdida avarízia per le spése onéste, avarízia che spessíssimo quì si tróva congiúnta cólla prodigalità. Égli può rigorosaménte punìr la mínima apparénza d'infedeltà, méntre va di contínuo commetténdo sénza scrúpolo tútte quélle che gli suggerísce la súa dissolutézza. Si dirébbe in sómma, Aza cáro, che gli óbblighi del matrimónio non síano in Fráncia scambiévoli, fuorchè nel moménto délla celebrazióne, e che passáto úna vólta quésto, le mógli sóle vi débbando ésser sottopóste.

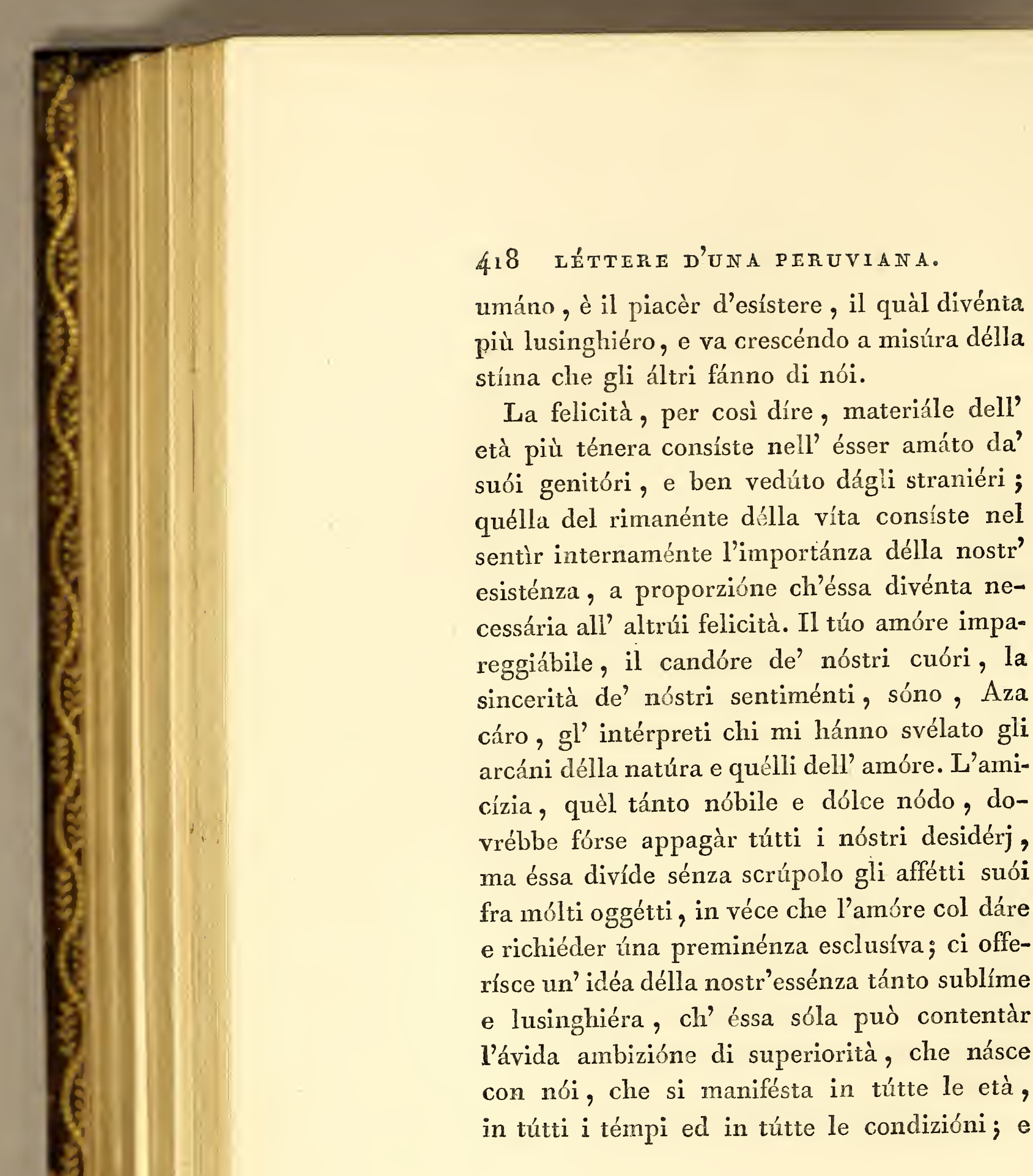
Pénso e capísco béne ch'ésse sarébbero veraménte dégne d'ógni lóde e stíma, se continuássero ad amàr i lóro maríti, non ostánte la lor indifferénza et i disgústi che ne ricévono. Ma dóve si tróva úna virtù che resísta al disprézzo ?

Il prímo e più naturàl sentiménto del cuòr

sa femme les manières les plus rebutantes ; il peut dissiper en prodigalités aussi criminelles qu'excessives, non-seulement son bien, celui de ses enfans, mais même celui de la victime qu'il fait gémir presque dans l'indigence, par une avarice, pour les dépenses honnêtes, qui s'allie très-communément ici avec la prodigalité. Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une légère infidélité, en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggère. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, et que dans la suite les femmes seules y doivent être assujéties.

Je pense et je sens que ce seroit les honorer beaucoup, que de les croire capables de conserver de l'amour pour leurs maris, malgré l'indifférence et les dégoûts dont la plupart sont accablées. Mais qui peut résister au mépris ?

Le premier sentiment que la nature a mis

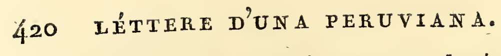


umáno, è il piacèr d'esístere, il quàl divénta più lusinghiéro, e va crescéndo a misúra délla stíma che gli áltri fánno di nói.

La felicità, per così díre, materiále dell' età più ténera consíste nell' ésser amáto da' suói genitóri, e ben vedúto dágli straniéri; quélla del rimanénte délla víta consíste nel sentìr internaménte l'importánza délla nostr' esisténza, a proporzióne ch'éssa divénta necessária all' altrúi felicità. Il túo amóre impareggiábile, il candóre de' nóstri cuóri, la sincerità de' nóstri sentiménti, sóno, Aza cáro, gl' intérpreti chi mi hánno svélato gli arcáni délla natúra e quélli dell' amóre. L'amicízia, quèl tánto nóbile e dólce nódo, dovrébbe fórse appagàr tútti i nóstri desidérj, ma éssa divíde sénza scrúpolo gli affétti suói fra mólti oggétti, in véce che l'amóre col dáre e richiéder úna preminénza esclusíva; ci offerísce un' idéa délla nostr'essénza tánto sublíme e lusinghiéra, ch' éssa sóla può contentàr l'ávida ambizióne di superiorità, che násce con nói, che si manifésta in tútte le età, in tútti i témpi ed in tútte le condizióni; e

en nous, est le plaisir d'être, et nous le sentons plus vivement et par degré, à mesure que nous nous appercevons du cas que l'on fait de nous.

Le bonheur machinal du premier âge est d'être aimé de ses parens, et accueilli des étrangers; celui du reste de la vie est de sentir l'importance de notre être, à proportion qu'il devient nécessaire au bonheur d'un autre. C'est toi, mon cher Aza, c'est ton amour extrême, c'est la franchise de nos cœurs, la sincérité de nos sentimens, qui m'ont dévoilé les secrets de la nature et ceux de l'amour. L'amitié, ce sage et doux lien, devroit peut-être remplir tous nos vœux, mais elle partage sans crime et sans scrupule son affection entre plusieurs objets; l'amour qui donne et qui exige une préférence exclusive, nous présente une idée si haute, si satisfaisante de notre être, qu'elle seule peut contenter l'avide ambition de primauté qui naît avec nous, qui se manifeste dans tous les âges, dans tous les temps, dans tous les états; et le goût naturel


l'inclinazióne che abbiámo naturalménte per il possésso di quálche cósa, detérmina interaménte la nóstra propensióne all' amóre.

S'égli è tánto gráto il possedèr úna suppeléttile, un giojéllo, un podére; quánto sarà più dólce il possedèr un' cuóre, un' ánima, un' esséenza líbera, indipendénte, che si dà spontaneaménte in contraccámbio del piacére ch'éssa góde nel trovàr in nói i medésimi vantággj?

L'ésser onoráto da ciascúno in generále, ed amáto da qualcúno in particoláre, esséndo dúnque, Aza mío cáro, il desidério predominánte de' nóstri cuóri; capísci tu per quàl inconseguénza póssano speràr i Francési, che úna móglie gióvine, offésa al vívo dell' indifferénza di súo maríto, non cérchi a sottrársi dálla tiránnide sótto la quále égli procúra per ógni mézzo di ridúrla? Pénsi tu che sía possíbile di persuadérle di rinunziàr a tútti gli affétti del cuóre nell' età, in cúi la dónna presúme sémpre di sè più che non mérita? Potrésti tu compréndere con quàl fondaménto si preténda

pour la propriété achève de déterminer notre penchant à l'amour.

Si la possession d'un meuble, d'un bijou, d'une terre, est un des sentimens les plus agréables que nous éprouvions; quel doit être celui qui nous assure la possession d'un cœur, d'une ame, d'un être libre, indépendant, et qui se donne volontairement en échange du plaisir de posséder en nous les mêmes avantages?

S'il est donc vrai, mon cher Aza, que le desir dominant de nos cœurs soit celui d'être honoré en général et chéri de quelqu'un en particulier; conçois-tu par quelle inconséquence les Français peuvent espérer qu'une jeune femme, accablée de l'indifférence offensante de son mari, ne cherche pas à se soustraire à l'espèce d'anéantissement qu'on lui présente sous toutes sortes de formes? Imagines-tu qu'on puisse lui proposer de ne tenir à rien dans l'âge où les prétentions vont au-delà du mérite? Pourrois-tu comprendre sur quel fondement on exige d'elle la pratique

ch' éssa prátichi le virtù, délle quáli gli uómini non sólo si crédono eSénti, ma négano eziandío alle lóro mógli la cognizióne e gli ammaestraménti necessárj per praticárle?

Ma la contradizióne la più ridícola di tútte si è, che i genitóri ed i maríti si dólgono vicendevolménte del disprézzo che si ha per le lóro mógli e fíglie, e che non céssano di perpetuárne la cáusa di generazióne in generazióne coll' ignoránza, coll' incapacità e cólla cattíva educazióne.

Oh mío cáro Aza, non ci lasciámo sedùr dái vízj brillánti d'úna nazióne per áltro così lusinghévole, non ci svogliámo dall'ingénua semplicità de' nóstri costúmi! Ricordiámoci sémpre; tu, che destináto séi ad ésser il mío esémpio nel sentiéro délla virtù; ed ío, che débbo procuràr in ógni módo di conservàr la túa stíma ed il túo amóre coll' imitárti.

des vertus, dont les hommes se dispensent, en leur refusant les lumières et les principes nécessaires pour les pratiquer?

Mais ce qui se conçoit encore moins, c'est que les parens et les maris se plaignent réciproquement du mépris que l'on a pour leurs femmes et leurs filles, et qu'ils en perpétuent la cause de race en race avec l'ignorance, l'incapacité et la mauvaise éducation.

O mon cher Aza, que les vices brillans d'une nation d'ailleurs si séduisante, ne nous dégoûtent point de la naïve simplicité de nos mœurs! N'oublions jamais, toi l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide et mon soutien dans le chemin de la vertu; et moi, celle où je suis de conserver ton estime et ton amour en imitant mon modèle.

LÉTTERA XXXV.

Le nóstre vísite o piuttósto fatíche non potévano, Aza cáro, terminársi più grataménte. Oh quánto fù per me deliziósa la giornáta di jéri! Quánto mi son aggradévoli i nuóvi óbblighi che ho a Deterville ed a súa sorélla! Ma, oh quánto mi saránno più cári, quándo potrò godérli téco!

Dópo dùe giòrni di ripóso, partímmo jermattína da Parígi, Celína, súo fratéllo, súo maríto ed ío, per andáre, dicéva élla, a far úna vísita álla súa migliòr amíca. Il viággio non fù lúngo; giungémmo per témpo ad úna vílla ameníssima per il síto ed i contórni; ma mi párve straordinário nell' entrárvi di trovárne tútte le pórte spalancáte, e di non incontrárvi alcúno.

Quélla cása, tróppo bélla per ésser abbandonáta, tróppo píccola per téner celáta la génte che avrébbe dovúto abitárla, mi paréva un' incantésimo. Domandái a Celína se fóssimo

LETTRE XXXV.

Nos visites et nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse je passai hier! Combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville et à sa sœur, me sont agréables! Mais combien elles me seront chères, quand je pourrai les partager avec toi.

Après deux jours de repos, nous partîmes hier matin de Paris, Céline, son frère, son mari et moi, pour aller, disoit-elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long; nous arrivâmes de très-bonne heure à une maison de campagne, dont la situation et les approches me parurent admirables; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, et de n'y rencontrer personne.

Cette maison, trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroissoit un enchantement. Cette pensée me divertit; je

in un' abitazióne di quélle fate (1), délle quáli mi avéva dáto da légger le stórie, óve la padróna délla cása éra invisíbile, cóme púre i suói famigliári.

La vedréte, mi rispos' éssa; ma cóme cérti affári grávi la riténgono altróve per tútto il giórno, vi préga per mézzo mío di far in véce súa i convenévoli di cása sin al súo arrívo; ma príma d'ogn' áltra cósa, compiacétevi di sottoscríver il consénso che vói dáte, sénza dúbbio, a quésta propósta; mólto volentiéri, le díssi, continuándo anch' io la facézia.

Profferíte appéna quéste paróle, vídi entràr un' uómo vestíto di néro, che tenéva un calamájo ed úna scrittúra; égli melà pórse, ed ío vi pósi il mío nóme óve mel' indicò.

Un' istánte dópo, compárse un' altr' uómo di buón' aspétto, che c' invitò, secóndo l'úso del paése, di passàr con ésso lúi nel lúogo dóve si mángia; vi trovámmo úna ménsa imbandíta con pulizía e lautézza; non ci fúmmo

(1) Deità subaltérne.

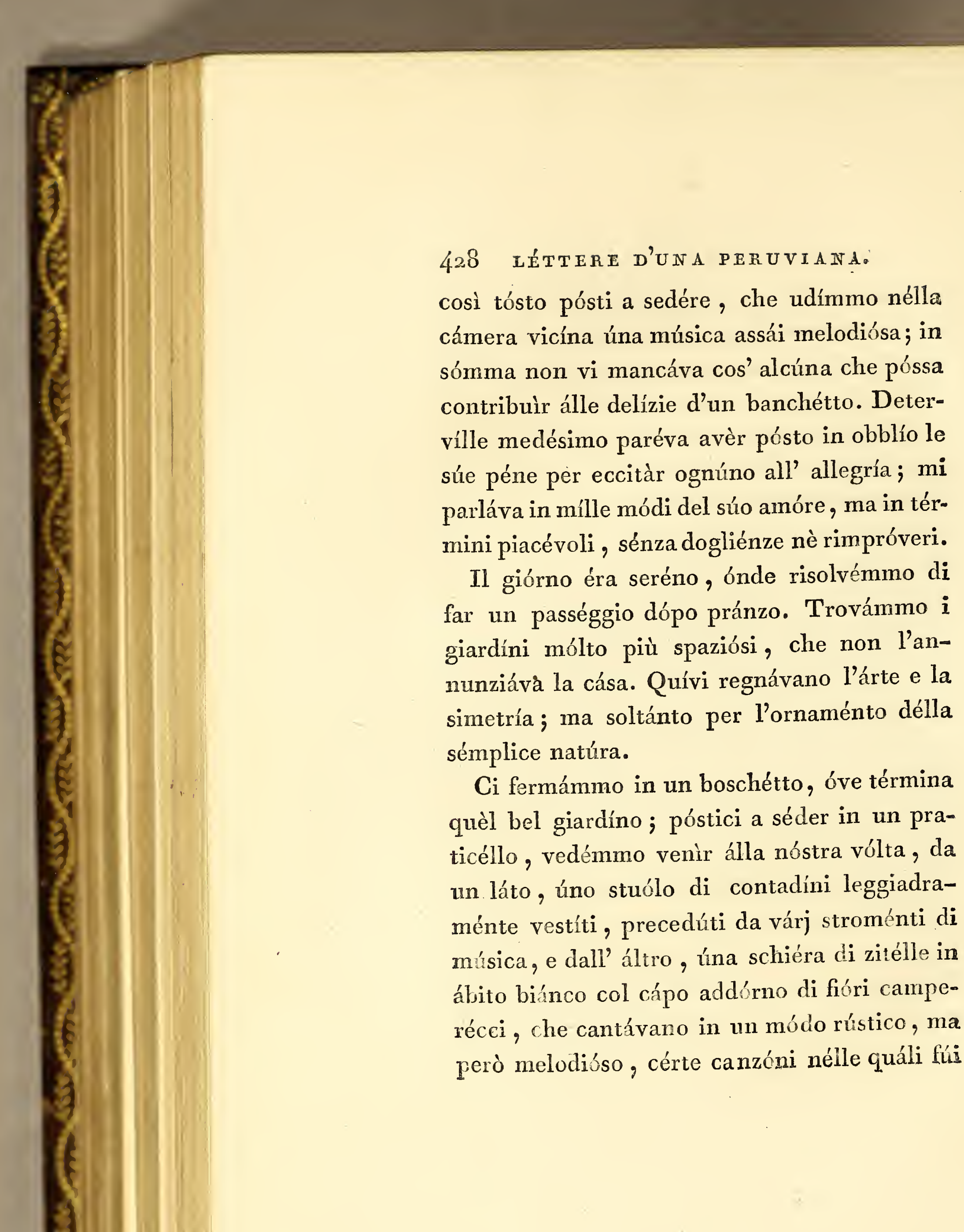
demandai à Céline si nous étions chez une de ces fées (1) dont elle m'avoit fait lire les histoires, où la maîtresse du logis étoit invisible, ainsi que les domestiques.

Vous la verrez, me répondit-elle ; mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant son absence. Mais avant toutes choses, ajouta-t-elle, il faut que vous signiez le consentement que vous donnez sans doute à cette proposition; ah ! volontiers, lui dis-je, en me prêtant à la plaisanterie.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenoit une écritoire et du papier déja écrit ; il me le présenta, et j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'instant même parut un autre homme d'assez bonne mine, qui nous invita, selon la coutume, de passer avec lui dans l'endroit où l'on mange. Nous y trouvâmes une table servie avec autant de propreté que de magnificence;

(1) Déités subalternes.



così tósto pósti a sedére, che udímmo nélla cámera vicína úna música assái melodiósa; in sómma non vi mancáva cos' alcúna che póssa contribuìr álle delízie d'un banchétto. Deterville medésimo paréva avèr pósto in oblío le súe péne per eccitàr ognúno all' allegría; mi parláva in mílle módi del súo amóre, ma in términi piacévoli, sénza dogliénze nè rimpróveri.

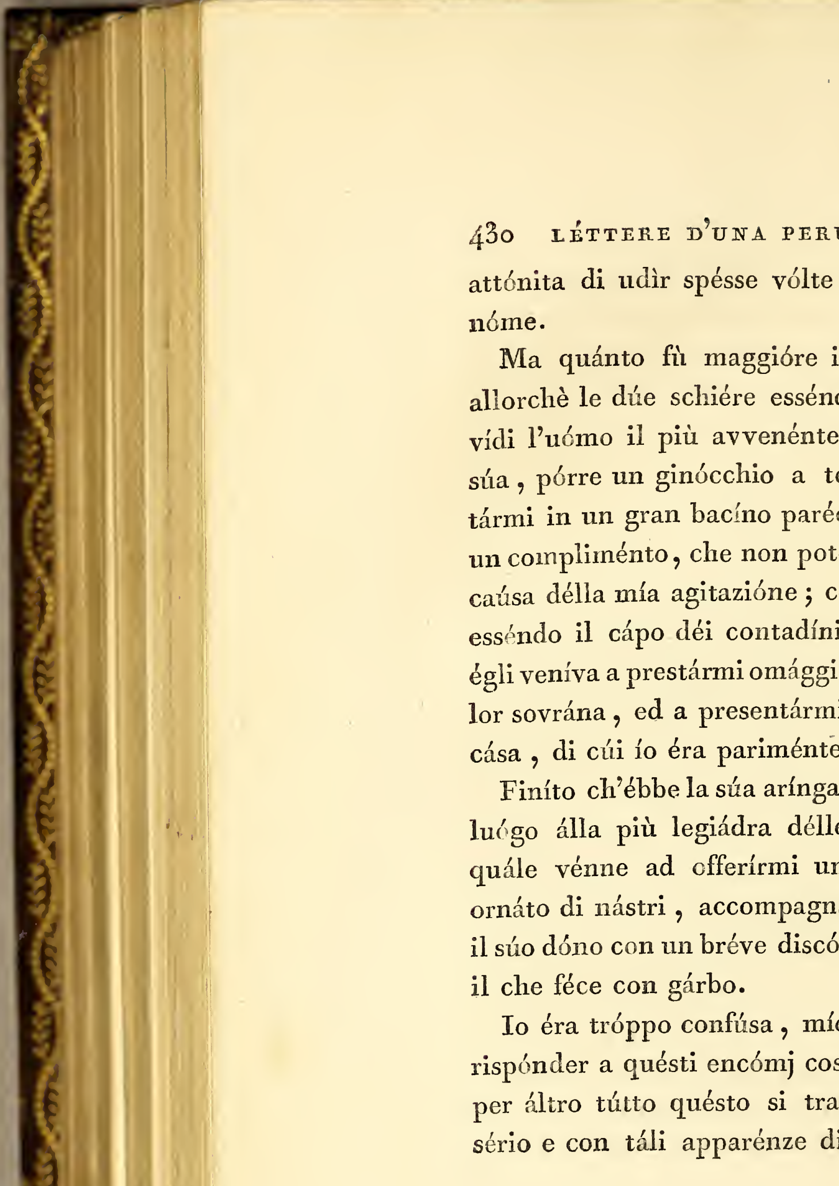
Il giórno éra seréno, ónde risolvémmo di far un passéggio dópo pránzo. Trovámmo i giardíni mólto più spaziósi, che non l'annunziává la cása. Quívi regnávano l'árte e la simetría; ma soltánto per l'ornaménto délla sémplice natúra.

Ci fermámmo in un boschétto, óve términa quèl bel giardíno; póstici a séder in un praticéllo, vedémmo venìr álla nóstra vólta, da un láto, úno stuólo di contadíni leggiadraménte vestíti, precedúti da várj stroménti di música, e dall' áltro, úna schiéra di zitélle in ábito biánco col cápo addórno di fióri campeérecci, che cantávano in un módo rústico, ma però melodióso, cérte canzóni nélle quáli fúi

à peine étions-nous assis, qu'une musique charmante se fit entendre dans la chambre voisine; rien ne manquoit de ce qui peut rendre un repas agréable. Déterville même sembloit avoir oublié son chagrin pour nous exciter à la joie; il me parloit en mille manières de ses sentimens pour moi, mais toujours d'un ton flatteur, sans plaintes ni reproches.

Le jour étoit serein; d'un commun accord nous résolûmes de nous promener en sortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maison ne sembloit le promettre. L'art et la symétrie ne s'y faisoient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la simple nature.

Nous bornâmes notre course dans un bois qui termine ce beau jardin; assis tous quatre sur un gazon délicieux, nous vîmes venir à nous, d'un côté, une troupe de paysans vêtus proprement à leur manière, précédés de quelques instrumens de musique; et de l'autre, une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantoient d'une façon rustique, mais mélodieuse,

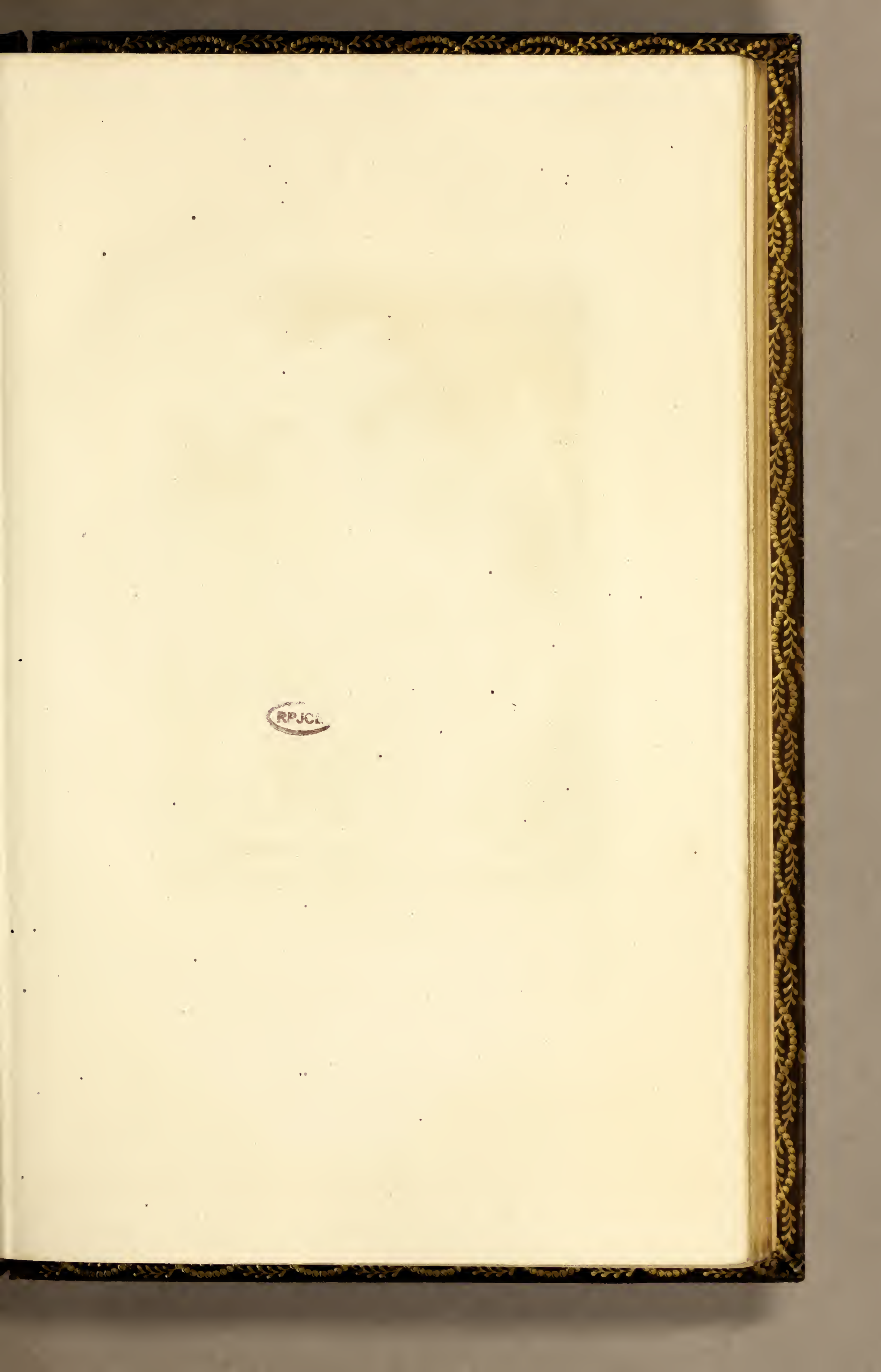


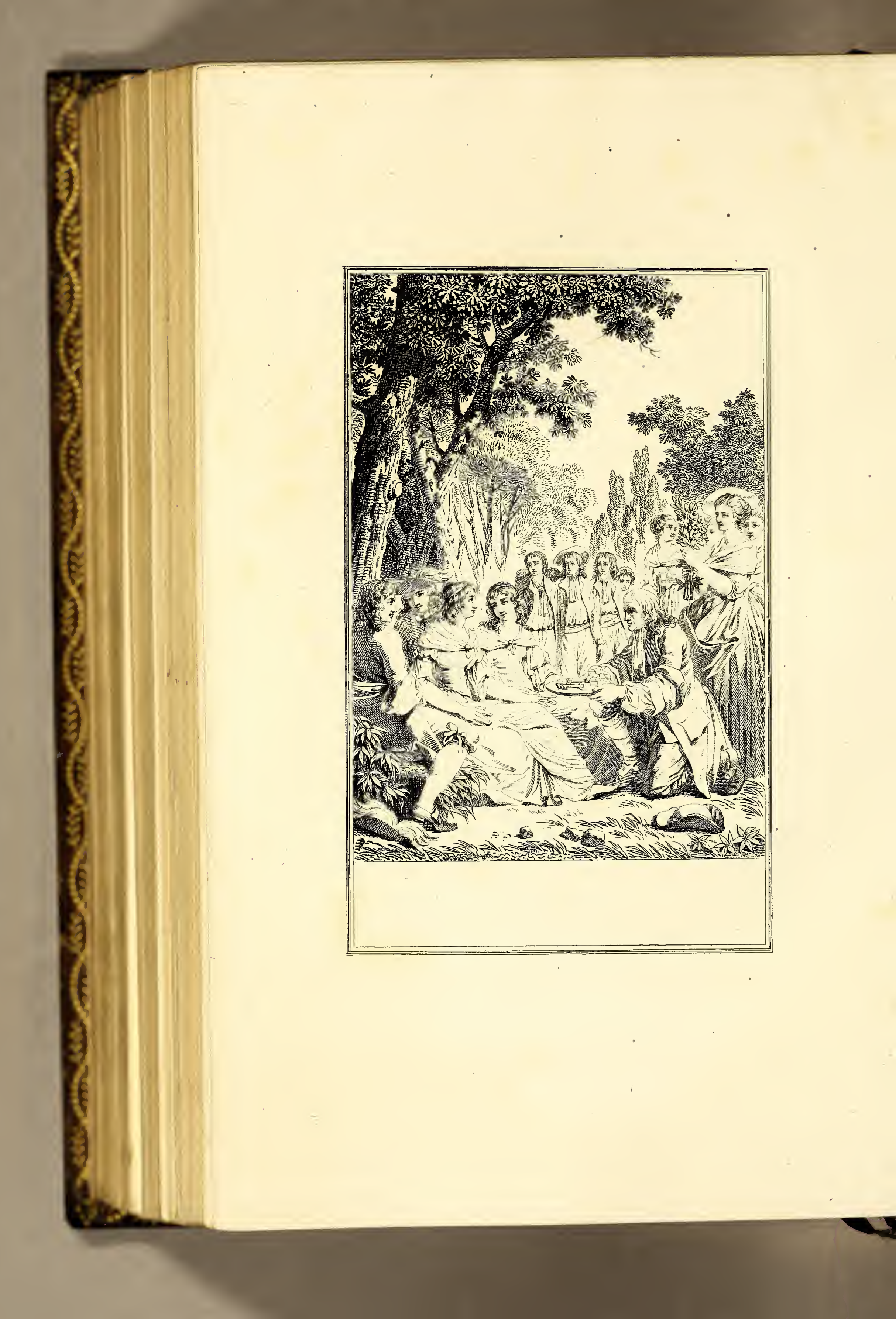
attónita di udìr spésse vólte replicáto il mío nóme.

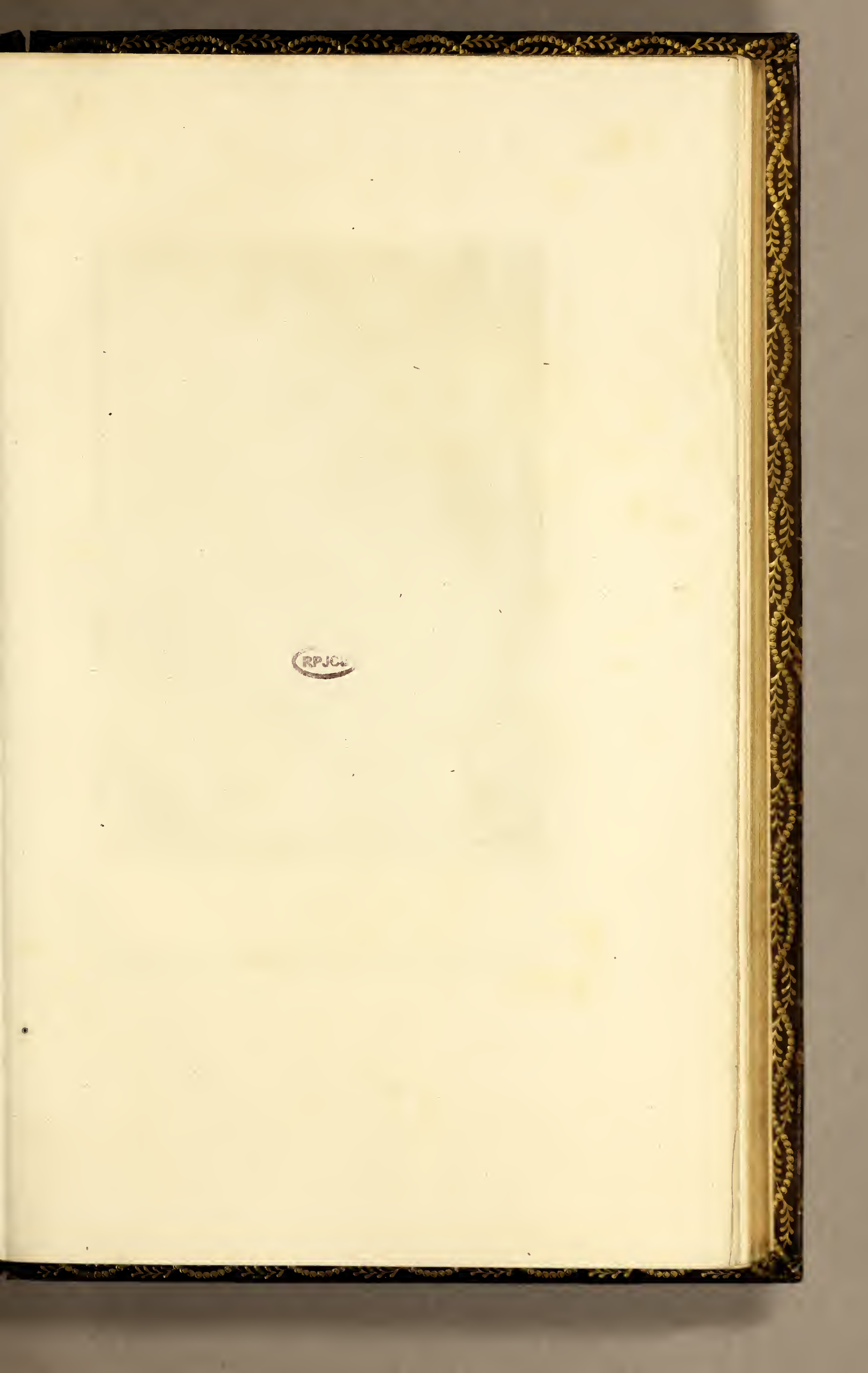
Ma quánto fù maggióre il mío stupóre, allorchè le dúe schiére esséndosi avvicináte, vídi l'uómo il più avvenénte abbandonàr la súa, pórre un ginócchio a térra, e presentármi in un gran bacíno parécchie chiávi con un compliménto, che non potéi capìr béne per caúsa délla mía agitazióne; comprési sólo ch' esséndo il cápo déi contadíni di quèl paése, égli veníva a prestármi omággio in qualità délla lor sovrána, ed a presentármi le chiávi délla cása, di cúi ío éra pariménte la padróna.

Finíto ch'ébbe la súa arínga, si levò per far luógo álla più legiádra délle giovinétte, la quále vénne ad offerírmi un mázzo di fióri ornáto di nástri, accompagnándo similménte il súo dóno con un bréve discórso in lóde mía, il che féce con gárbo.

Io éra tróppo confúsa, mío cáro Aza, per rispónder a quésti encómj così póco meritáti; per áltro túttо quésto si trattáva con tánto sério e con táli apparénze di verità, che in

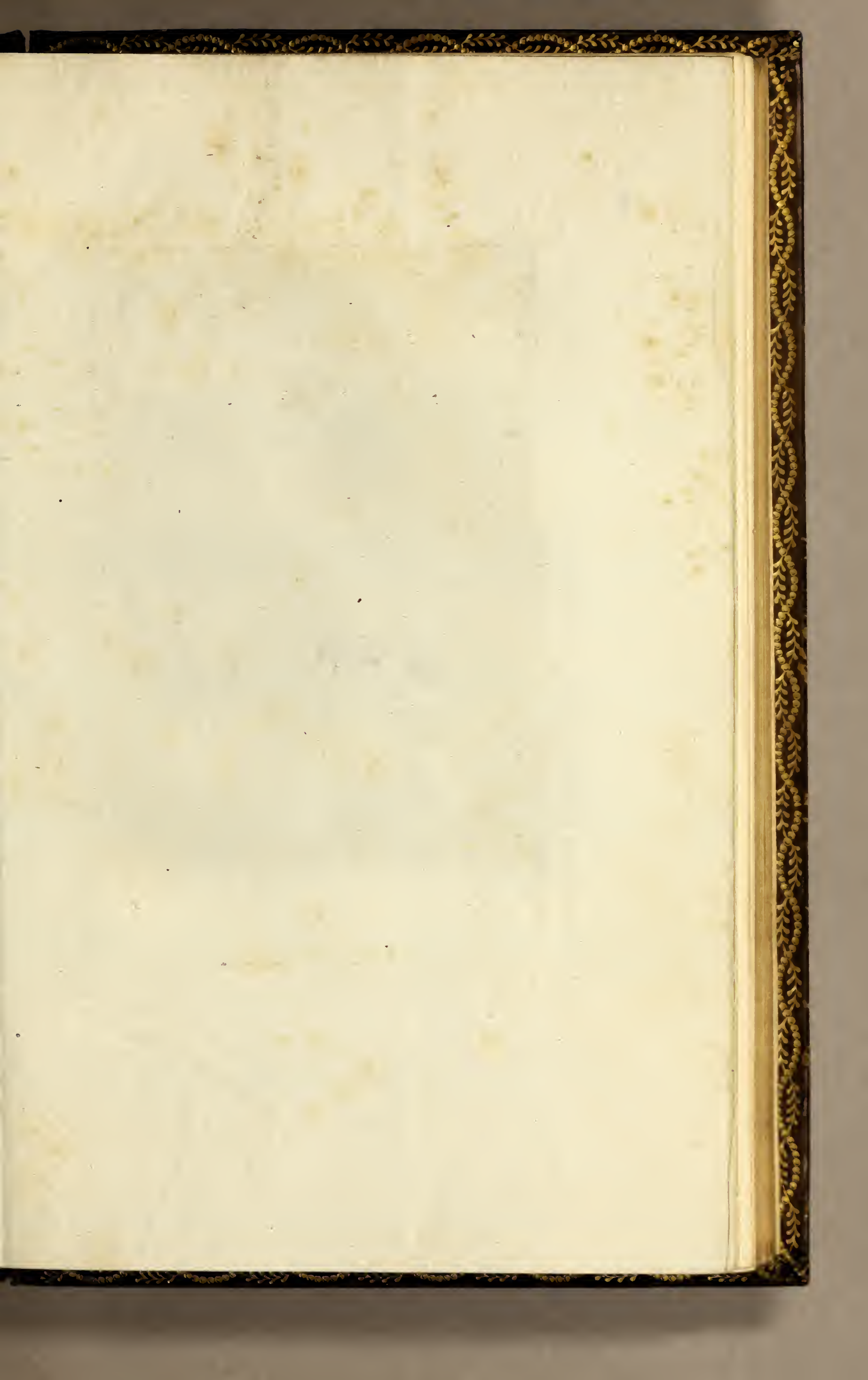

RPJC

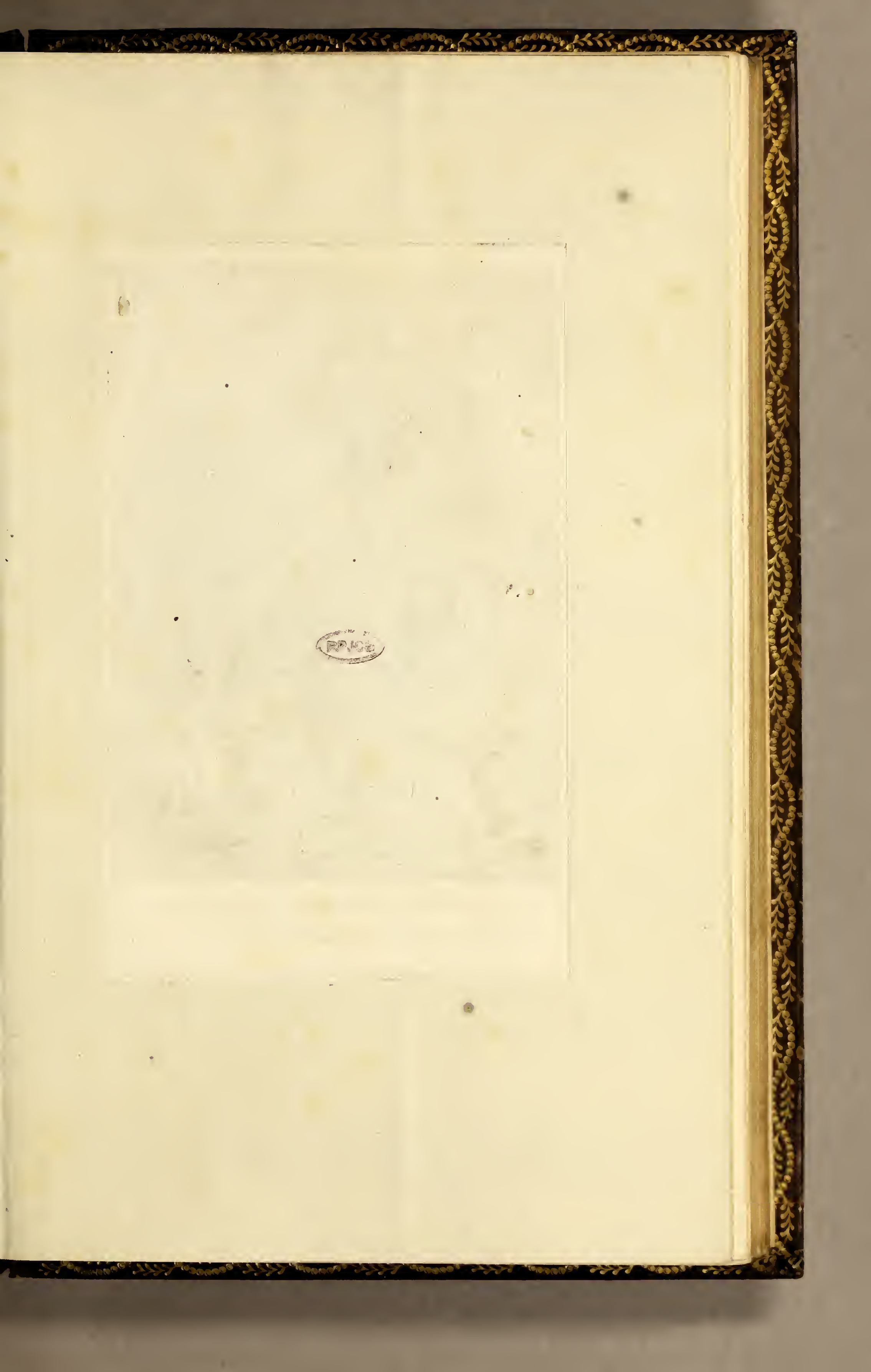



RPJC



Le Barbier

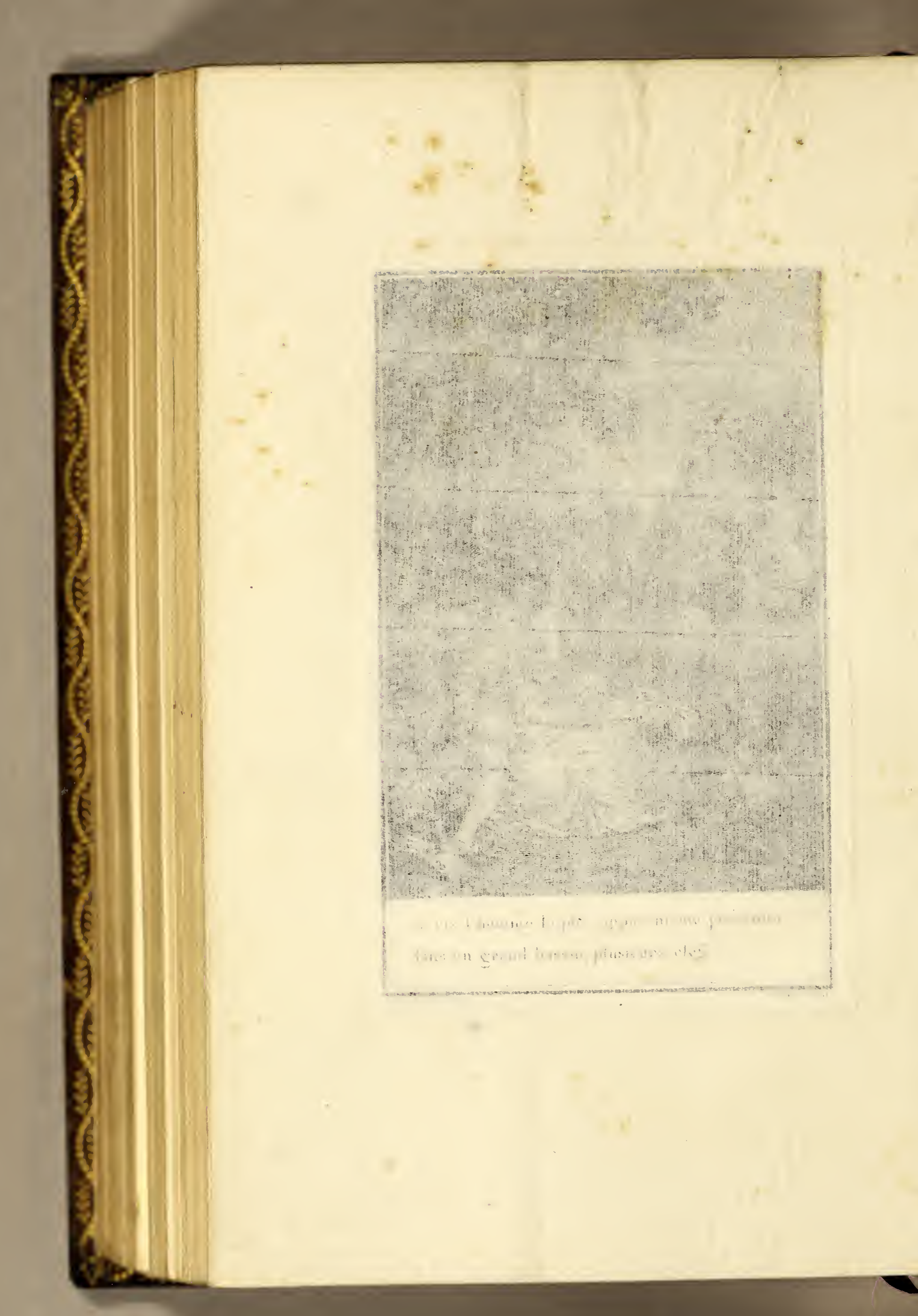






Je vis l'homme le plus apparent me présenter dans un grand bassin, plusieurs clefs.

Dessiné par J. Barbier Lainé — Gravé par C. L. Lingée



des chansons, où j'entendis, avec surprise, que mon nom étoit souvent répété.

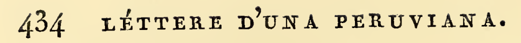
Mon étonnement fut bien plus fort, lorsque les deux troupes nous ayant joints, je vis l'homme le plus apparent, quitter la sienne, mettre un genou en terre, et me présenter dans un grand bassin plusieurs clefs avec un compliment, que mon trouble m'empêcha de bien entendre; je compris seulement, qu'étant le chef des villageois de la contrée, il venoit me rendre hommage en qualité de leur souveraine, et me présenter les clefs de la maison dont j'étois aussi la maîtresse.

Dès qu'il eut fini sa harangue, il se leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me présenter une gerbe de fleurs, ornée de rubans, qu'elle accompagna aussi d'un petit discours à ma louange, dont elle s'acquitta de bonne grace.

J'étois trop confuse, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritois si peu; d'ailleurs tout ce qui se passoit avoit un ton si approchant de celui de la vérité, que dans

cérti mómenti ío non potéva far a méno di créderlo véro, benchè mi parésse nondiméno incredíbile. Quésto pensiére ne prodússe un' infinità d'áltri, di módo che mi fù impossíbile di profferìr neppùr úna paróla, tant' éra occupáta la mía ménte. Se la mía confusióne éra piacévole per la compagnía, éssa éra per me così molésta, che Deterville ne fù commósso; féce un cénno a súa sorélla che si rizzò dópo avèr dáto alcúne pézze d'óro ái contadíni ed álle villanélle, col dir lóro che quéste érano per éssi le primízie de' miéi favóri: élla m'invitò póscia di far un gíro nélla sélva, la seguíi volentiéri, proponéndomi di fárle non póchi rimpróveri di avérmi cotánto intrigáta, ma non n'ébbi il témpo. Fátti appéna dúe pássi, éssa si fermò, e sorridéndo, mi dísse: confessáte il véro, Zilia mía cára; siéte mólto irritáta cóntro di nói, ma quánto la saréte maggiorménte, allorchè vi dirò per cósa cérta, che quésta possessióne e quésta cása vi apparténgono.

bien des momens, je ne pouvois me défendre de croire ce que néanmoins je trouvois incroyable. Cette pensée en produisit une infinité d'autres : mon esprit étoit tellement occupé, qu'il me fut impossible de proférer une parole : si ma confusion étoit divertissante pour la compagnie, elle étoit si embarrassante pour moi, que Déterville en fut touché; il fit un signe à sa sœur, elle se leva après avoir donné quelques pièces d'or aux paysans et aux jeunes filles, en leur disant, que c'étoit les prémices de mes bontés pour eux; elle me proposa ensuite de faire un tour de promenade dans le bois; je la suivis avec plaisir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit mise; mais je n'en eus pas le temps. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta, et me regardant avec une mine riante : avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, et que vous le serez bien davantage, si je vous dis, qu'il est très-vrai que cette terre et cette maison vous appartiennent.



A me, esclamái ! ah ! Celína ! son quéste le vóstre promésse ? O mi umiliáte tróppo con quésti dóni, o con quésti discórsi. Aspettáte, mi diss' élla più seriaménte ; se mío fratéllo avésse dispósto di quálche párte de' vóstri tesóri per fárne l'acquísto, e che in cámbio délle formalità nojóse di cúi ha préso l'assúnto, vi avésse soltánto riserbáto la sorprésa, ci avréste vói tánto in ódio ? Non potréste vói perdonárci di avérvi procuráto, per qualsisía evénto, un ricóvero, quále avéte dimostráto bramárlo, e di avérvi assicuráto úna víta indipendénte? Avéte sottoscrítto stammáne l'átto che vi métte in possésso dell' úna e dell' áltra. Sgridáte ci óra quánto vorréte, soggiúnse ridéndo, se núlla di tútto quésto vi aggráda.

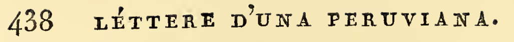
Oh ! amíca dilétta ! esclamái, lanciándomi nélle súe bráccia. I vóstri offícj tánto generósi mi pénetrano il cuóre tróppo al vívo per potérvi esprímer la mía gratitúdine ; non potéi profferìr più di quéste póche paróle. Io avéva súbito sentíto l'importánza d'un tal servígio.

A moi, m'écriai-je ! ah ! Céline ! est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Vous poussez trop loin l'outrage ou la plaisanterie. Attendez, me dit-elle plus sérieusement ; si mon frère avoit disposé de quelques parties de vos trésors pour l'acquisition, et qu'au lieu des ennuyeuses formalités, dont il s'est chargé, il ne vous eût réservé que la surprise, nous haïriez-vous bien fort ? Ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré, à tout événement, une demeure telle que vous avez paru l'aimer, et de vous avoir assuré une vie indépendante ? Vous avez signé ce matin l'acte authentique qui vous met en possession de l'une et de l'autre. Grondez-nous à présent tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, si rien de tout cela ne vous est agréable.

Ah ! mon aimable amie ! m'écriai-je en me jetant dans ses bras. Je sens trop vivement des soins si généreux pour vous exprimer ma reconnoissance ; il ne me fut possible de prononcer que ce peu de mots ; j'avois senti d'abord l'importance d'un tel service. Touchée,

Commóssa, intenerita, trasportáta d'allegrézza nel pensàr al bel conténto che proveréi in consagrárti quésta vága dimóra, la fólla de' miéi sentiménti ne spegnéva l'espressióne. Io colmáva Celína di carézze, álle quáli éssa corrispondéva con uguàl tenerézza; e dópo avèr calmáto i miéi spíriti, tornámmo a ritrovàr súo fratéllo e súo maríto. Nell' accostármi a Detervílle, la mía agitazióne ricominciò, e per la secónda vólta le espressióni mi mancárono; gli pórsi la máno, égli la baciò sénsa profferìr úna sóla paróla, e voltándosi indiétro per nascónder lágrime involontárie, ch'ío attribuíi al piacére ch'égli avéva nel vedérmi così conténta, mi sentíi pariménte intenerire, ed a tal ségno, che ne spársi anch'ío alcúne. Il maríto di Celína, interessáto méno di nói in quésta scéna, rivólse súbito la conversazióne állo schérzo; si congratulò méco círca la mía nuóva dignità, e ci propóse di tornàr a cása per esaminárne, com'égli dicéva, i difétti, e far vedèr a Detervílle, ch'ésso non éra di così buòn gústo cóme selò figuráva. Lo

attendrie, transportée de joie en pensant au plaisir que j'aurois à te consacrer cette charmante demeure, la multitude de mes sentimens en étouffoit l'expression. Je faisois à Céline des caresses qu'elle me rendoit avec la même tendresse; et après m'avoir donné le temps de me remettre, nous allâmes retrouver son frère et son mari. Un nouveau trouble me saisit en abordant Déterville, et jeta un nouvel embarras dans mes expressions; je lui tendis la main, il la baisa sans proférer une parole, et se détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, et que je pris pour des signes de la satisfaction qu'il avoit de me voir si contente; j'en fus attendrie jusqu'à en verser des larmes. Le mari de Céline, moins intéressé que nous à ce qui se passoit, remit bientôt la conversation sur le ton de plaisanterie; il me fit des complimens sur ma nouvelle dignité, et nous engagea à retourner à la maison, pour en examiner, disoit-il, les défauts, et faire voir à Déterville que son goût n'étoit pas aussi sûr qu'il s'en flattoit.

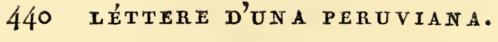


crederésti tu, cáro Aza? Tútti gli oggétti che si offerívano a' miéi ócchj, cangiávano, per così dire, fórma; i fióri mi parévano più bélli, gli álberi più verdeggiánti, la simetría déi giardíni méglio compartíta, la cása più aména, gli arédi più rícchi; in sómma la mínima cósa diventáva importánte e dégna d'attenzióne per me.

Scórsi gli appartaménti con un' eccésso di giója, che m'impedíva di esaminárne attentaménte tútti gli oggétti; l'único luógo dóve mi fermái, fù úna cámera spaziósa, cínta da un' inferráta d'óro, sottilménte lavoráta, che rinchiudéva úna quantità stupénda di líbri d'ógni fórma e colóre, e di úna mirábil pulizía: ío éra talménte incantáta, che credéva di non potérmene staccàr senz' avérli létti tútti. Celína menè distólse col fármi ricordàr d'úna chiáve d'óro, che Deterville mi avéva conseg-náta. Menè válsi per aprìr frettolosaménte un' úscio che mi fù mostráto; súbito che vídi le sontuosità che rinchiudéva, rimási immóbile.

Te l'avouerai-je, mon cher Aza, tout ce qui s'offrit à mon passage me parut prendre une nouvelle forme ; les fleurs me sembloient plus belles, les arbres plus verds, la symétrie des jardins mieux ordonnée. Je trouvai la maison plus riante, les meubles plus riches ; les moindres bagatelles m'étôient devenues intéressantes.

Je parcourus les appartemens dans une ivresse de joie qui ne me permettoit pas de rien examiner ; le seul endroit où je m'arrêtai fut dans une assez grande chambre, entourée d'un grillage d'or, légèrement travaillé, qui renfermoit une infinité de livres de toutes couleurs, de toutes formes, et d'une propreté admirable : j'étois dans un tel enchantement, que je croyois ne pouvoir les quitter sans les avoir tous lus. Céline m'en arracha, en me faisant souvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remise. Je m'en servis pour ouvrir précipitamment une porte que l'on me montra, et je restai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit.



Quést' éra un gabinétto risplendénte di spécchj e di pittúre : il tavoláto délle paréti col fóndo vérde, ornáto di figúre excellenteménte disegnáte, imitáva úna párte déi giuóchi e délle cerimónie délla città del sóle, quáli apprésso póco ío li avéva descrítti a Dèterville.

Quívi si vedévano le nóstre vérgini rappresentáte in mólti luóghi col medésimo vestiménto ch'ío portáva nel giúnger in Fráncia; ánzi si dicéva ch'ésse mi assomigliávano.

Gli ornaménti del témpio ch'ío avéva lasciáti nélla cása religiósa, sostenúti da pirámidi indoráte, ornávano tútti gli ángoli di quèl magnífico gabinétto. Nel mézzo di un solàr dipínto d'azzúrro, e che paréva un firmaménto, si vedéva sospésa l'immágine del sóle coronàr col súo splendóre tútti gli ornaménti di quésta vága solitúdine, che rendévano pariménte deliziósa mílle supelléttili cómode, assortíte álle pittúre.

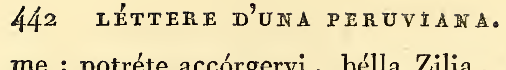
Deterville prevaléndosi del silénzio, in cúi mi tenévano il mío stupóre, la mía giója e la mía ammirazióne, mi dísse nell' accostársi a

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces et de peintures ; les lambris à fond verd, ornés de figures extrêmement bien dessinées, imitoient une partie des jeux et des cérémonies de la ville du soleil, telles à-peu-près que je les avois dépeintes à Déterville.

On y voyoit nos vierges représentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France ; on disoit même qu'elles me ressembloient.

Les ornemens du temple que j'avois laissés dans la maison religieuse, soutenus par des pyramides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du soleil suspendue au milieu d'un plafond, peint des plus belles couleurs du ciel, achevoit par son éclat d'embellir cette charmante solitude ; et des meubles commodes assortis aux peintures, la rendoient délicieuse.

Déterville profitant du silence où me retenoient ma surprise, ma joie et mon admiration, me dit en s'approchant de moi : Vous pourrez

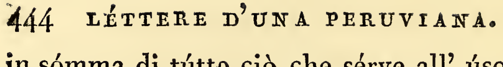


me : potréte accórgervi, bélla Zilia, che la sédia d'óro non si tróva in quésto nuóvo témpio del sóle; un potèr mágico l'ha trasformáta in cása, in giardíni, in térre. Avréi impiegáto in quésta metamórfosi la mía própria sciénza se non avéssi temúto che ciò fósse per dispiacérvi : écco, mi diss' égli, apréndo úno scrígno incastráto con árte nel múro, écco gli avánzi dell' operazióne mágica. Nel medésimo témpo mi féce vedèr úna cassétta riempíta di pezzétte d'óro all' úso di Fráncia. Quésto, vói lo sapéte, continuò égli, non è il men necessário fra nói; ho credúto dovèr serbárvene úna pícciola provisióne.

Io cominciáva ad esprímergli quánta gratitúdine ed ammirazióne m'inspirávano tanti e táli favóri, allorchè Celína m'interrúppe, e mi costrínse d'andàr séco in úna cámera contígua al meraviglióso gabinétto. Vóglio anch'ío, mi diss'élla, fárvi vedèr la possánza délla mía árte. Fúrono apérti alcúni armárj riempíti di bellíssimi dráppi, di biancheria, d'assettaménti,

vous appercevoir, belle Zilia, que la chaise d'or ne se trouve point dans ce nouveau temple du soleil; un pouvoir magique l'a transformée en maison, en jardin, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre science à cette métamorphose, ce n'a pas été sans regret, mais il a fallu respecter votre délicatesse; voici, me dit-il, en ouvrant une petite armoire, pratiquée adroitement dans le mur, voici les débris de l'opération magique. En même temps il me fit voir une cassette remplie d'or à l'usage de France. Ceci, vous le savez, continua-t-il, n'est pas ce qui est le moins nécessaire parmi nous; j'ai cru devoir vous en conserver une petite provision.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoissance, et l'admiration que me causoient des soins si prévenans, quand Céline m'interrompit et m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux aussi, me dit-elle, vous faire voir la puissance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajustemens,



in sómma di tútto ciò che sérve all' úso délle dónne, con tánta profusióne, che non potéi far a méno di ríderne, e di chiéder a Celína, quánti ánni éssa desiderává ch'ío vivéssi per impiegàr tánte bélle cóse; quánti ne viverémo mío fratéllo ed ío, mi rispós' élla; ed ío replicái, desídero che viviáte ambedúe tánto témpo, quánto vi amerò, e non saréte i prími a moríre.

Pronunziándo quéste paróle, ritornámmo nel témpio del sóle; quésto è il nóme che diédero al maraviglióso gabinétto. Mi fù finalménte concésso di parláre; espréssi con ógni sincerità i sentiménti déi quáli ío éra penetráta. Che benignità! quánte virtù nel módo di procéder del fratéllo e délla sorélla!

Passámmo il rimanénte del giórno nélle delízie délla confidénza e dell' amicízia; li tráttai a céna ánche più allegraménte che non avéva trattáti a pránzo. Io commandáva liberaménte álla servitù di cása, sapéndo che dipendéva da me; scherzáva intórno álla mía autorità ed álla mía opulénza; féci in sómma

enfin de tout ce qui est à l'usage des femmes, avec une telle abondance, que je ne pus m'empêcher d'en rire, et de demander à Céline, combien d'années elle vouloit que je vécusse pour employer tant de belles choses. Autant que nous en vivrons mon frère et moi, me répondit-elle; et moi, repris-je, je desire que vous viviez l'un et l'autre autant que je vous aimerai, et vous ne mourrez pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le temple du soleil; c'est ainsi qu'ils nommèrent le merveilleux cabinet. J'eus enfin la liberté de parler; j'exprimai, comme je le sentois, les sentimens dont j'étois pénétrée. Quelle bonté! que de vertus dans les procédés du frère et de la sœur!

Nous passâmes le reste du jour dans les délices de la confiance et de l'amitié; je leur fis les honneurs du soupé encore plus gaîment que je n'avois fait ceux du dîner. J'ordonnois librement à des domestiques que je savois être à moi; je badinois sur mon autorité et mon opulence; je fis tout ce qui dépendoit de moi,

quánto éra in mío potére per far aggradìr a' miéi benefattóri i lóro própri benefícj.

Mi párve nondiméno che Detervílle ricadésse insensibilménte nélla súa maninconía, e che grondássero eziandío di quándo in quándo dágli ócchj di Celína alcúne lágrime; ma ripligliávano ammendúe così présto un' ária seréna, che credéi éssermi ingannáta.

Féci tútte le istánze possíbili per indúrli a godèr méco per alcúni giórni il dólce conténto che mi procurávano, ma non potéi ottenérlo. Siàm tornáti quésta nótte álla città, risolúti di rivedèr quánto príma il mío palázzo incantáto.

Oh Aza cáro, quàl sarà la mía felicità, quándo potrò fissárvi téco la mía dimóra!

LÉTTERA XXXVI.

La maninconía di Detervílle e di súa sorélla, Aza mío cáro, è andáta sémpre più crescéndo dachè siàm di ritórno dal mío palázzo incantáto: esséndomi l'úno et l'áltra mólto cári,

pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

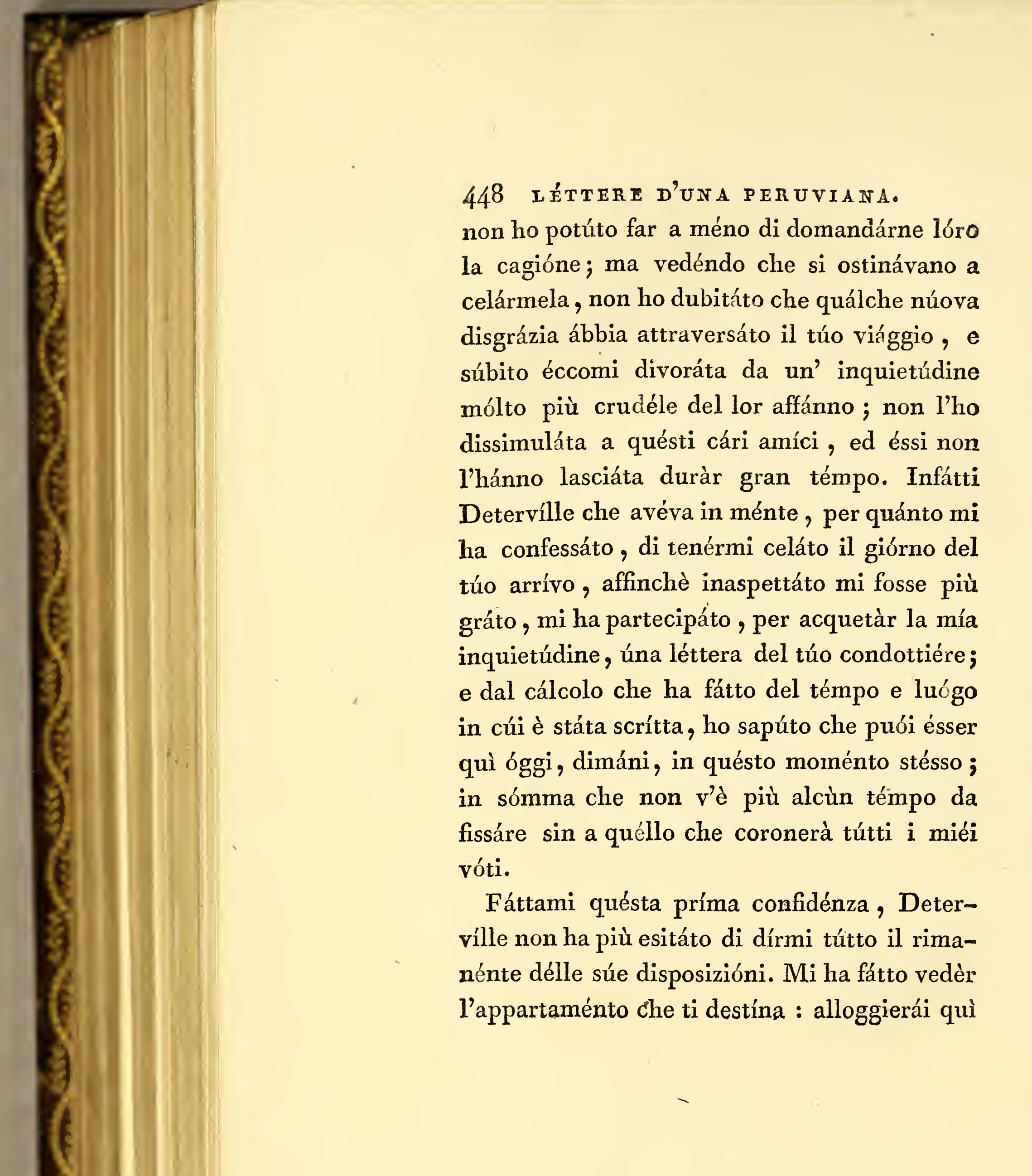
Je crus cependant m'appercevoir qu'à mesure que le temps s'écouloit, Déterville retomboit dans sa mélancolie, et même qu'il échappoit de temps en temps des larmes des yeux de Céline; mais l'un et l'autre reprenoient si promptement un air serein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir encore quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient; je ne pus l'obtenir. Nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon palais enchanté.

O mon cher Aza, quelle sera ma félicité, quand je pourrai l'habiter avec toi!

LETTRE XXXVI.

La tristesse de Déterville et de sa sœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon palais enchanté : ils me sont trop chers l'un et l'autre pour ne m'être pas



non ho potúto far a méno di domandárne lóro la cagióne; ma vedéndo che si ostinávano a celármela, non ho dubitáto che quálche núova disgrázia ábbia attraversáto il túo viággio, e súbito éccomi divoráta da un' inquietúdine mólto più crudéle del lor affánno; non l'ho dissimuláta a quésti cári amíci, ed éssi non l'hánno lasciáta duràr gran témpo. Infátti Deterville che avéva in ménte, per quánto mi ha confessáto, di tenérmi celáto il giórno del túo arrívo, affinchè inaspettáto mi fosse più gráto, mi ha partecipáto, per acquetàr la mía inquietúdine, úna léttera del túo condottiére; e dal cálcolo che ha fátto del témpo e luógo in cúi è státa scrítta, ho sapúto che puói ésser quì óggi, dimáni, in quésto moménto stésso; in sómma che non v'è più alcùn témpo da fissáre sin a quéllo che coronerà tútti i miéi vóti.

Fáttami quésta príma confidénza, Deterville non ha più esitáto di dírmi tútto il rimanénte délle súe disposiziόni. Mi ha fátto vedèr l'appartaménto che ti destína: alloggierái quì

empressée à leur en demander le motif; mais voyant qu'ils s'obstinoient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'eût traversé ton voyage, et bientôt mon inquiétude a surpassé leur chagrin. Je n'en ai pas dissimulé la cause, et mes amis ne l'ont pas laissée durer long-temps. Déterville m'a avoué qu'il avoit résolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me surprendre, mais que mon inquiétude lui faisoit abandonner son dessein. En effet, il m'a montré une lettre du guide qu'il t'a fait donner; et par le calcul du temps et du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même; enfin qu'il n'y a plus de temps à mesurer jusquà celui qui comblera tous mes vœux.

Cette première confidence faite, Déterville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine : tu logeras ici jusqu'à ce

sintantochè congiúnti, la decénza ci perméttà d'abitàr insiéme nel mío delizióso castéllo.

Non ti perderò più di vísta, non vi sarà cósa verúna che póssa disunírci. Detervílle ha provedúto a túlto, e mi ha in quésta occasióne più che mái, convínta délla súa generosità impareggiábile.

Ora che sóno al fátto di quésto, non cérco più áltra cáusa délla maninconía che lo divóra, se non il túo próssimo arrívo. Lo compiángo, compatísco il súo affánno, gli prégo úna felicità dégna délla súa virtù, ma che non dipénda da' miéi affétti. Procúro dúnque, per non irritàr le súe péne, di dissimulàr úna párte dell' eccessívo mío giúbilo; ma per tenérlo tútto rinchiúso, égli è tróppo viváce; ónde bench' ío ti créda viciníssimo, benchè il cuòr mi bálzi ad ógni mínimo strépito, e ch'ío interrómpa la mía léttera quási ad ógni paróla per córrer álla finéstra, non tralàscio di scríverti; quésto alleggeriménto è necessário all' agitazióne del mío ánimo. Tu séi men lontáno da me, è véro; ma per quésto la túa assénza

qu'unis ensemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux château.

Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous séparera. Déterville a pourvu à tout, et m'a convaincue plus que jamais de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement, je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore que ta prochaine arrivée. Je le plains, je compatis à sa douleur, je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens, et qui soit une digne récompense de sa vertu. Je dissimule même une partie des transports de ma joie pour ne pas irriter sa peine. C'est tout ce que je puis faire; mais je suis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entièrement : ainsi, quoique je te croie fort près de moi, que je tressaille au moindre bruit, que j'interrompe ma lettre pour courir à la fenêtre, je ne laisse pas de continuer à t'écrire; il faut ce soulagement au transport de mon cœur. Tu es plus près de moi, il est vrai; mais ton absence en

non è méno effettíva, che se i mári ci tenéssero ancòr divísi? Io non ti véggo, tu non puói udírmi; perchè non continuerò ío dúnque a svelárti gl'íntimi miéi sénsi col sólo mézzo di cúi pósso valérmi? Fra un moménto ti vedrò, ma quésto deliziòso moménto non è ancòr esisténte. Deh! cóme poss'ío méglio impiegàr il rimanénte délla túa assénza, che nell' rappresentárti l'ardòr del mío amóre! Ahi! l'hái vedúto sémpre geménte e sventuráto; ma sen' è pur involáto quèl témpo così fatále, ed è, grázie, al ciélo, per ésser totalménte bandíto dálla mía memória! Aza! dilétto Aza! oh dólce nóme! Fra póco non ti chiamerò più indárno, mi udirái, volerái al suóno délla mía vóce: le più ténere espressióni del mío cuóre saránno il prémio délla túa premúra.

LÉTTERA XXXVII.

AL CAVALIÉRE DETERVILLE, MALTA.

Avéte vói potúto, Signóre, preparármi sénza pietà il più dúro cordóglio, dópo avérmi

est-elle moins réelle que si les mers nous séparoient encore? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre; pourquoi cesserois-je de m'entretenir avec toi de la seule façon dont je puis le faire? Encore un moment, et je te verrai; mais ce moment n'existe point. Eh! puis-je mieux employer ce qui me reste de ton absence, qu'en te peignant la vivacité de ma tendresse! Hélas! tu l'as vue toujours gémissante. Que ce temps est loin de moi! Avec quel transport il sera effacé de mon souvenir! Aza! cher Aza! que ce nom est doux! Bientôt je ne t'appellerai plus en vain, tu voleras à ma voix: les plus tendres expressions de mon cœur seront la récompense de ton empressement.

LETTRE XXXVII.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE, A MALTHE.

Avez-vous pu, Monsieur, prévoir sans remords le chagrin mortel que vous deviez

procuráto la più deliziósa felicità? Ahi! crudéle! La vóstra partémza non è státa éssa dúnque precedúta da circostánze tánto graziόse, da tánti motívi di gratitúdine, se non per réndermi più sensíbile álla vóstra disperazióne ed álla vostr' asséenza? Cólma, dúe giórni sóno, délle dolcézze dell' amicízia, ne próvo oggidì le più amáre péne.

Celína, ancorchè mólto afflítta, ha pur tróppo ben eseguíto i vóstri órdini; mi ha presentáto Aza con úna máno, e coll' áltra la crudéle vóstra léttera. L'ánima mía, benchè si vedésse al cólmo de' suói vóti, non éra però esénte d'affánno; infátti ío ricuperáva l'oggétto del mío amóre; ma, ahimè! mi mancáva quéllo di tútte le áltre míe inclinazióni. Ah! Detervílle! quánto è bárbara in quést' occasióne la vóstra generosità! Ma non isperáte già di perseveràr nélle ingiúste vóstre risoluzióni; nò, il máre non vi allontanerà per sémpre da persóne a vói sì cáre: udiréte pronunziàr il mío nóme, riceveréte le míe léttere, ascolteréte le míe preghiére; non saréte

joindre au bonheur que vous me prépariez? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances si agréables, par des motifs de reconnoissance si pressans, à moins que ce ne fût pour me rendre plus sensible à votre désespoir et à votre absence? Comblée, il y a deux jours, des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus amères.

Céline, toute affligée qu'elle est, n'a que trop bien exécuté vos ordres. Elle m'a présenté Aza d'une main, et de l'autre votre cruelle lettre. Au comble de mes vœux, la douleur s'est fait sentir dans mon ame; en retrouvant l'objet de ma tendresse, je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres sentimens. Ah! Déterville! que pour cette fois votre bonté est inhumaine! Mais n'espérez pas exécuter jusqu'à la fin vos injustes résolutions; non, la mer ne vous séparera pas à jamais de tout ce qui vous est cher : vous entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes lettres, vous écouterez mes prières, le

insensíbile álla vóce, ái gémiti del sángue e dell' amicízia e verréte a restituírvi ad úna famíglia che vi ha pérso per cáusa mía.

Cóme ! per guiderdóne di tánti benefícj, avréi dúnque amareggiáto i vóstri giórni e quélli di vóstra sorélla ! Avréi sciólto un' unióne così ténera, e portáto la disperazióne négli ánimi vóstri, e ciò nel témpo che gódo ancòr gli effétti de' vóstri favóri ! Nò, non lo credéte ; non mi védo se non con orróre in úna cása che riempísco d'afflizióne : riconósco i generósi vóstri offízj nel buòn trattaménto che ricévo da Celína, a cúi perdoneréi se mi odiásse ; síeno quésti, quáli si vógliano, vi rinúnzio e mi scósto per sémpre da úna dimóra, óve non pósso stáre, se non vi tornáte. Ma quánto siéte ciéco, Detervílle ! Quàl erróre vi ha precipitáto in úna risoluzióne così contrária álle vóstre míre ? Desideraváte ch' ío fóssi felíce, mi fáte colpévole ; voleváte asciugàr le míe lágrime, le fáte scórrere, e perdéte cólla vóstra lontanánza il frútto del vóstro sacrifício.

Ahi ! avréste fórse trováto tróppa dolcézza

sang et l'amitié reprendront leurs droits sur votre cœur; vous vous rendrez à une famille, à laquelle je suis responsable de votre perte.

Quoi ! pour récompense de tant de bienfaits, j'empoisonnerois vos jours et ceux de votre sœur ! Je romprois une si tendre union ! Je porterois le désespoir dans vos cœurs, même en jouissant encore des effets de vos bontés ! Non, ne le croyez pas, je ne me vois qu'avec horreur dans une maison que je remplis de deuil; je reconnois vos soins au bon traitement que je reçois de Céline, au moment même où je lui pardonnerois de me haïr; mais quels qu'ils soient, j'y renonce, et je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis souffrir, si vous n'y revenez. Mais que vous êtes aveugle, Déterville ! Quelle erreur vous entraîne dans un dessein si contraire à vos vues? Vous vouliez me rendre heureuse, vous ne me rendez que coupable; vous vouliez sécher mes larmes, vous les faites couler, et vous perdez par votre éloignement le fruit de votre sacrifice.

Hélas ! peut-être n'auriez-vous trouvé que

in quéll' abboccaménto che avéte créduto per vói tánto formidábile ! Quéll' Aza , l'oggétto di tánto amóre , non è più il medésimo Aza , che vi ho mílle vólte dipínto con términi così affettuósi. Il súo fréddo contégno nell' accostársi a me , l'elógio dégli Spagnuóli col quále interrúppe più e più fiáte le svisceráte espressióni del mío cuóre, l'indifferénza offendévole cólla quále si propóne di far úna dimóra mólto bréve in Fráncia , la curiosità che l'allontána da me in quésto moménto stésso , tútto mi fa temére sventúre che m'inorridíscono. Ah ! Deterville ! fórse non saréte gran témpo il più infelíce.

Se la pietà di vói medésimo non básta per muóvervi al ritórno , cedéte alméno ái dovéri dell' amicízia , quésta è l'único ricóvero dell' amóre sfortunáto. Se veníssero ad opprímermi i máli che pavénto , che rimpróveri non avréste vói da fárvi ? Se vói mi abbandonáte , óve troverò un cuór sensíbile , cóme il vóstro , álle míe péne ? Sarà dunqu' égli véro che la generosità dell' ánimo , che fù sinóra la più posséente délle vóstre bráme , sía finalménte per

trop de douceur dans cette entrevue, que vous avez crue si redoutable pour vous ! Cet Aza, l'objet de tant d'amour, n'est plus le même Aza que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord, l'éloge des Espagnols, dont cent fois il a interrompu les doux épanchemens de mon ame, l'indifférence offensante avec laquelle il se propose de ne faire en France qu'un séjour de peu de durée, la curiosité qui l'entraîne loin de moi à ce moment même ; tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah, Déterville ! peut-être ne serez-vous pas long-temps le plus malheureux.

Si la pitié de vous-même ne peut rien sur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramènent ; elle est le seul asyle de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire ? Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs sensibles à mes peines ? La générosité, jusqu'ici la plus forte de vos passions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent ?

soccómber állo sdégno dell' amóre? Nò, non pósso créderlo, quésta debolézza è indégna di vói, ne siéte incapáce; ma veníte a convíncermene, se vi stánno a cuóre la vóstra glória e la mía quiéte.

LÉTTERA XXXVIII.

AL CAVALIÉRE DETERVILLE, MALTA.

Se non fóste, Signóre, la più nóbile délle creatúre, ne saréi la più umiliáta; se non avéste l'ánima la più umána, il cuóre il più compassionévole, cóme potréi ío scégliervi per confidénte dell' affrónto che mi vién fátto, e délla mía disperazióne? Ma, meschína me! che mi rimáne ormái da temére? Tútto è pérso per me!

Non è più la pérdita délla libertà, del tróno, délla mía pátria, che afflígge l'ánimo, non sóno più le inquietúdini d'un affétto innocénte, che fánno scórrer le míe lágrime; il torménto che mi squárcia le víscere, è la féde infránta, l'amòr vilipéso, poss'ío dírlo. L'infedeltà d'Aza.

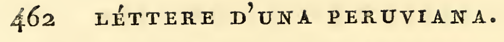
Non, je ne puis le croire; cette foiblesse seroit indigne de vous; vous êtes incapable de vous y livrer; mais venez m'en convaincre, si vous aimez votre gloire et mon repos.

LETTRE XXXVIII.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE, A MALTHE.

Si vous n'étiez pas la plus noble des créatures, Monsieur, j'en serois la plus humiliée; si vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatissant, seroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte et de mon désespoir? Mais hélas! que me reste-t-il à craindre? qu'ai-je à ménager? tout est perdu pour moi.

Ce n'est plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie, que je regrette; ce ne sont plus les inquiétudes d'une tendresse innocente qui m'arrachent des pleurs; c'est la bonne foi violée, c'est l'amour méprisé qui déchire mon ame. Aza est infidèle.



Aza infedéle ! oh paróle fulminánti per la mía ánima... il sángue s'agghiáccia nélle míe véne.... un torrénte di lágrime....

Provénnero dái crudéli Spagnuóli le míe príme sciagúre ; ma l'último de' lóro cólpi è il più atróce : son éssi che mi raposcíno il cuòr d'Aza ; la lóro bárbara religióne è quélla che autorízza la súa perfídia ; éssa appróva l'ingratitúdine, ma proibísce l'amóre fra i consanguínei. Se fóssi straniéra, sconosciúta, gli sarébbe lécito d'amármi ; ma uníti col víncolo del sángue, déve abbandonármi, tóglierrmi la víta sénza rossóre, sénza pietà, sénza rimórsi.

Eppúre per bizzárra che sía quélla religióne, se coll' abbracciárla avéssi potúto riacquistàr il béne ch'éssa mi rapísce, avréi sottomésso il mío intellétto álle súe illusióni. Nell' acérbo mío cordóglio, chiési d'esser istruíta ; i miéi piánti non fúron esaudíti. Non pósso ésser amméssa in úna società così púra, senz' abbandonàr il motívo che mi detérmina, sénza rinunziàr all' amór mío, cioè sénza cangiàr la mía esisténza.

Aza infidèle ! que ces funestes mots ont de pouvoir sur mon ame... mon sang se glace... un torrent de larmes.....

J'appris des Espagnols à connoître les malheurs ; mais le dernier de leurs coups est le plus sensible : ce sont eux qui m'enlèvent le cœur d'Aza ; c'est leur cruelle religion qui autorise le crime qu'il commet ; elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de ses proches. Si j'étois étrangère, inconnue, Aza pourroit m'aimer : unis par les liens du sang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie sans honte, sans regret, sans remords.

Hélas ! toute bizarre qu'est cette religion, s'il n'avoit fallu que l'embrasser pour retrouver le bien qu'elle m'arrache, j'aurois soumis mon esprit à ses illusions. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé d'être instruite ; mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admise dans une société si pure, sans abandonner le motif qui me détermine, sans renoncer à ma tendresse, c'est-à-dire, sans changer mon existence.

Non pósso dissimulárlo, quést' estréma severità mi par ingiústa e tiránnica. Ben è véro che mi sénto nel cuòr úna cérta venerazióne per léggi in mílle áltre occorrénze tánto púre e tánto bélle; ma poss' ío adottárle? E quándo lo potéssi, deh! quàl útile ne caveréi? Non son più amáta! Aza è infedéle! Sciaguráta me!

Il crudèl Aza non ha conserváto del candóre de' nóstri costúmi áltro, che la venerazióne per la verità, di cúi égli fa un' úso, áhi! tróppo funésto. Sedótto dágli allettaménti d'úna gióvine Spagnuóla, già dispósto a sposárla, non ha consentíto a venìr in Fráncia, se non per disimpegnársi dálla féde giurátami, per non lasciármi verùn dúbbio círca i suói sentiménti, per réndermi úna libertà che détesto, e per tógliermi la víta.

Sì, indárno égli preténde restituírmi a me stéssa, il mío cuóre gli appartiéne, sarà súo fin álla mórte.

Égli è il padróne délla mía víta; menè prívi, e mi ámi.

Vi éra nóta la mía sventúra, perchè non

Je l'avoue, cette extrême sévérité me frappe autant qu'elle me révolte. Je ne puis refuser une sorte de vénération à des loix qui, dans toutes autres choses, me paroissent si pures et si sages; mais est-il en mon pouvoir de les adopter? Et quand je les adopterois, quel avantage m'en reviendroit-il? Aza ne n'aime plus; ah! malheureuse.....

Le cruel Aza n'a conservé de la candeur de nos mœurs, que le respect pour la vérité, dont il fait un si funeste usage. Séduit par les charmes d'une jeune Espagnole, prêt à s'unir à elle, il n'a consenti à venir en France que pour se dégager de la foi qu'il m'avoit jurée, que pour ne me laisser aucun doute sur ses sentimens, que pour me rendre une liberté que je déteste, que pour m'ôter la vie.

Oui, c'est en vain qu'il me rend à moi-même; mon cœur est à lui, il y sera jusqu'à la mort.

Ma vie lui appartient; qu'il me la ravisse et qu'il m'aime.

Vous saviez mon malheur, pourquoi ne me

menè avéte fátta se non in párte consapévole? Per quàl cagióne mi lasciáste scórger soltánto sospétti, che mi résero vérso di vói ingiústa? Deh! perchè velò rimpróvero? Non vì avréi préstato féde: ciéca, prevenúta, saréi andáta all' incóntro del mío funésto destíno, avréi condótto álla mía riviále la súa víttima, saréi óra..... Oh déï, togliétemi dálla ménte un' idéa così órrida!

Deterville, tróppo generóso amíco! son ío dégna d'ésser ascoltáta? Ponéte in obblío la mía ingiustízia, compatíte un' infelíce, la di cúi stíma per vói súpera l'amòr ciéco che ha per un' ingráto.

LÉTTERA XXXIX.

AL CAVALIÉRE DETERVILLE, MALTA.

Vói mi fáte rimpróveri, Signóre, ignoráte dúnque lo státo, dal quále mi han póco fa caváta i crudéli offízj di Celína. Cóme avréi ío potúto scrívervi? L'ánima mía éra príva délla facoltà di pensáre. Se fósse in me rimáso

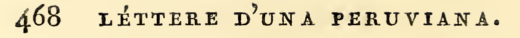
l'avez-vous éclairci qu'à demi? Pourquoi ne me laissâtes-vous entrevoir que des soupçons, qui me rendirent injuste à votre égard? Et pourquoi vous en fais-je un crime? Je ne vous aurois pas cru : aveugle, prévenue, j'aurois été moi-même au-devant de ma funeste destinée; j'aurois conduit sa victime à ma rivale, je serois à présent.... O Dieux! sauvez-moi cette horrible image!....

Déterville, trop généreux ami! suis-je digne d'être écoutée? Oubliez mon injustice; plaignez une malheureuse, dont l'estime pour vous est encore au-dessus de sa foiblesse pour un ingrat.

LETTRE XXXIX.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE, A MALTHE.

PUISQUE vous vous plaignez de moi, Monsieur, vous ignorez l'état dont les cruels soins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit? je ne pensois plus. S'il m'étoit resté quelque sentiment, sans doute la confiance


quálche sentiménto, sarébbe sénza dúbbio státa la fidúcia che ho nélla vostr' amicízia; ma circondáta dálle ómbre délla mórte, agghiacciáto il sángue nélle véne, sóno státa per mólto témpo sénza sentìr neppùr la mía própria esisténza; ánzi ío avéva dimenticáto la mía infelicità. Sómmi déï! perchè mi han éssi richiamáta a quésto doloróso sentiménto, col richiamármi álla víta.

Égli è partíto! Non lo rivedrò più! Mi fúgge, non mi áma più, mel' ha détto: tútto è finíto per me. Ésso si maríta con un' áltra, mi abbandóna, l'onóre l'óbbliga di fárlo; or dúnque, Aza crudéle, poichè hái adottáto il fantástico onór dell' Európa, perchè non ímiti pariménte l'árte che l'accompágna?

Venturáte Francési! quándo siéte tradíte, almèn godéte lúngo témpo un' erróre che farébbe óra tútta la mía felicità; la dissimulazióne vi dispóne al cólpo mortále che m'uccíde. Oh funésta sincerità délla mía nazióne! tu puói dúnque cessàr d'esser úna virtù. Corággio, costánza d'ánimo, vói vi convertíte dúnque in vízj, quándo l'occasióne lo richiéde.

en vous en eût été un ; mais environné des ombres de la mort, le sang glacé dans les veines, j'ai long-temps ignoré ma propre existence ; j'avois oublié jusqu'à mon malheur. Ah ! dieux ! pourquoi en me rappelant à la vie, m'a-t-on rappelée à ce funeste souvenir !

Il est parti, je ne le verrai plus ! il me fuit ! il ne m'aime plus, il me l'a dit : tout est fini pour moi. Il prend une autre épouse, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne : eh bien ! cruel Aza, puisque le fantastique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imitois-tu aussi l'art qui l'accompagne?

Heureuses Françaises ! on vous trahit, mais vous jouissez long-temps d'une erreur qui feroit à présent tout mon bien. La dissimulation vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeste sincérité de ma nation, vous pouvez donc cesser d'être une vertu? Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes quand l'occasion le veut?

Mi hái vedúta, spietáto Aza, genuflèssa a' tuói piédi, li hái vedúti inaffiáti cólle míe lágrime, e la túa fúgga.... Moménto orríbile! perchè la túa rimembránza non mi tóglie la víta?

Se le míe fórze non fóssero státe estínte dal cordóglio, Aza non trionferébbe così tranquillaménte.... Non sarésti partíto sólo. Ti seguirèi ingráto, ti vedréi, morréi alméno in presénza túa. Ah! Déterville, che fatalità vi ha scostáto da me? Mi avréste soccórsa; ciò che non ha potúto effettuàr il disórdine délla mía disperazióne, l'avrébb' effettuáto il vóstro ragionaménto efficáce nel persuadére. Fórse vedréi ancòr Aza. Ma già arriváto in Ispágna, al cólmo de' suói vóti... Dogliénze inútili, disperazióne infruttuósa... Angóscie opprimétemi.

Non occórre, Signóre, che cerchiáte a superàr gli ostácoli che vi riténgono in Málta per tornàr in Fráncia. Che ci faréste? Fuggíte úna sventuráta che non si dimóstra più riconoscénte déi benefícj di cúi è colmáta, che senè fa un supplício, e che non desídera áltro che la mórte.

Tu m'as vue à tes pieds, barbare Aza, tu les a vus baignés de mes larmes, et ta fuite... Moment horrible ! pourquoi ton souvenir ne m'arrache-t-il pas la vie ?

Si mon corps n'eût succombé sous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit pas de ma foiblesse.... tu ne serois pas parti seul. Je te suivrois, ingrat ! je te verrois, je mourrois du moins à tes yeux. Déterville, quelle foiblesse fatale vous a éloigné de moi ? Vous m'eussiez secourue ; ce que n'a pu faire le désordre de mon désespoir, votre raison capable de persuader, l'auroit obtenu ; peut-être Aza seroit encore ici. Mais déja arrivé en Espagne, au comble de ses vœux...... Regrets inutiles, désespoir infructueux....... Douleur, accable-moi.

Ne cherchez point, Monsieur, à surmonter les obstacles qui vous retiennent à Malthe, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous ? fuyez une malheureuse qui ne sent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un supplice, qui ne veut que mourir.

LÉTTERA XL.

AL CAVALIÉRE DETERVILLE, MALTA.

Rassicuratevi, tróppo generóso amíco, non ho volúto scrívervi príma che la mía víta fósse fuòr di perícolo e che méno agitáta, potéssi calmàr le vóstre inquietúdini. Io vívo, il destíno lo vuóle, mi sottopóngo álle súe léggj.

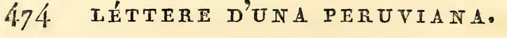
I generósi offícj dell' amábile vóstra sorélla mi hánno restituíto la salúte, alcúne matúre riflessióni l'hánno sostenúta, e la certézza che il mío mále è sénza rimédio, l'ha finalménte assodáta. So che Aza è giúnto in Ispágna, che la súa perfídia è consumáta; il mío affánno non è estínto; ma la cáusa non è più dégna del mío rammárico; se ne rimáne dúnque nel mío cuóre, égli procéde dálle péne che vi ho cagionáte e dállo smarriménto délla mía ragióne. Ahi lássa! a proporzióne ch' éssa mi rischiára, scópro la súa impoténza; che fórza potrébb' éssa avèr in un' ánima immérsa nell' afflizióne? Dall' eccessívo cordóglio la

LETTRE XL.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE, A MALTHE.

Rassurez-vous, trop généreux ami, je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sûreté, et que moins agitée, je ne pusse calmer vos inquiétudes. Je vis, le destin le veut, je me soumets à ses loix.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé, quelques retours de raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans remède, a fait le reste. Je sais qu'Aza est arrivé en Espagne, que son crime est consommé; ma douleur n'est pas éteinte, mais la cause n'est plus digne de mes regrets; s'il en reste dans mon cœur, ils ne sont dûs qu'aux peines que je vous ai causées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raison. Hélas! à mesure qu'elle m'éclaire, je découvre son impuissance; que peut-elle sur une ame désolée? L'excès de la douleur nous rend la foiblesse de notre premier âge. Ainsi



ménte nóstra vièn indebolíta, cóme nélla nóstra príma età. Siccóme i fanciúlli non ricévono impressióni se non dágli oggétti, páre nélla stéssa guísa che quándo siàm afflítti, la vísta sía il sólo de' nóstri sénsi, che ábbia úna comunicazióne íntima cólla nóstr' ánima. Ne ho fátto un' esperiménto pur tróppo funésto.

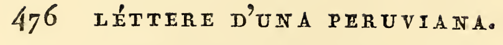
Nel risórger dal lúngo e gráve letárgo in cúi m'immérse la parténza d'Aza, il prímo desidério che m'inspirò la natúra, fù di ricovetármi nélla solitúdine che mi ha procuráta la vóstra próvida benignità; otténni con gran difficoltà da Celína la licénza di venìr in quésto luógo, óve, tróvo cóntro la disperazióne ajúti, che la società e l'amicízia stéssa, non mi avrébbero mái somministráti. In cása di vóstra sorélla, le consolazióni de' suói discórsi non potévano prevalèr sóvra gli oggétti che mi rapresentávan di contínuo la perfídia d'Aza.

La pórta per la quále Celína lo condússe nélla mía cámera il giórno délla vóstra parténza e del súo arrívo; la sédia sóvra la quále égli sedétte, il luógo in cúi me féce partécipe délla mía sventúra, óve mi restituì le míe

que dans l'enfance, les objets seuls ont du pouvoir sur nous, il semble que la vue soit le seul de nos sens, qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En sortant de la longue et accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier desir que m'inspira la nature, fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prévoyante bonté : ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire; j'y trouve des secours contre le désespoir, que le monde et l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur, ses discours consolans ne pouvoient prévaloir sur les objets qui me retraçoient sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ et de son arrivée; le siége sur lequel il s'assit, la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes lettres, jusqu'à son ombre



léttere, ánzi la súa ómbra, benchè scassáta da un tavoláto óve ío l'avéva vedúta formársi, tútto quésto inaspríva ógni giórno le piághe del mío cuóre.

Quì non védo cos' alcúna che non mi ramménti le idée graziόse che provái nell' entrárci la príma vόlta; ci véggo sol impréssa l'immágine délla vostr' amicízia, e di quélla dell' amábile vóstra sorélla.

Se Aza si offerísce talvόlta álla mía memória, lo védo sόtto il medésimo aspétto in cúi lo vedéva allóra. Crédo aspettárvi il súo arrívo: aderísco a quést' illusióne méntre mi è gráta; s'essa mi abbandóna, píglio un líbro, comíncio a légger con isténto; a póco a póco núove idée avvilúppano l'órrida verità rinchiúsa nell' intímo del mío cuóre, e dánno finalménte quálche alleggiaménto álla mía afflizióne.

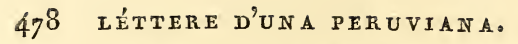
Débbo ío confessárlo? le dolcézze délla libertà si offeríscono talóra álla mía immaginazióne, le ascόlto; attorniáta da oggétti aggradévoli, trόvo nélla lόro proprietà allettaménti che mi sfόrzo di gustáre: sincéra con me stéssa, mi

effacée d'un lambris où je l'avois vue se former, tout faisoit chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'ai reçues à la première vue ; je n'y retrouve que l'image de votre amitié et de celle de votreaimab le sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit, c'est sous le même aspect où je le voyois alors. Je crois y attendre son arrivée : je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable ; si elle me quitte, je prends des livres, je lis d'abord avec effort ; insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité renfermée au fond de mon cœur, et donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avouerai-je ? les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination, je les écoute ; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter : de bonne foi avec moi-même, je



fído póco délla mía ragióne. Condescéndo álle míe debolézze; non combátto quélle dèl cuóre, se non col céder a quélle déllo spírito. Alle malatíe dell' aníma non ci vógliono remédj violénti.

La fastósa decénza délla vóstra nazióne non permetterà fórse álla mía età l'indipendénza e la solitúdine nélle quáli ío vívo, alméno Celína vuòl persuadérmelo ógni vólta che viéne a vedérmi; ma non mi ha ancòr addótto ragióni capáci da convíncermene. La véra decénza ha la súa séde nel mío cuóre. Il mío omággio non è dirétto al simulácro délla virtù, ma benzì álla virtù medésima; éssa sarà sémpre giúdice e guída délle míe azióni. Le consácro la mía víta, ed all' amicízia il cuóre. Ahi! quándo sarà che bandíto ógni áltro affétto, éssa vi regnerà sóla ed invariabilménte?

LÉTTERA XLI ED ULTIMA.

AL CAVALIÉRE DETERVILLE, PARIGI.

Ricévo, Signóre, quási nell' istésso moménto la nuóva délla vóstra partènza da Málta, e

compte peu sur ma raison. Je me prête à mes foiblesses; je ne combats celles de mon cœur, qu'en cédant à celles de mon esprit. Les maladies de l'ame ne souffrent pas de remèdes violens.

Peut-être la fastueuse décence de votre nation ne permet-elle pas à mon âge l'indépendance et la solitude où je vis ; du moins toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le persuader ; mais elle ne m'a pas encore donné d'assez fortes raisons pour m'en convaincre : la véritable décence est dans mon cœur. Ce n'est point au simulacre de la vertu que je rends hommage, c'est à la vertu même; je la prendrai toujours pour juge et pour guide de mes actions. Je lui consacre ma vie, et mon cœur à l'amitié. Hélas ! quand y régnera-t-elle sans partage et sans retour ?

LETTRE XLI ET DERNIÈRE.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE, A PARIS.

Je reçois presque en même temps, Monsieur, la nouvelle de votre départ de Malthe et celle

quélla del vóstro arrívo a Parígi. Il conténto che mi propóngo nel rivedérvi, non può superàr il dispiacére che mi cáusa il bigliétto che mi scrivéte al vóstro arrívo.

Cóme Deterville ! dópo ésservi fátta úna légge di dissimulàr la vóstra passióne in tútte le vóstre léttere, dópo avérmi fátto speráre, che non avréi più da combátter un' amóre che mi afflígge, cedéte più che mái álla súa violénza.

A che gióva il dimostràr vérso di me un' apparénte condescendénza, se la smentíte nel medésimo istánte ? Mi chiedéte la licénza di vedérmi, mi protestáte un' intéra sommessióne a' miéi voléri, e non cessáte però di volèr convíncermi déi sentiménti i più oppósti álle vóstre promésse, i quáli mi offéndono, e che non approverò mái.

Ma giacchè úna fálsa speránza vi sedúce, giacchè abusáte délla mía confidénza e déllo státo in cúi è ridótto l'ánimo mío, dévo adúnque dichiarárvi quáli sóno le míe risoluzióni più inalterábili délle vóstre.

de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le billet que vous m'écrivez en arrivant.

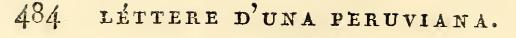
Quoi, Déterville ! après avoir pris sur vous de dissimuler vos sentimens dans toutes vos lettres, après m'avoir donné lieu d'espérer que je n'aurois plus à combattre une passion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à sa violence.

A quoi bon affecter une déférence pour moi que vous démentez au même instant ? Vous me demandez la permission de me voir, vous m'assurez d'une soumission aveugle à mes volontés, et vous vous efforcez de me convaincre des sentimens qui y sont les plus opposés, qui m'offensent; enfin que je n'approuverai jamais.

Mais puisqu'un faux espoir vous séduit; puisque vous abusez de ma confiance et de l'état de mon ame, il faut donc vous dire quelles sont mes résolutions plus inébranlables que les vôtres.

In váno presuméte di fármi rientràr sótto le léggi dell' amóre. La mía féde tradíta non disempégna le míe promésse; volésse il ciélo ch' éssa mi facésse dimenticàr l'ingráto! Ma quándo anchè lo dimenticássi, fedéle a me stéssa, non sarò spergiúra. Quantúnque il crudèl Aza sprézzi óra il mío cuóre (che gli fù già sì cáro) non pósso contuttociò far a méno di serbárglielo; ed ancorchè la mía fiámma amorósa si estinguésse, non si riaccenderà mái fuorchè per lúi. Tútti i sentiménti che può inspiràr l'amicízia, vi saránno consacráti sénza rivalità; velì dévo, velì prométto, e sarò fedéle a mantenérveli; avréte la mía confidénza, e la mía sincerità sarà per vói sénza límiti. Túttociò che l'amóre ha fátto scaturìr di più ténero e di più delicáto nel mío cuóre, si trasformerà in amicízia. Vi svelerò con un uguàl candóre il mío rincresciménto di non ésser náta in Fráncia, e l'invincíbil mía inclinazióne per Aza, cóme púre il desidério che avréi di ésservi debitríce del béne inestimábile di pensàr sanaménte, e l'etérna mía gratitúdine vérso quégli che me l'ha procuráto. Ci scoprirémo scambievolménte i più íntimi sénsi délle nóstre ánime: la confidénza può fáre, al pári dell'

C'est en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes sermens ; plût au ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat ! Mais quand je l'oublierois, fidèle à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés : je puis guérir de ma passion, mais je n'en aurai jamais que pour lui : tout ce que l'amitié inspire de sentimens est à vous ; vous ne les partagerez avec personne, je vous les dois. Je vous les promets ; j'y serai fidelle ; vous jouirez au même degré de ma confiance et de ma sincérité ; l'une et l'autre seront sans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de sentimens vifs et délicats, tournera au profit de l'amitié. Je vous laisserai voir avec une égale franchise le regret de n'être point née en France, et mon penchant invincible pour Aza, le desir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penser, et mon éternelle reconnoissance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames : la confiance sait aussi bien



amóre, scórrer deliziosaménte il témpo. Vi sóno mílle módi d'interessàr l'amicízia, e di scacciárne la nója.

Vói mi daréte quálche cognizióne délle vóstre sciénze e délle vóstre árti; avréte in quésto il piacére délla superiorità; ed ío l'avrò a vicénda con iscoprìr nel vóstro cuóre tesóri di virtù, che vi céla a vói stésso la modéstia. Procureréte d'ornàr il mío intellétto, e d'arrichírlo di tútto ciò che può contribuìr álle delízie délla conversazióne, e raccoglieréte vói medésimo il frúto dell' opéra vóstra: dal cánto mío, procurerò di dar un cérto condiménto ái piacéri ingénui e sémplici dell' amicízia; felíce! se potrò riuscírvi.

Celína dividéndoci il súo affétto, avviverà cólle scintílle délla súa allegrézza il sério e la gravità délle nóstre conversazióni. Che potrémo desideràr di più?

Teméte indárno che la solitúdine sía per nuócer álla mía salúte. Credétemi, Deterville, éssa non è mái pericolósa, quándo non è oziósa. Occupáta di contínuo, troverò piacéri sémpre nuóvi in mílle cóse che l'abitúdine rénde insípide.

que l'amour, donner de la rapidité au temps. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante et d'en chasser l'ennui.

Vous me donnerez quelque connoissance de vos sciences et de vos arts; vous goûterez le plaisir de la supériorité; je le reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant, vous jouirez de votre ouvrage : je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple amitié, et je me trouverai heureuse d'y réussir.

Céline, en nous partageant sa tendresse, répandra dans nos entretiens la gaîté qui pourroit y manquer : que nous restera-t-il à desirer ?

Vous craignez en vain que la solitude n'altère ma santé. Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereuse que par l'oisiveté. Toujours occupé, je saurai me faire des plaisirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide.

Sénza internársi néi segréti délla natúra, il sólo esáme délle súe meravíglie non è égli sufficiénte per variàr all' infiníto, e rinnovàr occupazióni sémpre gráte? E éssa bastánte la víta per acquistàr úna liéve, ma però interessánte cognizióne dell' univérso, di ciò che mi circónda e délla mía própria esisténza?

Il piacèr d'esístere, piacèr neglétto, ánzi sconosciúto da tánti ciéchi mortáli; quésto pensiére così púro e delizióso, *io sóno, io esísto, io vívo*, basterébbe álla felicità di colúi, che col ricordársene lo godésse e ne conoscésse tútto il valóre.

Veníte, Deterville, veníte ad imparàr da me l'árte di prevalérsi con úna sággia economía déi dóni délla natúra, cóme púre i divérsi módi d'occupàr l'ánimo nóstro.

Rinunziáte ái sentiménti tumultuósi, nemíci secréti e distruttóri del nóstro éssere; veníte a conóscer i piacéri innocénti e durévoli, a godérli méco: troveréte nel mío cuóre, nélla mía amicízia e ne' miéi sentiménti, di che consolárvi dell' assénza dell' amóre.

FINE.

Sans approfondir les secrets de la nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il pas suffisant pour varier et renouveller sans cesse des occupations toujours agréables? La vie suffit-elle pour acquérir une connoissance légère, mais intéressante de l'Univers, de ce qui m'environne, de ma propre existence?

Le plaisir d'être; ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains; cette pensée si douce, ce bonheur si pur, *je suis, je vis, j'existe*, pourroit seul rendre heureux, si l'on s'en souvenoit, si l'on en jouissoit, si l'on en connoissoit le prix.

Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiser les ressources de notre ame, et les bienfaits de la nature.

Renoncez aux sentimens tumultueux, destructeurs imperceptibles de notre être; venez apprendre à connoître les plaisirs innocens et durables, venez en jouir avec moi: vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes sentimens, tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

FIN.

ERRATA

Nell' italiáno.

Page 84, línea 9 : si múove ; *léggasi* ci múove.
Pag. 90, l. 8 : offéssa ; *leg.* offésa.
Pag. 118, l. 1 : et ; *leg.* ed.
Pag. 130, l. 11 : inquietúdi ; *leg.* inquietúdini.
Pag. 142, l. 4 : ed i cúi ; *leg.* e di cúi.
Pag. 188, l. 9 : il cáso qualchéduno ; *l.* il cáso o qualchéduno.
Pag. 250, l. 21 : d'insegúarmi ; *leg.* d'inségnarmi.
Pag. 270, l. 12 : a quésto adorábili ; *leg.* a quéste adorábili.
Pag. 282, l. 18 : en in ; *leg.* ed in.
Pag. 288, l. 19 : quatúnque ; *leg.* quantúnque.
Pag. 294, l. 12 : víde ; *leg.* vidde.
Pag. 342, l. 8 : itendiménto ; *leg.* intendiménto.
Pag. 350, l. 5 : non presúmo ; *leg.* non presúmono.
P. 384, l. 10 : segúno o l'úso ; *leg.* segúono l'úso.
Pag. 400, l. 2 : recéver ; *leg.* ricéver.
Pag. 416, l. 16 : vi débbando ; *leg.* vi débbano.
Idem l. 21 : et i disgústi ; *leg.* ed i digústi.
Pag. 462, l. 6 : mi raposcíno ; *leg.* mi rapíscono.

ERRATA

Du texte français.

Page 384, ligne 9 : que l'on ne pense ; *lisez* que l'on en pense.

